Jiddu Krishnamurti

TRADITION ET RÉVOLUTION

Traduit de l'anglais par
Nadia Kossiakov

1978
Éditions Stock

SOMMAIRE

ENTRETIENS A NEW DELHI 1970

Chapitre 01
La flamme de la souffrance
New Delhi, le 12 décembre 1970

Chapitre 02
Alchimie et mutation
New Delhi, le 14 décembre 1970

Chapitre 03
Contenir le mal
New Delhi, le 15 décembre 1970

Chapitre 04
L'éveil de l'énergie
New Delhi, le 16 décembre 1970

Chapitre 05
Le premier pas est le dernier pas
New Delhi, le 19 décembre 1970

Chapitre 06
Énergie et transformation
New Delhi, le 21 décembre 1970

Chapitre 07
L'observateur et « ce qui est »
New Delhi, le 25 décembre 1970

Chapitre 08
Le mouvement de reflux
New Delhi, le 26 décembre 1970

Chapitre 09

Le temps et la détérioration
New Delhi, le 27 décembre 1970

Chapitre 10
Mourir et vivre
New Delhi, le 28 décembre 1970

Chapitre 11
La beauté et la perception
New Delhi, le 29 décembre 1970

ENTRETIENS A MADRAS 1971

Chapitre 01
Tradition et savoir
Madras, le 4 janvier 1971

Chapitre 02
La nature de l'explosion
Madras, le 7 janvier 1971

Chapitre 03
L'ordre et l'idéation
Madras, le 8 janvier 1971

Chapitre 04
L'objet, le savoir et la perception
Madras, le 11 janvier 1971

Chapitre 05
L'énergie et la fragmentation
Madras, le 14 janvier 1971

Chapitre 06
La liberté et le champ
Madras, le 16 janvier 1971

ENTRETIENS A RISHI VALLEY 1971

Chapitre 01
La matrice de la tradition
Rishi Valley, le 21 janvier 1971

Chapitre 02
Le gourou, la tradition et la liberté
Rishi Valley, le 23 janvier 1971

Chapitre 03
La liberté et la prison
Rishi Valley, le 24 janvier 1971

Chapitre 04
La stabilité et le savoir
Rishi Valley, le 28 janvier 1971

ENTRETIENS A BOMBAY 1971

Chapitre 01
Les cellules cérébrales et la mutation
Bombay, le 6 février 1971

Chapitre 02
Dieu
Bombay, le 9 février 1971

Chapitre 03
Énergie, entropie, vie
Bombay, le 11 février 1971

Chapitre 04
La juste communication
Bombay, le 16 février 1971

Chapitre 05
La survie biologique et l'intelligence
Bombay, le 18 février 1971

Chapitre 06

L'esprit et le coeur

Bombay, le 19 février 1971

Citation

« Il n'existe qu'une seule façon de rencontrer la souffrance. Les échappatoires qui nous sont si familiers sont vraiment d'excellents moyens pour éviter la grandeur de la douleur. Le seul moyen de solutionner la douleur est d'être sans résistance, sans aucun mouvement permettant de s'en éloigner, ni intérieurement ni extérieurement, et de rester complètement avec elle, sans vouloir aller au-delà. »

« Quand existe cet équilibre complet entre le principe masculin et le principe féminin, alors l'organisme ne tombe jamais vraiment malade. »

J. Krishnamurti

Quatrième de Couverture

Avec TRADITION ET RÉVOLUTION, le fort courant spirituel représenté par J. Krishnamurti s'enrichit d'un titre dont les données sont apparemment nouvelles. En effet, KRISHNAMURTI n'a cessé de faire de nombreux séjours en Inde où, depuis 1947, il avait participé à des entretiens du plus grand intérêt. Ce livre, consacré à des échanges qu'il a eus dans son pays d'origine, nous offre la rencontre d'une tradition particulièrement riche avec un esprit issu des mêmes racines mais dont on sait qu'il se situe par-delà cette tradition. Le souci de KRISHNAMURTI demeure constant : tâcher de rendre les hommes plus libres et dénoncer les impostures.

Ces entretiens ne font qu'une seule et même recherche pour une meilleure compréhension de soi et de la vie ; explorations sur la véritable perception, sur la structure et la nature de la conscience, sur l'éveil de l'énergie, sur la possibilité d'une mutation spirituelle, interrogations sur la liberté et les limites du champ de la pensée, etc. Très informé de l'état présent de la science, KRISHNAMURTI n'est en définitive ni d'Orient, ni d'Occident, il s'adresse à ce qui nous est commun à tous et répond à nos préoccupations.

Avertissement au lecteur

Au fil de sa vie, J. Krishnamurti n'a pas cessé de consacrer régulièrement une part importante de ses activités à des séjours en Inde, mais, sauf par quelques textes, cette part n'apparaît pas assez, et les nombreuses traductions parues en français ces dernières années portent surtout sur les conférences et entretiens ayant eu lieu en Europe et aux États Unis.

La publication d'un ouvrage entièrement consacré à ses échanges et à sa présence en Inde présente donc un intérêt réel. On a choisi de publier des entretiens, en leur gardant leur caractère, et parfois même leur difficulté, où l'universalité transparaît sous les particularités d'une interrogation et d'une discipline mentale. différentes. Ils révèlent la rencontre d'une tradition, dont on connaît la complexité et la richesse, avec un esprit issu des mêmes racines et qui se situe au-delà de toute tradition.

En vue de l'édition française, un choix de vingt-sept entretiens sur trente a été retenu, et la Krishnamurti Foundation de Londres, en accord avec les éditeurs en Inde, a apporté quelques modifications à la première édition. Les mots hindous ont été mis en italique, en conservant la transcription du texte anglais.

Annette Duché n'ayant pu aller au-delà de la première version, la mise au point et la traduction de cet ouvrage sont dues à Nadia Kossiakov.

Préface de Pupul Jayakar

Depuis 1947, J. Krishnamurti, alors qu'il séjournait en Inde, a participé d'une façon régulière à des entretiens avec un groupe de personnes issues de milieux et de disciplines culturelles les plus divers : des intellectuels, des politiciens, des artistes, des sannyasis. Au fil de ces années, la méthode employée dans ces investigations a mûri et pris forme. Ce qui se révèle ici, comme vu dans un microscope, c'est l'esprit extraordinairement souple, vaste et subtil de Krishnamurti, et comment se détermine la véritable perception. Ces discussions, toutefois, ne se limitent pas à des questions et à des réponses. Elles constituent une recherche sur la structure et la nature de la conscience, une exploration du mental, de ses mouvements, de ses limites et de ce qui est au-delà. C'est également une tentative d'aborder le problème d'une mutation.

Dans ces entretiens, il y a eu une mise en demeure profonde de l'esprit de Krishnamurti, et un examen sans concession, mettant à découvert les profondeurs de la psyché humaine. On assiste non seulement au développement et à l'approfondissement de l' « illimité », mais encore à l'impact que suscite sa rencontre avec l'esprit limité.

Cette recherche elle-même rend l'esprit flexible, l'affranchissant à la fois du passé immédiat et des ornières creusées par un conditionnement séculaire.

Krishnamurti part chaque fois en se plaçant totalement dans l'attitude d'un chercheur, dans un état de « non-savoir », et ainsi, dans un certain sens, son point de départ se situe au même niveau que celui des assistants. Certaines recherches analytiques ont un caractère d'exploration, voire de tâtonnement. Des questions sont posées sans que soit recherchée une solution immédiate ; c'est plutôt une observation qui avance pas à pas dans les processus de la pensée et de son déroulement. Une communication délicate et sans paroles s'établit ; une mise en lumière de la négation dans sa démarche à rencontre du mouvement positif de la pensée. Il y a vision du fait, de « ce qui est », et la mutation de « ce qui est ».

Et cela encore est appréhendé par des orientations variées pour en éprouver la validité.

La nature de la dualité et de la non-dualité se révèle dans un langage simple. Dans une interrogation de cet ordre où celui qui examine, celui qui fait l'expérience a cessé d'exister, la « vérité » se découvre en un éclair. C'est un état de non-penser total.

Krishnamurti dit : « L'esprit est le réceptacle du mouvement, et quand ce mouvement ne possède pas de forme, de " moi " de vision, d'image, il est complètement silencieux. Là. il n'y a aucune mémoire. Et les cellules cérébrales subissent un changement.

« Les cellules cérébrales sont habituées au mouvement dans le temps. Elles sont le résidu du temps, et le temps est mouvement - un mouvement dans l'espace qu'il crée à mesure qu'il se meut. [...]

« Quand il n'y a aucun mouvement, il y a un intense foyer d'énergie. Ainsi la mutation est la compréhension du mouvement, et la fin du mouvement dans les cellules cérébrales elles-mêmes. »

La révélation de l'instant de mutation - « ce qui est » - apporte une dimension entièrement neuve à tout le champ de la recherche intellectuelle et religieuse.

Il peut se trouver des répétitions dans ces entretiens, mais elles n'ont pas été éliminées parce qu'on eût risqué de nuire à la compréhension de la nature de la conscience et de la méthode de recherche.

Nous avons le sentiment que ces discussions auront une portée majeure et seront une aide pour ceux qui cherchent à s'orienter dans la compréhension de soi et de la vie.

Pupul Jayakar,

Sunanda patwardhan.

(New Delhi, 11 mai 1972.)

New Delhi, Inde
le 12 décembre 1970
La flamme de la souffrance

Nous nous promenions dans les jardins ouverts, près d'un très grand hôtel.

A l'occident, le bleu du ciel s'embrasait d'or. Les bruits de la circulation nous parvenaient. Autour de nous, de jeunes plantes fraîchement arrosées s'ouvraient à la vie. La construction n'était pas terminée, et l'on dessinait encore le tracé des jardins. Un oiseau planait dans le ciel, et battait des ailes avant de plonger vers le sol. A l'orient, une pleine lune se levait.

La véritable beauté, pourtant, n'émanait pas de ces choses, mais du vide immense qui semblait étreindre la terre... mais de cet homme pauvre, qui, la tête inclinée, marchait en portant une petite bouteille d'huile.

Dans ce pays, que signifie la douleur ? Comment les gens l'abordent-ils ? L'explication offerte par le Karma leur sert-elle à échapper a la souffrance ? Ici, en Inde, comment agit un esprit confronté à la souffrance ? Le bouddhiste l'aborde d'une façon, le chrétien d'une autre. Et l'hindou, comment l'aborde-t-il ? Il y résiste ou il s'en évade ? Ou bien encore cherche-t-il à la rationaliser ?

QUESTION DE P : Y a-t-il vraiment de nombreuses façons d'aborder la douleur ? La souffrance est douleur - celle de quelqu'un qui meurt, celle de la séparation. Est-il possible d'aborder cette souffrance de différentes façons ?

KRISHNAMURTI : Il y a différents procédés d'évasion, mais il n'y a qu'une seule façon de faire face à la souffrance. Les évasions que nous connaissons tous sont en réalité des manières d'en éviter l'intensité. Voyez-vous, nous avons recours à des explications pour aborder la souffrance, mais ces explications ne répondent pas à la question. La seule façon de rencontrer la souffrance, c'est d'être sans résistance aucune, sans aucun mouvement, intérieur ou extérieur, pour s'en éloigner ; c'est de demeurer totalement avec elle, sans vouloir la transcender.

QUESTION DE P : Quelle est la nature de la souffrance ?

KRISHNAMURTI : Il y a la souffrance personnelle, celle qui accompagne la perte de quelqu'un que l'on aime, la solitude, la séparation, l'anxiété que l'on éprouve pour l'autre. Quand il s'agit de la mort, il y a aussi le sentiment que l'autre a cessé d'exister, alors qu'il désirait faire encore tant de choses. Tout cela, c'est la douleur personnelle. Et puis, il y a cet homme que nous voyons, mal habillé, sale, la tête baissée ; il est ignorant, ignorant non seulement de tout savoir livresque, mais il est ignorant profondément, véritablement. Le sentiment que l'on éprouve pour cet homme n'est pas celui de la pitié ni celui de s'identifier à lui. Ce n'est pas qu'étant dans une position meilleure que la sienne, on éprouve de la commisération, mais l'on ressent en soi le poids intemporel de la souffrancehumaine. Cette souffrance n'a rien de personnel. Elle existe.

QUESTION DE P : Pendant que vous parliez, ce mouvement de la souffrance était à l'œuvre en moi. Il n'y a pas de cause immédiate à cette souffrance, mais elle est comme une ombre qui accompagne l'homme. Et lui, il aime, il se crée des attache-

ments, et un jour tout s'achève. Quelle que soit la vérité de ce que vous dites, dans tout cela il y a une telle infinité de souffrance. Comment peut-elle prendre fin ? Il semblerait qu'il n'y ait pas de réponse. L'autre jour, vous avez dit que dans la souffrance était compris le mouvement tout entier de la passion. Qu'est-ce que cela veut dire ?

KRISHNAMURTI : Existe-t-il une relation entre la souffrance et la passion ? Je me demande ce qu'est la souffrance. Existe-t-il une souffrance sans cause ? Nous connaissons la souffrance qui est cause et effet. Mon fils meurt : j'en suis touché à cause de mon identification avec lui, du désir que j'ai de le voir être quelque chose que je ne suis pas, de ma recherche d'une continuité à éprouver à travers lui ; et quand il vient à mourir, tout cela m'est retiré et je me trouve privé de toute espérance. En cela, il y a apitoiement sur soi, peur ; en cela, il y a douleur qui est cause de la souffrance. C'est le sort de chacun de nous. Voilà ce que nous entendons par la souffrance.

Et puis, il y a la souffrance liée au temps, et celle de l'ignorance, non pas comme absence de savoir, mais l'ignorance de notre propre conditionnement destructeur ; la souffrance de ne pas se connaître soi-même ; la souffrance de ne pas connaître la beauté qui réside dans les profondeurs de notre être, et l'action d'aller au-delà.

Quand nous nous évadons de la souffrance à travers différentes formes d'explication, avons-nous conscience qu'en fait nous sommes en train de réduire à rien un extraordinaire événement ?

QUESTION DE P : Mais que faire alors ?

KRISHNAMURTI : Vous n'avez pas répondu à ma question : existe-t-il une souffrance dénuée de cause et d'effet ? Nous connaissons la souffrance et le mouvement que nous faisons pour nous en évader.

QUESTION DE P : Vous parlez d'une souffrance libre de la cause et de l'effet. Est-ce qu'un tel état existe ?

KRISHNAMURTI : L'homme a vécu avec la souffrance depuis des temps immémoriaux. Il n'a jamais su comment la prendre. Ou bien elle devenait sujet d'adoration, ou bien il la fuyait. Ce sont là deux mouvements qui n'en font qu'un seul. Mon esprit ne fait ni l'un ni l'autre ; pas plus qu'il ne se sert de la souffrance comme d'un moyen de s'éveiller. Alors, que se passe-t-il ?

QUESTION DE P : Toutes les autres choses sont le produit de nos sens. Mais la souffrance est plus que cela. C'est un mouvement du cœur.

KRISHNAMURTI : Je vous demande quelle est la relation qui existe entre la souffrance et l'amour ?

QUESTION DE P : Tous deux sont des mouvements du cœur.

KRISHNAMURTI : Qu'est-ce que l'amour et qu'est-ce que la souffrance ?

Tous deux sont des mouvements du cœur, l'un est identifié à la félicité, l'autre à la souffrance.

KRISHNAMURTI : L'amour est-il plaisir ? Diriez-vous que la félicité et le plaisir sont une seule et même chose ? Faute de comprendre la nature du plaisir, la félicité n'a pas de profondeur. Vous ne pouvez pas solliciter la joie. Elle survient. Et le moment où elle naît peut être tourné en plaisir. Quand ce plaisir nous est refusé, c'est le commencement de la souffrance.

QUESTION DE P : Les choses se passent ainsi à un certain niveau, mais à un niveau différent, il en est autrement.

KRISHNAMURTI : Comme nous l'avons dit, la félicité est une chose qu'on ne peut pas solliciter. Elle surgit. Le plaisir, je peux l'inviter ; le plaisir, je peux le poursuivre. Si le plaisir c'est l'amour, c'est que l'amour alors peut être cultivé.

QUESTION DE P : Nous savons que le plaisir n'est pas l'amour. Le plaisir peut être une manifestation de l'amour, mais il n'est pas l'amour. La souffrance et l'amour, tous deux naissent d'une même source.

KRISHNAMURTI : J'ai demandé quel rapport existait entre la souffrance et l'amour. L'amour peut-il exister quand il y a souffrance - la souffrance étant toutes ces choses dont nous avons parlé ?

QUESTION DE P : Je dirais plutôt : oui.

KRISHNAMURTI : Dans la souffrance, il y a un élément de séparation, de fragmentation. Et n'y a-t-il pas une grande part d'apitoiement sur soi ? Quel rapport y a-t-il entre tout cela et l'amour ? L'amour connaît-il la dépendance ? L'amour comporte-t-il cette qualité du « moi » et du « toi » ?

QUESTION DE P : Mais vous avez parlé de passion...

KRISHNAMURTI : Quand il n'y a aucun mouvement d'évasion devant la souffrance, alors l'amour est. La passion est la flamme de la souffrance, et cette flamme est suscitée seulement s'il n'y a ni fuite ni résistance. C'est-à-dire quand la souffrance ne comprend aucune espèce de division.

QUESTION DE P : Dans ce sens, cet état de souffrance est-il différent d'un état d'amour ? La souffrance est douleur. Vous dites que si dans cette douleur il n'y a aucune résistance, aucun mouvement d'écart, la flamme de la passion surgit. Il y a une chose curieuse : dans les écritures anciennes, kama (l'amour), agni (le feu), yama (la mort) sont censés être une même et seule chose. Ils sont situés au même niveau, ils sont identiques ; ils créent, purifient et détruisent pour créer à nouveau. Il faut qu'il y ait une fin.

KRISHNAMURTI : Vous voyez, c'est justement là le point. Comment se situe un esprit qui a compris la souffrance et, par conséquent, la fin de la souffrance ? Quelle est la qualité d'un esprit qui n'a plus peur d'aborder la fin. c'est-à-dire la mort ?

Quand l'énergie n'est pas dissipée par le biais d'évasions, alors cette énergie devient la flamme même de la passion. La compassion n'est pas autre chose que la passion pour tous. La compassion est la passion pour tous.

New Delhi, le 12 décembre 1970

New Delhi, Inde
le 14 décembre 1970
Alchimie et mutation

QUESTION DE P : Je me demandais si cela vaudrait la peine de parler de l'attitude de l'Inde ancienne à l'égard de l'alchimie et de la mutation, de voir si les découvertes de l'alchimie ont un rapport quelconque avec ce que vous dites. Il est significatif que Nagarjuna, un des plus grands tenants de la pensée bouddhiste, ait été lui-même un maître alchimiste. La recherche de l'alchimiste, aux Indes, n'avait pas tant pour but de transmuer les métaux grossiers en or que de scruter certains processus psychophysiques et chimiques au cours desquels, une mutation s'opérant, le corps et l'esprit pourraient être affranchis des atteintes du temps et de l'action du vieillissement. Ce champ de recherche comprenait la maîtrise de la respiration, l'absorption d'un élixir préparé dans le laboratoire, substance où le mercure jouait un rôle essentiel, et le déclenchement d'une sorte d'explosion dans la conscience - l'action des trois conduisant a une mutation du corps et de l'esprit. Le symbolisme utilisé par l'alchimiste était sexuel : le mercure était la semence mâle de Shiva, le mica la semence de la déesse ; l'union des deux, non seulement physique et provoquée dans les creusets des laboratoires, mais encore dans la conscience elle-même, provoquait une mutation, un état libéré du temps et des étapes du vieillissement, un état qui transcendait les deux principes dont l'union totale avait déclenché cette mutation. Tout cela a-t-il un rapport quelconque avec ce que vous dites ?

KRISHNAMURTI : Vous posez une question sur l'état de conscience qui est hors du temps ?

QUESTION DE P : Dans chaque individu, on peut distinguer l'action de l'élément masculin et de l'élément féminin. L'alchimiste voyait la nécessité d'une union, d'un équilibre. Est-ce valable selon vous ?

KRISHNAMURTI : Je crois qu'on peut l'éprouver en soi-même. J'ai souvent observé qu'en chacun de nous il y a des éléments masculins et féminins. Ou ils existent dans un état d'équilibre parfait, ou bien dans un état de déséquilibre. Quand existe cet équilibre complet entre le principe masculin et le principe féminin, alors l'organisme physique ne tombe jamais vraiment malade ; il peut y avoir maladie superficielle, mais profondément il n'y a alors pas de maladie propre à détruire l'organisme. C'est probablement cela que les Anciens ont recherché. Ils ont identifié la chose avec le mercure et le mica, mâle et femelle, et par la méditation, l'étude, et peut-être par certaines médications, ils ont cherché à créer cette harmonie parfaite. On peut très bien voir en soi-même l'action de ces deux principes se poursuivre. Quand l'un ou l'autre devient exagéré, le déséquilibre engendre la maladie ; non point des maux superficiels, mais la maladie dans les tréfonds de l'organisme. Personnellement, j'ai remarqué en moi-même, dans différentes situations et sous différents climats, avec certaines personnes qui sont naturellement agressives ou violentes, que l'élément féminin est plus prononcé. Et cette prépondérance, un autre l'utilise alors pour s'affirmer. Et par contre, s'il y a trop de féminité ambiante, l'élément masculin ne devient pas agressif, mais se retire sans manifester aucune résistance.

QUESTION DE S : Que sont ces éléments ?

KRISHNAMURTI : Le masculin, en général, est l'élément agressif, violent, dominateur ; le féminin est l'élément calme, lequel, prenant l'apparence de la soumission, est exploité par l'autre. Mais cette soumission, qui est en général considérée comme une qualité féminine, est en réalité une douceur qui, petit à petit, conquiert le principe opposé.

Quand les deux principes sont en harmonie complète, la qualité de chacun d'eux subit un changement. Il n'est plus masculin ou féminin. Il est quelque chose d'entièrement différent, en regard de ce qui est caractérisé habituellement par ces termes. Le masculin et le féminin, en tant que positif et négatif, sont de par leur nature même dualistes, alors que l'équilibre complet, une harmonie entre les deux, comporte une qualité différente. Puis-je le dire... c'est comme celle de la terre où toutes choses vivent sans pourtant lui appartenir. J'ai vu cela survenir très souvent. Quand l'esprit tout entier se retire du physique et de l'environnement, il semble se tenir - très loin, non pas dans le temps et dans l'espace, mais dans un état que rien ne peut toucher. Cet état n'est pas une abstraction ni un recul, mais c'est un état intérieur, absolu, de « non-être ». Quand naît cette parfaite harmonie, elle comporte sa propre vitalité, parce qu'elle est sans conflit. Elle ne détruit pas l'autre. Ainsi, le conflit n'existe pas seulement à l'extérieur, mais encore à l'intérieur, et quand ce conflit prend fin complètement, il y a une mutation qui n'est pas touchée par le temps.

QUESTION DE P : L'alchimiste l'appelait la naissance de Kumara, l'enfant magique - celui qui ne vieillit jamais, celui dont l'innocence est complète.

KRISHNAMURTI : C'est très intéressant. Mais, voyez-vous, l'alchimie est devenue synonyme de tellement de magies « à la noix ».

QUESTION DE P : Mais les alchimistes, les maîtres, ceux qui étaient connus sous le nom de rasa siddhas les détenteurs de l'essence - affirmaient que les choses qu'ils décrivaient, ils les avaient vues de leurs propres yeux, et qu'ils ne consignaient jamais rien d'après ouï-dire ou sous la dictée d'un instructeur. Et puis, il y a encore un autre facteur d'intérêt. Pour l'alchimie, on accordait une grande attention à l'instrument, au récipient. La science de la métallurgie s'est développée à partir de là. Un des récipients ou Question de yantras était connu sous le nom de garbha yantra, le vase-matrice. En alchimie, c'est un mot clé.

Est-ce que cela existe de préparer la matrice du mental ?

KRISHNAMURTI : Dès l'instant où vous vous servez du mot préparation, cela signifie un processus qui implique le temps.

QUESTION DE P : Les alchimistes avaient aussi conscience qu'à l'instant de la mutation, de la fixation du mercure, qu'au point de naissance de l'intemporel, le temps était exclu, la temporalité n'était plus impliquée.

KRISHNAMURTI : Ne vous servez jamais du mot préparation. Exprimons la chose comme ceci. Existe-t-il un état nécessaire, un arrière-plan nécessaire, une matrice nécessaire, capables de contenir tout cela ? Je dirais que oui ; parce que quand on a trouvé l'adolescent Krishnamurti, les gens qui étaient censément clairvoyants à ce moment-là virent qu'il n'y avait en lui aucune trace d'ego, et qu'il était par conséquent digne d'être ce réceptacle, et je crois que c'est resté vrai à travers tout ce qui a suivi.

QUESTION DE S : C'est peut-être comme cela dans son cas, mais que dire de gens ordinaires comme nous ? Parlons-nous d'un privilège qui n'appartient qu'à quelques êtres très rares, un seul ou plus par millénaire, ou cela peut-il se passer chez des gens qui s'intéressent à toute cette question, qui s'y sont engagés, qui sont véritablement sérieux dans leur recherche ?

KRISHNAMURTI : Certains éléments physiques et psychologiques sont nécessaires. Physiquement, il faut tout d'abord qu'il y ait sensibilité. Et la sensibilité physique ne peut absolument pas exister quand on fume, quand on boit, quand on mange de la viande. La sensibilité du corps doit être entretenue. C'est absolument essentiel. Selon la tradition, un tel corps demeure en général dans un seul endroit, aidé et maintenu par des disciples, par la famille. Ce corps n'est soumis à aucun choc, il n'est exposé à aucun danger.

Un homme pour qui ce sujet importe véritablement, peut-il agir avec un corps qui normalement a dû subir jusque-là tous les effets brutalisants de la vie courante ? Peut-il rendre ce corps hautement sensitif ? Il y a aussi la psyché qui a été traumatisée au cours des diverses expériences. Peut-elle rejeter toutes les blessures, toutes les marques, et se renouveler de telle façon que naisse un état où ne subsiste plus aucune blessure ? Ce sont les deux choses essentielles - la sensibilité et une psyché délivrée de toute cicatrice - et il me semble que toute personne véritablement sérieuse et ardente peut y parvenir. Voyez-vous, la matrice est toujours prête à concevoir ; elle se renouvelle d'elle-même.

QUESTION DE P : Tout comme la terre, la matrice porte en elle une qualité intrinsèque de renouveau.

KRISHNAMURTI : Je crois que l'esprit comporte exactement la même.

QUESTION DE P : La terre est en sommeil, la matrice est calme, et en toutes deux existe cette faculté innée de renouveau.

KRISHNAMURTI : La terre, la matrice, le mental tiennent de la même qualité. Quand la terre est en jachère, quand la matrice est vide, quand le mental est parfaitement immobile, le renouveau se produit. Quand l'esprit est complètement vide, il est comme la matrice ; il est pur, capable de recevoir, de se renouveler.

QUESTION DE P : C'est donc là le vase, le réceptacle ?

KRISHNAMURTI : Oui, mais quand vous vous servez de ces mots, il faut le faire avec beaucoup de précaution.

Cette qualité innée de l'esprit capable de se renouveler peut être appelée l'éternelle jeunesse.

QUESTION DE P : Nous le connaissons sous le nom de kumara vidya.

KRISHNAMURTI : Alors, qu'est-ce qui fait vieillir l'esprit ? Très évidemment, c'est le mouvement du soi qui fait vieillir l'esprit.

QUESTION DE P : Est-ce qu'il conduit à l'usure des cellules ?

KRISHNAMURTI : La matrice est toujours prête à recevoir. Elle a la faculté innée de se purifier elle-même à chaque instant, mais un esprit alourdi par le fardeau du « soi » - toute friction, toute résistance provient du « soi » - n'a pas d'espace pour se renouveler. Quand le soi est tellement préoccupé de lui-même et de ses activités, l'esprit ne dispose d'aucun espace pour un renouveau. Ainsi, l'espace est nécessaire à la fois pour le physique et pour la psyché. Comment tout cela s'accorde-t-il avec l'alchimie ?

QUESTION DE P : Le langage est différent. On parle d'une mutation issue de l'union.

KRISHNAMURTI : Tout cela implique de l'effort, des points de friction.

QUESTION DE P : Comment peut-on savoir ?

KRISHNAMURTI : Si n'importe quelle forme de processus s'engage, n'importe quelle forme d'accomplissement, c'est qu'il y a effort.

New Delhi, le 14 décembre 1970

New Delhi, Inde
le 15 décembre 1970
Contenir le mal

QUESTION DE P : La nécessité de contenir le mal a toujours été pour l'homme un des problèmes les plus vitaux. Il semble qu'à certaines époques de l'histoire, par suite de différentes circonstances, le mal ait disposé d'un champ plus vaste pour étendre son action. Ces manifestations du mal sont tellement envahissantes, les problèmes qui en résultent si complexes, que l'individu ne sait pas comment les affronter. Selon vous, quelle serait la façon d'agir vis-à-vis du mal ? Et le mal est-il une chose qui existe indépendamment du bien ?

KRISHNAMURTI : Je me demande ce que vous voulez dire. Un buisson plein d'épines, appelez-vous cela du mal ? Ou le serpent avec son venin ? Aucun animal sauvage n'est mauvais - ni le requin ni le tigre.

Donc, qu'entendez-vous par le mot « mal » ? Quelque chose qui peut blesser ? Quelque chose qui peut entraîner une immense souffrance, une intense douleur, une chose qui peut détruire, ou bien nuire à la clarté de la compréhension ? Et la guerre, l'appelleriez-vous le mal ? Et de même les généraux, les chefs d'Etat, les amiraux, parce qu'ils contribuent à la guerre, à la destruction ?

QUESTION DE P : Tout ce qui s'oppose à la nature des choses, on peut dire que c'est du mal.

KRISHNAMURTI : L'homme est brutal. Est-il donc mauvais ?

QUESTION DE P : S'il constitue un obstacle, si, par une intention maligne, il fait dévier le cours de certaines choses...

KRISHNAMURTI : Je me demandais simplement ce que signifie le mot mal. Pour un esprit intelligent, que signifie le mot mal ; un esprit qui a conscience de toutes les horreurs du monde ?

QUESTION DE P : Le mal, c'est ce qui affaiblit la conscience, ce qui favorise l'obscurité.

KRISHNAMURTI : C'est ce que font la peur, la tristesse et la douleur. Iriez-vous jusqu'à dire que le mal, c'est ce qui encourage la peur ? Le mal conduit-il à une souffrance accrue ? Le mal est-il le conditionnement social ou écologique qui entretient la guerre ? Toutes ces choses limitent la conscience et engendrent l'obscurité et la tristesse. Le mal, selon l'idée chrétienne, c'est le diable. L'hindou, a-t-il une idée du mal ? S'il en a une idée, qu'est-ce que cela peut bien être ? Personnellement, je ne pense jamais au mal.

Peut-on dire que dans l'épanouissement du bien il n'y a aucun mal du tout ? Qu'un tel état ignore le mal ? Ou bien le mal est-il une invention de l'esprit qui engendre la peur et qui crée aussi le bien ?

QUESTION DE P : Puis-je dire quelque chose ?... Si l'on pénètre profondément dans les replis cachés de l'esprit humain, dans l'histoire de l'humanité, il y a toujours eu le sorcier, la sorcière qui corrompent les lois naturelles et qui engendrent la peur

et l'obscurité. C'est un des éléments les plus étranges de l'esprit humain. C'est à cause de cette terreur de l'inconnu, de cette obscurité sans limite, sans fin, qui prévaut à travers toute l'histoire de l'humanité, que l'être humain a clamé son besoin de protection. C'est un cri qui vibre à travers la conscience humaine. C'est là que réside la peur matricielle, inconnue et sans nom.

Il ne suffit pas de suggérer que c'est la peur. C'est tout cela et encore beaucoup plus.

KRISHNAMURTI : Voulez-vous dire que profondément enfouie dans l'être humain, dans les replis les plus cachés de l'esprit, il existe la peur de l'inconnu, d'une chose que l'homme ne peut ni toucher ni imaginer ? Ayant ainsi profondément peur, il recherche la protection des dieux, et tout ce qui tend à réveiller ce danger, à évoquer cette chose cachée, il lui donne le nom de mal ?

QUESTION DE P : Cette obscurité existe au plus profond de la conscience humaine et à chaque instant.

KRISHNAMURTI : Le mal est-il l'opposé du bien, ou est-il complètement indépendant du bien ?

QUESTION DE P : Il est indépendant du bien.

KRISHNAMURTI : Vous dites qu'il est indépendant. Alors le mal serait-il quelque chose qui, en soi, n'a aucun rapport avec le beau, avec l'amour ? L'homme a toujours recherché une protection contre le mal, comme il la rechercherait contre un animal. Il y a ce danger caché, sombre. L'homme en a conscience, il a peur, et il cherche par des incantations, des rites, des prières et ainsi de suite à l'écarter et à en être préservé. Le buisson, si plein d'épines, se protège, lui, contre l'animal, et l'animal dirait que ces épines sont mauvaises parce qu'elles l'empêchent d'atteindre les feuilles. Mais existe-t-il une telle force, une telle incarnation du mal qui soit absolument séparée du bien, du beau ? Il y a toute cette idée du mal combattant le bien. Ce mal est censé être incarné dans les hommes et être toujours en lutte contre ce qui est bon et ce qui est bienveillant. Et j'interroge : le mal est-il quelque chose totalement indépendant du bien ? Prenez grand soin de ne pas tomber dans la superstition.

QUESTION DE P : « Avoir peur de » quelque chose s'oppose au bien. Mais les peurs les plus obscures ne sont pas les peurs « de quelque chose ».

QUESTION DE S : Il ne s'agit pas seulement de protection et de peur, et de la peur qu'implique le mal, mais aussi d'une protection qui est nécessaire si l'on veut avancer.

QUESTION DE P : Au regard de ce besoin, les mantras comme incantations, les mandalas et les mudras, respectivement comme diagrammes et comme gestes magiques, avaient pour but de sauvegarder contre le mal.

KRISHNAMURTI : Voyez-vous, quand vous plongez profondément dans la conscience, vous atteignez un point où l'inconnu se manifeste comme étant l'obscur, et là vous vous arrêtez, parce que vous prenez peur. L'esprit pénètre profondément jusqu'à un certain point, et au-delà de ce point il y a ce sentiment de vide et d'obscurité. C'est à cause de cette obscurité que vous avez vos prières, vos incantations, et parce qu'elle vous terrifie vous implorez protection.

L'esprit peut-il traverser cette obscurité, autrement dit peut-il ne pas avoir peur ? Peut-il faire en sorte que les ténèbres deviennent lumière ? Pouvez-vous pénétrer cette obscurité dont vous avez peur et à laquelle vous avez donné le nom de « mal » ? Pouvez-vous pénétrer cela si complètement que l'obscurité n'existe pas ? Et alors, qu'est-ce que le mal ?

QUESTION DE P : Quand le mandata rituel est dessiné, l'entrée dans le ;mandata se fait par l'incantation et la mudra. Mais cette avancée dans l'obscur, quelle est l'incantation qui pourra lui ouvrir les portes ?

KRISHNAMURTI : La conscience sous forme de pensée s'examine elle-même - sa propre profondeur - et tandis qu'elle pénètre elle découvre cette obscurité. L'investigation dont nous parlons n'est pas un processus qui dépend du temps. Et vous demandez quelle est l'incantation ou l'énergie capable de pénétrer jusqu'au fin fond de l'obscurité, quelle est cette énergie et comment elle peut prendre naissance ?

L'énergie qui est à l'origine même de la recherche est encore là, plus intense, plus chargée de vitalité à mesure qu'elle avance et qu'elle sonde. Pourquoi demandez-vous s'il est nécessaire de disposer d'une énergie accrue ?

QUESTION DE P : Parce que l'énergie dépérit. Nous pénétrons jusqu'à un certain point et nous n'allons pas plus loin.

KRISHNAMURTI : A cause de la peur, à cause de l'appréhension d'une chose que nous ne connaissons pas, nous dissipons notre énergie au lieu de la concentrer. Je me propose de pénétrer en moi-même. Je me rends compte qu'entrer en soi-même procède d'un mouvement identique au mouvement extérieur. C'est une pénétration dans l'espace. Et elle s'accompagne d'une certaine exigence, d'une certaine énergie. Cette énergie ne doit comporter aucun effort, aucune déformation. A mesure qu'elle s'engage, l'énergie gagne en intensité. Elle s'approfondit, s'étend, se renforce. Si elle n'a pas d'issue par où fuir, elle ne subit aucune distorsion. On atteint alors un point où il y a l'obscurité. Et maintenant, avec cette immense énergie, comment pénètre-t-on dans cette obscurité ?

(Pause)

QUESTION DE P : La première question, celle par laquelle nous avons commencé, était de savoir comment le mal peut être contenu. Vous avez dit que, comme on pénètre dans l'océan d'obscurité, l'obscurité n'est plus : la lumière est là. Mais quand le mal existe chez certains humains, dans certaines situations, à l'occasion de certains événements, existe-t-il une action capable de contenir ce mal ?

KRISHNAMURTI : Je n'exprimerais pas la chose de cette façon-là. Résister au mal ne fait que le renforcer. Donc, si l'esprit vit dans le bien, il n'y a pas de résistance, et le mal ne l'atteint pas. Il n'y a donc pas lieu de contenir le mal.

QUESTION DE P : Alors, il n'existe que le bien?

KRISHNAMURTI : Revenons un peu en arrière... L'esprit a pénétré l'obscurité ; il en a fini avec elle. Mais existe-t-il un mal indépendant de tout cela ? Ou bien le mal fait-il partie du bien ?

Vous voyez : dans la nature, il y a les forts qui vivent aux dépens des faibles, et les plus forts qui vivent des forts. Je n'appellerais pas tout cela le mal. Mais il y a aussi le désir délibéré de blesser quelqu'un d'autre. Est-ce que cela fait partie du mal ? Je veux vous blesser parce que vous m'avez contrarié ; est-ce du mal ?

QUESTION DE P : Cela fait partie du mal.

KRISHNAMURTI : Alors cela implique la volonté. Vous me blessez, et parce que je suis orgueilleux je veux me venger. Le désir de me venger est une action de la volonté. Que ce soit la volonté de réagir contre quelqu'un ou celle de lui faire du bien, les deux présentent un mal.

QUESTION DE P : Pour en revenir au mandala, le mal peut pénétrer quand les voies d'accès ne sont pas protégées. Ici, ce sont vos yeux et vos oreilles qui sont les voies d'accès.

KRISHNAMURTI : Vous dites aussi que quand les yeux voient clairement, que les oreilles entendent clairement, le mal ne peut pas pénétrer.

Mais pour reprendre un peu, l'intention délibérée, l'ensemble des intentions, le fait de revenir sur les choses, le tout provenant d'une intention profonde de blesser, tout cela fait partie de la volonté. Il me semble que c'est là que le mal a son existence - dans l'intention délibérée de blesser. Vous me blessez, je vous blesse ; ou bien je vous demande pardon et tout est fini. Mais si je me cramponne, si je ressasse, si délibérément je fortifie cet état, si je donne suite à un projet ayant l'intention de vous blesser, cela fait partie de la volonté qui existe dans l'homme de faire du bien ou de nuire, et il y a alors le mal.

Est-il possible de vivre sans faire agir la volonté ? Dès l'instant où je résiste, le mal est d'un côté, le bien de l'autre, et il s'installe une relation entre les deux. Mais quand il n'y a pas de résistance, il n'y a aucun rapport entre les deux. L'amour alors est un espace ouvert, sans paroles, sans résistance aucune. L'amour est l'action qui surgit à partir du vide. Comme nous l'avons dit hier, quand les éléments masculins deviennent délibérément exigeants, possessifs, agressifs, dominateurs, l'homme sollicite le mal. Et le principe féminin qui cède, qui s'incline, qui cède et cède encore en vue de dominer par la suite, celui-là aussi invite le mal.

Donc partout où il y a une recherche pleine de ruse ayant pour but la domination, et qui est l'œ?uvre de la volonté, c'est là que naît le mal. Contre ce mal, nous cherchons une défense. Nous créons nous-mêmes le mal, et néanmoins nous traçons un cercle, un dessin au seuil de la maison pour nous en préserver, mais c'est à l'intérieur de la maison que le serpent du mal est à l'?œuvre.

Tenez votre maison propre. Oubliez tous vos mantras ; rien ne pourra vous toucher.

Nous recherchons la protection des dieux, et ces dieux, c'est nous qui les avons créés. Quand on y pense, c'est vraiment fantastique !

Toutes ces guerres, toutes ces haines raciales, ces haines accumulées que l'homme entretient depuis des siècles, tout cela a forcément dû former un réservoir de haine et collecter le mal. Les Hitler, les Mussolini, les Staline, les camps de concentration, les Attila, tout cela est forcément emmagasiné, tout cela quelque part a un corps.

Mais aussi le sentiment : « Ne tuez pas, soyez bienveillants, doux, pleins de compassion » ; cela aussi doit être accumulé quelque part.

Quand les gens s'efforcent de se protéger contre le seul mal, ils se protègent aussi contre le bien, parce que c'est l'homme qui a imaginé l'un et l'autre. Ainsi, l'esprit peut-il pénétrer l'obscurité, et par cette pénétration même la dissiper.

New Delhi, le 15 décembre 1970

New Delhi, Inde
le 16 décembre 1970
L'éveil de l'énergie

QUESTION DE P : Vous avez dit, au moment où nous discutions du tantra, qu'il existe un moyen d'éveiller l'énergie. Les tantriques se concentrent sur certains centres psychiques et, par ce moyen, libèrent l'énergie assoupie dans ces centres. Cette méthode comporte-t-elle, d'après vous, quelque chose de valable ? Quel est le moyen d'éveiller l'énergie ?

KRISHNAMURTI : La concentration sur différents centres psychophysiques implique, n'est-il pas vrai, un processus temporel ? Alors, ce que j'aimerais demander, c'est si cette énergie peut être éveillée en dehors de tout processus temporel ?

QUESTION DE P : Dans son ensemble, la voie traditionnelle exige une posture correcte et un équilibre du souffle. Si le corps ne sait pas comment s'asseoir très droit et respirer comme il le faut, il est impossible de mettre un terme à la pensée. Pour aboutir à l'équilibre du corps et de la respiration, un processus temporel devient inévitable.

KRISHNAMURTI : Il y a peut-être une façon entièrement différente d'aborder ce problème. La tradition part du psychosomatique, de la posture, du contrôle de la respiration, et parvient par différentes formes de concentration à l'éveil complet de l'énergie. Tel est le procédé accepté communément. N'y a-t-il pas un éveil possible de cette énergie sans nécessairement passer par tous ces exercices ?

QUESTION DE P : Cela ressemblerait assez aux enseignements des maîtres zen qui disent que le véritable maître est celui qui rejette tout effort. Néanmoins, selon le système zen, pour se rendre maître de l'art du tir à l'arc, une maîtrise technique considérable est nécessaire. C'est seulement quand il y a maîtrise totale que disparaît l'effort.

KRISHNAMURTI : Vous commencez par ce bout plutôt que par l'autre, ce bout étant celui du temps, de la maîtrise, de l'énergie, de la perfection, du parfait équilibre.

Tout cela me paraît s'adresser à une portion minuscule d'un champ très vaste. La tradition accorde une grande importance au passé, à la respiration, à la posture juste. Tous ces éléments se limitent à un coin du champ, et c'est par ce coin que vous espérez parvenir à l'illumination. Alors il devient en quelque sorte un procédé. Grâce à certaines acrobaties psychosomatiques, vous espérez capturer la lumière, l'univers tout entier. Je ne crois pas que l'illumination se trouve là - non pas à travers un recoin. C'est comme si l'on voyait le ciel par une lucarne sans jamais sortir de la maison pour le contempler. Il me semble que c'est une façon absurde d'aborder une chose infiniment vaste et intemporelle.

QUESTION DE P : Mais, même vous, seriez prêt à admettre qu'une posture correcte, qu'une respiration correcte fortifient la structure de l'esprit.

KRISHNAMURTI : Je voudrais aborder tout cela d'une façon radicalement différente. Pour le faire, il est nécessaire de rejeter tout ce qui a été dit auparavant. Ce coin évoque pour moi l'image d'une bougie en plein soleil. On allume cette bougie avec

beaucoup de soin sous un soleil éclatant. Vous vous désintéressez de la lumière du soleil et travaillez éperdument à allumer la bougie.

D'autres choses sont en jeu ; il y a l'éveil de l'énergie qui, jusqu'à présent, a été dissipée.

Pour centraliser l'énergie, pour la rassembler entièrement, il faut que s'engagent conjointement l'attention et l'élimination du temps.

A mon avis, il y a ces éléments majeurs : le temps, une attention non forcée, qui n'est pas concentration, qui n'est pas axée sur un fragment, et le rassemblement de l'énergie. Ce sont là les éléments fondamentaux qu'il faut comprendre, parce que l'illumination doit être, et elle est, la compréhension et l'intelligence de cette vie si vaste - une vie qui est à la fois vivre, mourir, aimer ; le labeur tout entier et sa transcendance.

Les maîtres traditionnels seraient également d'accord pour dire qu'il vous faut de l'attention pour transcender le temps. Mais ils sont ceux qui se confinent dans l'adoration du recoin. Ils utilisent le temps dans le but d'aller au-delà du temps.

QUESTION DE P : Comment, monsieur ? J'adopte une posture, je dirige mon attention. En cela, où le temps intervient-il ?

KRISHNAMURTI : L'attention est-elle le résultat du temps ?

QUESTION DE P : Non. Vous posez une question, et il y a attention immédiate. Cette attention est-elle le résultat du temps ?

KRISHNAMURTI : Certainement pas.

QUESTION DE P : Votre question et mon attention étant présentes, le temps est-il impliqué ? Si vous envisagez les choses de cette façon, la connaissance de soi, dont le processus est constamment à l'œ?uvre, fait également appel au temps. Mon esprit tel qu'il était il y a vingt ans ne connaîtrait pas la qualité présente. Cet état n'avait alors aucune existence.

KRISHNAMURTI : Avançons lentement. Nous cherchons à comprendre une chose qui existe en dehors du temps.

QUESTION DE P : La tradition nous dit de préparer le corps et l'esprit.

KRISHNAMURTI : Au moyen du temps, vous préparez le corps et l'esprit à recevoir, à comprendre, à être libéré du temps. Pouvez-vous le faire au moyen du temps ?

QUESTION DE P : La tradition affirme aussi que l'on ne peut pas transcender le temps.

KRISHNAMURTI : Je demande ceci : quand vous dites que c'est grâce au temps que vous perfectionnez l'instrument, est-ce qu'il en est vraiment ainsi ? Je le mets en doute. Pouvez-vous, par le temps, perfectionner l'instrument ? Et, pour commencer, quel est l'agent qui perfectionne l'instrument ? Est-ce la pensée ?

QUESTION DE P : Il serait inexact de dire que c'est la pensée seule. Il intervient beaucoup d'autres éléments.

KRISHNAMURTI : La pensée et la connaissance de la pensée, comme l'intelligence, sont également entretenues par la pensée. Affirmer que la pensée doit prendre fin et l'intelligence prendre naissance est encore une action de la pensée. Enoncer que penseur et pensée ne font qu'un est encore une action de la pensée. Vous dites qu'il faut perfectionner l'instrument au moyen de la pensée. Pour moi, la voie traditionnelle qui consiste à perfectionner l'instrument au moyen de la pensée et dans le but de la transcender, et l'action qui consiste à cultiver l'intelligence et à transcender le temps - toutes ces choses restent toujours du domaine de la pensée. C'est ainsi. Par

conséquent, dans cette pensée même, il y a le penseur. Ce penseur dit : « Ceci doit arriver, cela ne doit pas arriver. » Ce penseur est devenu la volonté de parvenir. La volonté de perfectionner l'instrument fait partie de la pensée.

QUESTION DE P : Dans ce cercle fermé que vous venez de décrire est également impliquée la mise en question de l'instrument même qu'est la pensée.

KRISHNAMURTI : Mais celui qui questionne fait partie de la pensée ; l'entière structure fait partie de la pensée. Vous pouvez diviser, subdiviser, modifier, mais tout se passe dans le champ de la pensée, et cela c'est le temps. La pensée est mémoire, la pensée est matière ; ce qui est matériel est mémoire. Nous fonctionnons encore dans le champ du connu, et l'homme qui s'emploie à cultiver la pensée prétend qu'il va aboutir à l'inconnu grâce au connu ; il perfectionne le connu pour atteindre à l'illumination. Encore une fois, tout cela est pensée.

QUESTION DE P : Si tout est pensée, il est alors nécessaire de donner naissance à un nouvel instrument.

KRISHNAMURTI : Quand la pensée prétend qu'elle doit être silencieuse et devient silencieuse, c'est encore une action de la pensée. Les traditionalistes ne font que travailler dans un coin réduit du champ de la pensée, et leur travail n'est encore que le résultat de celle-ci. L'atman est le résultat de la pensée. Le brahman qui inspire le respect est le résultat de la pensée. L'homme qui en a fait l'expérience n'a eu affaire en rien avec la pensée. Pour lui, la chose est arrivée, rien de plus ; mais ses disciples se mirent à lui dire : « Faites ceci, faites cela. » Tout se passe dans le champ de la pensée.

QUESTION DE P : Alors, il n'y a rien à faire ?

KRISHNAMURTI : Voyez comment la pensée se trompe elle-même. On se dit : « Il me faut de l'équilibre, il me faut adopter la posture juste pour permettre au flux de l'énergie vitale de passer. » N'est-ce pas ? Et je dis que la pensée, c'est du passé. Elle est capable de créer l'instrument le plus merveilleux - pouvant aller jusqu'à la Lune, jusqu'à Vénus - mais elle ne pourra jamais avoir un contact avec 1'« autre », parce que la pensée n'est jamais libre, elle est vieille, elle est conditionnée. La pensée est la structure entière du connu.

QUESTION DE P : Et qu'entendez-vous par 1'« autre » ?

KRISHNAMURTI : Ce n'est pas « cela ».

QUESTION DE P : Ce n'est pas « quoi » ?

KRISHNAMURTI : Ceci est dans le champ du temps, dans la pensée qui est le temps. Cela est dans le champ du silence. Alors découvrez donc si la souffrance peut prendre fin. Sortez de ce réduit. Découvrez ce qu'est la vie, ce que signifie la mort, ce que signifie trouver la fin de la souffrance. Si vous n'avez pas fait cette rencontre-là, jouer aux illusions avec la pensée n'a pas de sens. Vous pouvez éveiller tous les kundalinis, mais dans quel but ?

Par conséquent, ceux qui enseignent comment éveiller les kundalinis, ou comment devenir expert dans l'art du tir à l'arc selon l'enseignement zen, ou comment s'exercer aux différentes formes de tantra, sont tous soumis aux limites du temps, qui est pensée. Cela, je le vois, et je vois aussi que, ce faisant, on tourne toujours en rond. Le cercle peut être sublime, mais c'est encore un cercle, une captivité, le temps.

Alors, je ne veux pas y toucher. Je ne veux pas y toucher parce que je vois la nature, la structure et l'ordre qui régnent dans ce recoin. Et pour moi, ce recoin n'a pas d'intérêt. Quand il y a la splendeur du soleil, tous ces pouvoirs, tous ces siddhis sont comme autant de bougies.

L'esprit peut-il, en écoutant, balayer toutes ces choses ? Le fait même d'écouter les balaie. Alors, vous y êtes. Alors, il y a attention, amour - tout est là. Voyez-vous, logiquement, cela se tient. L'autre ne se tient pas. L'exercice du cerveau, c'est de trouver la vérité, de voir la vérité et de voir le faux, de voir le faux comme étant faux. Voyez-vous, quand le jeune K. eut vu la vérité, tout fut fini. Il renonça à toutes les organisations, etc. Il n'eut à subir aucun entraînement pour « voir ».

QUESTION DE P : Mais vous avez reçu un entraînement. Vous avez passé par un entraînement vigoureux du corps.

KRISHNAMURTI : C'est ce qu'on nous dit. C'est parce que le corps avait été négligé, et alors on a dit que si le jeune homme n'était pas pris en main, il tomberait malade.

QUESTION DE P : Mais, monsieur, à part la discipline physique, il y a aussi eu des directives pour élever cet enfant.

KRISHNAMURTI : C'était comme de lui brosser les cheveux, de faire des asanas, du pranayama. Tout fut à ce niveau-là.

QUESTION DE B : C'est très subtil. Je ne dis pas que ce qui s'est passé était en rapport avec l'illumination, mais il est tout de même nécessaire de s'occuper du corps.

KRISHNAMURTI : Oui, il est nécessaire de maintenir le corps en bonne santé.

QUESTION DE P : Monsieur, si vous me permettez de vous le dire, vous avez la façon de vous tenir d'un yogi, vous ressemblez à un yogi, votre corps adopte tout naturellement la position d'un yogi. Vous vous êtes exercé aux asanas, au pranayama, chaque jour de votre vie et pendant bien des années. Pourquoi ?

KRISHNAMURTI : Ce n'est pas là ce qui est important. C'est comme d'avoir les ongles propres. Je dis que le reste est puéril - passer des années à perfectionner l'instrument. Tout ce que vous avez à faire est de « regarder ».

QUESTION DE P : Mais si l'on naît aveugle, c'est seulement quand une personne comme vous vient et dit : « Regardez » que quelque chose se passe. La plupart des gens ne comprendraient pas ce dont vous venez de parler.

KRISHNAMURTI : La plupart des gens n'écouteraient pas ce qui est dit ici. Ils l'écarteraient sans y prêter aucune attention.

QUESTION DE B : L'autre procédé est plus facile. Cela donne quelque chose, tandis que ceci ne donne rien.

KRISHNAMURTI : Ceci donne tout au monde si vous le faites.

QUESTION DE B : Mais l'autre est plus facile.

KRISHNAMURTI : Voyez-vous, cette question m'intéresse énormément. Comment l'esprit de K. a-t-il maintenu cet état d'innocence ?

QUESTION DE P : Ce que vous dites est sans rapport avec nous. Vous êtes sans doute une exception. Comment le jeune K. est-il parvenu à cet état ? Il avait à sa disposition de l'argent, une organisation, il avait tout, et pourtant il a tout abandonné. Si je prenais ma petite-fille et la laissais avec vous, qu'elle n'ait pas d'autre compagnon que vous, même alors, elle ne connaîtrait pas cet état.

KRISHNAMURTI : Non, elle ne le connaîtrait pas. Balayons tout cela.

QUESTION DE P : Mais quand vous le dites, cela fait penser au koan du zen, l'oie qui sort de la bouteille. Y avait-il en vous un centre qu'il a fallu balayer ?

KRISHNAMURTI : Non.

QUESTION DE P : Donc, vous n'aviez pas de centre à effacer. Vous êtes unique ; vous êtes par conséquent un phénomène, et vous ne pouvez pas nous dire : « J'ai fait cela et ainsi cette chose est arrivée. » Vous pouvez seulement nous dire : « Ce n'est pas cela », et si nous nous noyons ou pas, personne d'autre ne peut nous le dire. C'est pour nous bien clair. Nous ne sommes peut-être pas parvenus à l'illumination, mais nous ne sommes pourtant pas sans lumière.

KRISHNAMURTI : Je crois qu'il est d'un immense intérêt de voir que tout ce que la pensée peut toucher n'est pas le réel. La pensée est temps. La pensée est mémoire. La pensée ne peut pas toucher le réel.

New Delhi, le 16 décembre 1970

New Delhi, Inde
le 19 décembre 1970
Le premier pas est le dernier pas

QUESTION DE P : Hier, au cours d'une conversation, vous avez dit que le premier pas était le dernier pas. Pour comprendre cette affirmation, il me semble qu'il faudrait examiner le problème du temps et voir s'il existe réellement un état d'illumination qui soit définitif. Une confusion s'établit parce que le conditionnement de nos esprits les amène à se représenter la compréhension, l'illumination comme un état final. Le sont-elles ?

KRISHNAMURTI : Voyez-vous, quand nous avons dit que le premier pas était le dernier pas, est-ce que nous ne concevions pas le temps comme un déplacement horizontal ou vertical ? Ne pensions-nous pas alors à un mouvement sur un plan donné ? Nous disions hier que si nous pouvions mettre complètement de côté les notions de vertical, d'horizontal, nous serions à même d'observer ceci : où que nous soyons, à quelque niveau du conditionnement, et de l'être, la perception de la vérité, celle du fait, est dans son instant le dernier pas.

Prenez un employé dans un petit bureau, avec tout ce que sa situation comporte de pénible. Cet homme est attentif et perçoit, il est à l'écoute, et à ce moment-là voit véritablement. Cette vision, cette perception, ce sont là le premier et le dernier pas, parce que dans l'instant il a touché la vérité et il voit quelque chose très clairement.

Mais ce qui se passe, c'est qu'après coup il se propose de cultiver cet état. La perception, la libération et le fait que percevoir entraîne en soi la libération, il veut le perpétuer, en faire un processus. Il est alors pris au piège et perd complètement la qualité de vraie perception.

Donc, nous disons que tout processus implique l'idée de fin ; c'est un mouvement qui part de l'horizontal vers le vertical, celui-ci devant conduire à une fin. Et nous sommes conduits à nous figurer que la perception, la libération sont une fin, un point statique. Après tout, les méthodes, les exercices, les systèmes supposent un processus qui tend à une fin.

Si l'on ne concevait pas l'idée d'une finalité, il n'y aurait pas de processus.

QUESTION DE P : Toute la structure de la pensée est construite selon un mouvement horizontal et, pour cette raison, toute hypothèse, tout principe sur l'éternité relèvent également du plan horizontal.

KRISHNAMURTI : Nous sommes accoutumés à lire un livre horizontalement ; tout est horizontal - tous nos livres.

QUESTION DE P : Tout a un commencement et une fin.

KRISHNAMURTI : Et nous nous figurons que le premier chapitre conduit inévitablement au dernier chapitre. Nous avons le sentiment que tous les exercices conduisent à une fin - à un déroulement. Le tout n'est que lecture horizontale. Nos esprits, nos yeux et attitudes sont conditionnés à s'exercer suivant cette linéarité d'où il s'ensuit un aboutissement et une fin. Le livre est lu. Vous demandez si la vérité ou l'illumination sont un achèvement, un point final au-delà duquel il n'y a rien ?

QUESTION DE P : Un point d'où on ne peut plus retomber en arrière. Je pourrais, l'espace d'un instant, percevoir - et le caractère de cet instant, je le comprends. Mais plus tard, la pensée surgit à nouveau, et je me dis : « Me voilà revenu à mon état d'autrefois. » Et je me demande si ce « contact » avait la moindre validité. J'établis une distance, un mur entre moi-même et cet état, me disant que si celui-ci était véritable, la pensée ne surgirait pas à nouveau.

KRISHNAMURTI : Je perçois quelque chose qui est extraordinaire, qui est vrai, et je me propose de perpétuer cette perception, de lui donner une continuité afin qu'avec son action elle se manifeste dans la poursuite de la vie quotidienne. Je crois que c'est là que réside l'erreur. L'esprit a vu quelque chose de vrai. Cela suffit. Cet esprit est un esprit clair, innocent, qui n'a jamais été blessé. La pensée veut prolonger cette perception jusque dans les actions quotidiennes. Une chose a été vue très clairement. Quittez-la. Le prochain pas est le dernier pas. Laissez-la sans plus, c'est le prochain, c'est le pas. Et parce que déjà dispos, mon esprit est plein de fraîcheur, et prêt pour le prochain dernier pas dans le mouvement quotidien de la vie ; il n'emporte rien. La perception n'est pas devenue savoir.

QUESTION DE P : Est-ce le soi en tant qu'acteur lié à la pensée, ou bien est-ce le fait de voir qui doit prendre fin ?

KRISHNAMURTI : Mourez même à ce qui est vrai. Autrement cela devient un souvenir qui, dès lors, devient pensée, et la pensée se dit : « Comment puis-je perpétuer cet état ? » Si l'esprit voit clairement, et il ne peut voir clairement que si la vision est en même temps une fin, alors peut commencer pour lui un mouvement où le premier pas est le dernier pas. Ici, aucun processus n'est engagé. Il ne se mêle aucun élément de temps. Le temps intervient quand, ayant vu une chose clairement, l'ayant perçue, il y a une mise en réserve et son application au prochain incident.

QUESTION DE P : C'est le report lui-même qui est le moment aveugle, la non-perception.

KRISHNAMURTI : Ainsi toutes les approches traditionnelles n'offrent que des méthodes qui doivent tendre vers un point conclusif, un achèvement, un but final ; et tout ce qui comporte un caractère définitif, un point final n'est pas vraiment une chose vivante.

C'est comme si l'on disait qu'il y a beaucoup de routes pour aller à la gare. La gare est un point fixe. La vérité est-elle un but final qui, une fois atteint, vous permet de dire que tout est terminé - vos angoisses, vos peurs, et ainsi de suite ? Ou bien est-ce que cela fonctionne d'une façon totalement différente ? Est-ce que cela signifie qu'une fois dans le train, rien ne peut m'arriver ? Que je peux prétendre que le train m'amène à ma destination ? Il n'y a là que mouvement horizontal.

Un processus implique donc un point fixe. Les systèmes, les méthodes, les exercices, tous présentent un point fixe et promettent à l'homme, quand il y parviendra, la fin de ses tourments. Existe-t-il quelque chose de véritablement intemporel ? Un point fixe se situe dans le temps. Il est dans le temporel, parce que vous l'avez postulé. Parce qu'on a pensé à ce point final, et qu'y penser fait partie du temporel. Est-il possible de découvrir cette chose qui ne doit comprendre ni temps, ni processus, ni système, ni méthode, ni aucun chemin ?

Cet esprit - sachant qu'il ne se meut que dans cette condition - est-il capable de percevoir ce qui n'est ni horizontal ni vertical ? Est-il capable d'y parvenir, ne fût-ce que pour un instant ?

Est-il capable à la fois de saisir que sa vision l'a rendu pur et net, et de mettre fin à celle-ci ? C'est le premier et le dernier pas, parce qu'il a vu une vision à neuf.

Votre question est celle-ci : un tel esprit est-il jamais libre de tourment ? Il me semble que c'est une question fausse. Vous pensez encore en termes de finalité en la posant. Vous êtes déjà arrivé à une conclusion, donc vous vous retrouvez encore dans le processus horizontal.

QUESTION DE P : La subtilité est dans ceci que l'on doit poser des questions fondamentales, mais ne jamais demander le « comment ».

KRISHNAMURTI : Absolument. Je vois très clairement ; je perçois. La perception est lumière. Alors, je veux la conserver, l'emporter sous forme de mémoire, de pensée, et la mettre en pratique dans ma vie quotidienne, et ainsi j'introduis la dualité, le conflit, la contradiction.

Comment puis-je aller au-delà ? Tous les systèmes offrent un processus, un point fixe, et la fin de tous les malheurs.

C'est de percevoir dans le présent qui est lumière pour un tel esprit. Il n'est plus préoccupé par la perception, parce que s'il s'en préoccupe, cela devient mémoire. L'esprit, voyant quelque chose très clairement, peut-il mettre fin à cette vision même ? Alors, ici le premier pas est le dernier pas. L'esprit est plein de fraîcheur, et neuf pour regarder. Pour lui, la question de savoir si le malheur prend fin ne se pose pas. A ce qui arrive, il pourvoira. Comparez donc ce qui a lieu. Dès l'instant où je demande : « Cela mettra-t-il fin à toute peine ? », je suis déjà en train de penser à l'avenir et suis pris dans le temps.

Mais je ne m'en occupe pas. Je perçois. C'est fini. Je vois quelque chose très clairement - c'est la clarté de la perception qui règne. La perception est lumière. Et c'est fini. Aussi l'esprit jamais n'est prisonnier du temps. Ayant fait le premier pas, j'ai aussi fait le dernier pas, chaque fois.

Nous voyons ainsi que tous les processus, tous les systèmes doivent être complètement rejetés, parce qu'ils perpétuent le temps. Vous espérez, au moyen du temps, parvenir à l'intemporel.

QUESTION DE P : Je vois que les instruments utilisés dans ce que vous dites sont le « voir » et l' « écouter ». Ce sont là des mouvements sensoriels. Et c'est par les mouvements sensoriels que le conditionnement aussi a pris naissance. Qu'est-ce qui fait qu'un mouvement peut totalement dissoudre le conditionnement, et qu'un autre le renforce ?

KRISHNAMURTI : Comment vais-je écouter cette question ? En premier lieu, je ne sais pas. Je me propose d'apprendre. Si j'apprends dans le but d'acquérir des connaissances à partir desquelles j'ai l'intention d'agir, cette action devient mécanique. Mais quand j'apprends sans jamais accumuler - ce qui veut dire que je perçois, que j'écoute, sans acquérir - l'esprit reste sans cesse vide. Dès lors, quelle est la question ?

L'esprit qui est vide peut-il jamais être conditionné, et pourquoi subit-il le conditionnement ? Si réellement il écoute, peut-il jamais être conditionné ? Toujours il apprend, toujours il est en mouvement. Ce n'est pas un mouvement partant d'une chose pour se diriger vers une autre. Il ne peut pas avoir un commencement et une fin. C'est une chose vivante qui n'est jamais conditionnée. Celui qui acquiert du savoir pour être en état d'agir est conditionné par sa propre acquisition.

QUESTION DE P : Est-ce le même instrument qui agit dans les deux cas ?

KRISHNAMURTI : Je n'en sais rien. Vraiment je n'en sais rien. Un esprit encombré de son savoir voit selon celui-ci, selon ce conditionnement.

QUESTION DE P : Monsieur, c'est comme de tourner le bouton d'une lumière. Il n'y a là aucun conditionnement en soi.

KRISHNAMURTI : L'esprit est plein d'images, de mots, de symboles - à travers lesquels il pense, il voit...

QUESTION DE P : Est-ce qu'il voit ?

KRISHNAMURTI : Non. J'ai de vous une image, et c'est à travers cette image que je regarde. C'est une déformation. Cette image, c'est mon conditionnement. C'est toujours le même contenant avec toutes les choses qui s'y trouvent, et c'est encore le même contenant quand il n'y a rien.

Le contenu est le contenant. Quand il n'y a pas de contenu, le contenant n'a pas de forme.

QUESTION DE P : Il est alors capable de recevoir « ce qui est ».

KRISHNAMURTI : C'est très simple. La perception n'est possible que quand il n'y a aucune image - pas de symboles, pas d'idées, pas de mots, pas de formes, toutes choses qui sont l'image. Alors, la perception est lumière. Ce n'est pas que je voie la lumière. Elle est là. La perception est lumière. Ainsi, la perception est action. Et un esprit rempli d'images est incapable de percevoir, il voit à travers des images et il en est faussé.

Ce que nous avons dit est vrai. Logiquement vrai. Je l'ai écouté. Dans le fait d'écouter, il n'y a pas de « Je ». Dans le fait de maintenir, il y a le « Je ». Le « Je » est le temps.

New Delhi, le 19 décembre 1970

New Delhi, Inde
le 21 décembre 1970
Énergie et transformation

QUESTION DE P : La science et le yoga affirment tous deux que si un organisme vivant est soumis à une énergie de grande intensité, il se produit une mutation. Cela survient quand il est exposé à une radiation excessive - qui en est une cause possible dans les gènes. Selon le yoga, cela se produit également quand la pensée est exposée dans la conscience au feu de l'énergie. Cette affirmation a-t-elle un sens dans votre enseignement ?

QUESTION DE B : La radiation est capable d'entraîner des déformations. Il peut y avoir des mutations destructrices. Un rayon laser peut traverser l'acier et la chair. Il a la faculté de détruire aussi bien que de guérir en détruisant.

KRISHNAMURTI : D'après vous, que serait donc l'énergie humaine ? Quelle est l'énergie qui existe dans les êtres humains ? Que tout cela demeure très simple.

QUESTION DE P : L'énergie, c'est ce qui rend le mouvement possible.

QUESTION DE B : L'énergie existe à des niveaux différents. Il y a l'énergie au niveau physique ; le cerveau lui-même est une source d'énergie, il émet des impulsions électriques.

KRISHNAMURTI : Tout mouvement, toute radiation, tout mouvement de pensée, toute activité est énergie. Quand cette énergie devient-elle intense ? Quand est-elle capable d'accomplir les choses les plus extraordinaires ? Quand peut-elle être dirigée de façon à accomplir des choses incroyables ?

QUESTION DE P : Quand elle n'est pas dissipée, quand elle est centrée sur un foyer.

QUESTION DE S : Mais quand cela se produit-il ? Est-ce que c'est dans la colère, la haine, la violence ? Est-ce que c'est quand il y a ambition, grande puissance de désir ? Ou bien quand un poète se sent poussé à écrire et en a toute la vitalité et la force ?

QUESTION DE P : Une telle énergie se cristallise et devient statique.

KRISHNAMURTI : Nous connaissons cette forme d'énergie, mais celle-ci n'entraîne pas une modification de l'esprit humain. Pourquoi ? Cette énergie se charge d'intensité quand elle s'accomplit dans l'action. Mais quand se déplace-t-elle dans une dimension différente ? L'artiste ou le savant utilisent leur talent, accroissent l'énergie et lui donnent une expression. Mais la qualité de leur esprit, de leur être n'en est pas transformée.

QUESTION DE P : Oui, il manque quelque chose à l'ensemble.

KRISHNAMURTI : Vous demandez s'il existe une qualité d'énergie qui transforme l'esprit humain. Telle est votre question. Eh bien, pourquoi est-ce que cela ne se produit pas chez l'artiste, le musicien, l'écrivain ?

QUESTION DE P : C'est peut-être parce que leur énergie est unidimensionnelle.

KRISHNAMURTI : L'artiste reste encore ambitieux, avide, un bourgeois.

QUESTION DE P : Mais pourquoi dites-vous que l'avidité entrave l'action de l'énergie ? L'homme peut être ambitieux, mais il est bon aussi. Ce sont les éléments qui composent son ego.

KRISHNAMURTI : Nous demandons pourquoi, si un homme possède cette énergie, celle-ci ne produit pas en lui un changement radical.

QUESTION DE P : L'homme dispose d'une énergie pour agir dans son propre environnement, mais il y a de vastes domaines de son être où il n'y a aucun mouvement d'énergie.

KRISHNAMURTI : L'homme, utilisant son énergie, agit pleinement dans une direction, et dans une autre direction il est inactif. L'énergie est donc en sommeil dans un secteur de son existence, et active dans l'autre.

QUESTION DE P : Même les instruments sensoriels de l'homme ne sont utilisés que partiellement.

KRISHNAMURTI : L'homme est un être fragmentaire. Pourquoi cette division existe-t-elle ? Un fragment est terriblement actif, un autre ne fonctionne pas du tout. Un fragment est ordinaire, bourgeois, mesquin. Quand peuvent-ils s'allier, s'unir pour devenir une énergie harmonieuse, une énergie non fragmentaire ?

QUESTION DE P : Quand les instruments sensoriels agissent pleinement.

KRISHNAMURTI : Et quand cela se produit-il ? Est-ce qu'ils agissent complètement à l'occasion d'une crise intense ?

QUESTION DE P : Pas toujours, monsieur. Même lors d'une crise, l'action peut être partielle ; vous pouvez sursauter quand vous voyez un serpent, mais vous pouvez sauter en plein dans un buisson d'épines.

KRISHNAMURTI : Quand le fragment cesse-t-il d'être un fragment ? Ne pensons-nous pas en ce moment en termes de mouvement, en termes d'action, de changement ? Nous avons accepté le mouvement du devenir. Et nous avons accepté la fragmentation. Le mouvement du devenir est toujours un mouvement fragmentaire. Existe-t-il un mouvement qui n'entre pas dans ces catégories ? Voyez ce qui se passe quand il n'y a pas de mouvement du tout.

QUESTION DE P : J'ai toujours trouvé très difficile de comprendre cette question-là chez vous. Par sa nature même, elle suggère autre chose, l'opposé.

QUESTION DE S : En somme, le mouvement dormant, nous ne le connaissons pas.

KRISHNAMURTI : Pour commencer, nous avons dit qu'il existe un état de fragmentation. Un fragment est très vivant, et l'autre ne l'est pas.

QUESTION DE B : L'énergie de l'artiste, tout son être agit suivant une seule dimension. C'est un état de non-perception.

KRISHNAMURTI : Je ne suis pas très sûr de cela. Il y a un fragment qui est vivant. Et vous dites qu'un autre fragment n'a pas conscience de lui-même ?

QUESTION DE P : Supposons un artiste qui peint, et qui d'autre part a une liaison avec une femme. Il ne perçoit pas ces actions comme étant fragmentaires.

KRISHNAMURTI : Nous avons dépassé ce point. Nous voyons cet homme divisé. Il agit par fragments - un de ceux-ci est actif, et l'autre est dormant. Mais même dans ce fragment assoupi, une action se poursuit. Dans un cas, il y a une activité intense ; dans l'autre, une activité en quelque sorte sur le mode mineur. Cela, nous le voyons.

Et maintenant se pose la question : cette énergie, peut-elle s'intensifier au point d'entraîner une mutation des cellules cérébrales ?

QUESTION DE P : Peut-elle entraîner la partie inerte et modifier sa structure même, de façon qu'il se produise une transformation dans les deux ?

KRISHNAMURTI : Je suis peut-être un très grand sculpteur. Une part de moi est en sommeil. Vous demandez s'il peut se produire une mutation non seulement dans le fragment qui est dormant, mais encore dans cette énergie qui constitue l'être même du sculpteur ?

La question est celle-ci : serais-je prêt à accepter de cesser d'être un sculpteur ? Car c'est une éventualité à envisager. Si je sonde ce problème d'un changement dans les cellules cérébrales elles-mêmes, il se pourrait que je cesse dorénavant d'être un sculpteur. Mais il est important pour moi d'en être un. Je ne veux pas y renoncer.

QUESTION DE P : Laissons le sculpteur de côté. Nous voici devant vous, et vous dites : « Regardez, ce changement peut être une fin à toute expression de talent, à toute forme d'action signifiante. » Nous acceptons ce que vous dites.

KRISHNAMURTI : Bon. Si vous êtes disposé à lâcher prise, alors que se passe-t-il ? Cela veut dire que vous laissez le talent, l'accomplissement de vous-même, la prolongation du « moi ». A présent, cette mutation des cellules cérébrales au moyen de l'énergie, quand se produit-elle ? Vous voyez, quand l'énergie se dissipe à travers le talent et s'oriente dans d'autres canaux, elle ne se maintient pas intégralement. Mais quand cette énergie se tient parfaitement immobile, alors je crois que quelque chose se produit, il doit y avoir explosion.

Il me semble qu'alors la qualité même des cellules cérébrales se modifie. C'est ce qui m'a fait demander pourquoi nous sommes toujours en train de penser en termes de mouvement.

Quand il n'y a pas de motion extérieure ou intérieure, pas la soif d'éprouver une expérience, ni éveil ni recherche, pas le moindre mouvement, l'énergie se trouve à son plus haut point. Autrement dit, on doit refuser tout ce qui est mouvement. Quand cela se fait, l'énergie connaît une quiétude totale, qui est silence.

Comme nous l'avons dit l'autre jour, quand il y a silence, l'esprit se modifie lui-même. S'il est complètement en jachère, si nul ne le cultive, il est au repos comme une matrice.

L'esprit est le réceptacle du mouvement, et quand ce mouvement ne possède pas de forme, de « moi », de vision, d'image, il est complètement silencieux. Là, il n'y a aucune mémoire. Et les cellules cérébrales subissent un changement.

Les cellules cérébrales sont habituées au mouvement dans le temps. Elles sont le résidu du temps, et le temps est mouvement - un mouvement dans l'espace qu'il crée à mesure qu'il se meut. Si l'esprit le voit, s'il voit la vanité de tout mouvement sous l'aspect de temps, alors le mouvement prend fin. Ainsi, quand l'esprit se refuse à tout mouvement, et par conséquent au temps, à la pensée, à la mémoire, il y a un silence absolu, et non pas un silence relatif.

Par conséquent, il s'agit non pas de savoir comment susciter une mutation, mais d'examiner la structure des cellules cérébrales. C'est de comprendre que tout mouvement des cellules cérébrales donne au temps lui-même une continuité, c'est cette compréhension qui met fin au mouvement.

Le mouvement est toujours dans le passé ou dans l'avenir - le mouvement venant du passé, traversant le présent vers le futur. C'est là tout ce que nous connaissons, mais nous désirons un changement dans ce mouvement. Nous désirons le mouve-

ment, et néanmoins nous désirons un changement dans ce mouvement, et, par conséquent, les cellules cérébrales persistent dans leur mouvement.

(Pause)

KRISHNAMURTI : C'est d'une étonnante simplicité. Je ne sais pas si vous le voyez. Nous voulons tous compliquer la chose. Tout effort pour arrêter le mouvement est une contradiction, il appartient donc au temps, il n'y a donc pas de changement. Tous les chercheurs ont parlé d'un mouvement supérieur, d'une hiérarchie dans le mouvement. Mais la question est celle-ci : mon esprit est-il capable de se refuser à tout mouvement ?

Vous voyez, tandis que vous observez l'activité de votre cerveau, il y a un centre qui est complètement immobile, et qui, pourtant, écoute tout ce qui se passe - les oiseaux, les automobiles. Nous désirons mettre fin au bruit extérieur, mais maintenir le bruit intérieur. Nous voulons mettre fin au mouvement extérieur, mais prolonger le mouvement intérieur. Mais quand il n'y a aucun mouvement, il existe un intense foyer d'énergie.

Ainsi, la mutation, c'est la compréhension du mouvement et la fin du mouvement dans les cellules cérébrales elles-mêmes.

New Delhi, le 21 décembre 1970

New Delhi, Inde
le 25 décembre 1970
L'observateur et « ce qui est »

QUESTION DE P : On ne peut comprendre le problème de la dualité et comment elle prend fin que si l'on examine la nature du penseur et de sa pensée. Pouvons-nous discuter de ce point ?

KRISHNAMURTI : Comment les penseurs hindous, les philosophes de l'advaïta, traitent-ils ce problème ?

QUESTION DE P : Les Yoga-sutras de Patanjali déclarent qu'il y a un état de libération qui comporte des ancrages, et un état de libération dépourvu d'ancrages. Dans le premier, le penseur constitue un support ; c'est un état où le penseur n'a pas cessé d'exister. Dans l'autre, tout, et le penseur compris, a cessé.

Les bouddhistes parlent de kshana vada - le temps instantané, total et complet en lui-même, où le penseur n'a aucune continuité. Les philosophes de l'advaïta parlent de la cessation de la dualité et des moyens de parvenir à la non-dualité ; l'homme passe par un processus de dualité afin d'atteindre cet état. Sankara aborde l'état de non-dualité par la negation (neti, neti). Chez Nagarjuna, le philosophe bouddhiste, la négation est absolue. Si vous dites qu'il existe un Dieu, il le nie ; si vous dites qu'il n'y a pas de Dieu, il le nie aussi. Toute affirmation est niée.

QUESTION DE B : Le Bouddha dit que ce qui existe est la « Solitude de la Réalité ». Vous êtes le résultat de vos pensées.

QUESTION DE P : Ils ont tous parlé de la non-dualité : le Bouddha, Sankara, Nagarjuna ; mais la non-dualité est devenue un concept. Elle n'a pas agi sur la structure de l'esprit lui-même. En Inde, et pendant des siècles, l'approche négative du problème a fait l'objet de discussions ; mais jamais cela n'a eu aucun effet sur l'esprit humain. Le comportement du cerveau est toujours dualiste, opérant dans le temps et sous l'emprise du temps. Bien que l'on ait postulé l'existence des états de négation et de non-dualité, il n'y a pas d'indications sur la façon de les aborder. Pourquoi la non-dualité n'a-t-elle jamais eu d'action sur l'esprit humain ? Pouvons-nous examiner cette question pour voir si l'on découvre ce qui suscite le déclenchement de cet état de non-dualité ?

QUESTION DE S : Si chaque expérience par laquelle on passe laisse une trace dans les cellules cérébrales, quelle est l'influence de cet état de non-dualité, d'unicité ? Pourquoi n'y a-t-il pas de mutation dans les rapports existant entre le penseur et la pensée ?

QUESTION DE P : Et le mécanisme qui enregistre la part technique, est-il le même mécanisme qui « voit », « perçoit » ?

KRISHNAMURTI : La cellule technique, la cellule qui enregistre, et la cellule qui perçoit.

QUESTION DE P : C'est ce qui semble constituer l'ego.

KRISHNAMURTI : Le fragment technologique et le fragment qui enregistre, ce sont ces deux qui constituent l'ego. Non pas le fragment perceptif.

QUESTION DE P : Mais j'inclus aussi le fragment « percevant » ; l'enregistrement agit sur les deux - le technique et la perception.

KRISHNAMURTI : Ce n'est peut-être qu'une explication verbale.

QUESTION DE P : Le noyau de l'homme ne semble jamais être affecté. La dualité fondamentale et essentielle entre le penseur et sa pensée persiste.

KRISHNAMURTI : Croyez-vous que, fondamentalement, la dualité existe, ou bien qu'il n'existe que « ce qui est », le fait ?

QUESTION DE P : Monsieur, quand vous posez une question comme celle-là, l'esprit s'arrête, et l'on se dit : « Oui, cest bien ça. » Puis surgit l'interrogation intérieure : « Ne suis-je pas séparé de S. ou de B. ? » Et bien que l'esprit dise « oui », une seconde après, il se met aussi à douter. Au moment où vous avez posez la question, mon esprit, un instant, a été immobile.

KRISHNAMURTI : Pourquoi ne l'est-il pas resté ?

QUESTION DE P : L interrogation surgit.

KRISHNAMURTI : Mais pourquoi ? Est-ce affaire d'habitude, tradition ? La nature même des agissements du soi, le conditionnement ? Tout cela peut être dû à ce que la culture nous impose pour survivre, fonctionner, etc. Pourquoi le faire intervenir, alors que nous considérons le fait de savoir s'il existe une dualité fondamentale ?

QUESTION DE P : Vous dites que c'est peut-être une action de réflexe cérébral ?

KRISHNAMURTI : Nous sommes le résultat de notre environnement, de notre société, nous sommes le résultat de toutes nos interactions. C'est aussi un fait. Je me demande s'il existe une dualité fondamentale au noyau même de notre être, ou bien la dualité surgit-elle dès l'instant où l'on s'éloigne de « ce qui est » ? Quand je ne m'éloigne pas de la qualité non dualiste de l'esprit, de sa foncière unité, ce penseur a-t-il, lui, une dualité ? Il pense. Crée-t-il une dualité quand il est complètement avec « ce qui est » ?

Quand je regarde un arbre, je ne pense pas, jamais. Quand je vous regarde, il n'y a pas de division telle que le « moi » et le « vous ». Les mots ne sont utilisés que dans le but de communiquer. Mais ce « moi » et ce « vous » ne sont pas en quelque sorte enracinés en moi. Alors, d'où jaillit le penseur séparé de la pensée ? L'esprit demeure dans « ce qui est ». Il demeure avec la souffrance ; sans aucune pensée orientée vers la non-souffrance. Il y a le sentiment de souffrir. C'est là « ce qui est ». Il ne se mêle aucun désir de vouloir en sortir. D'où surgit la dualité ? Elle surgit quand l'esprit dit : « Il faut m'affranchir de la souffrance. J'ai connu l'état de non-souffrance, et je veux le retrouver. »

(Pause)

KRISHNAMURTI : Vous êtes un homme, et moi je suis une femme. C'est là un fait biologique. Mais y a-t-il un dualisme psychologique ? Y a-t-il au départ un état dualiste, ou apparaît-il seulement si l'esprit s'éloigne de « ce qui est » ?

Voici une grande douleur. Mon fils est mort. Je reste avec cette douleur, sans la fuir ; où est la dualité ? C'est seulement quand je me dis que j'ai perdu mon fils, mon compagnon, qu'elle apparaît. Est-ce que je me trompe ?

Si je subis une souffrance - physique ou morale, les deux sont comprises dans ce mot - toute tentative de m'en éloigner est dualité. Le penseur est le mouvement pour

s'éloigner. A ce moment-là, il dit : « Cela ne devrait pas exister », et il dit aussi : « Il ne devrait pas y avoir de dualité. »

La première chose à voir, c'est que le mouvement pour s'éloigner de « ce qui est » est celui du penseur qui engendre la dualité. Pour observer le fait de souffrir, pourquoi faudrait-il un penseur ? Celui-ci apparaît quand il y a un mouvement - soit de recul, soit de projection. Dans l'idée qu'hier je n'éprouvais pas de souffrance, c'est là que naît la dualité. L'esprit peut-il demeurer avec la souffrance, sans aucun mouvement, sans cet écart qui donne lieu au penseur ?

Sa question à lui-même, c'est bien comment prend place cette attitude dualiste devant la vie. Il n'est pas en quête d'explication sur la façon de la transcender. « J'ai connu du plaisir hier. C'est terminé. » N'est-ce pas aussi simple que cela ?

QUESTION DE P : Pas vraiment.

KRISHNAMURTI : Je crois que oui. Voyez-vous, cela nécessite une observation non comparative. Toute comparaison est dualiste. Mesurer est une attitude dualiste.

Aujourd'hui, la douleur est là, et il s'y ajoute l'idée de non-douleur pour demain. Mais le seul fait est la souffrance actuelle, celle que l'esprit connaît maintenant. Rien d'autre n'existe. Pourquoi avoir tellement compliqué, avoir construit d'immenses philosophies autour de tout cela ? Y aurait-il quelque chose qui nous échappe ? Serait-ce que l'esprit, ne sachant pas comment agir, s'éloigne du seul fait, et introduit un état de dualité ? S'il s'en rendait compte, est-ce qu'il permettrait à cette dualité de s'installer ? Le sentiment du : « Quoi faire ? » n'est-il pas lui-même un processus dualiste ? Est-ce que vous comprenez ?

Recommençons. Il y a souffrance physique ou morale. Quand l'esprit ne sait que faire dans un sens non dualiste, il s'évade. Est-ce que l'esprit pris au piège - du trajet de va-et-vient - peut faire face à « ce qui est » d'une façon non dualiste ? Comprenez-vous ? Est-ce que le fait de souffrir le « ce qui est » peut être transformé sans qu'une réaction dualiste intervienne ? Peut-il y avoir un état de « non-penser » où le penseur ne prenne pas naissance du tout, celui qui dit : « Hier je ne souffrais pas, demain je ne souffrirai plus » ?

QUESTION DE P : Voyez ce qui nous arrive. Ce que vous dites est juste. Mais il y a en nous quelque chose qui manque - c'est peut-être la force, l'énergie. Quand il y a une crise, son poids est suffisant pour nous plonger dans une situation sans échappatoire. Mais dans la vie de tous les jours nous répondons sans cesse à des défis mineurs.

KRISHNAMURTI : Si vous compreniez véritablement cela, vous pourriez répondre à ces défis mineurs.

QUESTION DE P : Dans la vie quotidienne, nous avons le bavardage, le mouvement incessant et désordonné du penseur à l'?œuvre avec ses exigences. Qu'est-ce qu'on en fait ?

KRISHNAMURTI : Je ne crois pas, je nie que vous puissiez faire quoi que ce soit. C'est sans intérêt.

QUESTION DE P : Mais c'est très, très important. C'est bien là ce que sont nos esprits, avec leur part d'errance, de désordre... Et nous n'avons pas la faculté de le nier.

KRISHNAMURTI : Ecoutez. Il y a du bruit dehors, et je n'y peux absolument rien.

QUESTION DE P : Quand il y a crise, il y a contact. Mais dans la vie quotidienne il n'y a pas de contact. Je sors. Je peux regarder un arbre sans qu'il y ait dualité ; je peux voir des couleurs sans qu'il y ait dualité ; mais il y a l'autre part qui bavarde sans fin,

et sur laquelle le penseur se met à agir quand il la voit fonctionner. L'ultime négation est de laisser la chose se poursuivre.

KRISHNAMURTI : Etablissons d'abord l'élément primordial : observer la souffrance, ne s'en éloigner en rien - c'est là le seul état non dualiste.

QUESTION DE P : Parlons plutôt de l'esprit qui bavarde, au lieu de parler de la souffrance, parce que c'est le fait de l'instant présent. Le bruit que fait cet avertisseur, l'esprit qui bavarde, voilà « ce qui est » présentement.

KRISHNAMURTI : Vous donnez la préférence à ceci plutôt qu'à cela ; ainsi commence le cercle vicieux.

QUESTION DE P : Le point principal, c'est d'observer « ce qui est » sans s'éloigner. C'est le fait de s'éloigner qui crée le penseur.

KRISHNAMURTI : Parce que le bruit, le bavardage de l'esprit qui, il y a un instant, étaient « ce qui est » ont disparu, se sont évanouis. Mais la souffrance demeure. La souffrance, elle, n'a pas disparu. Aller au-delà de la souffrance d'une façon non dualiste, telle est la question. Comment la résoudre ? Tout mouvement pour m'éloigner de « ce qui est » est dualiste, parce qu'il y a alors le penseur agissant sur « ce qui est », et c'est là l'essence même du dualisme.

Et maintenant, peut-on observer le « ce qui est », observer ici en réalité l'état dualiste lui-même ? Si une telle observation se fait sans que prenne place aucun mouvement dualiste, pourra-t-il naître de là une transformation de « ce qui est » ? Comprenez-vous ma question ?

QUESTION DE P : N'est-ce pas en réalité une dissolution de « ce qui est » ? De ce qui a été créé ?

KRISHNAMURTI : Je ne connais que « ce qui est », absolument rien d'autre. Et non pas la cause.

QUESTION DE P : Vous avez raison. On peut voir que lorsqu'il n'y a aucun mouvement pour s'éloigner de la douleur, il y a dissolution de la douleur.

KRISHNAMURTI : Et comment cela se peut-il ? Pourquoi l'homme n'est-il pas venu à ce fait ? Pourquoi a-t-il toujours combattu la souffrance par un mouvement dualiste ? Pourquoi n'a-t-il jamais compris ni creusé la douleur sans avoir recours à une attitude dualiste ? Que se passe-t-il quand il n'y a aucun mouvement pour s'éloigner de la souffrance ? Non sur ce qui est de la dissolution elle-même, mais que se passe-t-il avec le mécanisme agissant ? C'est bien simple : la souffrance est le mouvement pour s'éloignner. Si l'on est à l'écoute et rien d'autre, il n'y a pas de souffrance. Il n'y a de souffrance que quand je m'éloigne du fait en disant : « Ceci donne du plaisir, cela n'en donne pas. » Mon fils meurt. C'est un fait absolument irrévocable. Pourquoi y a-t-il souffrance ?

QUESTION DE P : Parce que je l'aimais.

KRISHNAMURTI : Regardez ce qui s'est déjà passé inconsciemment. Je l'aimais. Il est parti. La souffrance est le souvenir que j'ai de l'amour que je lui portais. Et il n'est plus. Mais le fait absolu, c'est qu'il est parti. Demeurez avec ce fait. Il n'y a de souffrance que quand le penseur prend naissance pour dire : « Mon fils n'est plus là ; c'était mon compagnon », et tout ce qui s'ensuit.

QUESTION DE S : Ce n'est pas seulement le souvenir de mon fils mort qui me fait souffrir, il y a maintenant la solitude.

KRISHNAMURTI : Mon fils est mort ; c'est un fait. Puis surgit la pensée de la solitude. Puis mon identification avec lui. Tout cela appartient au processus du penseur et de la pensée. Mais moi, je ne connais qu'un seul fait : mon fils est parti. La solitude,

le manque d'un compagnon, le désespoir sont le résultat de la pensée qui engendre la dualité : un mouvement pour s'écarter de « ce qui est ». Il ne faut ni force ni détermination pour ne pas bouger. C'est la volonté qui est dualiste.

Il n'existe qu'une seule chose, c'est le fait, et le mouvement pour m'éloigner du fait, du « ce qui est ». Voilà ce qui engendre l'amertume, l'insensibilité, le manque d'amour, l'indifférence, toutes choses qui sont le produit de la pensée. Mais le fait lui-même, c'est que mon fils est parti. La non-perception de « ce qui est » fait naître le penseur ; c'est une action dualiste. Et dès l'instant où l'esprit retombe dans le piège de cette action, là se trouve alors « ce qui est ». Demeurez avec cela, parce que le moindre éloignement n'est qu'une nouvelle action dualiste.

L'esprit agit toujours à l'égard de « ce qui est » en fonction de « bruit » et « non-bruit ». Et « ce qui est », le fait, n'a besoin d'aucune transformation, parce qu'il est déjà « ce qui est au-delà ». La colère, c'est « ce qui est ». Le mouvement dualiste de non-colère s'écarte de « ce qui est ». Mais le non-éloignement de « ce qui est » n'est plus la colère. Par conséquent, l'esprit - si une fois il a perçu, si une fois il a eu cette perception non dualiste - quand la colère surgit encore, n'agit pas à partir de la mémoire. La prochaine fois qu'elle surgit, c'est « ce qui est ». L'esprit est toujours occupé à agir sur « ce qui est », et c'est pourquoi le concept dualiste est complètement faux et fallacieux.

QUESTION DE P : Cette action-ci est d'une extrême intensité. L'action dualiste n'est pas de l'action.

KRISHNAMURTI : Il faut être simple. C'est l'esprit qui n'est pas habile, qui n'est pas rusé, qui ne cherche pas à trouver des substituts à la dualité, c'est lui qui est capable de comprendre. Nos esprits ne sont pas assez simples, et bien que nous parlions tous de la simplicité, cette simplicité-là consiste à porter un pagne.

La non-dualité signifie véritablement l'art d'écouter. Vous entendez aboyer ce chien : écoutez, sans l'ébauche d'un éloignement. Demeurez avec « ce qui est ».

(Pause)

KRISHNAMURTI : L'homme qui demeure avec « ce qui est » et ne s'en éloigne jamais ne peut pas être marqué.

KRISHNAMURTI : Tout à fait juste. C'est la vraie façon de vivre.

New Delhi, le 25 décembre 1970

New Delhi, Inde
le 26 décembre 1970
Le mouvement de reflux

QUESTION DE P : Je voudrais vous poser des questions au sujet du mouvement dont le courant est un reflux, un état où il y a un retrait du voir, de l'entendre et des énergies sexuelles. Dans les Yoga-sutras se trouve un mot : parivritti, qui dénote un état où la pensée fait retour sur elle-même. Existe-t-il un tel état de retrait des sens normalement centrifuges et où la pensée retourne sur elle-même ?

KRISHNAMURTI : Comme on retournerait un gant ? Voulez-vous dire que la pensée se regardant elle-même, ou s'avalant en quelque sorte, constitue ce mouvement où le courant régresse ?

QUESTION DE P : Ce que le mot signifie, son contenu, est affaire d'expérience.

KRISHNAMURTI : Vous demandez s'il y a un état où le voir, l'entendre et les énergies sensorielles s'intègrent et inversent leur mouvement ? Qu'entendez-vous par « retrait » ?

Voulez-vous dire que le voir, l'entendre et les énergies sensorielles sont en retrait sans se projeter vers l'extérieur ?

QUESTION DE P : l'action habituelle des yeux, des oreilles et des énergies sensorielles est dirigée vers l'extérieur, liée à l'objet. Peut-il y avoir une libération des sens, les affranchissant de l'objet, et un « retrait » des sens ?

KRISHNAMURTI : Je me demande si dans le retrait, le non-entendre, le non-voir, et dans le reflux de l'énergie des sens, il n'y a pas un état où le son est entendu, où chaque chose est vue, et où pourtant s'établit une quiétude totale, un état de retirement, un état exempt de désir.

QUESTION DE P : Il ne s'agit pas de la suppression du désir.

KRISHNAMURTI : Existe-t-il un état où le son est entendu, le visible est vu, les objets existent, mais où il n'y a pas de désir sensuel ? Je crois qu'un tel état existe. Un état où la sensation est, mais pas le désir. Non pas que l'on ait vieilli, que l'on ait perdu sa vitalité, mais il n'y a pas de désir - le désir étant la sensation, voir, entendre, et surgissant de cette sensation le désir de posséder.

QUESTION DE P : Qu'advient-il quand on entend, mais sans nommer ?

KRISHNAMURTI : Entendez-vous cette sirène ? Il y a la vibration sonore, et une interprétation qui se produit quand vous l'entendez. Maintenant, pouvez-vous entendre sans qu'il se produise la moindre réaction de la mémoire sous forme de pensée ? Pouvez-vous n'entendre que le son ? Peut-il n'y avoir aucune image, aucun nom donné, aucune interprétation ? Peut-il n'y avoir que le son ? C'est tout. Et le son surgit du silence. Parce que la pensée a cessé d'agir, le son parvient comme né dans le vide. De même une vision peut-elle surgir du vide ? Je vous vois, je vois cette bouteille ; il n'y a pas d'image, pas d'association ou de mouvement de la pensée parce qu'il n'y a pas de formation d'image. Donc, à partir du vide total, de la quiétude, il y a une vision. C'est bien ce que vous entendez par le « retrait des sens » ?

QUESTION DE P : Mes questions sont issues de textes sacrés. En Chine et aux Indes, exercer le retrait était tenu pour important.

KRISHNAMURTI : C'est bien simple. La question est-elle : « Peut-on regarder un homme ou une femme, ou un bel objet, sans désir, sans accomplissement ou réaction ? » C'est facile.

QUESTION DE P : C'est facile pour vous. Mais voyez notre difficulté.

KRISHNAMURTI : Je vois une belle femme, une voiture, un meuble, et ainsi de suite. Est-il possible d'observer sans le moindre geste en vue d'acquérir ou de rejeter ? C'est extrêmement simple. Il en est de même s'il s'agit de voir ou d'entendre.

Je crois que c'est un seul et même mouvement, et non des mouvements séparés. Bien que les instruments de perception soient différents, ils procèdent d'un seul mouvement.

QUESTION DE P : Le désir a existé avant Dieu ! même avant la naissance de l'homme. L'élan biologique, l'impulsion sont basés sur le désir. Comment pouvez-vous parler du désir qui est mû par sa propre force, et prétendre qu'il n'a aucune existence ?

KRISHNAMURTI : Parlons clairement. Je vois une belle voiture, une vraiment belle voiture.

QUESTION DE P : Mettons que je tombe passionnément amoureux. Je suis déchiré, ravagé par ce désir. Puis-je voir la personne, objet de mon désir, sans que celui-ci se fasse sentir ?

KRISHNAMURTI : Que cherchez-vous à savoir ?

QUESTION DE P : Existe-t-il un véritable retrait de la perception sensorielle ?

KRISHNAMURTI : Je me demande si nous parlons de la même chose.

QUESTION DE P : La voiture, et peut-être même la femme, peut être regardée sans être nommée. Mais nous sommes chargés de questions, de problèmes posés par l'habitude de nommer. Cela n'est pas simple.

KRISHNAMURTI : Je me demande s'il n'y a pas un rapport entre le savoir et ce problème posé par le « nommer » et le savoir.

QUESTION DE P : Monsieur, un enfant n'est pas atteint par le savoir, mais mettre un nom est une réaction naturelle. Et ce que je cherche, c'est de quoi est faite cette pulsion intérieure.

KRISHNAMURTI : Je ne suis pas sûr de comprendre ce que vous voulez dire. Il y a un retrait des désirs et des accomplissements sensoriels. Mais pourquoi vous servez-vous du mot « intérieur » ?

QUESTION DE P : Il existe des techniques pour creuser profondément. Les yeux, les oreilles étant fermés à toute sollicitation extérieure, on peut creuser intérieurement. Est-il valable de creuser ?

KRISHNAMURTI : Oui. Certainement.

Ce que vous appelez « creuser », c'est fermer vos yeux et vos oreilles, mais dans cet état, creuse-t-on vraiment, ou n'y a-t-il pas plutôt une cessation de tout mouvement, ce qui donne l'impression de creuser ? Quand vous fermez réellement vos oreilles et vos yeux, il n'y a de mouvement ni extérieur ni intérieur sous forme de désir exigeant un accomplissement, avec toutes ses frustrations ; à ce moment-là, naît une quiétude, un silence complet. Dès que vous employez le mot « creuser », cela implique une dualité.

QUESTION DE P : Vous entendez cet avertisseur. Pour vous, il n'y a aucun son ?

KRISHNAMURTI : Non.

QUESTION DE P : C'est tout à fait extraordinaire. Pour vous, il n'y a pas de son. Quand vous vous fermez les oreilles, n'y a-t-il aucun son intérieur, séparé de vous ? Nous entendons un son intérieur, un volume de son qui est en nous. L'entendez-vous ?

KRISHNAMURTI : (Krishnamurti se ferme les yeux et les oreilles).

KRISHNAMURTI : Non. Mais il faut être clair.

KRISHNAMURTI : Quand les yeux sont fermés, on voit généralement

des taches. Si l'on observe ces taches, elles disparaissent.

QUESTION DE P : N'y a-t-il pas une dilatation, une contraction ?

KRISHNAMURTI : Rien. Quand je ferme les yeux, il n'y a absolument aucun mouvement d'aucune sorte.

QUESTION DE P : Cela signifie que toute votre conscience est d'un ordre différent. Pour moi, quand je ferme les yeux, tant de thèmes se présentent. Pour vous, il n'y a ni son ni représentation.

KRISHNAMURTI : C'est pourquoi je voudrais approfondir cette question du savoir. Cette personne n'a pas lu les Yoga-sutras et les livres religieux, et pour lui il n'y a que le vide total.

QUESTION DE P : Mais cela ne vient pas de ce qu'il n'a pas lu de textes religieux.

KRISHNAMURTI : Il n'y a aucune interférence du savoir.

QUESTION DE P : Le même phénomène ne se produirait pas chez n'importe quel homme ignorant tout de la littérature religieuse.

KRISHNAMURTI : C'est le savoir en tant que modèle qui intervient. Le modèle est créé par le savoir, l'expérience. Quand il n'y a pas de rétention de savoir, alors qu'y a-t-il ? Il y a la quiétude absolue - ?il, oreille, désir - aucun mouvement. Pourquoi faites-vous de cela quelque chose de spécial ? L'homme qui est le jouet d'associations de pensées, d'idées, de modèles, l'esprit de cet homme n'est pas vide.

QUESTION DE P : Ce que vous dites est fondé. Et bien souvent ce que vous dites s'avère valable pour moi.

KRISHNAMURTI : Ce que je voudrais faire remarquer est ceci : ces gens qui ont parlé d'un mouvement intérieur, étaient-ils conscients de son caractère dualiste?

QUESTION DE P : Ils devaient forcément en avoir conscience. Les Yoga-sutras disent que celui qui voit ne fait qu'un avec l'instrument qui permet de voir. C'est dit de la manière la plus affirmative.

KRISHNAMURTI : Il est probable que l'homme qui a perçu la vérité a dit que ce qui est vu et celui qui voit ne font qu'un. Puis survinrent les disciples, qui inventèrent des théories sans avoir fait l'expérience directe de cet état.

Je ne peux pas séparer l'observateur de la chose observée. Quand je ferme les yeux, il n'y a aucun observateur. Par conséquent il n'y a pas de mouvement intérieur s'opposant au mouvement extérieur.

QUESTION DE P : Vous voyez-vous vous-même comme étant une personne ?

KRISHNAMURTI : Si vous parlez du corps - oui. Mais en tant qu'ego parlant sur une estrade, marchant, gravissant une montagne - non.

QUESTION DE P : Le sentiment d'exister, de : « Je suis », agit-il en vous ?

KRISHNAMURTI : Une des choses que je n'ai jamais connues est le sentiment du « Je ». Jamais.

QUESTION DE P : « J'existe » est le noyau central de chacun de nous. C'est la trame même de notre existence.

KRISHNAMURTI : Les manifestations périphériques de K. ont l'apparence d'une personne. Mais au centre, il n'y a pas de personne. Vraiment je ne sais pas ce que cela signifie. Vous me demandez : « Y a-t-il en vous un centre, un " Je suis ", un sentiment de " Je suis " ? » Non. Ce sentiment de « Je suis » n'est pas vrai.

QUESTION DE P : Ce n'est pas si évident que cela. Mais le sentiment d'exister, le noyau de l'ego qui est en nous, est inexploré. Il y a quelque chose qui le cimente, et tant que cela demeure, ce que vous dites - le « non-centre » - est sans portée réelle pour nous.

KRISHNAMURTI : Il n'existe pas de mouvement du passé sous forme de « moi » dans le centre, dans la personne. On doit avancer ici avec le plus grand soin. Comme nous l'avons dit l'autre jour, le premier pas est le dernier pas. La première perception est la dernière perception et la fin de la première perception est la perception nouvelle. Par conséquent, il y a une complète discontinuité entre la première perception et la seconde. Dans cet intervalle, il n'y a aucun mouvement de pensée. Il y aurait un mouvement de la pensée si le souvenir de la première perception persistait, et non quand elle a pris fin. L'esprit ne peut-il pas être vide de toute perception ? Ne peut-il mourir à chaque expression ? Et s'il le fait, où est la racine du : « Je suis » ? Quand il en est ainsi, peut-il se présenter un modèle de mouvement ? Quand voir, écouter, désirer n'existent pas en tant que projection ou rejet, vers ou de quelque chose, alors pourquoi l'esprit renfermerait-il un modèle quelconque ? Celui qui voit est la vision, il n'y a pas là de dualité ; mais ceux qui font de cette affirmation un axiome ne l'expérimentent pas, et cela reste une théorie.

QUESTION DE P : Les sutra disent qu'il y a plusieurs types de libération. La libération de naissance, certains hommes naissent ainsi. C'est la forme suprême de libération. Et puis il y a la libération donnée par les drogues, qui fait partie de la magie ; puis la libération par les asanas, et celle par la maîtrise de la respiration ; etil y a la libération obtenue par la compréhension.

J'ai toujours eu le sentiment que vous n'aviez jamais pu nous expliquer comment la libération est arrivée pour vous.

Votre esprit était-il semblable au nôtre et a-t-il subi une mutation ? Dans ce cas, il y a possibilité de voir pour soi-même et de transformer le soi. Mais même cela n'est pas pertinent. Je vois bien que la vision d'un autre ne peut pas m'aider à voir. Ce que je vois m'est propre. Il faut laisser là les choses. On ne peut pas creuser plus avant.

KRISHNAMURTI : Comme vous l'avez dit, la libération est divisée entre ceux qui sont nés libérés et ceux qui y parviennent par des drogues, par le yoga, par la maîtrise du souffle et par la compréhension. Ce ne sont qu'explications d'un fait très simple.

QUESTION DE P : Votre esprit n'est pas comme le nôtre, cela c'est un fait simple.

KRISHNAMURTI : Toutes ces catégories existent - les drogues, la respiration et l'énorme effort qu'implique la compréhension - mais je ne crois pas du tout que les choses, en réalité, se passent ainsi.

QUESTION DE P : Je ne m'intéresse pas à ce que disent les livres, mais bien plutôt à constater que mon esprit bavarde sans cesse. Au moment où je le perçois, je vois qu'un certain dessèchement a eu lieu en moi. Mais le désir de mettre fin à ce bavardage ne me quitte pas.

KRISHNAMURTI : Vous désirez vraiment y mettre fin ?

QUESTION DE P : Oui.

KRISHNAMURTI : Pourquoi ne prend il pas fin ? Vous voyez, c'est très intéressant. Il n'y a pas de fin à ce bavardage.

QUESTION DE P : C'est ce que mon esprit se refuse à voir ; qu'il n'existe aucune action pouvant y mettre fin.

KRISHNAMURTI : Pourquoi ? Voulez-vous approfondir la chose ?

QUESTION DE P : Oui.

KRISHNAMURTI : Tout d'abord, quelle objection avez-vous à ce que votre esprit bavarde ? Si vous voulez y mettre fin, le problème commence. La dualité est le désir de mettre fin à « ce qui est ». Quelle objection avez-vous à ce que cela continue ? Il y a autour de vous des bruits divers, des autobus qui passent, des corbeaux qui croassent. Laissez faire. Je ne vais pas résister. Je ne vais pas m'y intéresser. C'est là. Cela ne signifie rien.

QUESTION DE P : C'est votre dimension. Si vous me posez la question, c'est là le point majeur de votre enseignement - Se dire, dire à l'esprit qui bavarde, « laissez là ». Aucun instructeur n'a dit cela jusqu'à présent.

KRISHNAMURTI : Cela signifie que l'influence périphérique est sans effet, portée au centre.

QUESTION DE P : Tous les instructeurs ont parlé de mettre fin au bavardage, aux influences périphériques.

KRISHNAMURTI : Ne voyez-vous pas que quand le bavardage ne représente rien pour vous, il cesse ? La façon dont cela se passe est étrange. Je crois que c'est là la chose centrale que les professionnels n'ont pas aperçue. Diriez-vous, vous plaçant au point de vue du gourou, qu'il ne s'intéresse qu'à un changement périphérique ?

QUESTION DE P : Non. Il est préoccupé du changement au centre. Pour vous, il n'y a pas de différence entre le centre et la périphérie. Dans ledit centre, il y a le premier et le dernier pas. Les gourous diraient : « Débarrassez-vous du bavardage périphérique. »

KRISHNAMURTI : Quand le soleil brille, c'est une chose à laquelle vous ne pouvez rien. Quand il ne brille pas, que pouvons-nous faire ?

(Pause)

Que peut faire un homme de cette affirmation : « Laissez le bavardage aller son train » ? Le fait est qu'il n'y a pas de dualité et que l'observateur et l'observé sont toujours une seule et même chose. Le bruit de la périphérie est celui de l'observateur. Quand l'observateur n'existe pas, le bruit n'existe pas. Quand il y a résistance, l'observateur vient à exister. Celui qui voit est la chose vue - saisir réellement cela, et sans l'accepter comme un axiome ou une interprétation, est-ce possible ? Mais nous constatons que les professionnels en ont fait un slogan.

Existe-t-il une libération pour l'homme qui prend des drogues, qui s'exerce à la respiration rythmée pendant des années ? Il peut s'ensuivre un esprit déformé. Et l'homme qui analyse et qui met sa volonté à comprendre, croyez-vous qu'il puisse atteindre la libération ? Donc si vous refusez, tout vous est offert sur un plateau d'argent. Cela vous est offert. Ne répétez jamais quoi que ce soit. Ne dites jamais une chose que vous-même ne connaissez pas, que vous n'avez pas vécue. Cela vous amène à une grande solitude, pure, claire comme du cristal.

New Delhi, le 26 décembre 1970

New Delhi, Inde
le 27 décembre 1970
Le temps et la détérioration

QUESTION DE P : La compréhension du temps paraît être la clé de vos enseignements. L'esprit humain, la structure des cellules cérébrales sont parvenus à leur étal actuel avec un sens du temps - celui d'hier, d'aujourd'hui, de demain - qui leur est inhérent. C'est selon cet axe que l'esprit se meut et se maintient. Vous semblez faire sauter ce mécanisme, passer au travers, et ainsi faire accéder l'esprit à une nouvelle forme du temps. Comment le cycle du temps peut-il prendre fin ? Comment concevez-vous le temps ? Le Bouddha parle du cycle sans fin des naissances et des morts - qui est l'hier, l'aujourd'hui, le demain - et de la libération de ce cycle.

KRISHNAMURTI : Pour vous, qu'est-ce que le temps ? Est-ce le mouvement du passé dirigé à travers le présent vers l'avenir ? Non seulement quand i1 s'agit d'espace et de temps, mais aussi intérieurement, à partir d'hier vers aujourd'hui et demain ? Ou bien le temps, c'est ce que comporte le parcours d'une distance physique ou psychologique - le temps qu'il faut pour réussir, pour s'accomplir, pour arriver ? Ou bien le temps est-il ce qui s'achève, la mort ? Ou bien encore le souvenir d'événements agréables ou pénibles ? Ou aussi le temps qu'il nous faut pour apprendre une technique ? Ou bien celui nécessaire à l'oubli ?

Toutes ces choses impliquent le temps. Le temps n'est pas un pur concept.

QUESTION DE P : Nous connaissons le temps comme un sens de durée, le temps que mesure l'horloge.

KRISHNAMURTI : Le temps comme durée, un processus, une continuité et un terme. Il n'y a pas seulement le temps physique que mesure l'horloge, mais encore un temps psychologique intérieur. Le temps que mesure l'horloge est une affaire très claire - il faut du temps pour aller à la Lune. Existe-t-il un autre temps ?

QUESTION DE P : Nous constatons le temps que mesure l'horloge, le lever et le coucher du soleil. Le temps psychologique n'est pas différent de cela. Si le temps matériel est valable, quand j'affirme que j'existerai demain, c'est aussi une affirmation valable, non seulement physiquement, mais psychologiquement. Tout devenir est en rapport avec un demain.

KRISHNAMURTI : Tout devenir n'est pas seulement du temps mesurable. Il est aussi désir de devenir.

QUESTION DE P : Mais cela n'est possible que parce que demain existe.

KRISHNAMURTI : Autrement dit, vous vous figurez que s'il n'y avait pas de temps matériel, il n'y aurait pas de temps psychologique ?

QUESTION DE P : Je mets en doute la distinction que vous établissez entre les deux - le temps matériel et le temps psychologique.

KRISHNAMURTI : Je vais à Madras. Pour cela il me faut du temps, comme aujourd'hui et demain. Nous voyons aussi que, parce que le temps existe - en tant

qu'hier, aujourd'hui, demain - on sera différent, on aura transformé son caractère, on sera devenu soi-disant parfait.

QUESTION DE P : Il est aisé de voir que le temps n'entraîne pas la perfection. Mais la nature du mouvement de la pensée, son développement, est une projection dans le temps. Et je mets en doute la distinction que vous venez d'établir.

KRISHNAMURTI : Je sais que le temps physique existe. Même si je ne pensais pas à demain, il y aurait un demain. Mais pourquoi suis-je sûr que demain existera en dehors du temps que j'appelle chronologique ?

C'est assez clair. Ce soir, j'irai me promener, et entre l'instant présent et cette promenade il y aura un intervalle de dix heures. De la même façon, je suis ceci et je voudrais bien être cela, quelque chose d'autre. Là aussi, le temps intervient. Mais je me demande si ce temps-là existe vraiment. Si je ne pense pas à la promenade proposée, ou si je ne pense pas à devenir différent, le temps existe-t-il ?

QUESTION DE P : Il y a des mesures qui doivent être établies.

KRISHNAMURTI : Je n'ai besoin de mesurer que matériellement, je n'ai pas besoin de mesure psychologique : je n'ai pas besoin de dire : « Je deviendrai cela ; je vais m'accomplir, je vais achever mon idéal. » Tout cela implique du temps. Mais si cela ne pénètre pas dans ma conscience, le temps, qu'est-il devenu ? C'est seulement quand je veux changer ceci en cela, qu'il y a temps. Et je n'ai pas un tel désir.

QUESTION DE P : Tant qu'existe le désir d'une amélioration, d'un changement vers le meilleur, qui, pour moi, est un fait, le sentiment du temps possède une validité.

KRISHNAMURTI : Autrement dit, il y a deux ans, je ne faisais pas bien mes exercices physiques du matin. Et en deux années j'ai appris et je me suis amélioré. Et j'applique le même genre d'arguments à un processus intérieur, et je me dis : « Voici ce que je suis, et je vais m'améliorer dans l'espace de deux années. »

Mais en réalité je ne connais que le temps physique, et je n'en connais aucun autre. Pourquoi avez-vous un autre temps en dehors du temps matériel, chronologique ? Pourquoi ?

Voyez-vous, ce que cela implique, c'est le mouvement ; celui qui consiste à améliorer, à ajuster, implique du temps, à la fois physique et psychologique.

Existe-t-il vraiment un autre mouvement que le mouvement de la pensée ? La pensée est l'essence du temps, la pensée qui affirme : « J'ai été et je deviendrai. » Si la pensée ne fonctionnait que dans le mouvement matériel, y aurait-il un autre temps ? S'il n'y a pas une existence psychologique et une fin, le temps se manifeste-t-il ? Nous associons toujours le temps physique au temps psychologique, et cela nous pousse à dire : « Je serai. » Le verbe « être » lui-même exprime le temps.

Maintenant, que se passe-t-il si vous n'avez pas le désir de faire quoi que ce soit, ni dans un sens ni dans l'autre ?

QUESTION DE P : Mais qu'est-ce qui se serait passé si l'homme n'avait pas en lui ce mouvement du devenir comme temps ?

KRISHNAMURTI : Il aurait été détruit. Aussi, le mouvement du devenir était un mouvement d'autoprotection.

QUESTION DE P : Donc, ce mouvement de protection sous forme de temps est une nécessité ?

KRISHNAMURTI : D'accord, comme la protection contre le feu, par exemple. Mais y a-t-il un autre type de protection ?

QUESTION DE P : Dès l'instant où vous admettez la protection contre le feu, l'autre protection est de même nature.

KRISHNAMURTI : Mais si le psychologique n'a pas d'existence, y a-t-il besoin de protection ?

QUESTION DE P : Ce que vous dites est vrai. Si le psychologique, l'autre, n'existe pas, il n'y a rien à protéger ; mais nous voyons très bien que cet autre existe.

KRISHNAMURTI : Vous acceptez qu'il ait une réalité. Vous tenez pour admis qu'il existe. Mais cet autre existe-il ? Je n'ai besoin que de protection physique - des vêtements, des aliments, un abri. La protection physique est absolument nécessaire. Et rien d autre. La protection physique implique le temps. Mais pourquoi y aurait-il protection d'une chose qui peut-être, n'existe pas du tout ? Comment pouvez-vous me protéger psychologiquement ? Et c'est là ce que nous faisons pourtant. Nous cherchons à protéger une chose qui n'existe pas, et dans ce but nous inventons le temps. Donc, psychologiquement, demain n'a aucune existence, mais demain a une réalité parce que j'ai besoin de me nourrir.

QUESTION DE P : Mais cela, si on le voit, est-ce la fin du temps ?

KRISHNAMURTI : C'est bien cela.

(Pause)

KRISHNAMURTI : Voulez-vous que nous allions plus loin, que nous creusions la question ?

La conscience est faite de son propre contenu. C'est le contenu qui fait la conscience. Il n'y a pas deux choses séparées. Le contenu est fait de temps. La conscience est le temps, et c'est cela que nous cherchons à protéger.

Et nous utilisons le temps pour le protéger en tant qu'état conditionné. Nous nous efforçons de protéger quelque chose qui n'existe pas.

Si nous contemplons le contenu de la conscience, nous y trouvons des souvenirs, des peurs, des angoisses, le « Je crois », le « Je ne crois pas », lesquels sont tous des produits du temps. Et la pensée se dit : « C'est tout ce que je possède, il me faut donc le protéger, lui faire un écran contre tout danger possible. »

Or, qu'est-ce que la pensée cherche à protéger ? Des mots ? Des souvenirs morts ? Est-ce une formule ou un mouvement, une formule qui encourage le mouvement, qui le pousse à se déplacer d'ici à là ? Ce mouvement peut-il être autre chose qu'une invention de la pensée ?

Le mouvement de la pensée qui est né de la mémoire, bien qu'il se figure être libre, appartient toujours au passé. Il est, par conséquent, incapable de provoquer un changement radical. Et par conséquent il s'illusionne lui-même à chaque moment. Quand vous voyez cela, y a-t-il le moindre temps à protéger ?

Si l'on comprenait véritablement cela, l'activité tout entière s'en trouverait transformée. On protégerait alors seulement ce qui est physique, et non pas ce qui est psychologique.

QUESTION DE P : Mais est-ce que cela n'entraînerait pas un état de vide intérieur, une vacuité dépourvue de toute espèce de sens ?

KRISHNAMURTI : Si je ne protège que le physique et rien d'autre, très évidemment, c'est comme si je protégeais un verre. Ainsi, on a peur de rester vide, peur d'un vide dénué de sens. Mais si l'on voit le processus dans son entier, il y a alors un vide qui est d'une signification intense.

QUESTION DE S : Mais le temps a-t-il un but du tout, un point d'impact ? Comment peut-on connaître la texture du temps ?

KRISHNAMURTI : Nous vivons entre le regret et l'espérance. S'il n'y a pas de mouvement psychologique, de mouvement en arrière ou en avant, alors qu'est-ce que le temps ?

Implique-t-il une mesure ? Et s'il n'y a pas de mesure, pas de mouvement dans aucune direction, S'il n'y a vraiment pas de mouvement du tout, le temps existe-t-il ?

Et de plus, pourquoi attribuer une telle importance au temps ?

QUESTION DE P : Parce que le temps, c'est l'âge, la déchéance, la détérioration.

KRISHNAMURTI : Suivez l'idée. Le temps est détérioration. Je vois ce corps jeune, bien portant. Je le vois vieillir, mourir, tout le mécanisme qui se défait. Voilà tout ce que je sais. Rien d'autre.

QUESTION DE P : Mais l'esprit aussi se détériore.

KRISHNAMURTI : Pourquoi pas ? Il fait partie du même processus. Je brutalise mon esprit pour parvenir, pour réussir. Ce sont là des facteurs de détérioration. Alors, que me reste-t-il ? Le corps vieillit. J'ai des regrets - je ne peux plus gravir la colline. Toute la lutte psychologique prend fin, et j'ai peur. Alors, je dis : « Je dois avoir une prochaine vie. »

QUESTION DE P : Est-ce que l'âge diminue la faculté que l'on a de voir, de percevoir ?

KRISHNAMURTI : Non. Si vous ne l'avez pas abîmée par des souvenirs, des luttes, des cicatrices.

QUESTION DE P : Et si vous l'avez fait ?

KRISHNAMURTI : Alors vous allez le payer.

QUESTION DE P : Il n'y a donc pas de rédemption.

KRISHNAMURTI : A n'importe quel moment, le premier pas est le dernier pas.

QUESTION DE P : Donc, le temps peut être effacé à n'importe quel moment ?

KRISHNAMURTI : N'importe quel homme qui dit : « Je vais prendre conscience de ce mouvement tout entier », et qui, pendant une seule seconde, perçoit d'une façon globale, son esprit devient jeune à nouveau en cette même seconde. Ensuite il se charge avec cela, et recommence à se détériorer.

QUESTION DE P : Le maintien de la charge, c'est le Karma ; le Karma, c'est aussi le temps.

KRISHNAMURTI : Il y a l'action passée, l'action présente, l'action future. La cause n'est jamais un élément statique. Il se passe tant de choses à la fois. L'effet devient la cause. Et ainsi, il y a un mouvement constant qui subit à chaque instant des changements.

QUESTION DE P : Mais le Karma en lui-même est valable.

KRISHNAMURTI : Je plante une graine, et elle poussera. Une graine, une semence est plantée dans le corps d'une femme, et l'enfant croît.

QUESTION DE P : Donc, le temps psychologique a existé en tant que Karma, il a une réalité.

KRISHNAMURTI : Non. Est-il réel ? Dès l'instant où vous regardez, il cesse. Contemplons cette question de cause et d'effet. Je plante une graine dans la terre, et

elle pousse. Si je plante un gland, il ne peut devenir qu'un chêne. Ce qu'il y a dans la graine sera dans l'arbre. Je ne peux rien y changer.

QUESTION DE S : Mais l'effet peut-il être changé dans une action psychologique ?

KRISHNAMURTI : Evidemment. Vous m'avez attaqué pour une raison ou pour une autre, physiquement ou en paroles. Quelle sera ma réaction ? Si je vous frappe à mon tour, le mouvement continue. Mais si je ne réagis pas du tout quand vous me frappez, que se passe-t-il ? Parce qu'il y a observation, regard attentif, je suis sorti du cercle.

QUESTION DE P : A ce niveau-là, je comprends. Je donne le départ à un mouvement. J'observe. Le processus a pris fin. Mais cette action a influencé quelqu'un d'autre. Et affectera encore d'autres personnes.

KRISHNAMURTI : Oui. Cela agira sur votre famille, le monde qui vous entoure, et d'autres encore.

QUESTION DE P : La causalité, l'action et la réaction engendrées par cette action sont, dans un sens, indépendantes de mon action à moi.

KRISHNAMURTI : La vague continue...

QUESTION DE P : Si les choses sont ainsi, c'est bien là le Karma. Une certaine énergie a été dégagée, et elle fera son chemin sans discontinuer, à moins de rencontrer d'autres esprits qui pourront éteindre son mouvement.

KRISHNAMURTI : La vague ne peut prendre fin que si nous apercevons ensemble la réalité au même niveau, au même moment, avec la même intensité. Voilà l'amour. Ou alors vous n'en finirez jamais.

New Delhi, le 27 décembre 1970

New Delhi, Inde
le 28 décembre 1970
Mourir et vivre

QUESTION DE P : Il doit y avoir une façon d'apprendre comment mourir. Savoir comment mourir est d'une extrême importance pour chacun d'entre nous.

KRISHNAMURTI : Comment est-ce que les traditionalistes et les professionnels - par profesionnels j'entends les gourous, les Sankaracharya, les Adi Sankaracharya, les yogis. - comment répondent-ils à cette question ?

QUESTION DE P : La tradition partage la vie en stades différents. Il y a le brahmacharya, un état de célibat quand, étant étudiant, le jeune homme est élève d'un gourou. Le second stade est le grihastha. L'homme alors se marie, engendre des enfants, accumule des richesses, et ainsi de suite. II contribue aussi à faire vivre les Sannyasi. Il entretient les enfants, et ainsi aide au maintien de la société. Au cours du troisième stade, le vanaprastha, l'homme quitte la recherche des choses de ce monde et fait face à la préparation du stade final, qui est le sanyasa, où l'on renonce à son nom, son foyer, son identité - façon symbolique de revêtir la robe jaune.

Il y a aussi une croyance selon laquelle, au moment de la mort, tout le passé de l'homme se concentre en un point. Si son Karma a été fait de bonnes actions durant cette vie, alors la dernière pensée restée en lui à l'instant de la mort subsiste. Et elle est emportée avec lui jusque dans la vie suivante. On parle aussi du besoin essentiel de l'esprit d'être dans un état de calme au moment de la mort pour que s'éteigne le Karma, et l'on dit aussi qu'à ce moment-là l'esprit doit être pleinement éveillé.

KRISHNAMURTI : L'homme de culture traditionnelle va-t-il vraiment passer par tout cela, ou bien n'est-ce qu'un tas de mots ?

QUESTION DE P : En général, monsieur, l'hindou orthodoxe se fait lire la Gita quand vient sa mort, permettant ainsi à son esprit de briser avec les préoccupations immédiates de famille, de peur, de richesses, etc. Mais cela ne répond pas à ma question : comment l'individu peut-il apprendre à mourir ?

KRISHNAMURTI : Prenez une feuille au printemps : comme elle est délicate, elle renferme néanmoins en elle une force extraordinaire lui permettant de subir le vent ; en été, elle vient à maturité ; en automne, elle jaunit, et puis elle meurt. C'est une des plus belles choses qu'on puisse voir. Tout cela est un mouvement de beauté et de vulnérabilité. La feuille, qui est toute tendre, se fait plus riche, prend forme, aborde l'été, et quand vient l'automne, elle se teinte d'or. Il n'y a jamais un sentiment de laideur, aucun flétrissement au c?ur de l'été. C'est un mouvement constant de beauté en beauté. Il y a une plénitude dans la feuille du printemps comme dans la feuille qui meurt. Je ne sais pas si vous voyez cela.

Pourquoi les êtres humains ne peuvent pas vivre et mourir de cette façon-là ? Quelle est cette chose qui les détruit du commencement à la fin ? Regardez le garçon d'une douzaine d'années, combien le rire lui est facile ; arrivé à quarante ans, il devient rude et dur ; sa manière d'être et son visage même changent. Il est prisonnier d'un modèle.

Comment apprendre à vivre et mourir, et pas seulement comment apprendre à mourir ? Comment est-ce qu'on apprend à vivre une vie dont la mort fait partie, une vie dont le terme, l'acte final de mourir, est partie intégrale du vivre ?

QUESTION DE P : Mais comment est-ce que mourir fait partie de la vie même ? La mort est une chose qui appartient à l'avenir, qui est dans le temps.

KRISHNAMURTI : C'est exactement ça. Nous mettons la mort derrière des murailles, au-delà du mouvement de la vie. C'est une chose à éviter, à fuir, à laquelle il ne faut pas penser.

La question est : qu'est-ce que vivre et qu'est-ce que mourir ? Les deux doivent être liés et non séparés. Pourquoi les avons-nous séparés ?

QUESTION DE P : Parce que la mort est une expérience absolument différente de la vie. Nous ne connaissons pas la mort.

KRISHNAMURTI : En est-il ainsi ? Ma question est : pourquoi avons-nous séparé mort et vie ? Pourquoi y a-t-il cet énorme écart entre les deux, et pour quelle raison les êtres humains maintiennent-ils cette division ?

QUESTION DE P : Parce que dans la mort, ce qui est manitesté devient non manifesté ; parce qu'à la fois dans la naissance et dans la mort il y a un mystère essentiel - un fait d'apparition, un de disparition.

KRISHNAMURTI : Est-ce là pourquoi nous les tenons séparés - parce qu'il y a l'apparition de l'enfant et la disparition du vieillard ? Est-ce pour cette raison que l'homme a tenu séparées la notion de la vie et celle de la mort ? Biologiquement, l'organisme prend fin - la naissance, l'adolescence et la mort - le jeune qui apparaît, le vieillard qui disparaît. Vous dites que la raison de cette division est qu'il y a un commencement et une fin - naissance, enfance, maturité et mort. Est-ce que c'est la raison fondamentale de la peur de la mort ? Il est évident qu'il y a un commencement et une fin. Je suis né, demain je meurs. Il y a un commencement et une fin. Pourquoi est-ce que je ne l'accepte pas ?

QUESTION DE P : Parce que la mort implique la cessation du « je », de toutes les expériences par lesquelles j'ai passé. La cessation finale du « moi » survient.

KRISHNAMURTI : Est-ce bien la raison de cette division intérieure ? Ça ne me paraît pas la raison intégrale pour laquelle l'homme a tenu la vie séparée de la mort.

QUESTION DE P : Est-ce à cause de la peur ?

KRISHNAMURTI : Est-ce la peur qui me pousse à séparer l'idée de vivre de celle de mourir ? Sais-je ce qu'est « vivre », sais-je ce qu'est « mourir » ? Est-ce que je considère la mort comme la fin de tout cela ? Est-ce là la raison pour laquelle nous séparons un mouvement que nous appelons vivre d'un mouvement que nous appelons mourir ? Le mouvement que nous appelons vivre, est-ce véritablement vivre ? Ou n'est-ce simplement qu'une suite de tristesses, de plaisirs, de désespoirs ? Est-ce là ce que nous appelons vivre ?

QUESTION DE P : Pourquoi lui donnez-vous un sens spécial ?

KRISHNAMURTI : Existe-t-il une autre manière de vivre ? C'est là le destin de chaque être humain. L'homme a peur que ceci, ce à quoi il s'est identifié, ne prenne fin. Alors il a besoin que ce qu'on appelle la vie ait une continuité et jamais de fin. Il veut une continuité à ses souffrances, à ses plaisirs, à ses tourments, à ses confusions, à ses conflits. Il veut que toujours la même chose se perpétue, qu'il n'y ait jamais d'achèvement. Et quand l'ensemble doit prendre fin, il l'appelle la mort. Et maintenant, que fait l'esprit là-dedans ? L'esprit est plongé dans la confusion, il est dans un état de conflit, de désespérance. Il est captif du plaisir et de la peine. L'esprit appelle

tout cela vivre, et il ne veut pas que cela prenne fin, parce qu'il ne sait pas ce qui se passerait si cela cessait. Alors il craint la mort.

Je me demande si vivre c'est cela ? Vivre doit avoir un sens tout à fait différent.

QUESTION DE P : Pourquoi ? Pourquoi est-ce que cela aurait un sens différent ?

KRISHNAMURTI : Vivre, c'est accomplissement, frustration, et tout ce qui se passe... Mon esprit y est habitué et ne s'est jamais demandé si c'est vraiment vivre ; il ne s'est jamais demandé à lui-même pourquoi il appelait cela vivre. Est-ce une habitude ?

QUESTION DE P : Je ne comprends vraiment pas votre question.

KRISHNAMURTI : Mais, après tout, il faut que je la pose, cette question.

QUESTION DE P : Pourquoi ?

KRISHNAMURTI : Ma vie, du jour de ma naissance jusqu'à celui de ma mort, n'est qu'une seule longue lutte.

QUESTION DE P : Vivre, c'est agir, c'est voir, c'est être ; cela comprend tout.

KRISHNAMURTI : Je vois la beauté, le ciel, un bel enfant. Et je vois aussi les conflits que j'ai avec mon enfant, avec mes voisins ; la vie est un mouvement fait de conflits et de plaisirs.

QUESTION DE P : Pourquoi mettre cela en question ? L'esprit ne met en question que quand il y a souffrance, quand il y a grande douleur.

KRISHNAMURTI : Et pourquoi ne pas mettre en question quand vous éprouvez du plaisir ? Quand il n'y a pas plaisir, il y a douleur.

QUESTION DE P : Mais, monsieur, la vie n'est pas une suite de crises. Les crises où l'on souffre sont rares. Ce sont des événements qui ne sont pas habituels.

KRISHNAMURTI : Mais je vois que cela arrive au cours de la vie, je le vois se passer, et c'est pourquoi je mets en question cette division du vivre et du mourir.

QUESTION DE P : Vous, oui, mais les autres ne le font pas.

Nous voyons qu'il y a une division ; pour nous, c'est un fait.

KRISHNAMURTI : A quel niveau, à quelle profondeur et dans quel sens faites-vous cette affirmation ? Evidemment, c'est un fait : je suis né et je meurs. Et il n'y a plus rien à dire.

QUESTION DE P : Ce n'est pas assez. Le fait même que nous ayons demandé comment apprendre à mourir...

KRISHNAMURTI : Je dis : apprenez aussi comment vivre !

Que se passe-t-il alors ? Si j'apprends comment vivre, j'apprends aussi comment mourir. Je veux apprendre comment vivre, je veux apprendre tout ce qui touche la souffrance, le plaisir, la douleur, la beauté. J'apprends. Et parce que j'apprends à connaître la vie, j'apprends à connaître la mort. Apprendre est un acte de purification, et non une acquisition de connaissances. Apprendre, c'est éliminer. Si mon esprit est plein, je ne peux pas apprendre ; pour le faire, il faut qu'il se purifie totalement. Aussi, quand il veut apprendre, éliminant tout ce qu'il lui est arrivé de savoir, l'esprit doit faire complètement le vide en lui-même ; alors il peut apprendre.

Voici donc l'existence, telle que nous la connaissons tous. C'est au sujet de cette vie quotidienne qu'il est nécessaire, en premier lieu, de pouvoir apprendre. Maintenant, l'esprit est-il capable d'apprendre, et non d'accumuler ? Sans saisir ce qui est impliqué initialement dans l'acte d'apprendre, peut-il y réussir ? Mais qu'est-ce qui est im-

pliqué ? Quand je ne sais pas, mon esprit, du fait de son ignorance, est en état d'apprendre. L'esprit est-il capable de non-savoir afin de pouvoir apprendre ce qui touche la vie - la vie avec sa souffrance, son angoisse, sa confusion, ses luttes ? Peut-il l'aborder dans un état de non-savoir, et ainsi vraiment apprendre ? S'il peut apprendre ainsi le sens de la vie, il est également capable d'apprendre celui de la mort.

Ce qui est important, ce n'est pas d'apprendre quelque chose, c'est l'acte d'apprendre. L'esprit ne peut apprendre que quand il ne sait pas. Or, nous abordons la vie avec certaines conceptions - la cause, l'effet, le Karma. Nous abordons la vie avec ce sentiment de : « Je sais », l'esprit plein de conclusions et de formules qui l'encombrent. Mais, de la mort, je ne sais rien. Alors je veux apprendre à connaître la mort, mais j'en suis incapable. Je n'en serai capable que quand je saurai ce que c'est qu'apprendre. La mort, c'est vider l'esprit de tout le savoir que j'ai accumulé.

QUESTION DE P : Il peut y avoir une manière d'apprendre à vivre si l'on apprend à mourir. Mais tout au fond de la conscience humaine il y a cette peur sans nom, la peur de cesser d'exister.

KRISHNAMURTI : ... Cette peur non nommée de ne pas être. Etre, c'est savoir que je suis ceci, que je suis heureux, que je viens de passer par des journées merveilleuses - et de la même façon je voudrais connaître la mort. Je ne veux pas apprendre, je veux savoir. Je veux savoir ce que cela veut dire de mourir.

QUESTION DE P : Et ainsi je serai libéré de la peur.

KRISHNAMURTI : Si je ne sais pas comment conduire une voiture, j'ai peur. Mais dès l'instant où je sais, je n'ai plus peur. Par conséquent, ma connaissance de la mort est en fonction du passé. Le connu suit le passé. Je dis donc qu'il faut que je sache ce que veut dire mourir - alors je pourrai vivre. Est-ce que vous voyez le jeu que vous vous jouez à vous-même, que l'esprit se joue à lui-même ?

L'action d'apprendre est différente de l'action de savoir. Voyez-vous, ce que l'on sait n'est jamais dans le présent actif, mais apprendre est toujours dans le présent actif. Apprendre à connaître la mort - je ne sais vraiment pas ce que cela veut dire. Aucune théorie, aucune hypothèse ne peut me satisfaire. Je me propose de découvrir, d'apprendre, sans qu'il y ait une théorie, une conclusion, une expérience, une hypothèse, mais avec seulement l'action d'apprendre ; et là, il n'y a plus de peur de la mort. Pour découvrir ce que cela veut dire que mourir : apprenez.

Et, de la même façon, je veux savoir ce que c'est que vivre. Il faut donc aborder la vie avec un esprit neuf, débarrassé du fardeau du connu. Dès l'instant où l'esprit reconnaît qu'il ne sait absolument rien, il est disponible pour apprendre. Mais il n'y a rien à apprendre.. Il n'y a absolument rien à apprendre, sauf, par exemple, le savoir technique pour aller dans la Lune. La liberté d'apprendre - au sujet de cette chose que j'ai appelée vivre et cette chose que j'ai appelée mourir. Je ne sais pas ce que cela signifie. Par conséquent, le vivre et le mourir se poursuivent à chaque instant. Il n'y a pas de mort quand l'esprit est absolument libéré du connu, le connu étant les croyances, l'espérance, les conclusions, le savoir, les affirmations selon lesquelles j'ai souffert, et ainsi de suite.

Nous avons découpé la vie d'une façon merveilleuse selon notre conditionnement. Par exemple, pour aboutir à Dieu : « Il faut que je vive dans le célibat », « Je dois aider les pauvres », « Il faut que je fasse v?u de pauvreté ».

La mort dit : « Vous ne pouvez pas me toucher. » Mais moi, je veux toucher la mort. Je veux lui donner la forme de mon modèle.

La mort dit : « Vous ne pouvez pas vous jouer de moi. » L'esprit est habitué aux jeux - habitué à découper à partir de l'expérience.

La mort dit : « Vous ne pouvez pas faire de moi une expérience. »

La mort est une expérience totalement originale, dans le sens qu'elle est un état que, véritablement, je ne connais pas. Je peux inventer des formules à son sujet - la dernière pensée, c'est celle qui se manifeste - mais ce sont les pensées d'autres personnes. En fait, je ne sais rien. Et je ressens une peur nue. Et par conséquent je suis capable d'apprendre à présent à vivre, et ainsi à mourir ?

Niez tout savoir, voyez ce qui se passe. Là, il y a une beauté véritable, un amour véritable, une réalité qui existent.

New Delhi, le 28 décembre 1970

New Delhi, Inde
le 29 décembre 1970
La beauté et la perception

KRISHNAMURTI : Où réside la beauté ? Quelle peut être sa demeure ? Evidemment, on peut observer extérieurement ses signes ; les rapports justes entre l'espace, la forme, la couleur, et entre les êtres humains. Mais quelle est l'essence même de la beauté ? Dans les textes sanscrits, trois éléments sont tenus pour égaux : le vrai, le beau et le bien - satyam, sivam, sundaram.

QUESTION DE P : Qu'est-ce que vous vous efforcez de découvrir ? Vous voulez découvrir la nature de la beauté ? Qu'en disent les professionnels ?

QUESTION DE P : Les traditionalistes diraient : satyam, sivam, sundaram. L'artiste d'aujourd'hui ne ferait aucune différence entre ce qui paraît laid et ce qui paraît beau, mais envisagerait l'acte créateur comme l'expression d'un moment, une perception qui subit une transformation dans l'individu et s'exprime dans l'action de l'artiste.

KRISHNAMURTI : Vous demandez ce qu'est la beauté, ce qu'est l'expression de la beauté, et comment l'individu s'accomplit à travers elle ? Qu'est-ce que la beauté ? Si vous commenciez sans en rien savoir, quelle serait votre première réponse ? C'est un problème universel ; ce fut un problème pour les Grecs, les Romains, et c'en est encore un pour l'homme moderne. Donc, qu'est-ce que la beauté ? Se trouve-t-elle dans le coucher de soleil, dans la splendeur d'un matin, ou dans les relations entre humains, entre la mère et l'enfant, le mari et son épouse, l'homme et la femme ? Réside-t-elle dans le mouvement extraordinairement subtil d'une pensée et la clarté de la perception ? Sont-ce là les choses que vous nommez beauté ?

QUESTION DE P : Peut-il y avoir aussi une beauté dans ce qui est terrible, dans ce qui est laid ?

KRISHNAMURTI : Dans le meurtre, le massacre, les bombes, la violence, les mutilations, les tortures, la colère, dans la poursuite brutale, agressive d'une idée, dans la volonté d'être plus grand qu'un autre - y a-t-il de la beauté ?

QUESTION DE P : Dans tous ces actes, il n'y a pas de beauté.

KRISHNAMURTI : Où est la beauté quand un homme en attaque un autre ?

QUESTION DE P : Mais dans l'acte créateur d'un artiste qui interprète une chose terrible, comme le Guernica de Picasso, y a-t-il une beauté ?

KRISHNAMURTI : Nous devons donc nous interroger sur la nature de l'expression et celle de la créativité. Vous vous demandez ce qu'est la beauté ? Elle est dans un coucher de soleil, dans la claire lumière matinale, le crépuscule, la lumière à la surface de l'eau, les relations entre les êtres, les choses, et ainsi de suite. Et peut-elle se trouver dans certaines formes de violence, y compris celle de l'ambitieuse compétition ? Y a-t-il une beauté en soi, et non dans l'expression que lui donne l'artiste ? La torture d'un enfant, un artiste peut l'exprimer, mais est-ce là de la beauté ?

QUESTION DE P : La beauté est une chose relative.

KRISHNAMURTI : Le « je » qui voit est une chose relative, conditionnée, et qui exige son propre accomplissement.

Avant tout, qu'est-ce que la beauté ? Est-ce le bon goût ? Ou la beauté n'a-t-elle aucun rapport avec cela ? La beauté est-elle dans l'expression et, par conséquent, dans l'accomplissement ? D'où l'artiste se dit : « Il faut que je m'accomplisse en m'exprimant. » L'artiste se sentirait perdu sans l'expression qui est une part de la beauté et de l'accomplissement de lui-même. Alors, avant d'examiner tout cela, voyons quels sont l'intériorité, le sentiment, la subtilité qu'évoque ce mot de « beauté », faisant que la beauté est la vérité, et la vérité la beauté ?

D'une façon ou d'une autre, à travers l'expression des choses, nous cherchons à trouver la beauté, dans l'architecture, dans un pont merveilleusement construit - le Golden Bridge de San Francisco ou les ponts de la Seine - dans les habitations modernes de verre et d'acier ou dans le mouvement plein de douceur d'une fontaine. Nous recherchons la beauté dans les musées, dans une symphonie. Nous sommes toujours en train de la chercher dans des œ?uvres exprimées par autrui. Que manque-t-il chez un homme qui est en quête de la beauté ?

QUESTION DE P : L'exprimé des autres est la seule source de beauté à laquelle nous ayons accès.

KRISHNAMURTI : Et cela veut dire quoi ?

QUESTION DE P : A la vue du pont, une certaine qualité de sentiment naît en moi, et je la nomme « beauté ». C'est seulement dans la perception de « quelque chose » de beau que la qualité de la beauté devient sensible pour bien des gens.

KRISHNAMURTI : Cela, je le comprends. Mais je demande : est-ce que la beauté réside dans l'expression de soi ?

QUESTION DE P : Il faut commencer avec ce qui existe.

KRISHNAMURTI : ... qui est l'expression d'autrui. N'ayant pas, moi, l'?il capable de percevoir cet étrange sentiment intérieur de la beauté, je dis combien ces tables, ces poèmes sont beaux, combien cette symphonie est belle. Supprimez tout cela, l'individu ne connaît aucune beauté. Par conséquent, il dépend de l'expression pour apprécier la beauté d'un objet, d'un pont ou d'une belle chaise.

La beauté exige-t-elle d'être manifestée, et plus particulièrement d'être une manifestation du soi ?

QUESTION DE P : Peut-elle exister indépendamment d'une expression ?

KRISHNAMURTI : La perception de la beauté est son expression, ce ne sont pas deux choses séparées. Percevoir, voir, agir - percevoir, c'est exprimer. Il n'y a là aucun intervalle de temps. Voir, c'est agir, c'est faire. Il n'y a pas d'écart entre voir et agir.

Je veux voir l'esprit qui voit, celui où voir c'est agir. Je veux observer la nature de l'esprit qui possède cette capacité de voir et d'agir. Comment se présente-t-il ? Essentiellement. l'expression ne l'intéresse pas. L'expression peut surgir, elle ne le concerne pas. Parce que exprimer prend du temps - construire le pont, écrire un poème ; mais pour l'esprit qui voit, pour celui où percevoir c'est agir, il n'y a pas de temps du tout, et un tel esprit est un esprit sensitif. Un tel esprit est intelligent entre tous. Et sans cette intelligence, y a-t-il une beauté ?

QUESTION DE P : Quelle place tient le c?ur dans tout cela ?

KRISHNAMURTI : Vous voulez dire le sentiment d'amour ?

QUESTION DE P : Le mot « amour » est un mot chargé. Si vous êtes intérieurement silencieux, il y a un sentiment étrange : un mouvement qui naît en ce lieu du c?ur. Quel est-il ? Est-il nécessaire ? Est-ce un empêchement ?

KRISHNAMURTI : C'en est un élément essentiel. Sans ce mouvement, il n'y a pas de perception. Une perception purement intellectuelle n'est pas une perception, elle n'est qu'une action fragmentaire, alors que l'intelligence implique l'affection et le c?ur. Autrement, vous n'êtes pas sensible. Il vous est impossible de percevoir. Percevoir c'est agir.

Percevoir, agir en dehors du temps, c'est cela la beauté.

QUESTION DE P : Les yeux, le c?ur, agissent-ils au même instant dans cette action de percevoir ?

KRISHNAMURTI : Percevoir implique une attention complète : nerfs, audition, cerveau, c?ur, tout est porté à sa plus haute intensité, autrement il n'y a pas de perception.

QUESTION DE P : La nature fragmentaire de l'action sensorielle vient de ce que l'organisme n'agit pas tout entier au même instant.

KRISHNAMURTI : La totalité - le cerveau, le c?ur, les nerfs, les yeux, les oreilles - n'est jamais dans un état d'attention complète. Si elle ne l'est pas, vous ne pouvez pas percevoir. Alors qu'est-ce que la beauté ? Est-elle dans l'expression, dans l'action fragmentaire ? Je suis peut-être un artiste, un ingénieur, un poète. Le poète, l'ingénieur, l'artiste, le savant sont des êtres humains fragmentaires. Un fragment devient extraordinairement perceptif, sensitif, et ce qu'il produit peut exprimer quelque chose de merveilleux, mais c'est toujours une action fragmentaire.

QUESTION DE P : Quand l'organisme perçoit la violence, la terreur ou la laideur, quel est alors cet état ?

KRISHNAMURTI : Prenons la violence sous ses formes multiples... Mais pourquoi posez-vous cette question ?

QUESTION DE P : II est nécessaire de l'examiner.

KRISHNAMURTI : La violence fait-elle partie de la beauté ? C'est bien ce que vous demandez ?

QUESTION DE P : Je ne voudrais pas exprimer la chose de cette manière.

KRISHNAMURTI : Vous voyez la violence. Quelle est la réaction d'un esprit perceptif - « perceptif » dans le sens où nous employons ce mot - à toutes les formes de destruction qui font partie de la violence ?

(Pause)

KRISHNAMURTI : J'y suis ! La violence est-elle un acte de perception totale, ou est-ce une action fragmentaire ? C'est vous qui avez fait intervenir la violence. Je vais l'étudier. Provient-elle d'une complète harmonie de la perception ?

QUESTION DE P : Non.

KRISHNAMURTI : Donc, vous dites que c'est une action fragmentaire, et l'action fragmentaire est la négation même de la beauté.

QUESTION DE P : Mais vous avez renversé la situation.

KRISHNAMURTI : Quelle est la réaction d'un esprit perceptif quand il voit la violence ? Il la contemple, il l'approfondit, il voit que c'est une action fragmentaire et que ce n'est donc pas un acte de beauté. Que se passe-t-il quand il voit une action violente ? Il voit « ce qui est ».

QUESTION DE P : Ainsi, pour vous, la nature de l'esprit n'en est pas modifiée ?

KRISHNAMURTI : Pourquoi serait-elle modifiée ? Je vois « ce qui est ». Avançons d'un pas.

QUESTION DE P : Cet esprit perceptif observant la violence, voyant « ce qui est » - lequel est fragmentaire - dans cet acte même de voir, est-ce qu'il n'agit pas sur la violence, est-ce qu'il n'en change pas la nature ?

KRISHNAMURTI : Vous vous demandez si l'esprit perceptif, voyant l'action de la violence, voyant « ce qui est », se demande ce qu'il va faire. Est-ce là votre question ?

QUESTION DE P : Il ne se le demande pas, mais cet esprit perceptif doit certainement avoir une action sur la nature de l'acte d'autrui, et la faire changer.

KRISHNAMURTI : Quelle action peut-il y avoir venant de l'esprit qui perçoit ?

QUESTION DE P : L'esprit perceptif voit la violence venant de X... Voir c'est agir.

KRISHNAMURTI : Mais que peut-il faire ?

QUESTION DE P : Je dirais que si l'esprit perceptif agit, il modifiera la violence de X...

KRISHNAMURTI : Mettons cela au clair. L'esprit perceptif voit une action violente accomplie par quelqu'un d'autre. Pour lui, le voir est par là même agir. Voilà un fait : la perception est action. Cet esprit perceptif voit X... dans sa violence. Quelle est l'action impliquée dans cette vision ? Est-ce de mettre fin à la violence ?

QUESTION DE P : Ce sont là des actions périphériques. Je dis que quand un esprit perceptif est confronté à un acte violent, sa perception même opérera un changement dans cette violence.

KRISHNAMURTI : Plusieurs choses entrent ici en jeu. Il y a perception de l'acte de violence. L'homme qui agit violemment peut répondre de manière non violente, parce que l'esprit perceptif est à côté de lui, proche de lui, et cela peut lui arriver soudainement.

QUESTION DE P : On vient vous trouver avec un problème - la jalousie. Que se passe-t-il au cours d'une entrevue quand une personne qui est dans le trouble vient vers vous ?

Dans l'acte même de percevoir, la confusion est absente.

KRISHNAMURTI : Evidemment, cela provient du contact. Vous vous êtes donné la peine de discuter de la violence, et quelque chose survient parce que vous avez partagé directement entre vous ce problème. Il y a communication, partage. Là c'est simple. Mais vous voyez de loin un homme qui agit avec violence. Quelle est, dans ce cas, l'action de l'esprit qui perçoit ?

QUESTION DE P : Il doit y avoir une immense énergie émanant d'un esprit qui perçoit. Et cela ne peut qu'avoir une action.

KRISHNAMURTI : C'est possible. Mais vous ne pouvez pa être certain de cette action comme vous l'êtes quand il y a un contact proche. Un autre peut se réveiller au milieu de la nuit, et en fonction de sa sensibilité il est possible qu'il prenne conscience de la réaction étrange qui survient en lui et se manifeste après coup. C'est peut-être dû à l'impact de l'esprit perceptif, tandis que cette communication si proche, c'es différent. Elle entraîne un véritable changement.

Mais revenons en arrière. Vous demandiez ce qu'est la beauté. Je crois que nous pouvons dire qu'un esprit qui n'est pas fractionné en lui-même, qui n'est pas morcelé, possède cette beauté.

QUESTION DE P : Existe-t-il un rapport quelconque avec la perception sensorielle si vous fermez les yeux, si vous vous bouchez les oreilles ?

KRISHNAMURTI : C'est indépendant de cette chose-là. Quand vous vous fermez les yeux, les oreilles, il n'y a pas de division, et il y a cette qualité de beauté, de sensibilité. Cela ne dépend pas de la beauté extérieure. Placez l'instrument de cet esprit au milieu de la ville la plus bruyante, que se passe-t-il ? Il est affecté physiquement, mais cet esprit, sa qualité même, qui est unité, demeure. Il ne dépend pas de ce qui l'entoure, et de ce fait n'est pas préoccupé par l'expression.

QUESTION DE P : C'est là que réside sa solitude.

KRISHNAMURTI : Et ainsi, la beauté est solitude. Pourquoi y a-t-il ce désir lancinant de l'expression de soi ? Cette soif fait-elle partie de la beauté ? Que ce soit la soif d'une femme désirant un enfant, d'un mari désirant une expérience sexuelle dans un moment de tendresse, ou encore de l'artiste qui a soif de s'exprimer ?

L'esprit perceptif exige-t-il une forme d'expression ? Non, parce que percevoir c'est exprimer, c'est agir. L'artiste, le peintre ou l'architecte, chacun trouve l'expression de soi ; mais comme elle est fragmentaire, cette expression n'est pas la beauté.

Un esprit qui est conditionné, fragmentaire, exprime ce sentiment du beau, mais il est conditionné. Est-ce là la beauté ? Par conséquent, le soi, qui est l'esprit conditionné, ne peut jamais voir la beauté, et tout ce qu'il peut exprimer procède de son état de conditionnement.

QUESTION DE P : Vous n'avez toujours pas répondu à un aspect de la question : le don de disposer ensemble les choses d'une façon qui fasse naître la joie, le talent créateur, existe bien.

KRISHNAMURTI : La manière, par exemple, de la ménagère qui fait cuire son pain, mais ne le fait pas « avec l'intention de... » Pas en vue d'autre chose. Dès l'instant où l'on recherche un but, on est perdu.

QUESTION DE P : Mais pour créer de la joie...

KRISHNAMURTI : L'orateur ne prend pas place sur l'estrade et ne parle pas parce que cela lui procure de la joie.

Une source d'eau vive n'est jamais tarie, elle jaillit toujours ; qu'elle soit objet de pollution ou objet de culte, elle est toujours en train de sourdre, elle est là.

La plupart des gens qui cherchent l'expression de soi sont en réalité absorbés par l'intérêt pour soi. L'artiste, célèbre ou non, appartient à cette catégorie. C'est le soi qui est cause de la fragmentation. Quand le soi est absent, il y a perception. La perception est action, et c'est cela la beauté.

Je suis certain que le sculpteur qui a sculpté le Mahesta Murti à Elephanta l'a créé par sa méditation.

Avant que vous ne mettiez la main à une pierre ou à un poème, l'état doit être celui de la méditation. L'inspiration ne doit pas venir du « je ».

QUESTION DE P : C'était bien la tradition du sculpteur hindou.

New Delhi, le 29 décembre 1970

Madras, Inde
le 4 janvier 1971
Tradition et savoir

QUESTION DE A : J'ai fait partie, en 1923-1924, du groupe de la Société théosophique, où l'on pratiquait une préparation du soi à la compréhension - viveka, vairagya et l'amour. C'était une approche traditionnelle. Un changement survint lorsque vous avez dit : « Brisons avec toutes les organisations, toutes les disciplines ! » Dans le livre Aux pieds du Maître, on traduit shama par maîtrise de l'esprit, et dama par maîtrise du corps. Dans la voie traditionnelle, une attention moindre semble avoir été accordée aux significations impliquées dans le shama, et trop d'accent a été mis sur le dama. Shanti est devenu un mot symbole pour la paix intérieure ; c'est le participe passé du verbe shama. Si donc le shama n'est pas compris, la shanti ne l'est pas non plus.

KRISHNAMURTI : Qu'entendez-vous par le mot sadhana ?

QUESTION DE J : Sadhana signifie discipline, acquérir.

QUESTION DE A : On néglige shama, le processus par lequel naissent et retombent les impulsions.

KRISHNAMURTI : Qu'entendez-vous par le mot « processus » ? Procéder veut dire avancer d'ici àã là. Le sadhana nécessite un mouvement d'ici à là. Un processus implique du temps.

QUESTION DE A : Ce processus qui consiste à observer les cheminements de la pensée implique le temps.

KRISHNAMURTI : Tout processus, toute discipline et tout but auquel on se propose de parvenir impliquent le temps. Tout ce qui implique le temps implique l'espace - d'ici à là - et cet espace est parcouru grâce au passage du temps.

QUESTION DE J : Ramana dit que cela est sans chemin, libre de tout processus, libre du temps.

QUESTION DE A : Même le fait de nous rendre compte qu'il n'est pas bon de supprimer la naissance et la fin du désir est encore un processus pris dans le temps.

KRISHNAMURTI : Quand nous disons que nous vivons dans le temps, qu'entendons-nous par là ? Cela veut dire quoi : vivre dans le temps ?

QUESTION DE A : L'esprit est pris dans l'engrenage d'hier, aujourd'hui et demain.

KRISHNAMURTI : Non seulement l'esprit, mais le temps numérique - je viens ici à telle ou telle heure. Vivre se passe dans ce temps numérique, chronologique. Est-ce là toute ma vie ? Existe-t-il un autre temps ?

QUESTION DE A : Il y a un temps psychologique, c'est une création de l'esprit.

KRISHNAMURTI : Qu'entendez-vous par un temps créé par l'esprit ?

QUESTION DE A : L'esprit a tendance à prolonger le plaisir. Mon mouvement dans le temps chronologique influencé par mon esprit.

KRISHNAMURTI : Cet esprit, qu'est-il ?

QUESTION DE A : Mémoire.

KRISHNAMURTI : Qu'est-ce que la mémoire ? Vous avez été à Bangalore, et vous êtes aujourd'hui à Madras. Vous vous souvenez de Bangalore. Le souvenir d'une expérience ou d'un événement est mémoire. Elle a laissé une trace, plaisir ou peine, c'est sans importance. Pourquoi en est-il resté une trace ? Que signifie le mot « expérience » ?

Le mot « expérience » veut dire : « passer à travers, pousser, rejeter ». Quand cette expérience n'est pas totalement oblitérée, elle laisse une trace. Sur quoi laisse-t-elle une trace ? Il doit exister une substance sur laquelle s'imprime cette trace. Quelle est cette substance ?

QUESTION DE A : Le censeur.

KRISHNAMURTI : Qu'entendez-vous par le censeur ? Je vois que l'expérience d'hier a laissé une trace. Sur quoi ?

QUESTION DE J : L'esprit qui est conscience.

KRISHNAMURTI : Quelle conscience ? Le contenu de la conscience est la conscience. Sans contenu il n'y a pas de conscience. Les deux ne sont pas séparés. Découvrez sur quoi la mémoire laisse une trace.

QUESTION DE A : Sur la partie de l'esprit, du cerveau qui porte le résidu.

KRISHNAMURTI : Le résidu est l'expérience. Une expérience inachevée laisse une marque sur les cellules cérébrales, réceptacles de la mémoire. La mémoire est matière. Autrement elle serait incapable de maintenir et de laisser une trace sur les cellules cérébrales, qui elles aussi sont matière.

Voyez ce qui se passe, monsieur. Chaque expérience incomplète laisse une trace qui devient le savoir. Ce fardeau alourdit l'esprit.

QUESTION DE A : Comment répondre à un défi ?

KRISHNAMURTI : Qu'est-ce que répondre à un défi ?

Si vous réagissez selon une information déjà faite, vous ne savez pas comment traiter le nouveau problème.

Donc, l'expérience laisse derrière elle un résidu sur les cellules cérébrales sous forme de mémoire, et celle-ci devient l'emmagasinage du connu. Le connu est toujours le passé. Ainsi, les cellules cérébrales agissent et réagissent, fonctionnent selon les informations, le savoir et le résidu du passé agglomérés à travers le temps, lequel est également le passé. Et ainsi un esprit bourré par le savoir n'est pas un esprit libre.

QUESTION DE P : Parce que ses réactions jaillissent du connu.

QUESTION DE A : A un certain niveau, c'est essentiel.

KRISHNAMURTI : Très évidemment. La moitié de notre vie n'est pas autre chose.

Nous voyons que ce cerveau, qui s'est formé au cours des millénaires, vit avec l'expérience du présent et celle du passé - passé racial, passé familial, personnel, le tout est là, accumulé. Nous appelons cela le progrès. Or, nous connaissons bien le progrès technique, partant de la charrette à b?ufs pour aboutir à l'avion à réaction. Selon le cerveau, c'est la seule façon dont il peut fonctionner sur la base de ses souvenirs, et la pensée se dit qu'elle voudrait sortir de la prison. Aussi elle se tourne vers le futur, qui représente l'illumination, et celle-ci n'est encore qu'un mouvement de la pensée. Regardez ce que nous faisons !

QUESTION DE A : Nous appliquons le principe de la charrette à b?ufs et de l'avion à réaction - principe selon lequel l'esprit, au moyen de son savoir accumulé, de sa discipline, de la maîtrise de tous ses désirs, se tourne vers la liberté.

KRISHNAMURTI : Je ne crois pas que les choses soient encore tout à fait claires. Nous accumulons une connaissance faite d'expérience, de mémorisation, et c'est grâce à elle que nous cherchons à nous en sortir.

QUESTION DE A : Oui.

KRISHNAMURTI : Le procédé traditionnel passe par le savoir. Or, le savoir peut-il conduire à la liberté ? S'il le peut, alors la discipline, la maîtrise de la pensée, la sublimation, la suppression sont toutes choses nécessaires, parce que nous ne savons rien de plus. Telle est la tradition. Or, le mot « tradition » veut dire : « maintenir », « transporter avec soi ».

QUESTION DE A : Je vois clairement que ce n'est pas possible. Alors pourquoi est-ce que cela ne cesse pas ?

KRISHNAMURTI : Je vois clairement que c'est un fait. Ce n'est pas une théorie, un principe admis. Je vois que le savoir, qui est une accumulation millénaire, est une prison, et pourtant mon esprit ne peut pas s'en affranchir.

QUESTION DE A : Parce que mon savoir est une chose verbale. Tout ce que je sais est basé sur des mots.

KRISHNAMURTI : Est-ce uniquement verbal ?

Vous me frappez. Je ressens une douleur physique. Le souvenir de cette douleur est verbal, mais la douleur elle-même n'est pas verbale. Pourquoi mon esprit a-t-il transposé ma douleur pour l'exprimer en paroles ? Regardez en vous-même, monsieur.

QUESTION DE A : Dans un but de communication.

KRISHNAMURTI : Observez. Vous me frappez. J'éprouve une douleur. C'est là un fait physique. Puis je m'en souviens. Et ce souvenir prend une forme verbale. Pourquoi le fait est-il devenu un mot ?

QUESTION DE P : Pour lui assurer une continuité.

KRISHNAMURTI : Pour assurer une continuité à la souffrance ? Ou bien une continuité à l'homme qui a provoqué la souffrance ?

QUESTION DE A : Il devra en supporter les conséquences.

QUESTION DE P : Mais la continuité est le fait de l'homme qui a subi la souffrance.

KRISHNAMURTI : Regardez. Vous m'avez frappé. Il y a une douleur physique. Et c'est tout. Pourquoi ne pas y mettre fin ? Pourquoi l'esprit intervient pour dire : « A. m'a frappé » ? Il a déjà, par cela, traduit la douleur en paroles. Pourquoi ? Parce qu'il désire frapper à son tour. S'il ne faisait rien, il pourrait dire : « Oui, A. m'a frappé » - et ce serait fini. Mais le cerveau se souvient non seulement de la souffrance qui devient une cicatrice psychologique, mais également de l'homme qui a causé la souffrance.

QUESTION DE R : Et qui se souvient de tout cela ?

KRISHNAMURTI : Les cellules cérébrales.

QUESTION DE A : Le processus du « je ».

QUESTION DE P : Ce qui est enregistré dans la cellule cérébrales, c'est l'image de l'homme qui a frappé.

KRISHNAMURTI : Et pourquoi dois-je me souvenir de l'homme ?

QUESTION DE P : Même si je lui pardonne, les choses restent les mêmes.

KRISHNAMURTI : Ce qui se passe est ceci : je traduis le fait et je le mets en mots. Dès l'instant où vous m'avez frappé, il y a eu souffrance, et le « je » qui dit : « A. m'a frappé. Pourquoi ? Qu'est-ce que je lui ai fait ? » Tout cela, ce sont des ondes de paroles.

Donc, votre façon traditionnelle d'aborder ce problème est d'utiliser le savoir, de le croire nécessaire pour parvenir, pour devenir libre. Et votre savoir est verbal. Mais je dis : en est-il vraiment ainsi ? L'expérience d'avoir été frappé appartient au connu.

Quelle est l'attitude de la tradition à l'égard de tout ce problème de la douleur, de la souffrance, du fait d'être blessé ? Pourquoi la tradition a-t-elle toujours affirmé que le savoir est nécessairement la voie de l'illumination ?

QUESTION DE A : C'est là une simplification exagérée. Exprimer par des mots la souffrance est un aspect de la chose, mais le champ complet du savoir est lié à la race. Le langage est l'essence même du savoir.

KRISHNAMURTI : Vous le croyez ?

QUESTION DE J : Non, il n'en est pas ainsi.

KRISHNAMURTI : Il nous faut donc découvrir en quoi consiste le savoir, ce que le verbe « savoir » signifie. Est-ce savoir à l'instant même, le présent actif, ou n'est-ce pas plutôt avoir su ?

QUESTION DE A : Mais quand nous parlons de savoir, cela suppose que nous avons su.

KRISHNAMURTI : La tradition affirme que le savoir est une chose essentielle pour parvenir à la liberté, à l'illumination. Pourquoi cela a-t-il été affirmé ? Il a forcément dû y avoir des gens qui ont mis en doute la puissance du savoir. Pourquoi la Gita, les gourous n'ont-ils pas posé la question ? Pourquoi n'ont-ils pas vu que tout savoir implique le passé, et que le passé ne peut absolument pas ouvrir la porte à l'illumination ? Pourquoi ces traditionalistes n'ont-ils pas vu que la discipline, la sadhana, que tout cela est issu du connu ?

QUESTION DE J : Est-ce parce que les gens avaient l'impression qu'il fallait sauvegarder la mémoire ?

KRISHNAMURTI : Et pourquoi ces professionnels n'ont-ils pas vu que le savoir est le « soi » ? Ils parlaient perpétuellement d'effacer le « soi ».

QUESTION DE A : Tant que nous communiquons sur le plan verbal, nous ne pouvons pas effacer le « soi ».

KRISHNAMURTI : Voulez-vous dire que les professionnels sont incapables de regarder quoi que ce soit, indépendamment du mot ?

QUESTION DE A : Le mot est contraignant, il échappe à la volonté.

KRISHNAMURTI : Vous me frappez. Il y a souffrance. Cela je le vois. Mais pourquoi ériger ce fait en mémoire ? Vous ne répondez pas à ma question. Pourquoi les professionnels n'ont-ils pas vu ce fait tout simple, que le savoir accumulé est incapable de nous conduire à la liberté ?

QUESTION DE A : Quelques-uns l'ont vu.

KRISHNAMURTI : Alors pourquoi n'ont-ils pas agi ? Les professionnels, c'est vous, les professionnels que vous avez lus ; alors pourquoi est-ce que vous, vous ne

pouvez pas laisser tomber tout cela ? Cela veut dire que vous n'avez pas laissé tomber la tradition.

Personnellement, je vois un fait très simple. Vous me frappez. Il y a souffrance. Et c'est tout.

QUESTION DE A : Que dire du plaisir ?

KRISHNAMURTI : La même chose exactement.

QUESTION DE A : Mais cela implique l'effort de laisser tomber.

KRISHNAMURTI : Alors vous êtes entraîné dans le même cirque - nommer, utiliser le mot, c'est-à-dire renforcer le savoir, le souvenir de ce que vous m'avez frappé. Vous m'avez frappé. C'est un fait. Mon fils est mort. C'est un fait. Mais devenir cynique, amer, dire : « Je l'aimais tant et il est parti » - tout cela, c'est verbal.

QUESTION DE A : Mais tant que l'esprit persiste dans son bavardage...

KRISHNAMURTI : Laissez-le bavarder. Regardez. Un fait, c'est une chose ; la description du fait en est une autre. Nous sommes entraînés dans la description, dans l'explication. Nous ne demeurons pas avec le fait. Et pourquoi en est-il ainsi, en tout premier lieu ?

Quand la maison brûle, j'agis. J'y suis forcé. Qu'est-ce que l'action quand vous m'avez frappé ? Il y a seulement une absence complète d'action, ce qui signifie aucun passage du fait au plan verbal.

QUESTION DE A : C'est ce qui m'est arrivé quand mon frère est mort.

KRISHNAMURTI : Que se passe-t-il alors ?

Pourquoi sommes-nous pris au piège du savoir et en faisons-nous une chose si importante ? La faculté de raisonner, de discuter, pourquoi est-elle devenue si importante ? Les ordinateurs se chargent de cette activité-là. Mais pourquoi les professionnels se sont-ils laissé prendre à ce piège ?

Ainsi, est-ce que les cellules cérébrales, constituées à travers le temps en savoir, peuvent fonctionner dans celui-ci quand c'est nécessaire, mais en être à la fois totalement libérées ?

QUESTION DE A : J'éprouve un plaisir. Je dis : « Comme c'est merveilleux, agréable. » Je n'abandonne pas le plaisir.

KRISHNAMURTI : Il y a dans ma vie une aventure amoureuse. Elle implique du plaisir, puis la pensée survient et veut que ce plaisir se répète. Et tout se met en marche : l'aventure, le souvenir, la réaction de la mémoire sous forme de pensée, la construction d'images exigeant de nouvelles images - tout cela fait partie de la tradition.

Porter en soi de jour en jour les expériences agréables de la veille, voilà ce qu'est la tradition.

QUESTION DE A : Et aussi la joie.

KRISHNAMURTI : Dès l'instant où vous réduisez la chose au plaisir, c'est fini.

QUESTION DE A : N'y a-t-il que le plaisir et la souffrance, ou bien y a-t-il encore autre chose dans le connu ?

KRISHNAMURTI : Nous ne pouvons pas répondre, à moins de comprendre la souffrance, le plaisir et le savoir.

Les professionnels ont été aveugles et ils ont rendu des millions de gens aveugles comme eux. C'est monstrueux ! Ce pays tout entier, et les pays chrétiens, c'est la même chose partout.

La question suivante surgit : les cellules cérébrales sont-elles capables de fonctionner à un certain niveau, dans une objectivité complète, selon un savoir sain, sans qu'intervienne le principe du plaisir, le plaisir que donnent le prestige, la situation sociale, etc ? Peuvent-elles également se rendre compte que la liberté ne se trouve pas dans le savoir ? La vision même de ce fait est liberté. Et comment cela se produit-il ?

QUESTION DE J : Un point encore. Quand la pensée a soif de mourir, elle se perpétue néanmoins.

KRISHNAMURTI : Et quelle serait la réponse du professionnel à cette question ? Pourquoi la pensée se cramponne-t-elle ?

QUESTION DE J : Je suis dans l'état de samadhi, et je reviens.

KRISHNAMURTI : C'est sans intérêt. Le cerveau se voit-il comme étant le réceptacle du savoir ? Le conçoit-il par lui-même - non pas comme une notion surimposée, mais voit-il lucidement que le mal commence dès qu'entre en jeu le principe du plaisir ? C'est alors qu'il y a peur, violence, agressivité et tout le reste.

QUESTION DE A : Quand le champ du connu est déformé par le plaisir et la souffrance, c'est alors que commence tout le mal.

KRISHNAMURTI : Pourquoi les traditionalistes, les professionnels, les Ecritures, les chefs spirituels n'ont-ils pas vu tout cela ? Est-ce parce que l'autorité avait une telle importance - l'autorité de la Gita, de l'expérience, des Ecritures ? Pourquoi n'ont-ils pas vu ? Parce que l'homme est le résultat de tout cela. Et vous avez celui qui dit : « Moi, j'ai lu la Gita, je suis une autorité ! » Une autorité de quoi ? Une autorité sur les paroles de quelqu'un d'autre, sur le savoir encore ?

QUESTION DE A : On peut connaître les différents systèmes sans y entrer. La tradition vous apporte cependant bien une certaine clarté. Nous savons comment les professionnels ont travaillé, et vous comment vous travaillez. Vous dites que le savoir est entièrement une affaire du passé.

KRISHNAMURTI : Evidemment. Si je suis lié à un poteau, je ne peux pas bouger.

QUESTION DE A : Alors pourquoi est-ce que les professionnels ne l'ont pas vu ?

KRISHNAMURTI : Ils désiraient la puissance.

QUESTION DE A : Non, vous ne comprenez pas. Quand vous dites qu'ils voulaient la puissance, ce n'est pas exact.

KRISHNAMURTI : Regardez un peu. Que se passe-t-il en chacun de nous ? Nous voyons quelque chose très clairement pour un instant. Cette perception immédiate est traduite en expérience sous forme de connu. La chose est là. Je l'ai vue. C'est fini. Je n'ai pas besoin de l'emporter avec moi. Et la minute suivante, à nouveau, j'observe.

QUESTION DE J : Pourquoi y a-t-il un observateur ?

KRISHNAMURTI : Regardez. Pourquoi le cerveau tient-il à une continuité du savoir ? Pourquoi le cerveau persiste-t-il dans le savoir multiplié ? Pourquoi est-il tout le temps en train d'ajouter, de multiplier : « J'ai fait cette chose hier », « Comme elle a été gentille » ? Pourquoi est-ce que cela continue et continue sans cesse ?

Voyez, monsieur, le cerveau ne peut pas fonctionner sainement s'il ne se sent pas dans un état de sécurité complète. La sécurité signifie l'ordre. Sans ordre, le cerveau ne peut pas fonctionner, il tombe dans la névrose. Tout comme un enfant, il a besoin d'une sécurité absolue. Quand l'enfant est en sécurité et se sent à son aise, chez lui, il

n'est pas apeuré et il peut devenir un être humain merveilleux. Ainsi le cerveau a besoin de sécurité, et jusqu'à présent il l'a trouvée dans le savoir. C'est la seule condition où il se sente sûr - il lui faut une connaissance acquise à partir du vécu qui puisse lui servir de guide dans le futur.

C'est ainsi qu'il cherche la sécurité et la trouve dans le savoir, dans les croyances, dans une famille.

QUESTION DE A : Les traditionalistes la lui procuraient au moyen du savoir.

KRISHNAMURTI : L'esprit a soif de sécurité. Si le professionnel disait : « Je ne sais pas », il ne serait plus un professionnel.

QUESTION DE A : Mais pourtant, à un certain niveau, la sécurité est indispensable.

KRISHNAMURTI : Il faut nier la Gita, la Bible le gourou, tout. Il faut totalement nier les constructions assemblées par la pensée, les balayer et dire : « Je ne sais pas, je ne sais pas du tout. » Et aussi : « Je ne dirai rien sans le savoir par moi-même, n'accepterai jamais de répéter d'après un autre quoi que ce soit. »

Madras, le 4 janvier 1971

Madras, Inde
le 7 janvier 1971
La nature de l'explosion

QUESTION DE A : Le Bouddha a découvert la cause de la souffrance et, de ce fait, s'en trouva libéré. Vous dites que la cause est effet, et l'effet lui-même cause et vous faites voir aussi que dans cette chaîne de causes et d'effets, il est impossible de s'évader du temps. Même après vous avoir écouté, l'impact de la cause et l'action que nous nous efforçons d'avoir sur elle sont encore partie inhérente à notre pensée Pouvons-nous approfondir cette question ?

KRISHNAMURTI : Quelle est la question ?

QUESTION DE A : Ce serait d'approfondir la validité de 1a séquence cause-effet dans ses rapports avec 1a compréhension.

KRISHNAMURTI : Quelle est l'attitude de l'esprit qui explore ? N'est-ce pas ce qui importe plutôt que l'exploration elle-même ? Vous dites que toute action comporte une cause, et que cette cause influe sur l'action, que, faute de comprendre la cause, faites ce que bon vous semble avec l'action, celle-ci sera te jours limitée. Alors, dites-vous, explorez la cause, comprenez-la, et ainsi l'action subira une mutation.

Je ne connais pas la cause de mon action. Il se peut qu'il y ait des causes évidentes, et d'autres que l'esprit conscient ne peut découvrir. Je peux saisir les causes superficielles de l'action, mais elles ont des racines très profondes dans les recoins cachés de mon être.

Eh bien, l'esprit conscient peut-il non seulement examiner ce qui est en surface, mais encore mettre à découvert le plus profond ? Peut-il jamais porter le regard dans ces couches profondes ? Et comment se situe celui qui se livre à une telle exploration ? Ces trois questions sont importantes. Autrement, il est tout à fait vain de découvrir la cause.

QUESTION DE R : On explore quand on ne sait pas.

KRISHNAMURTI : Nous avons demandé tout d'abord quelle est la qualité d'un esprit qui est en train d'explorer. Qu'est-ce qu'explorer - qu'il s'agisse des causes superficielles ou de celles qui sont si profondément cachées ? Donc, avant de commencer, il me faut découvrir quelle est la disposition de l'esprit qui explore. Vous dites que le Bouddha a dit ceci, quelqu'un d'autre a dit cela, et ainsi de suite, mais comment se définit la qualité de l'esprit qui possède la capacité d'explorer ? Quel est ce « je » qui explore ? Est-il déformé, myope, presbyte ? Il me faut voir quelle est la qualité de cet esprit qui regarde le tapis, par exemple, avant que je ne puisse voir quoi que ce soit. Il est évident que cet esprit doit être libre. Le vôtre est-il libéré de toute conclusion préalable ? Autrement, vous êtes incapable d'explorer.

QUESTION DE A : Il y a en nous des postulats non déclarés, et nous les voyons et les abandonnons.

KRISHNAMURTI : Ce que vous faites, c'est analyser. Vous analysez pas à pas. Quand vous analysez, que se passe-t-il ? Il y a l'analyste et la chose analysée. L'analyste doit être extrêmement clairvoyant, et si son analyse est d'aucune façon défor-

mée, elle est sans valeur. Le processus analytique intellectuel exige du temps. Quand, en fin de compte, vous avez enquêté par ce procédé analytique, en y mettant le temps, d'autres facteurs sont intervenus qui déforment la cause. Par conséquent, cette voie de l'analyse est complètement fausse. Il faut donc y renoncer, se dégager complètement de l'analyse.

QUESTION DE J : Je me sens plongé dans la confusion.

KRISHNAMURTI : Oui, c'est un fait que nous sommes dans la confusion. Nous ne savons que faire et nous nous mettons à analyser.

QUESTION DE A : Pour nous, le processus de l'analyse est une chose concrète. Vous dites que pendant que nous agissons sur la cause, d'autres facteurs interviennent ; est-ce que cela signifie que l'analyse du problème perd toute validité ?

KRISHNAMURTI : Je crois que tout le processus est faux. Ce qui est en question, c'est cette action qui se construit par une série d'examens analytiques, d'éléments impliqués par l'analyse et où le temps intervient toujours. Arrivé au moment où je pense avoir trouvé ce que je cherchais, je suis épuisé, mort. Il est difficile, au moyen de l'esprit conscient, d'analyser, d'examiner les niveaux cachés. Et j'ai le sentiment que ce processus intellectuel est faux dans sa totalité. Je le dis sans aucune irrévérence.

QUESTION DE A : Mais c'est le seul outil dont nous disposions - l'intellect comme moyen d'investigation. L'intellect est-il capable d'examen, sauf s'il s'agit de collecter, de se remémorer, de prévoir, d'analyser ? Il est apte à ces opérations-là ; il n'est qu'un fragment. Par conséquent, l'examen d'un problème conduit par un fragment ne peut entraîner qu'une compréhension fragmentaire. Que pouvons-nous faire ?

QUESTION DE R : Je ne peux rien faire.

KRISHNAMURTI : Vous affirmez que l'intellect est le seul instrument dont nous disposions et qui soit susceptible d'examiner. En est-il ainsi ? L'intellect a-t-il la faculté d'examiner, ou bien n'est-il capable que d'un examen partiel ? Je vois la vérité de cette affirmation. Ce n'est pas une conclusion, ce n'est pas une opinion, mais bien le fait que l'intellect n'étant que partiel, il ne peut examiner que partiellement, et par conséquent, ayant constaté cela, je ne vais plus l'utiliser comme moyen.

QUESTION DE A : Un tel esprit peut très bien tomber dans la croyance. Vous dites que l'esprit sent cet état de choses. Mais quand il se détourne superficiellement de l'analyse, il tombe dans d'autres pièges - donc cela doit être fait au moyen de l'intellect, mais avec la plus extrême rigueur.

KRISHNAMURTI : L'analyse n'est pas ce qui convient.

QUESTION DE A : Alors, quel instrument nous permet d'explorer ? Il faut que notre raison soit d'accord avec ce que vous dites.

QUESTION DE R : Vous parvenez grâce à une voie qui n'est pas celle de l'analyse. Ce qui nous paraît logique.

KRISHNAMURTI : Je vous dis que l'analyse ne peut pas être la voie de la compréhension. Je vous donne les séquences logiques du raisonnement. Mais ce n'est là qu'une explication. Pourquoi ne voyez-vous pas cette vérité, que l'analyse ne vous conduit à rien ?

QUESTION DE A : Quand vous dites : « J'examine et je constate telle chose », c'est de la pure logique.

KRISHNAMURTI : Ce que vous avez fait, c'est d'arriver à une conclusion grâce à la logique, mais nous ne parlons pas de logique. C'est la logique qui vous a conduit à l'analyse. Survient quelqu'un qui vous dit que votre logique est fausse, parce que votre

logique est le fait de l'intellect, qui est partiel, et l'examen partiel n'est pas un examen du tout.

QUESTION DE A : C'est une analyse fragmentaire.

KRISHNAMURTI : C'est comme si je disais que j'aime ma femme partiellement.

QUESTION DE A : Dans son effort pour comprendre l'environnement, la nature, les phénomènes extérieurs, l'homme a élaboré certains instruments, et ici encore nous prétendons nous servir des mêmes instruments ; mais ils sont inadéquats.

KRISHNAMURTI : Ils ne sont pas adéquats. Le processus de l'analyse implique du temps. De ce fait, il est nécessairement partiel. Ce qui est partiel est le produit de l'intellect, parce que l'intellect fait partie de la structure totale.

QUESTION DE A : Mais quel est l'instrument qui conduit l'exploration quand vous posez la question ? Quand nous posons la question, nous retournons à l'intellect.

KRISHNAMURTI : Vous avez commencé par dire que c'est le seul instrument par lequel nous pouvons explorer. Je dis que l'intellect étant partiel, votre examen sera boiteux, et donc sans aucune valeur.

QUESTION DE A : Il est très clair que le mental est fragmentaire et incapable de voir ; il travaille dans les ornières de l'habitude.

KRISHNAMURTI : A. a commencé par parler de la cause-effet, de l'effet-cause. Ce sont là des processus analytiques. L'analyse implique le temps, et la présence de l'analyste et de la chose analysée. L'analyste devrait être exempt de tous les agrégats du passé, autrement il ne peut analyser. Comme il est incapable de s'affranchir du passé, l'analyse n'est pas valable. Ayant vu cela, je dis que pour moi c'en est fini de l'analyse. Et par conséquent je cherche une autre façon de m'y prendre.

QUESTION DE A : C'est résumer au plus bref - par la logique même, la logique est effacée.

KRISHNAMURTI : Je vois que l'analyse n'est pas le procédé adéquat. Cette constatation libère complètement l'esprit d'un processus faux. Ainsi, mon esprit a beaucoup plus de vitalité. C'est comme un homme qui marche chargé d'un lourd fardeau, et voilà que le fardeau lui est ôté.

QUESTION DE A : Mais, en ce qui nous concerne, le fardeau revient.

KRISHNAMURTI : Dès l'instant où vous avez perçu qu'une chose est vraie, comment peut-il revenir ? Dès l'instant où vous avez vu qu'un serpent est dangereux, vous ne retournez pas vers le serpent.

QUESTION DE A : Nagarjuna dit : « Si vous voyez ce que je dis en tant que concept, vous en avez fini. »

QUESTION DE J : Mais y a-t-il un autre chemin ?

QUESTION DE A : Vous dites quelque chose. Dès l'instant où vous l'avez dit, l'instrument cesse d'opérer parce que cet instrument ne dira rien de plus.

KRISHNAMURTI : Mais cet instrument est très aigu, très clair, et il s'abstient de toute action qui serait partielle.

QUESTION DE A : Il est en état d'éveil constant, il est capable d'agir.

KRISHNAMURTI : Non, monsieur, tout le processus analytique a pris fin.

QUESTION DE A : Quand nous avons passé par tout cela...

KRISHNAMURTI : Non. Nous n'explorons plus. Je vous fais voir comment vous explorez. Ce que vous avez fait est d'utiliser l'intellect, l'instrument fragmentaire, et

vous avez cru y trouver une réponse complète. Voyez comment l'esprit s'est illusionné, comment il dit : « Tout cela, je l'ai analysé. » Mais il n'a pas vu combien partielle était cette analyse, et par là son absence de validité. L'intellect lui-même a perdu toute valeur en tant qu'instrument, mis à part d'autres facteurs. Je me pose cette question : si l'intellect n'est pas un instrument propre à l'exploration, que se passe-t-il alors ?

QUESTION DE A : On en vient à croire au besoin d'une aide, d'un soutien quelconque, quand on est parvenu à ce point.

KRISHNAMURTI : L'intellect est un instrument fragmentaire, et incapable de comprendre dans sa totalité un mouvement, tel est le fait. Alors, qu'est-ce qu'examiner ? Si l'intellect est incapable d'examiner, quel est l'instrument qui est capable de le faire ? Sankara, Nagarjuna et le Bouddha, que disent-ils là-dessus ? Y en a-t-il un qui rejette l'intellect ?

QUESTION DE A : Ils disent d'explorer avec l'aide de la terra firma.

KRISHNAMURTI : Autrement dit, avec une vitalité incomplète, une énergie fragmentaire, vous prétendez examiner l'énergie globale. Comment est-ce possible ? Pourquoi ont-ils dit cela ?

QUESTION DE R : L'idée védantique est que, grâce à l'intellect, on ne peut pas voir, mais qu'avec le « soi » ou l'atman, qui sont la nature même de la perception, on est capable de voir.

QUESTION DE A : Comme notre esprit a été lourdement conditionné, quand nous rencontrons une aide quelconque, nous nous y cramponnons.

KRISHNAMURTI : Tout ce que nous avons découvert, c'est que l'analyse et la voie que suit l'intellect ne sont pas du tout une exploration. C'est comme si l'on disait : « Je pénètre partiellement dans ce tunnel. » Comment se définit la qualité d'un esprit, où l'intellect n'est pas l'instrument ?

QUESTION DE A : Quand l'intellect est complètement mis de côté, alors l'esprit ne contient plus rien du passé.

KRISHNAMURTI : Mais qui va mettre l'intellect de côté ? Vous voilà revenus au processus dualiste.

QUESTION DE A : Nous voyons que l'intellect est fragmentaire.

KRISHNAMURTI : Et, par conséquent, nous demandons : quelle est la qualité d'un esprit capable d'explorer - l'esprit ne comprenant pas seulement l'intellect, mais aussi le biologique, le physique, les nerfs, l'ensemble, le tout, le complet ? Quelle est cette capacité d'explorer ? Je vois que tout mouvement fragmentaire, étant incomplet, ne mène à rien. Je vois qu'une vision partielle n'est pas une vision du tout, et, par conséquent, c'en est fini avec elle. Tout cela est dépassé.

L'esprit demande alors quelle est la nature d'une perception globale. Seule une telle perception est capable d'examiner. Et il se pourrait qu'il ne soit besoin d'aucun examen, car ce qu'il s'agit d'examiner appartient au champ fragmentaire, la division, l'analyse, l'exploration.

Je demande ce que c'est qu'une perception totale, quelle est la qualité d'une perception globale ?

QUESTION DE A : Aucun mouvement d'aucune sorte ne peut être une perception globale.

KRISHNAMURTI : Qu'est-ce qu'une perception globale ?

QUESTION DE R : Il semblerait qu'il n'y ait pas d'instrument, parce que tout instrument appartient à quelque chose.

KRISHNAMURTI : Quelle est la difficulté ? Quand vous regardez par la fenêtre, que vous voyez ces arbustes, comment regardez-vous ? En général, vous pensez à quelque chose et vous regardez en même temps. Je dis qu'il vous faut regarder, sans plus, c'est tout ; où est la difficulté ? Nous ne regardons jamais. Si je regarde un tableau, je regarde. Je ne dis pas que le peintre est ceci ou cela, que le peintre est meilleur qu'un autre. Je n'applique pas de critère. Je ne recours pas au verbalisme. Nous venons de dire que de regarder d'une façon fragmentaire n'est pas regarder du tout et, par conséquent, mon esprit en a fini avec tout ce qui est fragmentaire, et quand je regarde, je regarde.

QUESTION DE R : Mais le facteur d'habitude a une telle force...

KRISHNAMURTI : L'esprit qui est prisonnier des habitudes est incapable d'explorer. Il nous faut donc examiner l'esprit qui est pris aux pièges de l'habitude, et pas tellement examiner l'exploration. C'est l'habitude qu'il nous faut comprendre. Oubliez tout ce qui est exploration, causalité, analyse, oubliez tout cela. Mais l'esprit est-il capable de comprendre l'habitude ? Regardons de près.

QUESTION DE A : Tout ce que vous pouvez dire à partir du mental est fragmentaire.

KRISHNAMURTI : Voyez la vérité de la chose, et non pas son aspect logique. Vous pourrez avoir recours à la logique plus tard. Ce que vous avez cru être la porte, n'est pas la porte. Vous n'en prendrez pas la direction, une fois que vous l'aurez constaté, mais vous ne le constatez pas.

QUESTION DE R : Quelle est la différence entre la perception et la reconnaissance ? Pour nous, la perception ne se présente jamais que sous forme de reconnaissance.

KRISHNAMURTI : Vous reconnaissez une chose par association. La reconnaissance fait partie de l'habitude d'associer, et ainsi je dis que vous êtes incapable d'explorer avec un esprit qui fonctionne dans l'habitude. Donc, découvrez le mécanisme de l'habitude. Ne vous demandez pas comment examiner, mais découvrez ce qu'est l'habitude.

QUESTION DE A : Les habitudes sont des ornières.

KRISHNAMURTI : Comment les habitudes ont-elles pris naissance ? Voilà la porte. Je vais passer par cette porte. Et maintenant, pourquoi l'esprit prend-il une habitude ? Qu'est-ce qu'une habitude ? Je vais l'analyser. Nous utilisons l'analyse, qui est fragmentaire, qui n'est pas une compréhension totale ; sachant que ce processus est sans valeur, nous continuons à l'utiliser. Pourquoi l'esprit adopte-t-il des habitudes ? Est-ce parce que c'est la façon la plus facile de fonctionner ? Il n'y a pas de friction, je n'ai pas besoin d'y penser.

QUESTION DE A : Je regarde un arbre. Je n'ai pas besoin d'y penser, et malgré cela mon esprit vient me dire que c'est un arbre.

KRISHNAMURTI : C'est par habitude. L'esprit a recours aux habitudes, parce que c'est la façon la plus facile de vivre ; c'est facile de vivre mécaniquement, sexuellement ou de toute autre façon, c'est facile de vivre ainsi. Je peux vivre ma vie sans effort, sans changement, parce que j'y trouve une sécurité complète. Dans l'habitude il n'y a pas d'exploration, de recherche, de question.

QUESTION DE R : Je vis dans le champ de l'habitude.

KRISHNAMURTI : Or, l'habitude ne peut fonctionner que dans un champ très restreint, comme un professeur qui est un expert dans sa spécialité mais fonctionne

dans un champ très étroit ; comme un moine qui vit dans une petite cellule. L'esprit, dans son désir de tranquillité, de dépendance, d'absence de changement, vit dans des moules tout faits. Cela est encore un examen fragmentaire et qui ne libère pas l'esprit des modèles. Alors que faire ?

QUESTION DE A : Ayant constaté cela, sachant qu'une compréhension fragmentaire n'est pas une compréhension, comment l'esprit peut-il se libérer totalement de l'habitude ?

KRISHNAMURTI : Je vais vous le faire voir.

QUESTION DE A : Nous avons examiné l'habitude, mais notre esprit ne s'en extrait pas.

KRISHNAMURTI : Jamais vous ne retournerez vers l'analyse de l'habitude. Vous n'allez plus vous mettre à étudier les causes de l'habitude. Ainsi, l'esprit est libéré du fardeau de l'analyse qui fait partie de l'habitude. Ainsi vous vous en serez débarrassé.

QUESTION DE R : Oui. oui.

KRISHNAMURTI : Non. Ce n'est pas simplement verbal. Il faut que cela disparaisse. L'habitude n'est pas seulement un symptôme ; elle est psychosomatique. Quand nous avons examiné l'habitude comme nous l'avons fait, nous en avons fini.

QUESTION DE A : Mais non. Nous ne sommes pas libérés de l'habitude.

KRISHNAMURTI : Parce que vous continuez d'affirmer que c'est là la porte. Nous avons commencé en disant : « Je sais » ; il y a là un certain sentiment d'arrogance. Vous ne dites pas : « Je veux découvrir. »

Alors, qu'est-ce qu'une perception totale quand l'esprit est libéré de l'habitude ? L'habitude implique des conclusions, des formules, des idées, des principes. Toutes ces choses sont des habitudes. L'habitude est l'essence même de l'observateur.

QUESTION DE R : C'est tout ce que nous savons du « je ».

KRISHNAMURTI : Pour découvrir la solution, je me tourne vers un livre. C'est là que commence le malheur, ce malheur qui a été établi par d'autres personnes, les Sankara, les Bouddha et tous les autres. Je préfère celui-ci, je préfère celui-là, et ainsi de suite, et je ne veux rien lâcher, ce qui fait partie de ma vanité. Je discute. Vous connaissez cette caricature où il est dit : « Mon gourou est plus éclairé que le vôtre. » Et cela va pour à peu près tout. Par conséquent, monsieur, l'humilité est une chose nécessaire. Je ne sais absolument rien et ne veux pas répéter une seule parole au sujet de ce que je n'aurai pas découvert par moi-même. Réellement, je ne veux pas savoir. Cette voie n'est pas la bonne ? je découvrirai. Je ne veux plus rien savoir de plus. C'est tout. La porte que je me figurais comme réelle n'est pas la porte. Que se passe-t-il après ? Je ne me dirige pas dans cette direction, je découvrirai.

Madras, le 7 janvier 1971

Madras, Inde
le 8 janvier 1971
L'ordre et l'idéation

QUESTION DE A : Le plus grand obstacle à la perception, c'est l'idée. Quelle différence y a-t-il entre un fait et l'idée au sujet d'un fait ?

KRISHNAMURTI : Quel est là-dessus le point de vue des professionnels ? Que disent-ils de la perception, de la vision, du fait ?

QUESTION DE R : Selon le Vedanta, la conscience agirait au moyen des organes des sens. Elle aperçoit un objet. La conscience prend la forme de cet objet. Tout comme de l'eau prenant la forme du récipient dans lequel elle se trouve. Telle est la perception.

KRISHNAMURTI : Pour vous, qu'est-ce que la perception, la vision ? Vous voyez une commode, vous en avez l'image, et ainsi vous la reconnaissez. Quand vous regardez ce meuble, en avez-vous déjà une image, ou bien commencez-vous par la vision suivie de l'image, et ensuite vient la reconnaissance ?

QUESTION DE R : L'image surgit instantanément, puis nous la nommons et disons que c'est une commode.

QUESTION DE A : Il y a donc « voir ». et tout de suite après, immédiatement, « nommer ».

KRISHNAMURTI : Donc, ce n'est pas l'image que je vois en premier. Il y a vision, association d'idées, reconnaissance, et enfin dénomination. Je ne commence pas par nommer, ni par l'image. Cela est assez facile à constater. Ce matin, je vous vois. Hier, je vous ai vu, et par conséquent il y a une image de vous. Donc cette image, c'est vous. Existe-t-il une différence entre l'objet physique d'une perception et l'image mentale de cette perception ?

QUESTION DE A : Il y a une différence entre les deux. L'un est simplement l'image d'une forme, comme c'est le cas pour un objet. L'autre est une image engendrée par des réactions qui ne sont pas seulement une forme.

KRISHNAMURTI : Prenons un exemple simple : vous voyez un serpent. Les cellules cérébrales sont conditionnées à l'égard des serpents ; elles savent que tout serpent est dangereux, et selon leur conditionnement elles réagissent. L'enfant qui ne connaît pas le danger ne réagit peut-être pas, mais alors sa mère vient et l'instruit.

La commode, le nom qu'on lui a donné, a formé une image dans les cellules cérébrales. Et ainsi, j'affirme qu'il s'agit d'une commode. Les cellules cérébrales ont été conditionnées par un environnement particulier, et elles nomment cet objet : une commode.

QUESTION DE A : La question c'est, par conséquent, si, avant de voir le fait, il surgit une idée au sujet de ce fait, et si cette idée peut être sans rapport avec le fait ?

KRISHNAMURTI : Voulez-vous dire que quand on se met en colère, alors de nommer ce sentiment a pour effet de renforcer le passé ?

QUESTION DE A : Je rencontre mon frère. Nous nous sommes querellés, et je serai sur mes gardes la prochaine fois que je le rencontrerai. Par conséquent, je suis incapable de le voir vraiment, lui. Je ne vois qu'une idée.

QUESTION DE R : Les cellules cérébrales portent en elles l'image de la blessure reçue.

KRISHNAMURTI : Il y a violence, colère. Au moment même de la colère, on ne la nomme pas. Une seconde plus tard, j'appelle ce sentiment de la colère. Nommer ce sentiment, c'est enregistrer ce fait et renforcer le passé, la mémoire, qui a reconnu ce sentiment comme étant la colère.

QUESTION DE R : Il y a là quelque chose de plus que de simplement nommer.

KRISHNAMURTI : Nous y viendrons plus tard. Il y a une personne et toutes les réactions émotionnelles qui l'accompagnent. On est en colère ; au moment de la colère, on ne nomme pas ? une seconde plus tard, on se met à nommer. Pourquoi nommons-nous ? Pourquoi disons-nous : « Je suis en colère » ? Quel besoin est-il de mettre tout cela en paroles ? Ou bien n'est-ce qu'une habitude, une réaction instantanée ?

QUESTION DE A : C'est un mécanisme de défense qui se met en branle. Le fait même de reconnaître crée une situation où l'on dit : « Je ne veux pas m'abîmer dans un conflit. »

KRISHNAMURTI : C'est un aspect de la chose ? nommer est là un processus d'autodéfense. Pourquoi donne-t-on un nom à une certaine réaction ?

QUESTION DE R : Si on ne le faisait pas, on n'aurait peut-être pas le sentiment d'exister.

QUESTION DE A : Si je ne nommais pas, il n'y aurait en moi aucune continuité.

KRISHNAMURTI : Et pourquoi l'esprit établit-il une continuité ?

QUESTION DE R : Pour avoir le sentiment d'exister.

KRISHNAMURTI : Et qu'est-ce qui existe ? Le sentiment, la colère ? Pourquoi est-il devenu si important de nommer ? Je donne un nom à ma maison, à ma femme, à mon enfant. Nommer ainsi renforce le moi. Si je ne nommais pas, que se passerait-il ? La colère passerait. Quel besoin est-il d'une continuité ? Pourquoi le cerveau, l'esprit agissent-ils dans la continuité ? Pourquoi y a-t-il sans cesse ce processus de verbalisation ?

QUESTION DE A : La verbalisation établit l'existence d'un résidu.

KRISHNAMURTI : Pourquoi agissons-nous ainsi ? C'est peut-être une habitude, une manière de donner une continuité à un sentiment de colère plutôt que de lui permettre de prendre fin. Tout cela indique que l'esprit a besoin d'être occupé. Et maintenant, pourquoi est-ce que l'esprit exige sans cesse d'être occupé par des questions sexuelles, par l'idée de Dieu, par des questions d'argent ? Pourquoi ?

QUESTION DE A : L'esprit en est stimulé d'instant en instant. S'il n'était pas stimulé, il s'endormirait.

KRISHNAMURTI : Vous croyez ? N'est-ce pas plutôt cette occupation qui endort l'esprit ?

QUESTION DE A : Mais pourquoi l'esprit se laisse-t-il aller quand il n'est pas occupé ?

KRISHNAMURTI : Bien au contraire. Dès l'instant où nous commençons à nous demander pourquoi existe cette nécessité d'une occupation quelconque, l'esprit en est déjà vivifié.

QUESTION DE A : Un simple manque d'occupation ne suffit pas.

KRISHNAMURTI : Evidemment, il y a bien des gens qui deviennent de plus en plus mornes, jour après jour sans occupation. Mais je pose la question : pour quoi l'esprit éprouve-t-il le besoin d'être occupé ? Sans occupation, s'endormirait-il ? Ou bien est-ce la peur du vide qui pousse l'esprit à ce besoin d'occupation ?

Ce que je fais, c'est interroger. En enquêtant ainsi mon esprit ne s'endormira point. Et seul l'esprit qui n'est pas occupé est capable d'enquêter. Mais, la plupart d'entre nous prennent des habitudes qui nou empêchent de regarder.

Je suis un hindou, et pour tout le reste de ma vie je resterai un hindou. Vous, vous êtes un musulman, et pendant tout le reste de votre vie vous serez un un musulman. Mais si je me demande pourquoi je suis un hindou, j'ouvre la porte à l'interrogation.

Donc, nommer les choses est peut-être un aspect de cette peur que nous avons de ne pas savoir quoi faire.

QUESTION DE A : Nous avons peur de quitter les rives du connu.

KRISHNAMURTI : Et c'est tout. Donc, l'esprit, les cellules cérébrales sont-ils capables d'observer une réaction nommée colère, mais sans la nommer, et ainsi d'en terminer avec elle ? En se comportant ainsi, il ne s'opère pas de prolongement, et la prochaine fois que cette réaction surgira ? réaction que j'ai nommée « colère » ? elle prendra un sens entièrement différent, un caractère différent.

QUESTION DE A : La difficulté, c'est que nous abordons toujours la colère avec une idée préconçue.

KRISHNAMURTI : Pourquoi possédons-nous des idées, des formules ?

Recommençons du début ? nous connaissons la colère, l'habitude de nommer, les réactions conditionnées. Et maintenant nous voyons que le fait de nommer est un facteur de prolongation de la colère. Je vois, je perçois cette vérité-ci : en donnant un nom, nous donnons une continuité. Et dès lors, je cesse de nommer. Tout comme j'aperçois le danger que représente un serpent et je ne le touche pas, je ne touche pas à cela non plus.

J'ai vu que la désignation du fait prolonge ce que j'ai dénommé « colère », et qu'ainsi je lui donne une durée. J'en ai donc fini avec cette habitude de nommer. Ce qui a pour effet d'entraîner un changement dans la colère.

QUESTION DE R : On dirait qu'au moment où nous sommes capables d'observer la colère, celle-ci disparaît. Et qu'elle existe à l'instant où nous ne sommes plus capables d'observer.

KRISHNAMURTI : Non, il n'en est pas ainsi. Vous m'appelez « un idiot ». Je me mets en colère ; cela ne me plaît pas que vous m'appeliez « idiot ». Cela, je le constate, et je vois comment le fait de donner un nom est illusoire. Et alors, où est la réaction ? Tout se passe dans l'instant même. Au lieu de nommer, il y a cet événement : la colère, et par conséquent il n'y a aucune blessure. A. pose la question de savoir pourquoi nous avons des formules. Nous avons d'abord des idées, et après la perception et l'action.

QUESTION DE A : Au lieu d'un acte de perception, il y a en nous ce profond conditionnement. Tous ces éléments mis ensemble ? le culturel, le sociologique, l'anthropologique ? sont un cadre de références tout proche et qui nous procure un sentiment de sécurité.

KRISHNAMURTI : Pourquoi faites-vous cela, monsieur ?

QUESTION DE R : Nous avons été élevés de cette manière.

KRISHNAMURTI : Ce n'est pas une réponse satisfaisante. Savez-vous pourquoi nous faisons tout cela ? Nous savons qu'au point de vue économique et sociologique, c'est un processus bénéfique. Le tribalisme existe encore. Il a une immense importance. Mais sortez du chemin battu des formules, des modèles d'hindouisme, d'islamisme, et vous verrez ce qui se passera.

Personnellement, je vis sans formules. Et vous, pourquoi en avez-vous ? Tâchez de le découvrir.

Les formules qui sont des modèles vous donnent un sauf-conduit dans vos activités. Nous établissons une directive selon laquelle nous agissons, et là nous trouvons une sécurité.

Donc la peur de l'insécurité doit être une des raisons pour lesquelles nous avons toutes ces formules et ces idées. L'esprit a besoin de certitudes, les cellules cérébrales ne fonctionnent parfaitement que quand elles se sentent complètement en sécurité. Je ne sais pas si vous avez remarqué cela en vous-même. Les cellules cérébrales ne fonctionnent que quand il règne un ordre parfait. Et une formule permet un ordre parfait.

QUESTION DE A : Vous voulez dire que physiologiquement nous avons en nous un désir incorporé d'ordre ?

KRISHNAMURTI : Même physiologiquement, si je n'ai pas un certain type d'ordre, tout mon organisme est en révolte. Un ordre est absolument nécessaire, essentiel. Et des formules sont la façon la plus sûre d'obtenir un état d'ordre.

N'avez-vous pas remarqué qu'avant de vous endormir, les cellules cérébrales établissent un état d'ordre : « Je n'aurais pas dû faire ceci, je n'aurais pas dû dire cela » ? Et si, quand vous vous endormez, vous n'avez pas établi un certain ordre, le cerveau établit son ordre à lui. Tout cela, ce sont des faits.

Les cellules cérébrales exigent un ordre qui. pour elles, est une sécurité. Et les formules sont une des façons les plus sûres de diriger sa vie sans désordre.

Il y a beaucoup plus de sécurité si l'on suit le système d'un gourou. Des formules sont nécessaires pour un esprit qui exige de l'ordre, qui espère en trouver. Que se passe-t-il ?

L'esprit espère trouver de l'ordre dans des pratiques tribales ? la tribu brahmane, la tribu hindoue, la tribu nationale ? et si vous sortez de là il y a danger. Ainsi, se nommer soi-même comme étant un hindou, c'est se sécuriser. Appartenir à Jéhovah, c'est être traité comme quelqu'un qui appartient à ce groupe. Tant que j'appartiens à une secte, à un gourou, je suis en sécurité. Et alors, que se passe-t-il quand vous avez vos formules et que moi j'ai les miennes ? que je suis un hindou et vous un musulman ? Il y a un état de division et, par conséquent, d'insécurité.

Or, les cellules cérébrales exigent de l'ordre, de la sécurité. Autrement, elles ne peuvent pas fonctionner convenablement ; elles utilisent des formules comme un moyen d'obtenir de l'ordre, mais en cherchant l'ordre par des formules elles engendrent des divisions et du désordre. Si, une fois, j'aperçois le vrai danger, que se passe-t-il ? Alors je ne recherche plus la sécurité dans les formules, alors je me demande s'il existe une sécurité dans d'autres domaines, et même si la sécurité absolue est une chose qui existe.

QUESTION DE A : Mais le cerveau a besoin de sécurité.

KRISHNAMURTI : Le cerveau a besoin d'ordre.

QUESTION DE A : Mais l'ordre ce n'est pas nécessairement la sécurité.

KRISHNAMURTI : L'ordre c'est la sécurité, l'ordre c'est l'harmonie, mais la recherche même de l'ordre aboutit au désordre !

L'ayant vu clairement, je laisse tomber toutes les formules. Je ne suis plus un hindou, un bouddhiste, un musulman. Laissez définitivement tout cela. Cet abandon est intelligence. Et en le faisant, l'esprit s'ouvre à la plus vive intelligence.

Or, l'intelligence est ordre. Je ne sais pas si vous le voyez ?

Quand l'esprit est éclairé, il y a ordre. Par conséquent, le cerveau peut alors fonctionner de façon parfaite. Et toutes les relations prennent un sens entièrement différent.

Les cellules cérébrales recherchent l'ordre à travers le désordre. Elles ne voient pas la nature du désordre. Elles ne comprennent pas ce qu'est le désordre. Mais quand sont rejetés l'esprit tribal, les formules, dans ce rejet réside l'intelligence, et cette intelligence est ordre.

Madras, le 8 janvier 1971

Madras, Inde
le 11 janvier 1971
L'objet, le savoir et la perception

QUESTION DE A : Je crois que nous devrions approfondir la question de la perception de la beauté. Vous avez dit l'autre jour que notre tradition a négligé tout le domaine de la beauté.

KRISHNAMURTI : Donc, quelle est la question ? Qu'est-ce que la beauté ? Vous voulez dire la perception d'abord, et ensuite la beauté ? Assurément, il n'y a pas perception et beauté, mais perception. Quelle est l'approche traditionnelle de cette question ?

QUESTION DE R : Une des sources de notre tradition affirme que la beauté est le sentiment de bonheur qui surgit quand prennent fin le désir et la soif d'expérience.

KRISHNAMURTI : Sommes-nous devant une théorie ou une réalité ?

QUESTION DE R : L'auteur a exprimé ce qu'il avait ressenti ; ses écrits sont très anciens, et il n'en subsiste que des fragments.

QUESTION DE A : Kalidasa affirme que l'expérience de la beauté est chose nouvelle à chaque instant.

QUESTION DE R : Et en Grèce et en Inde existait ce sentiment que les perceptions suprêmes sont les perceptions de beauté, de vérité et de bien.

KRISHNAMURTI : Nous proposons-nous de discuter de la beauté ou de la perception ? Nous allons discuter de la perception. Comment est-elle abordée traditionnellement ?

QUESTION DE R : Les traditionalistes en parlent longuement et selon des points de vue nombreux et contradictoires.

QUESTION DE A : La perception est nommée pratyaksham. Elle consiste à voir la nature en soi des choses, leur qualité essentielle.

KRISHNAMURTI : Voir l'essence d'une chose, c'est la perception, c'est bien cela ? Je ne parle pas de ce que vous voyez, mais de l'acte de voir. Parlent-ils de l'acte de voir et non pas de ce qui est vu ?

QUESTION DE R : Ils parlent de ce qui est un savoir valable et de ce qui est un savoir non valable.

KRISHNAMURTI : La vision est une chose, et voir un objet en est une autre. De quoi parlent-ils ? Du voir en lui-même, ou de voir quelque objet ?

QUESTION DE A : Je crois que c'est plutôt du voir. Ils sont préoccupés par le danger constant de voir faux.

KRISHNAMURTI : Non. Nous ne parlons pas de voir faux ou juste, mais de ce qu'est la perception : non pas ce que vous voyez ? la chaise, la corde ou le serpent.

QUESTION DE A : Y a-t-il une différence entre voir et savoir ?

KRISHNAMURTI : Voir au moyen du savoir l'objet, l'image, le symbole, et voir ? l'acte en soi ? cela diffère entièrement. Que disent-ils à ce sujet ?

QUESTION DE R : Ils n'en discutent pas de cette façon-là.

KRISHNAMURTI : La faim est une chose qui existe en elle-même : elle est sans rapport avec les aliments. Vous prenez des aliments parce que vous avez faim, mais la nature de la faim, c'est la faim.

Pour vous, qu'est-ce que voir ou percevoir ? L'intérêt n'est pas dans l'objet à voir, mais quelle est la qualité d'un esprit qui perçoit ? Voir un objet avec les yeux, c'est une chose ; voir avec son savoir, c'en est une autre. Ce dont je parle, c'est de la vision elle-même. Existe-t-il une vision sans qu'il y ait savoir, sans qu'il y ait objet ? Je vois cette armoire. Ce fait s'accompagne du mot et du savoir, le mot qui la désigne étant lié à l'idée de l'armoire. Existe-t-il une vision sans l'image, sans l'objet ? D'une part, voir un objet à travers son savoir, à travers l'image, le symbole, le mot, l'intellect ; et, d'autre part, une vision sans savoir et sans image, une vision sans lien d'objet.

QUESTION DE A : Qu'est-ce que voir sans objet ? On peut voir sans le moyen du savoir. Comme vous le dites, il y a l'armoire sans l'image que j'en ai, mais je sais tout de même que c'est une armoire ? cela veut dire que c'est un objet.

KRISHNAMURTI : Il y a là un arbrisseau, et que je le voie ou non il deviendra un arbre. C'est indépendant de ma vision. Je peux l'appeler un manguier et, par conséquent, l'associer avec l'espèce des manguiers, et le manguier poussera, même si je ne le vois pas.

QUESTION DE R : Son existence n'a aucun rapport avec la vision...

QUESTION DE A : L'objet existe sans que nous le voyions, mais une telle perception peut exister aussi sans qu'il y ait objet.

KRISHNAMURTI : Cet arbre continue d'exister.

QUESTION DE A : Dans la méditation bouddhiste, ils se sont référés au ciel pour parler d'une perception sans objet. Le ciel est un objet, et pourtant il ne l'est pas...

KRISHNAMURTI : Le sens du mot « perception » donné dans le dictionnaire signifie « devenir conscient de, saisir ». Autrement dit, vous voyez l'armoire, et vous avez d'elle un préconcept ? ce n'est pas de la perception. Existe-t-il un voir sans préconcept ? Seul un esprit qui ne renferme aucune conclusion, celui-là seul est capable de voir. Tout autre ne le peut pas. Si j'ai une connaissance préalable de cette armoire, mon esprit l'identifie comme telle. Regarder l'objet sans qu'il y ait une accumulation préalable de préjugés ou de blessures, c'est vraiment le regarder. Si j'ai conservé des blessures, des souvenirs, de la souffrance, du plaisir ou du déplaisir, alors je n'ai pas regardé.

Existe-t-il un regard sans objet, sans la connaissance de l'objet ? Mais évidemment que cela existe.

Etes-vous capable de regarder cet arbre sans la connaissance que vous en avez, sans l'image, le symbole et tout ce qui s'ensuit ? Regardez.

Quelqu'un est venu me voir. C'était un directeur de cinéma. Il m'a décrit comment il avait pris du L.S.D. ; toutes ses réactions avaient été enregistrées sur bandes magnétiques. Il était assis dans un fauteuil et attendait les effets. Il n'arriva rien. Il attendit encore et changea un peu de position. Immédiatement, l'espace qui le séparait de l'objet disparut. Avant, l'observateur était conscient d'un espace entre lui-même et l'objet qu'il contemplait, et qui se trouvait être une fleur. Dès l'instant où l'espace disparut, ce n'était plus la fleur, c'était quelque chose d'extraordinaire. Tel fut, pour lui, l'effet de la drogue. Mais ici, il s'agit de quelque chose de différent. L'observateur est

celui qui détient le savoir, et c'est ce savoir qui reconnaît l'armoire. C'est l'observateur qui la voit.

Voyez bien d'abord ce qui se passe. L'observateur, avec son savoir, reconnaît l'objet. Reconnaître implique un savoir préalable. Donc, l'observateur est savoir en tant que passé. Et maintenant, nous demandons : existe-t-il une perception sans qu'il y ait l'observateur, c'est-à-dire sans un savoir qui est le passé ? La perception en elle-même, et non pas en vue, ou au sujet de quelque chose.

QUESTION DE R : Si la connaissance du passé n'est pas là, l'observateur n'y est pas. Si l'observateur n'est pas présent, la connaissance du passé n'est pas présente.

KRISHNAMURTI : Par conséquent, il est possible de voir sans qu'existe l'observateur. Je dis : possible. Mais la possibilité devient une théorie, et nous ne devrions pas nous occuper de théories, mais constater que l'observateur est le résidu du passé. L'observateur ne peut donc absolument pas voir. Il ne peut voir qu'à travers l'écran du passé. Et sa vision est partielle. S'il doit y avoir perception, l'observateur ne doit pas être présent. Est-ce possible ?

QUESTION DE R : Et que se passe-t-il dans le cas de l'artiste ? Très évidemment, la sienne est une perception qui dépasse la perception ordinaire, la nôtre.

KRISHNAMURTI : Une minute ! La perception vient-elle de l'intellect ?

QUESTION DE R : Non. L'intellect est affaire du passé.

KRISHNAMURTI : Alors, il ne s'agit pas de la vision d'un artiste ou d'un non-artiste, mais d'une vision dégagée du passé. Tel est véritablement le problème. L'artiste peut parfois, pendant un instant, voir sans le passé, mais immédiatement il traduit l'événement dans le temps.

QUESTION DE R : Mais c'est une perception momentanée.

KRISHNAMURTI : Y a-t-il un acte de perception où l'observateur soit absent ? L'acte implique ici une action immédiate, et non pas une action continue. Et le mot « agir » lui-même signifie : « faire » et non pas « ayant fait » ou « se proposer de faire ». La perception est un acte qui ne s'exerce pas en fonction du savoir et dont l'acteur ne s'appuie pas sur le connu.

Ainsi, les professionnels ne sont pas véritablement préoccupés de l'action, n'est-ce pas ? Ils sont préoccupés de leur savoir suivi d'action. Vous êtes d'accord ?

QUESTION DE R : Je n'en sais rien. Il y a des textes où il est dit que la perception de la beauté, c'est le moment où le temps, le nom, la forme et l'espace n'existent pas.

KRISHNAMURTI : Nous ne parlons pas de la beauté. Perception implique action. Je sais ce que c'est qu'une action quand c'est l'observateur qui agit. L'observateur, après avoir appris un certain langage, une certaine technique, ayant acquis un certain savoir, agit.

QUESTION DE A : La perception signifie-t-elle un contact direct entre l'organe sensoriel et l'objet ?

QUESTION DE R : Les traditionalistes parlent de la perception immédiate et de la perception médiate. La perception médiate passe par un instrument, un médium, tandis que la perception immédiate ne requiert pas l'organe sensoriel avec lequel on voit. Peut-être que la perception immédiate se rapproche plus de ce dont vous parlez.

KRISHNAMURTI : La perception liée au savoir et à l'action est issue du passé. Voilà une chose. La perception-action en est une autre.

QUESTION DE A : La perception elle-même est action, ainsi le temps n'intervient pas.

KRISHNAMURTI : L'intervalle de temps prend fin entre l'action et le savoir, celui-ci étant l'observateur. Ce savoir et cette action-là sont liés par le temps, l'autre ne l'est pas. Cela est devenu tout à fait clair.

A présent, qu'est-ce que la beauté dans ses rapports avec la perception ?

QUESTION DE R : C'est la fin du désir d'expériences ; c'est là du moins ce que disent les traditionalistes.

KRISHNAMURTI : La vision de la beauté, de la bonté, de l'amour, de la vérité, mettez tout cela de côté.

Alors comment définir la beauté ? Quel est l'élément nécessaire à la perception de la beauté ?

QUESTION DE R : Ce n'est pas la pure et simple perception, parce que la perception peut s'appliquer à n'importe quoi, même à des choses qui ne sont pas belles.

KRISHNAMURTI : Ne faites pas intervenir ce qui est laid. La perception est action, percevoir c'est agir. Restons-en là. Nous parlons de la beauté. Vous avez énoncé ce que les professionnels en ont dit. Et maintenant oublions ce qu'ont dit les autres. Qu'est-ce que la beauté ? Je me propose de le découvrir. Nous disons qu'un bâtiment est beau, qu'un poème est beau, qu'une femme est belle. Le sentiment d'une certaine qualité, telle est la beauté ? l'expression qui en est faite devenant le moyen de sa reconnaissance. Je regarde un bâtiment et je dis qu'il est merveilleux. C'est à travers l'objet que nous reconnaissons la beauté.

Il existe différentes expressions de la beauté. Et ainsi c'est par l'œ?uvre, l'objet, que nous l'identifions. Maintenant, mettons cela de côté. La beauté n'est pas l'expression. La beauté n'est pas l'objet. Alors qu'est-elle ? Est-ce qu'elle existe dans celui qui contemple ? Celui qui contemple est l'observateur. L'observateur avec le connu, le passé, reconnaît quelque chose comme étant beau, parce que sa culture lui a dit que cette chose est belle et l'a conditionné. Je rejette l'expression. Je rejette l'objet créé et je rejette celui qui perçoit la beauté dans l'objet. Tout cela est mis de côté ; quelle est alors la qualité de l'esprit qui agit ainsi ? J'ai rejeté tout ce que l'homme a pu dire au sujet de la beauté, ayant constaté qu'elle n'existe dans aucune des paroles prononcées. Qu'est-il arrivé à un esprit qui a rejeté la pensée, cette pensée qui a créé l'objet ? Quelle est la qualité distinctive de celui qui s'est défait de toutes les structures créées par l'homme ayant déclaré que ceci est beau, que cela ne l'est pas ?

Très évidemment, cet esprit est hautement sensitif, parce que auparavant il était chargé d'un fardeau, et que maintenant il en est allégé. Il est sensitif, éveillé, en alerte.

QUESTION DE R : Mais vous avez dit que vous avez rejeté l'objet et la pensée qui a créé l'objet.

QUESTION DE A : La pensée, c'est le savoir.

KRISHNAMURTI : La pensée est le savoir. Ce savoir accumulé grâce à la culture qui a dit que la beauté est ceci ou cela. La pensée est la réaction de la mémoire qui a créé l'objet. Or, j'ai rejeté tout ensemble, l'idée de la beauté en tant que vérité, bonté, amour. Percevoir tout cela est action, et l'action consiste à rejeter, non pas à dire : « Je rejette. » Elle est l'acte même du rejet.

L'esprit maintenant est libre. La liberté n'est pas libération de quelque chose, c'est liberté tout court. Que se passe-t-il alors ? L'esprit est libre, hautement sensitif, il n'est plus alourdi par le fardeau du passé. Autrement dit, dans un tel esprit, il n'y a plus d'observateur du tout. Il n'y a plus de « moi » qui observe, car celui-ci n'est que très, très limité. Le « moi » est l'observateur, le « moi » est le passé.

Voyons ce que nous avons fait. Il y a l'objet, le savoir, la perception ; c'est le savoir qui nous permet de reconnaître l'objet ; et nous posons la question suivante : existe-t-il une perception sans savoir, sans observateur ? Alors nous rejetons les deux, l'objet et le savoir. Le fait de percevoir comprend l'action qui consiste à rejeter.

Encore une fois, nous demandons : qu'est-ce que la beauté ? En général, nous associons la beauté avec son objet ? un objet créé par la pensée, le sentiment, la réflexion. Et cela, nous l'éliminons.

Je me demande alors quelle est la qualité de l'esprit qui a tout rejeté. Il est véritablement libre. Cette liberté est celle d'un esprit parfaitement sensible. Dans son action, il a donné naissance à sa propre sensibilité, une sensibilité que ne régit aucun centre, aucun observateur, une sensibilité intemporelle ? un état d'intensité, de passion.

QUESTION DE R : Quand l'objet et le savoir de cet objet sont absents, il n'y a pas de foyer.

KRISHNAMURTI : Ne faites pas appel à ce mot « foyer ». L'esprit, ayant rejeté ce qu' « il n'est pas », est libre. L'acte par lequel est perçu ce qu' « il n'est pas » a libéré l'esprit. L'esprit est libre. On ne dit pas qu'il est libre de quelque chose, libéré de l'objet, il est libre.

QUESTION DE A : C'est par un acte simultané et instantané que l'on perçoit et rejette tout ce qu'on sait.

KRISHNAMURTI : Telle est la liberté. L'acte de percevoir a fait naître une liberté qui n'est pas une libération de quelque chose. Quand l'esprit est ainsi sensible, il n'y a pas de centre, il n'y a pas de « moi », il y a l'abandon total du soi en tant qu'observateur. Dès lors, l'esprit est plein d'énergie parce qu'il n'est plus retenu dans la division de la souffrance, de la douleur et du plaisir. Il est intensément passionné, et cet esprit là est capable de voir ce qui est beau.

Je vois quelque chose : la souffrance est une activité partielle de l'énergie, c'est une énergie fragmentée.

L'énergie est plaisir, l'énergie est douleur. Aller à son bureau, apprendre, tout cela est énergie. Les êtres humains ont divisé cette énergie, l'ont fragmentée. Tout est une part, un fragment d'autres et divers fragments d'énergie. Quand il n'y a pas d'activité fragmentaire, il y a une focalisation, un rassemblement total de l'énergie. Je hais une personne et j'en aime une autre. Dans les deux cas, il y a énergie ? une énergie fragmentaire qui agit dans des directions opposées ? ce qui engendre le conflit. La souffrance est une forme d'énergie, un fragment que nous appelons « souffrance », et ainsi toutes nos manières de vivre sont fragmentées, chacune en lutte avec les autres. Quand il y a un tout harmonieux, cette énergie est passion. L'esprit qui est libre, sensible, où le « moi » en tant que passé est complètement dissous, un tel esprit est plein d'énergie, de passion, et c'est cela la beauté.

Madras, le 11 janvier 1971

Madras, Inde
le 14 janvier 1971
L'énergie et la fragmentation

QUESTION DE A : Après avoir écouté votre conférence hier, j'en viens à me demander ce que signifie l'énergie. Quand j'observe tous les champs de mon activité, je constate que je ne connais qu'une énergie fragmentaire et ne sais même pas de quoi vous parlez.

KRISHNAMURTI : Il y a l'énergie physique, l'énergie intellectuelle, l'énergie émotionnelle, il y a l'énergie issue de la colère et de l'avidité ; toutes sont différentes formes d'énergie comme l'énergie humaine et l'énergie cosmique. Elles sont divisées, mais toutes sont l'énergie. Selon la tradition, il est dit que l'énergie sexuelle doit être maîtrisée.

QUESTION DE A : Les traditionalistes affirment qu'à moins de mettre un point d'arrêt à toutes les dissipations de l'énergie, jamais on ne pourra connaître l'« autre ». Mais il ne semble pas qu'il en soit ainsi. Entre la suppression et cette négation dont vous parlez, il n'y a aucun rapport. La vérité est ceci : je connais seulement l'énergie fragmentaire.

KRISHNAMURTI : C'est peut-être l'approche traditionnelle qui nous maintient dans un certain modèle, dans cette énergie fragmentaire.

QUESTION DE A : C'est peut-être parce que toutes les formes d'énergie que nous connaissons sont destructrices. Notre énergie intellectuelle engendre des systèmes et des modèles. Notre énergie émotionnelle est une réaction contre les individus.

KRISHNAMURTI : Hier, l'orateur n'a-t-il pas dit que toute forme d'énergie jaillit d'une source unique d'énergie ?

QUESTION DE A : Mais ce que vous dites vient d'une source différente. D'après vous, la fonction de l'intellect consiste à voir que l'intellect lui-même est fragmentaire, et par conséquent inadéquat.

Constater sa propre insuffisance, c'est la suprême vérité dont l'intellect soit capable. C'est seulement quand on en arrive à ce point que l' « autre » peut se manifester. Mais tout ce que nous semblons connaître, c'est le fragmentaire, et vous, vous parlez d'autre chose.

KRISHNAMURTI : Et alors, qu'allez-vous faire ? Comment arrêter cette fragmentation de l'énergie ?

QUESTION DE A : Je ne saurais dire comment, parce que cette démarche, en elle-même, procède du devenir.

KRISHNAMURTI : Alors, que ferez-vous ? Comment les professionnels, les traditionalistes abordent-ils la solution du problème ? Ce problème que nous posent les différentes formes de l'énergie en contradiction les unes avec les autres, et une forme d'énergie qui exerce une sorte de dictature sur les autres en s'efforçant de contrôler et de supprimer. Est-ce en introduisant la notion d'atman ?

QUESTION DE A : C'est sunyata, le Vide, la vacuité. Ayant tout éliminé, il reste le vide, et dans le vide, il y a tout. Est-ce que vous y êtes arrivé spontanément ?

KRISHNAMURTI : Que disent les professionnels ?

QUESTION DE A : Sankara dit : « Acquérez le savoir, le prestige qui l'accompagne, et alors ? Enrichissez-vous, acquérez la puissance qui accompagne les richesses, et alors ? Visitez de nombreux pays, nourrissez et faites vivre vos amis, aidez les pauvres, les malades, baignez-vous dans le Gange, faites d'abondantes charités, répétez des formules de mantra par millions, etc, et alors ? Tout cela n'est d'aucune valeur, à moins d'une " réalisation du soi ". »

Et Sankara finit en disant que seul celui qui découvre que toutes ces formes d'actions faites pour le prestige sont dénuées de sens s'il s'agit de la connaissance de soi, celui-là seul est capable de s'accomplir.

KRISHNAMURTI : Je ne peux pas me figurer que cette question n'ait pas été traitée par les professionnels.

QUESTION DE A : Ils l'appellent chitta et chaitanya. La racine commune de ces deux mots est chit.

Question de N : Chit, c'est la conscience.

QUESTION DE A : Et ces traditionalistes examinent-ils la nature fragmentaire de l'esprit ou bien déclarent-ils que les activités de l'esprit sont irréelles ?

KRISHNAMURTI : Donc, quelle est la question que nous cherchons à discuter, à approfondir ?

QUESTION DE A : Nous ne connaissons de l'énergie que des expressions fragmentaires. Est-il possible de voir le champ dans son entier, ou bien est-ce une question mal posée ?

KRISHNAMURTI : S'il existe un ou plusieurs fragments, quelle est l'entité qui se propose d'observer l'énergie dans sa totalité ? Nos esprits sont-ils tellement conditionnés que nous ne puissions pas rompre avec notre conditionnement ?

QUESTION DE A : Nous sommes à ce point conditionnés.

QUESTION DE R : L'autre jour, pendant la discussion, vous avez dit que si quelqu'un me gifle, je me sens blessé, etc., mais que si à ce moment j'accorde toute mon attention au fait, alors je n'en suis pas blessé. Il n'y a pas enregistrement. Mais le fait est que la réaction est immédiate. Je réagis instantanément à cette atteinte. Comment est-il possible d'accorder une attention complète au moment même ?

KRISHNAMURTI : Quel est le problème ? Jusqu'à présent, je n'ai vu que ce fragment... (Il indique un coin du tapis.) Et vous dites que ce fragment n'existerait pas s'il n'y avait pas un tapis entier. Il y a ce petit morceau de tapis qui est une partie de ce tapis tout entier. Je dis que dans ce fragment, il y a beaucoup d'autres fragments. Toute ma vie s'est passée à observer le fragment. Et vous survenez et vous me dites que cela fait partie d'un tout et n'aurait pas d'existence si le tout n'existait pas ais je suis incapable de détacher mes yeux du fragment. Je suis d'accord que le fragment ne peut exister que parce qu'existe le tapis tout entier, mais jamais jamais je n'ai regardé le tapis tout entier. Jamais je n'ai pu m'écarter de ce point de vue. Mon attention a été rivée sur ce petit bout, et je ne sais pas comment détacher mes yeux pour regarder le tapis tout entier. Si j'en suis capable, je vois qu'il n'y a aucune contradiction, aucune dualité. Mais si je dis qu'il faut que je supprime le fragment afin de voir le tout, la dualité est là.

QUESTION DE R : Intellectuellement, c'est très clair.

KRISHNAMURTI : C'est un très bon exercice. Alors que faites-vous ? L'intellect aussi est un fragment - un de ceux compris dans le tapis. Je ne regarde toujours pas le tapis. Si c'est l'intellect qui voit, la perception revient se fixer à nouveau sur le fragment.

Tout d'abord, il faut que je comprenne intellectuellement ce qui est dit. C'est une partie du tout. Et tant que la perception est centrée sur le fragment, il n'y a aucune perception de l'entier. Vous dites : « Je le comprends intellectuellement. » C'est que vous vous êtes déjà éloigné. Mais vous voyez aussi que l'intellect lui-même est un fragment. Vous regardez la totalité à partir de différents morceaux.

Donc, niez le fragment.

(Pause)

Voyez-vous, nous avons l'habitude de lire en ligne droite. Ainsi, nous pensons toujours en ligne droite. Si nous avions l'habitude, comme les Chinois, de lire verticalement, alors notre forme de pensée serait différente. Donc, la pensée elle-même est linéaire, ce qui est une forme de fragmentation. Alors, quelle est la question ?

Existe-t-il une perception sans linéarité aucune et, par conséquent, qui soit non fragmentaire ? Comment voyez-vous quelque chose d'une façon totale ? Quelle est la faculté de perception capable de saisir toute la structure de la vie humaine, le champ tout entier d'un seul coup d'?il ?

Regardez. Il y a le champ de la vie tout entier, le physique, l'émotionnel, l'intellectuel, l'existence psychosomatique ; et en tout cela il y a des contradictions diverses - souffrances, anxiétés, culpabilités, ambitions, humilité, orgueil, sexualité ou non-sexualité, Dieu, non-Dieu, communisme ou autre chose... Voilà tout le champ de l'existence.

Et maintenant, comment l'esprit va-t-il saisir la totalité de ce champ ? S'il n'aperçoit pas le champ tout entier, s'il se contente de s'attaquer à un problème, il ne fera qu'engendrer de nouvelles confusions.

QUESTION DE A : Ce qui revient à dire : le déroulement complet, la somme des millénaires qui sont l'histoire de l'homme, le passé tout entier résulte en cela puis meurt. Voilà « ce qui est », sans retour possible. Mais on peut parvenir, même à ce point, sans avoir bougé.

KRISHNAMURTI : Ecoutez tout d'abord. Voilà ce champ de l'existence, tout ce que nous avons décrit. Il y a aussi d'autres éléments. De quelle façon puis-je regarder cette carte tout entière avec tous les petits ponts, les villages, les villes, tout cela d'un seul coup d'?il ? Je ne peux pas m'élever dans un aéroplane. L'atman est un aéroplane inventé par la pensée. Et vous venez et vous me dites : « Regardez, si vous vous efforcez de saisir toute l'existence au moyen d'un seul fragment, vous ne ferez que créer une nouvelle confusion. » Par conséquent, vous me dites : « Voyez la chose dans son ensemble. » Vous dites cela puis vous vous en allez. Et c'est à moi de découvrir. Comment vais-je m'y prendre ? Je ne sais pas ce qu'est cette perception totale. J'en vois la beauté, la logique, l'attitude saine, et je me dis : « Comment vais-je m'y prendre ? »

QUESTION DE A : Il se dégage une très grande intensité, une grande passion ici. On se sent au bord du précipice... Plus rien n'est à la traîne. Tout est présent à cet instant.

KRISHNAMURTI : Ce problème est devant nous. Un bébé qu'on a laissé sur vos genoux. Qu'allez-vous en faire ? Il vous faut répondre. Qu'est-ce qui en vous empêche la perception totale ?

QUESTION DE A : Intellectuellement, je vois que je suis incapable de considérer l'ensemble.

KRISHNAMURTI : Laissez cela. Qu'est-ce qui empêche la perception totale de cette existence complexe et si vaste ? Avez-vous une réponse ? Découvrez par vous-même.

(Pause)

Regardez. Quand j'entre dans cette chambre, un objet frappe ma vue : la splendide couverture de lit. et négligemment je regarde d'autres objets. Je souligne que celui-là est assez beau ; sa couleur, son dessin le rendent très plaisant.

Donc, que s'est-il passé ? Il y a tout ce champ de l'existence. Ma vue s'attache à un seul objet. Qu'est-ce qui fait obstacle à une vision des autres choses - qui fait qu'elles sont éloignées, vagues ? Ecoutez seulement.

QUESTION DE R : L'observateur.

KRISHNAMURTI : Avançons lentement. Cet objet est beau, mais mon observation de l'autre demeure vague. Celui-ci est clair. L'autre est plutôt nébuleux.

Dans ce vaste champ de l'existence, je m'empare d'un seul objet, et le reste recule, devient très vague. Pourquoi un objet unique prend-il une telle importance ? Ou pourquoi la perception s'est-elle centrée sur cet objet-là ? Pourquoi l'?il, pourquoi la perception sont-ils attirés uniquement vers cet objet ?

QUESTION DE R : Parce qu'il est agréable.

KRISHNAMURTI : Ce qui veut dire quoi ? Que le plaisir entre en jeu.

Ce champ tout entier est là, et seul un objet m'attire. Que suis-je en train de faire ? Je traduis tout le champ de l'existence en termes de plaisir. Je pénètre dans cette chambre, regarde cet objet, dis qu'il me plaît, et voilà. Et il y a cette vaste existence, et dans tout cela, la seule chose qui m'attire, c'est de maintenir mon plaisir à tout prix.

QUESTION DE A : Mais, pour la plupart des gens, la vie est une chose douloureuse.

KRISHNAMURTI : Elle est douleur parce que nous pensons en fonction du plaisir. Le plaisir, c'est le principe, c'est l'élément qui m'empêche de voir le tout.

QUESTION DE A : Sankara dit que c'est la crainte de la douleur qui est l'épine dans l'arbuste.

KRISHNAMURTI : Je vois tout ce champ de ma vie uniquement en fonction de la poursuite du plaisir ; l'ensemble des choses, avec toute leur complexité, je le réduis en ne le voyant qu'en fonction du plaisir ou de la volonté de plaisir. Est-ce là ce qui empêche une perception totale ?

QUESTION DE R : C'est très complexe. Voici le fragment qui est partie du tout. Notre attention se porte sur ce fragment. Et ce qui lui accorde de l'attention est encore un fragment. Ce qui en recherche du plaisir est un fragment.

KRISHNAMURTI : Tout cela, nous l'avons déjà dit.

QUESTION DE R : Donc, le plaisir est un fragment.

KRISHNAMURTI : Non, non.

Ce que je veux, c'est le plaisir, à travers toute ma vie, je ne désire rien d'autre : la fortune, le sexe, la situation sociale, le prestige, Dieu, la vertu, les idées - tout étant compris - le plaisir partout à travers tout.

Et ce que je ne vois pas, c'est que le plaisir lui-même est l'épine. Cela, je ne le vois pas. Donc, dans ma perception, il y a un élément directeur, et si c'est cela l'élément directeur, comment puis-je avoir une vision complète du champ créé par le plaisir ? Mon stimulant, c'est le plaisir. Alors, je crée une société capable de me le procurer, et cette société a sa propre morale, et cette morale est toujours basée sur le principe du plaisir.

Comment l'esprit peut-il voir le champ tout entier quand existe uniquement la recherche du plaisir ? Et qu'est-ce qui suscite ce dernier ? Il doit toujours être personnel, il faut qu'il soit le mien et non le vôtre. Je suis prêt à sacrifier mon plaisir à un plaisir plus grand, par exemple un travail collectif, mais c'est toujours le plaisir. Le plaisir est toujours personnel. Voyez donc ce que j'ai fait : toute ma vie s'est muée en mouvement du plaisir.

QUESTION DE A : La valeur de toute chose est le plaisir.

KRISHNAMURTI : Parce que, tant que mon esprit est lancé à la poursuite du plaisir, le mien, comment suis-je capable de voir la totalité ? Il me faut comprendre le plaisir, et non pas le supprimer ou le nier.

Il est donc important d'avoir une vision globale et non particularisée. Or, le particulier existera toujours là où il y a cette recherche du plaisir. Il faut que le plaisir soit compris et non pas éliminé par l'intellect.

QUESTION DE A : Il ne peut pas être retranché.

KRISHNAMURTI : Ce que l'homme a fait, ce que les religions ont enseigné, c'est de prier, de se retrancher du plaisir au moyen de l'intellect. Voyez les tortures endurées par les saints, les bûchers, les mutilations - c'est là la voie traditionnelle. Je saisis donc le facteur central, à savoir que quand une chose prend une importance prépondérante, alors je ne vois pas la totalité de la vie.

Pourquoi y a-t-il cette recherche du plaisir ? Que disent les professionnels à ce sujet ?

QUESTION DE A : Ils disent que tout plaisir conduit à la souffrance. L'homme médite sur la souffrance, mais il n'en est pas moins encore conduit vers la fragmentation - se concentrer sur la souffrance plutôt que sur le plaisir, cela revient au même.

KRISHNAMURTI : Et pourquoi l'homme a-t-il poursuivi le plaisir à tout prix ?

QUESTION DE A : Parce que des besoins biologiques sont très profondément enracinés en nous.

KRISHNAMURTI : Il n'y a pas de mal à cela. Nous avons besoin d'aliments bons et sains, d'un lieu propre pour dormir. Où est le mal ? Mais regardez ce qui se passe. Déjà il me le faut aussi pour demain. Cela veut dire que le besoin biologique d'aujourd'hui a fait place au plaisir de demain. Autrement dit, ma pensée a repris le dessus. Donc, l'élément qu'il s'agit de comprendre, c'est la pensée, et non pas le plaisir.

QUESTION DE A : Nous en sommes arrivés à voir que nous prolongeons le plaisir grâce à notre pensée.

KRISHNAMURTI : Alors, vous avez tout compris. Donc, avant de vous attaquer au plaisir, attaquez-vous à la pensée. Avant de renforcer le plaisir, de le nourrir, découvrez tout d'abord ce que c'est que penser.

QUESTION DE A : C'est le mouvement de la pensée tournée vers le plaisir qui doit être compris.

KRISHNAMURTI : Non, c'est la pensée elle-même qui le nourrit. Qu'ai-je à faire de ma pensée ? Comment m'arrêter de penser à ma vie sexuelle, à ma nourriture ?

QUESTION DE A : Nous avons commencé à parler d'énergie, et maintenant cette énergie est fragmentée.

KRISHNAMURTI : La pensée dans son essence est le créateur des fragments.

La tradition a toujours parlé de supprimer la pensée. Agissez. Oubliez complètement votre action et ne la prolongez pas vers l'avenir.

Madras, le 14 janvier 1971

Madras, Inde
le 16 janvier 1971
La liberté et le champ

QUESTION DE A : Vous disiez que les cellules cérébrales elles-mêmes sont conditionnées par le passé, le passé biologique et historique, et vous avez dit que leur structure pourrait être modifiée. Pourrions-nous approfondir ce sujet ?

KRISHNAMURTI : J'allais justement, ce matin, demander si les professionnels ont jamais parlé des cellules cérébrales.

QUESTION DE R : Les philosophes hindous n'en ont pas parlé.

KRISHNAMURTI : Et pourquoi ? Est-ce parce que quand ils parlent de l'esprit, cela comprend les cellules cérébrales ?

QUESTION DE A : Ils disent que l'esprit, le mental, est matière. Ils ne vont pas plus loin.

KRISHNAMURTI : Tout est enregistré dans les cellules cérébrales. Chaque incident, chaque événement s'imprime dans le cerveau ; on peut observer l'immense nombre d'impressions en soi-même. Et vous demandez comment est-il possible d'aller au-delà, de rendre les cellules cérébrales calmes, silencieuses ?

QUESTION DE A : Normalement, on penserait que le cerveau est un instrument de l'intellect.

KRISHNAMURTI : Ne peut-on pas dire que l'intellect est un instrument du cerveau plutôt que le contraire ?

QUESTION DE A : En est-il ainsi ?

KRISHNAMURTI : Examinons les choses. La faculté de raisonner, de comparer, de peser, de juger, de comprendre, de rechercher, de rationaliser et d'agir, tout cela fait partie de la mémoire. L'intellect formule des idées, et à partir de là il y a action.

QUESTION DE A : Le point de vue matérialiste est que la pensée est au cerveau ce que la bile est au foie ; que la manifestation d'un phénomène résulte du mouvement du non-manifesté. Ce que disent les traditionalistes, c'est que, au moment de la mort, il y a un arrêt complet du cerveau, mais que cette cessation complète laisse pourtant, d'une façon subtile, un résidu.

KRISHNAMURTI : Une pensée ?

QUESTION DE A : Le résidu existe indépendamment du cerveau, lequel est maintenant mort. Par conséquent, il crée un nouveau foyer d'activité. Et de cette activité surgit quelque chose de neuf.

KRISHNAMURTI : Les cellules cérébrales sont le reposoir de la mémoire. La réaction de la mémoire, c'est la pensée. La pensée peut être indépendante de la mémoire. C'est comme si l'on jette une pierre qui est indépendante de la main qui l'a jetée. Que cette pensée se réincarne ou non, c'est une autre histoire.

QUESTION DE A : J'ai un verre plein d'eau. Je verse cette eau dans un baquet, et puis je la ressors. Ce n'est pas la même eau que celle que j'y ai jetée. C'est beaucoup plus que celle que j'y ai mise.

KRISHNAMURTI : Cela me paraît simple. Mais qu'est-ce que vous voulez dire ?

QUESTION DE R : Les cellules cérébrales et leur activité ne sont pas la source ultime de tout ce faux mouvement.

QUESTION DE A : Vous nous amenez à l'action. Or, nous sommes tout le temps engagés dans une activité. Dans nos discussions avec vous, nous nous rendons compte que cette activité conduit à une situation malsaine. S'en rendre compte est le commencement de la véritable action. Allons-nous la considérer au niveau des cellules cérébrales ou au niveau du résidu - ce résidu qui déclenche à l'origine l'activité cérébrale ?

QUESTION DE R : Voici la description traditionnelle : je mange avec mes mains, il se dégage une odeur de nourriture ; je me lave les mains, mais l'odeur demeure. Et ainsi, l'expérience, durant la vie, laisse une impression résiduelle. Le corps meurt, mais une sorte d'odeur de l'expérience subsiste, et elle est encore en quête d'expérience.

QUESTION DE A : Vous disiez que l'intellect lui-même est le résultat de l'activité du cerveau. Mais il me permet de voir quels ont été sur moi les effets des accumulations du passé, de la mémoire. Et même quand cette vision s'opère, l'activité des cellules cérébrales continue son mouvement.

KRISHNAMURTI : Cherchez-vous à me dire que les cellules cérébrales sont réceptrices à tout moment ? A tout instant elles enregistrent, dans l'état de sommeil et dans l'état de veille. Cet enregistrement se fait de manière autonome. Et ce mouvement indépendant crée la capacité de penser, de raisonner. L'intellect peut alors observer comment le mouvement de la pensée s'opère. Il peut observer comment la pensée se crée elle-même. Et cela encore fait partie de toute la structure des cellules cérébrales. Quelle est votre question ?

QUESTION DE A : Comment la structure des cellules cérébrales peut-elle être modifiée ?

KRISHNAMURTI : C'est là une question tout à fait différente. Les cellules cérébrales enregistrent tout le temps : perception, dessin, couleur - tout est enregistré. Puis un des éléments prend une importance immense. Et ces cellules cérébrales, en recevant continuellement des impressions, consciemment ou inconsciemment, construisent la faculté de penser et de rationaliser. L'instrument de cette rationalisation, c'est l'intellect. Ce ne sont pas deux choses séparées.

QUESTION DE A : Sans l'intellect, y aurait-il rationalisation ?

KRISHNAMURTI : L'intellect est-il indépendant des cellules cérébrales ? Cette faculté de rationaliser est-elle indépendante des cellules cérébrales ou comme elle en fait partie, peut-elle jamais en être indépendante ? Il vous est impossible de rationaliser de manière indépendante parce que les cellules cérébrales et l'intellect font partie de la chaîne causes-effets. Et l'intellect est-il capable d'observer l'arrière-plan de la mémoire, qui est le cerveau ?

Je crois qu'actuellement les savants cherchent à isoler les différentes cellules qui contiennent la mémoire, et à pousser l'investigation biologique dans ce domaine. On peut faire cela avec un microscope, et si l'intellect est le produit du cerveau, il devra toujours être conditionné par la mémoire, par le savoir.

Il peut se projeter très loin, mais il est toujours lié à un point d'attache. L'intellect peut chercher la liberté, il ne peut jamais la trouver. Il ne peut être libre que dans le rayon de sa longe ; lui-même est limité. Et la liberté doit être au-delà de cette capacité intellectuelle, doit être quelque chose en dehors de ce champ.

Quel est l'élément qui a conscience dans sa totalité de ce qui apparaît ici, à savoir que jamais l'intellect ne peut être libre ? Il peut se figurer qu'il est libre et projeter une idée de la liberté, mais cette idée n'est pas la liberté, parce que ce n'est que le produit des cellules cérébrales, lesquelles sont le résidu de la mémoire.

Quel est cet élément qui a conscience de ce fait que l'intellect ne peut pas aller au-delà de son propre rayon ? Je ne sais pas si vous comprenez la question.

QUESTION DE A : L'intellect lui-même est capable d'en être conscient.

KRISHNAMURTI : Je n'en sais rien, je pose la question.

QUESTION DE R : L'intellect est un fragment.

KRISHNAMURTI : Il n'y a pas de liberté dans les limites de ce champ. Par conséquent l'intellect affirme que la liberté doit exister en dehors du champ. Mais c'est encore une rationalisation, et sa recherche au-dehors se trouve donc encore au-dedans de ce champ. Alors, quel est l'élément qui peut prendre conscience du champ tout entier ? Est-ce encore la rationalisation ?

QUESTION DE A : Non.

KRISHNAMURTI : Et pourquoi pas ? N'est-ce pas encore de la rationalisation ? Nous avons dit que les cellules cérébrales sont une machine à enregistrer. Elles enregistrent tout. Cet enregistrement a créé un instrument qui est la faculté de rechercher, d'explorer, de critiquer, tout ce que vous pouvez appeler l'intellect. Celui-ci recherche ensuite la liberté en dehors de lui-même. Il voit qu'il ne peut exister aucune liberté dans son champ et que la liberté doit se trouver au-delà. Alors, il se figure qu'il se meut en dehors de son propre champ. Mais s'étant affirmé cela, que se passe-t-il ? Il voit que tout mouvement qu'il pourra faire, tout mouvement jaillissant de lui, sera toujours dans le même champ. Etendez ce champ dans n'importe quelle dimension, il reste toujours compris dans ses limites. Et il demeure toujours dans une prison.

L'intellect voit cela, l'observe, l'explore. Vous demandez maintenant comment les cellules cérébrales pourraient changer. Avançons.

Voici le mouvement dans lequel l'homme a été pris au piège. Et ne sachant pas comment s'en sortir, il a inventé l'atman.

QUESTION DE A : Les bouddhistes disent que ce processus, qui est venu à l'existence avec une cause, a un terme, et que de le percevoir est précisément un dernier terme.

Le bouddhisme affirme que la perception de ce fin terme, désigné par le mot pudgala, consiste à voir qu'en tout cela il n'y a pas de permanence, et que renaître c'est la re-naissance de l'ignorance de ce processus. Donc, quand vous observez l'impermanence de ce processus, il ne doit se créer aucun attachement au processus lui-même. Tout ce qui peut vous être donné, c'est de voir l'impermanence, et l'ayant vue, il ne subsiste plus en vous aucun attachement à cet état, et c'est là le terme, la fin. C'est ce qu'il s'agit de contempler.

Le Bouddha n'eut à voir qu'une seule fois : la maladie, la vieillesse et la mort. Ayant vu une seule fois, jamais il ne revint en arrière. L'adolescent Krishnamurti, lui aussi, n'a jamais regardé en arrière. Le Bouddha a dit : « Voyez l'impermanence de toute chose ; dans le fait de voir il n'y a pas d'effort du tout. » Krishnamurti dit simplement : « Voyez. »

KRISHNAMURTI : A présent, quelle est la question ? Ces instruments enregistreurs, comment, avec leur propre capacité et par eux-mêmes, peuvent-ils se déconnecter et pénétrer dans une dimension différente, même pour une période très brève ? Vous ne pouvez vous retourner vers les Upanishad. Ce ne serait que s'appuyer sur une autorité.

QUESTION DE A : Nous en arrivons à un point où l'intellect se rend compte que quoi qu'il fasse, il ne sort pas du champ. Et alors quoi ?

KRISHNAMURTI : Vous voyez, l'homme qui a une théorie sur le fin terme, ayant formulé ce que vous venez de dire, il s'arrête là. Mais un autre, qui a aussi une théorie sur la fin, se dit : « Il me faut quelque chose de plus » ; c'est alors qu'intervient cette idée de l'atman.

QUESTION DE A : Les bouddhistes ont dit qu'il n'y a pas d'âme. Tout ce qui pourrit prendra fin, aura un terme. Ne vous attachez pas. C'est tout ce que vous pouvez faire. Cela conduit au Vide ou sunyata, la vacuité.

QUESTION DE R : Ceux qui suivent le Vedanta ont dit la même chose.

QUESTION DE A : Ils ont inventé la maya, ce qui absorba la totalité de leur raisonnement.

KRISHNAMURTI : La distinction entre les deux attitudes n'existe pas. L'intellect lui-même dit que ce mouvement se passe à l'intérieur du champ. Existe-t-il un autre mouvement ? Il ne dit ni oui ni non. Il ne peut s'avancer par un raisonnement, parce qu'en affirmant ou en niant son existence il est de retour dans le même champ - le positif, le négatif.

La question est dès lors : existe-t-il un mouvement d'une autre sorte que celui-ci ? Sinon, il n'y a pas de liberté. Une chose qui fonctionne à partir d'un centre dans la limite de son propre rayon, si vaste que soit ce rayon, n'est jamais libre.

(Pause)

Qu'est-ce que la liberté ?

QUESTION DE A : Quand l'intellect demande : « Existe-t-il un mouvement autre ? » Je suis incapable de le savoir.

KRISHNAMURTI : Je sais que ceci est une prison. La liberté, je ne sais pas ce que c'est.

QUESTION DE A : Vous avez écarté une confusion, celle que tout est maya. La tradition en a fait une affirmation concluante.

KRISHNAMURTI : Je pose ma question : la liberté existe-t-elle ? D'après la tradition, c'est oui, et on l'appelle moksha. Mais toutes ces idées sont puériles.

QUESTION DE A : Mis devant cette question, je n'ai maintenant absolument aucun instrument me permettant d'y répondre.

KRISHNAMURTI : Non, en effet. Vous avez l'instrument de rationalisation, l'intellect. Mais cette enquête est-elle sans valeur ? Je pose la question : s'il n'y a aucune liberté dans le champ actuel, alors qu'est-ce que la liberté ?

QUESTION DE A : Jamais l'intellect ne pourra le savoir.

KRISHNAMURTI : Ne dites pas qu'il ne peut pas le savoir. L'intellect ne peut connaître la liberté que dans son propre champ, comme un homme qui connaîtrait la liberté dans sa propre prison. Il demande alors : « Qu'est-ce que la liberté ? » Et si ce qui est dans son champ ne l'est pas, alors qu'est-ce que la liberté ? A-t-elle la moindre existence ? Et si elle n'existe pas, il faut aménager au mieux ce qui est là. Mettre plus

de toilettes, plus d'armoires, plus de chambres, avoir un intérieur parfait. Ainsi l'homme ne peut jamais être libre.

L'intellect rejette l'idée d'une impossible existence de la liberté parce qu'il est inconcevable qu'il n'y ait aucun chemin pour sortir de cette prison. Alors, les cerveaux intelligents inventent maya, atman, brahman. Et maintenant, je me demande, s'il n'y a pas de liberté, est-ce que l'esprit est éternellement condamné à vivre dans ce même champ ? A quoi tout cela mène-t-il ? Les communistes, les matérialistes affirment qu'on ne peut pas s'en sortir.

(Pause)

Regardez. Cela ne m'intéresse plus de savoir si les cellules cérébrales se modifient ou pas. Je vois que cette préoccupation au sujet de la liberté - d'une liberté qui ne serait pas une formule, une conclusion - n'est pas en elle-même la liberté, d'accord ?

Alors, l'esprit se dit : « Si ce n'est pas la liberté, alors qu'est-ce que la liberté ? » Et il se dit : « Je n'en sais rien. »

Mais il voit aussi que tout en ne sachant rien, il s'attend à savoir.

Quand j'affirme que je ne sais pas ce que c'est que la liberté, il y a en moi une attente, l'idée que je pourrais découvrir. Cela signifie que l'esprit ne se dit pas qu'il ignore, mais s'attend à ce qu'il se passe quelque chose.

Cette attitude, je la vois et la rejette. Maintenant, vraiment, je ne sais pas.

Je n'attends rien, je ne suis pas dans l'expectative. Je n'espère pas que quelque chose se passe, qu'une réponse vienne d'un agent extérieur. Je ne m'attends à rien du tout. Et c'est là l'indice véritable, la clé.

Je sais que ce que j'ai ici n'est pas « cela ». Ici, il n'existe aucune liberté. Jamais une réforme ne pourra apporter la liberté. Et pourtant l'homme se révolte contre l'idée qu'il ne sera jamais libre, qu'il est condamné à vivre dans ce monde. Ce n'est pas le mental, l'intellect qui est en révolte à cette idée. Mais c'est tout l'organisme, la perception tout entière. D'accord ? Et par conséquent j'en viens à constater que puisque ceci n'est pas l' « autre », je ne sais pas ce qu'est la liberté. Je n'attends rien, n'espère rien ou n'essaie pas même de trouver. Véritablement, je ne sais pas.

Cet état de non-savoir est la liberté. Savoir est une prison. Logiquement c'est juste. Je ne sais pas ce qui va se passer demain. Et par cela même, je suis libéré aussi de tout le passé, libéré du champ.

Connaître le champ, c'est la prison. Mais ne pas connaître le champ, c'est aussi une prison.

Monsieur, regardez. Je sais ce qui s'est passé hier. C'est la connaissance de ce qui s'est passé hier qui est la prison.

Ainsi, l'esprit qui vit dans un état de non-savoir est un esprit libre, d'accord ? Les traditionalistes se sont trompés en disant qu'il ne faut pas être attaché. Ce disant, voyez-vous, ils ont rejeté toute possibilité de relation. Se sentant incapables de résoudre les problèmes de relation, ils ont dit : « Ne soyez attaché à rien », et ils ont brisé avec tout ce qui est relation. Ils ont dit : « Soyez détaché », et ils se sont retirés dans un état d'isolement.

Vivre la connaissance de ce champ est une prison. Et ne pas connaître la prison n'est pas non plus la liberté.

Ainsi, un esprit qui vit dans le connu est toujours en prison. Et c'est tout.

L'esprit est-il capable de dire : « Je ne sais pas », et qu'ainsi l'hier ait complètement pris fin ? C'est la connaissance comme continuité qui est la prison.

QUESTION DE A : Cette recherche a quelque chose d'implacable.

KRISHNAMURTI : Ne vous servez pas du mot « implacable ». Cette recherche exige une délicatesse intense. Quand je dis : « Réellement, je ne sais pas », c'est que réellement je ne sais pas. Un point, c'est tout. Mais voyez ce qui est à l'œ?uvre. Cela implique une humilité vraie, un sens d'austérité. Alors, tout ce qui fut hier est fini. Et l'homme qui en a fini avec hier est en vérité dans un état de renouveau. Par conséquent, l'austérité lui est indispensable. Réellement, je ne sais pas. Que c'est là une chose merveilleuse ! Je ne sais pas si demain je ne mourrai pas. Donc aucune possibilité, à aucun moment, de maintenir une conclusion, c'est-à-dire de jamais me charger d'un fardeau ! Le fardeau, c'est de savoir.

QUESTION DE A : Peut-on parvenir à ce point et y demeurer ?

KRISHNAMURTI : Rien ne vous oblige à demeurer.

QUESTION DE A : L'esprit a une façon de faire marche arrière. Les mots ne vous conduisent qu'à un certain point.

KRISHNAMURTI : Avancez lentement. Ne vous exprimez pas ainsi. Nous voyons l'homme qui parle de détachement, et nous voyons l'homme qui invente l'atman. Et nous arrivons et disons : « Regardez, tous les deux se trompent. Dans ce champ, il n'y a pas de liberté. » Nous demandons ensuite si la liberté est une chose qui existe. Je dis que je n'en sais vraiment rien. Ce qui ne signifie pas que j'aie oublié le passé. Dans cette phrase : « Je ne sais pas », il n'y a ni inclusion, ni rejet, ni utilisation du passé. Il y a simplement ceci : que dans le passé, il n'y a pas de liberté. Le passé, c'est le connu, l'accumulation, l'intellect. En tout cela il n'y a pas de liberté. En demandant : « La liberté existe-t-elle ? », l'homme répond : « Je ne sais strictement pas. » Il est libéré du connu.

QUESTION DE R : Mais la structure des cellules cérébrales demeure ?

KRISHNAMURTI : Elles deviennent d'une flexibilité extrême. Etant infiniment flexibles, elles peuvent rejeter, accepter - il y a mouvement.

QUESTION DE A : Nous entrevoyons ce que peut être l'action. Jusqu'à présent, nous ne connaissons que l'activité que nous ne pouvons jamais rejeter. Elle se poursuit. Si nous mettons de côté la simple activité, elle cesse d'être un empêchement à l'action.

KRISHNAMURTI : Vous demandez ce que c'est que l'action ? Qu'est-ce que l'action pour un homme qui ne sait pas ? L'homme qui sait agit à partir de son savoir, et ce qu'il fait est toujours dans les limites de sa prison, une projection de cette prison dans l'avenir. Son action est toujours dans le champ du connu.

Qu'est-ce que l'action pour l'homme qui dit : « Je ne sais pas » ? Il ne pose même pas la question, parce qu'il est dans le présent de l'action.

Il y a quelque chose que vous n'avez pas saisi, c'est ceci : ne pas savoir s'il existe un demain.

Pouvez-vous examiner cela ? Je me propose de manger un repas dans l'après-midi, et j'irai me promener ; mais à part cette sorte d'action, toute autre venant d'un homme qui sait est totale inaction - son action est toujours malfaisante. Un activiste agissant est toujours compromis, engagé !

Vous voyez que toute action est en fait une relation vécue dans le champ du connu. Cette relation est présente dans le détachement, dans l'attachement, dans la dominance et dans la soumission. La vie est un état de relation. Les professionnels ont-ils parlé de l' « état de relation » ?

QUESTION DE R : Non.

KRISHNAMURTI : Pour eux, tout ce qui est relation signifie attachement, et c'est pour cela qu'ils ont tout le temps parlé de détachement. Mais il me faut vivre dans ce monde. Même dans les Himalayas, j'ai besoin de me nourrir. Il y a relation. C'est probablement pourquoi cet ensemble de la philosophie hindoue, tout entier tendu vers le détachement, a rendu l'esprit répétitif et stupide.

QUESTION DE A : Le Bouddha, dans son premier sermon, a dit que l'attachement et le détachement, tous deux sont indignes. Les deux attitudes figuraient cette idée hindoue qu'il faut fuir le monde.

KRISHNAMURTI : Pourquoi n'ont-ils pas pris en compte le fait d'être en relation ? Quand le sannyasi renonce au monde, il ne peut pas renoncer à la relation au monde. Il peut s'abstenir de tout rapport avec une femme, mais il ne peut pas renoncer au fait d'être relié. Et je me demande ceci : si vous déniez toute relation, est-ce que l'action n'est pas dénuée de sens ? Privée de la relation, qu'est-ce que l'action ? Est-ce l'accomplissement d'une chose purement mécanique ?

QUESTION DE A : L'action est un rapport.

KRISHNAMURTI : La relation, le rapport, c'est la chose primordiale. Autrement, qu'est-ce qui existe ? Si mon père et ma mère ne s'étaient pas connus, je n'existerais pas. Ainsi, la relation est le mouvement fondamental de la vie. Celle qui prend place dans le champ du connu est mortelle, destructrice, corrompue. Elle correspond aux voies du monde.

Alors, qu'est-ce que l'action ?

Nous avons séparé l'action de l'ensemble des relations, en tant qu'action sociale, action politique - vous suivez ?

Mais nous n'avons pas résolu ce problème de la relation. Nous l'avons repoussé à cause du risque qu'il présente peut-être d'en discuter. Par exemple des choses inattendues pourraient se passer si j'en discutais avec ma femme. Alors je me refuse à faire entrer ce sujet et je me borne à dire qu'il faut être détaché. Mais si vous admettez que toute la vie est fondée sur un tissu de relations, alors qu'est-ce que l'action ? Une sorte d'action est celle de la technique, l'action mécanique, mais toute autre forme n'a pas à être mécanique. Autrement, c'est réduire notre relation au monde à tourner une roue. Et c'est de cette façon que nous avons rejeté l'amour.

QUESTION DE A : Pouvons-nous examiner notre rapport avec la nature ?

KRISHNAMURTI : Quelle est ma relation avec la nature - les oiseaux, le ciel, les arbres, les fleurs, les eaux vives ? C'est ma vie. Ce n'est pas seulement la relation entre un homme et une femme, mais tout cela fait partie de ma vie. Voyez-vous, nous passons à côté de la vérité parce que nous confondons le mot avec la chose réelle.

QUESTION DE A : Mais s'agit-il de réveiller la sensibilité ?

KRISHNAMURTI : Non. La question est celle que signifie l'état de relation ? Soyez reliés à tout. Etre relié signifie sollicitude, attention, et l'attention signifie amour. C'est pour cela que notre relation est le fondement de tout. Si ce point vous échappe, alors tout vous échappe. Oui, monsieur, ici est la prison. Savoir, c'est la prison, et de vivre dans le savoir est également la prison.

Madras, le 16 janvier 1971

Rishi Valley, Inde
le 21 janvier 1971
La matrice de la tradition

QUESTION DE B : Dans le bouddhisme, il est fait mention de trois catégories de gens qui vivent dans le monde : l'homme ordinaire, l'homme sensuel moyen, qui a ses plaisirs, ses souffrances, etc. ; celui qui a découvert le chemin, qui a entrevu dans un éclair la bonne direction ; et puis l'arhat. L'homme de ce monde peut se soumettre à des rituels, mais il demeure un homme de ce monde jusqu'au moment où il a passé par une expérience, jusqu'au moment où il a eu un éclair de vision vers la bonne direction. Celui qui a entrevu le chemin peut se tromper, errer, mais il revient toujours, jusqu'au moment où jamais plus il ne retournera à son état premier.

KRISHNAMURTI : L'homme qui vit pleinement dans ce monde entrevoit le chemin. Comment a-t-il cet éclair ? Vous dites qu'une fois engagé dans le chemin, il peut reculer et avancer, errer et revenir au chemin, et finalement se fixer et parvenir à cet état où il sera un arhat. Votre question est-elle de savoir comment l'homme attaché aux choses de ce monde peut atteindre à cet éclair de vision ?

QUESTION DE C : Sadhana signifie atteindre, préparer ce par quoi vous atteignez le but. Siddhi signifie but.

KRISHNAMURTI : Ce par quoi vous atteignez le but, un système, une méthode, un processus ; c'est-à-dire nécessairement du temps.

QUESTION DE C : Est-ce que cela implique du temps ? Pas nécessairement.

KRISHNAMURTI : S'il faut que j'emprunte un passage pour y parvenir, c'est un processus temporel. Le mot sadhana implique le temps.

QUESTION DE C : Mais la tradition dit aussi que les sadhanas sont inutiles.

KRISHNAMURTI : La plupart des gens insistent là-dessus pourtant. Bien qu'on dise que ce n'est pas nécessaire, c'est devenu partie de la tradition.

QUESTION DE B : Ils disent qu'il est préférable de passer par le sadhana, mais ils ne vous garantissent pas que par le sadhana vous atteindrez le but.

KRISHNAMURTI : Le mot sadhana implique un processus. Ce processus implique l'assemblage de différents éléments, et le fait d'assembler représente du temps. Même le concept scientifique du temps est celui de l'agrégat de plusieurs éléments dans une direction horizontale ou verticale. Par conséquent, le sadhana implique le temps. Même si vous dites que ce n'est pas nécessaire, le mot sadhana implique le temps. Donc, monsieur, quelle est la question et que dit la tradition ?

QUESTION DE B : La tradition bouddhiste dit qu'un homme plongé dans la douleur a un éclair de vision. Dès cet instant, il avance sur le sentier, il élabore son salut et il devient un arhat. Comment opérer ? Quel genre d'action doit être mis en ?œuvre dans la seconde phase ?

QUESTION DE C : On dit que si vous parvenez à l'état de non-dualité, il n'y a pas de retour en arrière.

KRISHNAMURTI : Et comment y parvient-on ?

QUESTION DE C : Du moment que ce n'est pas un processus, on ne vous dit pas comment y parvenir. On vous dit que ce n'est possible, ni en écoutant des orateurs, ni en étudiant, ni en pratiquant les rites, ni par le sadhana. On le formule par la négation.

KRISHNAMURTI : C'est une question de dualité. Vivre dans le monde implique la dualité. Il arrive que dans un éclair on ait un aperçu de la non-dualité. Puis on revient à l'état de dualité. Est-ce là la question ?

QUESTION DE C : Ils disent qu'il n'y a pas de dualité du tout, mais qu'à cause du processus intellectuel l'homme crée la dualité. Une fois que vous avez vécu l'état de non-dualité, alors le point de vue du monde ne s'introduira plus jamais dans votre vie.

KRISHNAMURTI : Vivant dans un état dualiste, comme le font les êtres humains, pensez-vous pouvoir, en niant les rites, obtenir un état non dualiste ? Vous pouvez affirmer qu'il n'y a pas en soi un moule ou un niveau dualiste, qu'il est une dimension où la dualité n'existe même pas du tout. Mais l'esprit pris dans cette dualité pourra-t-il parvenir à cet état non dualiste en rejetant les croyances, les rites et tout ce qui s'ensuit ? Est-ce là ce qu'affirme la tradition ? Nous pourrions peut-être aborder ce problème d'une façon simple. La voici. Nous vivons dans un état dualiste. C'est un fait. On vit dans cet état où régnent la souffrance, la douleur, le conflit, etc. Et l'on se dit : « Comment m'en sortir ? » L'état non dualiste est simplement une théorie. L'homme ne le connaît pas. Il n'en connaît rien. Il a peut-être lu ce que d'autres ont pu en dire, mais ce n'est jamais qu'une information de seconde main, c'est donc sans valeur. Ne tenez aucun compte de tout ce que les autres ont pu en dire. Je ne connais qu'un état dualiste. La douleur, la peine, c'est là un fait, c'est de là que je pars.

QUESTION DE C : Il y a des gens qui, à cause de leur conflit et de leur tourment, se sont rendu compte que l'état dualiste est la cause de leur malheur. Donc, ils veulent s'en débarrasser. Il y en a qui ne partent pas de ce point de vue, mais simplement ils sont malheureux et ils lisent. Ayant lu, ils se mettent à imaginer un état non dualiste.

KRISHNAMURTI : Mais c'est une théorie. Un fait est une chose, mais l'idée que l'on construit autour de ce fait en est une autre. Nous ne nous intéressons pas du tout à l'homme qui arrive avec une conclusion que lui a fournie un spécialiste. Nous ne parlons que de l'homme qui est plongé dans le conflit et qui est insatisfait par ce conflit. Comment peut-il s'en sortir ?

QUESTION DE C : La voie traditionnelle, c'est d'explorer la connaissance grâce à la lecture de livres. Pour y parvenir, on procède par la négation et on résout par la connaissance.

KRISHNAMURTI : Avançons pas à pas. Je suis plongé dans le conflit. Et maintenant, comment puis-je résoudre mon problème ? Vous dites : grâce à mon savoir. Qu'est-ce que c'est, ce savoir ?

QUESTION DE C : La prise de conscience du conflit est le savoir.

KRISHNAMURTI : Je n'ai pas besoin de m'en rendre compte : je suis dans le conflit. Et quand je suis dans le conflit, dans la tristesse, dans la douleur, qu'est-ce que cela signifie quand vous parlez de savoir et qu'entendez-vous par conflit ? Savoir que je suis dans le conflit, est-ce là savoir ? Ou bien est-ce que vous donnez le nom de savoir à ce que je me propose de faire de cet état de conflit ? Quand vous vous servez de ce mot savoir, qu'entendez-vous là ? Quel est le mot sanscrit qui traduit cette idé

QUESTION DE C : Jnana.

KRISHNAMURTI : Et qu'est-ce que cela veut dire ? Savoir quoi ? Est-ce connaître la cause du conflit ?

QUESTION DE C : Le mot jnana s'applique à la nature matérielle du conflit et aussi à la connaissance de l'origine du conflit.

KRISHNAMURTI : Comment le conflit a pris naissant et comment il fonctionne, quelle est sa nature, sa structure - en connaître la cause, c'est connaît nature et sa structure. Est-ce là ce que vous appelez « savoir » ?

QUESTION DE C : Monsieur, le mot jnana a été divisé : d'un côté il est applicable à ce qui ressort du manifesté, du phénomène, de l'autre au monde non phénoménal.

KRISHNAMURTI : Et qu'entendez-vous par le mot « conflit » ?

QUESTION DE C : Le conflit, c'est la dualité.

KRISHNAMURTI : Nous savons ce qu'est le mot « savoir ». Et maintenant, qu'entendez-vous par le mot «

QUESTION DE C : Dwanda - le conflit entre deux opposés : le chaud et le froid, le plaisir et la souffrance, le bonheur et la douleur.

KRISHNAMURTI : Donc, avançons. Je suis plongé dans le conflit. Je veux à la fois en sortir et rester où je suis ; je suis malheureux et je voudrais faire quelque chose pour parvenir au bonheur. J'augmente ma connaissance du problème en cherchant la cause, la nature, la structure de mon conflit. La compréhension des éléments de ce conflit, c'est du savoir. Etant en possession de ce savoir, vais-je être libre du conflit ? Ainsi, vous affirmez que le savoir libérera mon esprit du conflit, monsieur ? Je sais que je suis jaloux parce que ma femme regarde un autre homme, ou encore parce que vous avez une situation plus brillante que la mienne. Je connais la nature et la structure de la jalousie, je voudrais être à votre place ou je voudrais que ma femme ne vous regarde pas. Je connais la cause, je connais l'effet. Et ma réaction est que je suis jaloux. Et je vois pleinement la structure tout comme un ingénieur voit une construction. Mais cette connaissance m'en libère-t-elle pour autant ? Très évidemment pas.

QUESTION DE C : Le savoir qui permet de résoudre le conflit est le genre de savoir où n'existe plus la dualité.

KRISHNAMURTI : Qu'en savez-vous ? Parce que quelqu'un d'autre l'a dit ?

QUESTION DE C : En cherchant pourquoi la jalousie prend naissance... Pourquoi serais-je jaloux ?

KRISHNAMURTI : C'est un procédé analytique. L'analyse peut-elle libérer l'esprit du conflit ?

QUESTION DE C : Toute seule, l'analyse ne le pourra pas.

KRISHNAMURTI : Le savoir est le résultat de l'analyse. J'analyse. Je vois pourquoi je suis jaloux. J'étais en colère contre ma femme, etc., et elle m'a quitté. Sachant tout cela, suis-je libéré de la peur que j'ai de vivre seul, sans elle ?

QUESTION DE C : Le sentiment de jalousie cesse.

KRISHNAMURTI : Et comment vous proposez-vous de mettre fin à la jalousie ? Je me suis analysé - analysé au point d'en être malade - et la minute suivante je suis de nouveau jaloux.

QUESTION DE C : Cela veut dire que vous n'avez pas mis fin à la jalousie par votre analyse.

KRISHNAMURTI : L'analyse fait partie du savoir. J'ai accumulé le savoir parce que j'ai analysé. Je suis jaloux parce que j ai cherché à faire d'elle ma possession. Le

comprendre, c'est du savoir. Et j'essaie d'être le maître de sa personne parce que j'ai peur de vivre seul - l'ayant vu, cela encore rejoint ce savoir. Et vous croyez que cette accumulation obtenue grâce à l'analyse pourra vous libérer de la jalousie ? Est-ce vrai ?

QUESTION DE C : Non, monsieur. Je peux analyser ma jalousie. Je peux aussi me dire : « Qu'importe si elle a suivi un autre homme ? » Tout dépend de l'individu.

KRISHNAMURTI : Tout cela est intellectuel, fait partie de l'analyse. Tant qu'il y a l'intellect, le savoir, vous n'êtes pas libre. Tout savoir est un processus intellectuel.

QUESTION DE C : Jnana n'appartient pas à ce processus intellectuel. Le processus intellectuel finit avec manas et buddhi.

KRISHNAMURTI : Donc, vous dites qu'il y a un autre élément qui est au-delà de l'intellect, au-delà du connu. L'analyse, l'accumulation du savoir par analyse constituent une espèce de connaissance, et puis il y en aurait une autre, un autre élément au-delà de tout cela.

QUESTION DE C : Qui permet à la buddhi de voir, de discriminer.

QUESTION DE B : Mais comment le savoir est-il acquis ? Prenons par le début.

KRISHNAMURTI : J'ai parcouru ce chemin de nombreuses fois, et maintenant je le connais. J'ai vu telle ou telle personne souvent. J'ai parlé avec elle. Elle a été vis-à-vis de moi amicale ou inamicale. Tout cela fait partie de ce que je connais. Par mon expérience, par analyse, par des incidents, de l'information, j'ai constitué ce qui s'appelle un savoir.

QUESTION DE C : Et qu'est-ce qui rend ce savoir possible ? Qu'est-ce qui rend cette expérience possible ?

KRISHNAMURTI : L'expérience n'existe que par celui qui l'éprouve. Vous dites quelque chose qui ne me plaît pas, et cela me blesse. C'est là une expérience, et cette expérience se transforme en savoir. Cet acquis va-t-il mettre fin au conflit ?

QUESTION DE C : Non.

KRISHNAMURTI : Alors, qu'est-ce qui mettra fin au conflit ? Les traditionalistes disent-ils que c'est cette entité qui donne une réalité à celui qui éprouve l'expérience et qui a réuni tout ce savoir, que c'est elle qui mettra fin au conflit ? Si c'était le cas, il faudrait admettre l'existence d'une entité supérieure.

QUESTION DE C : Il y a un principe grâce auquel toutes ces expériences multiples et disparates de l'individu sont rendues possibles. Comment puis-je savoir que c'est moi l' « expérient », celui qui vit l'expérience ?

KRISHNAMURTI : Parce que vous avez eu d'autres expériences auparavant. Je sais que c'est moi qui vis l'expérience parce que jadis vous m'avez blessé. C'est le savoir, le savoir préalable, qui fait de moi cet « expérient ».

QUESTION DE B : Je vois un lever de soleil. Je sens que c'est mon expérience d'avoir vu ce soleil.

KRISHNAMURTI : Ayant vu le lever de soleil une fois, l'ayant vu jour après jour, c'est l'accumulation de ce savoir qui fait de moi l'acteur de l'expérience.

QUESTION DE C : Mais eux postulent une entité qui ne vit pas l'expérience.

KRISHNAMURTI : Cette entité supposée est encore une autre opinion que j'ai reçue de quelqu'un d'autre. Tout cela est assez simple et clair. Pour commencer, je prends conscience. Je prends conscience de ce que je suis dans le conflit. Je l'analyse. Par analyse, j'ai appris que je suis jaloux. Ça aussi, c'est simple. L'analyse, l'observation m'ont appris pourquoi je suis jaloux, et pour moi c'est le connu. Et ce savoir, ap-

paremment, ne m'aide pas du tout à me débarrasser de ma jalousie. Qu'est-ce qui pourra m'en délivrer ? N'allez pas inventer un autre soi supérieur. Je ne connais rien d'un soi supérieur. Tout ce que je connais, c'est le conflit, l'analyse, le savoir, et je vois que ce dernier ne me débarrasse pas du conflit.

QUESTION DE B : Mais quel est le substrat de toute expérience ? Qu'est-ce que ce lieu d'où jaillit toute cette expérience ? Où est la matrice ?

KRISHNAMURTI : Est-ce une accumulation de l'expérience Cette matrice est un assemblage de choses. La matrice du tapis, c'est la trame et la lisse. La matrice de l'expérience, c'est l'expérience elle-même. Demandez-vous, monsieur, quel est le fil qui constitue l'expérience, ou bien quelle est la substance sur laquelle l'expérience coule son empreinte.

QUESTION DE C : Les traditionalistes pensent que le savoir, en tant que collecteur d'expérience, de mémoire, appartient au royaume du manas et de la buddhi, et que c'est rendu possible par l'atman qui déverse sa lumière, et que sans l' atman, le manas ne peut pas entrer en action.

KRISHNAMURTI : Mais quelle est la substance sur laquelle l'expérience laisse une trace ? Une telle substance existe-t-elle ? Très évidemment, c'est le cerveau. Le fait est là : c'est le cerveau qui est la substance en question. Les cellules cérébrales sont le matériau sur lequel chaque incident laisse une marque, chaque expérience consciente ou inconsciente.

Le cerveau reçoit tout le temps. J'aperçois cette fleur, elle est déjà enregistrée. Je vous vois. Votre image est déjà enregistrée. Un enregistrement constant se poursuit. Il est là. L'héritage racial ou personnel, tout va laisser une trace sur le cerveau.

QUESTION DE B : La fonction de l'esprit, c'est l'énergie.

KRISHNAMURTI : Cet enregistrement propre au cerveau fait partie de l'énergie. Le tout est énergie. Ainsi le cerveau est le reposoir de tous ces enregistrements - sensoriels, non sensoriels. Telle est la bande enregistrée qui enregistre depuis des siècles. Voilà le savoir. Si vous ne saviez pas où vous habitez, vous ne pourriez pas y aller. Et parce que vous y avez été, vous connaissez le chemin. Mais le savoir ne libère pas nécessairement l'esprit du conflit. D'accord ? Nous pouvons le voir. Mais alors, qu'est-ce qui va pouvoir libérer l'esprit sans que l'on introduise l'idée de l' atman. qui relève de la tradition, d'un savoir acquis ? Je peux bien l'appeler atman, cela n'en appartient pas moins au même champ du savoir.

QUESTION DE C : Mais comment cela appartient-il au champ du savoir ?

KRISHNAMURTI : Si je n'y pense pas, il n'y a pas d' atman.

QUESTION DE C : Mais y penser n'est pas le concevoir réellement. Cela n'entre pas dans la compréhension de la pensée.

KRISHNAMURTI : Penser à quelque chose ne peut se faire en dehors du champ de la pensée. Un homme qui pense à l' atman est encore dans le champ de la pensée.

QUESTION DE C : L'homme qui a parlé de l' atman n'a jamais cru qu'il avait accédé à sa réalité. La seule analogie à laquelle les traditionalistes ont recours, c'est que vous dormez d'un sommeil profond et vous vous réveillez. Et alors, disent-ils, comment vous souvenez-vous que vous avez été dans un état de sommeil profond ? Durant ce sommeil profond, l'esprit ne travaille pas.

KRISHNAMURTI : Et comment savez-vous quand il ne travaille pas ? Les cellules cérébrales travaillent nuit et jour. C'est seulement à votre lever, le lendemain matin, que vous savez si vous êtes fatigué ou si vous avez bien dormi, etc. Tout cela, ce sont des fonctions du cerveau. Donc, l' atman est compris dans le champ de la pensée. Il

l'est forcément. Autrement, vous ne vous serviriez pas de ce mot. Nous affirmons que l' atmanfait partie du cerveau. La pensée s'avoue incapable de résoudre le problème par ses propres voies, et alors il faut que l' atman existe.

QUESTION DE C : Mais ils ont dit que l' atman est en dehors de l'expérience.

QUESTION DE B : Expliquez quelle est la substance de l'expérience.

KRISHNAMURTI : Je vois une fleur. Je la nomme, je définis sa forme, la rapporte au plan verbal ; la verbalisation fait partie de la mémoire parce que le cerveau a vu et affirme qu'il s'agit d'une fleur.

QUESTION DE B : Les choses procèdent de même si je ferme les yeux ?

KRISHNAMURTI : Evidemment. Fermez les yeux, bouchez-vous les oreilles. Vous êtes encore capable de penser. Dès l'instant où j'affirme que Dieu existe, le fait même d'y penser se passe dans le champ de la pensée. Pour l'homme qui n'a jamais pensé du tout, il n'y a pas de Dieu. Les Anciens, se tournant vers quelque chose de supérieur, ayant le désir de quelque chose de plus vaste, ont dit qu'il y avait Dieu. C'était là le produit de la pensée, et c'était donc dans le champ de leur savoir.

QUESTION DE C : On ne donne pas une grande importance à Dieu dans les Upanishad. Selon leur conception. Dieu et brahman sont la même chose.

KRISHNAMURTI : Voyez-vous, quelqu'un survient qui n'est pas un hindou. Et alors il parle de Dieu ou de Jésus. Mais où est la différence ? Il a été élevé dans sa culture et, dans votre culture, ici, vous parlez de l' atman.

QUESTION DE C : Nous parlons des deux. Dieu comporte une notion de personnel, et l' atman n'est pas personnel.

KRISHNAMURTI : Tous sont un produit de la pensée. Voyez comme l'esprit est devenu trompeur, prisonnier des mots. J'ai accumulé des connaissances au sujet de la souffrance, et ma souffrance ne prend pas fin pour autant, et ne sachant pas comment y mettre un terme, la pensée affirme qu'il doit exister un autre principe. Alors, elle invente l' atman. Elle cogite à son sujet. Sans cela, il n'aurait pas eu d'existence. Ainsi, l' atman non plus ne met pas fin à la souffrance, parce que lui aussi fait partie du savoir. Tout le savoir au sujet de la souffrance n'y a pas mis fin. Et l' atman non plus ne peut la faire cesser.

QUESTION DE C : Mais eux-mêmes ont dit que la pensée ne pourra pas résoudre le problème.

KRISHNAMURTI : Et l' atman est le produit de la pensée.

QUESTION DE C : Mais il fait partie de leur expérience personnelle.

KRISHNAMURTI : Quand ils disent qu'ils ont fait personnellement l'expérience de l' atman, qu'est-ce que cela veut dire ?

QUESTION DE C : Ils disent que c'est indescriptible.

KRISHNAMURTI : Evidemment, mais cela fait partie tout de même de la pensée.

QUESTION DE C : Mais pour eux, cela n'était pas du domaine de la pensée. C'était une « réalisation » véritable.

KRISHNAMURTI : Comment vais-je prendre conscience de quelque chose en réalité ? Il faut que je le reconnaisse, n'est-ce pas ? Qu'est-ce que je reconnais ?

QUESTION DE C : Reconnaître, cela veut dire voir une chose en dehors du processus de la pensée.

KRISHNAMURTI : Je vous reconnais parce que je vous ai rencontré hier. Si je ne vous avais pas rencontré, je ne vous reconnaîtrais pas.

QUESTION DE C : Mais ce n'est pas là le processus grâce auquel on reconnaît brahman.

KRISHNAMURTI : Restez simple et parlons logiquement. Il faut que je reconnaisse une nouvelle expérience. Et qu'est-ce que le processus de la reconnaissance ? Il faut que j'aie connu une chose préalablement, comme une fleur, cette fleur jaune - je ne pourrais pas la reconnaître si je ne l'avais pas vue. Donc, reconnaître une expérience signifie qu'on a déjà expérimenté la chose auparavant. Par conséquent, l' atman a déjà été enregistré comme vécu si on pense le reconnaître. Il se trouve par conséquent dans le champ de l'expérience. Donc, quand certains disent : « Vous ne pouvez pas en faire l'expérience », qu'entendent-ils par là ? Il y a un fait : je souffre. Je dis : « Je veux mettre fin à cette souffrance. » Alors, pourquoi introduire l'idée de l' atman ? Elle est sans valeur aucune. C'est comme un homme qui aurait faim et à qui vous décrivez un repas merveilleux.

QUESTION DE C : Je suis tout à fait d'accord que tout ce qu'ils ont pu dire n'est d'aucun secours.

KRISHNAMURTI : Au contraire, ils ont détruit l'esprit en introduisant un élément qui n'aide pas.

QUESTION DE C : Oui.

KRISHNAMURTI : Voyez-le bien. Dites ceci : « Jamais plus je ne parlerai de l' atman, il n'a aucun sens. » Donc, comment faire face au problème ? Comment l'esprit peut-il résoudre le fondement même de la souffrance ? Pas grâce à l' atman. C'est trop enfantin. Il ne peut le résoudre par aucun savoir, mais seulement en le regardant en dehors de tout savoir.

QUESTION DE C : Est-ce possible ?

KRISHNAMURTI : N'allez pas introduire l' atman. Essayez. Mettez cette attitude à l'épreuve. L'autre attitude, vous ne pouvez d'aucune façon la vérifier. Rejetez-la complètement. Alors, que se passe-t-il ? Comment vais-je contempler la souffrance ? Avec tout ce que je sais, ou sans mon savoir ? Vais-je la contempler avec des yeux qui sont pleins du passé, et ainsi tout traduire en fonction du passé ?

QUESTION DE B : Nous ne pouvons pas utiliser le passé comme un moyen de nous libérer de la souffrance.

KRISHNAMURTI : Quand vous dites que vous voyez ce qu'est la souffrance, vous êtes en rapport direct avec elle, et non pas un observateur qui observe la souffrance. Je la regarde indépendamment de toute image, parce que l'image fait partie du passé. L'image du passé peut être l' atman. Evidemment, ça l'est. Essayez. Examinez cette image comme vous le feriez d'une expérience dans un laboratoire. Il vous est possible d'en faire le test de la même façon. Pour l'autre, vous ne le pouvez pas : l' atman que je vois fait partie de la pensée. Il n'y a là aucune vérification possible. Ici, la mise à l'épreuve est réelle. Quand je regarde cette souffrance à partir de mon expérience passée, je suis en pleine dualité. Le présent est souffrance, et j'observe ce présent à travers le passé, je traduis ce que je vois en fonction du passé. Mais si mon esprit peut le regarder sans qu'intervienne le passé, il doit se révéler un sens entièrement différent. Il faut donc que je mette cette attitude à l'épreuve. Le regard peut-il exister indépendamment de toute mémoire du passé ? Suis-je capable de regarder cette fleur sans la lier à aucune connaissance antérieure ? Essayez. Ou bien vous pouvez le faire, ou bien vous ne le pouvez pas.

Rishi Valley, le 21 janvier 1971

Rishi Valley, Inde
le 23 janvier 1971
Le gourou, la tradition et la liberté

KRISHNAMURTI : Pourrions-nous, dans notre recherche, non seulement nous placer dans la perspective traditionnelle, mais aussi relier tout le champ de la tradition à ce dont nous avons parlé, pour faire apparaître les divergences, les contradictions, les similitudes et les dissemblances ? Pourrions-nous aussi voir s'il y a quelque chose de neuf dans ce que nous disons ?

QUESTION DE A : Nous pourrions commencer par les quatre purusharthas - dharma, de artha, kama et moksha. Selon l'approche traditionnelle, l'existence humaine aurait au départ ces quatre aspects, dont chacun est vital, essentiel au développement de la compréhension.

KRISHNAMURTI : Ne vaudrait-il pas mieux commencer par le sens de tout cela ?

QUESTION DE A : C'est ce que les fondamentalistes ont fait ; Ils ont commencé par les quatre aspects.

KRISHNAMURTI : Ne devrions-nous pas rechercher ce que signifie : l'existence et la souffrance de l'homme, le conflit humain ? Qu'est-ce que tout cela veut dire et comment les professionnels répondent-ils à cette question ?

QUESTION DE Sw : Selon la tradition, nous voyons deux orientations très claires. Il y a la voie orthodoxe, et une tradition de rupture telle qu'elle est exposée dans le Dattatreya et le Yoga Vashista.

Les voyants qui ont rompu avec la tradition ont dit : « Pas de gourou », « Nous avons tout découvert par nous-mêmes », « Je vais m'abstenir de jurer par les Veda », « La nature tout entière, le monde tout entier est mon gourou », « Observez et comprenez le monde ». Chez le Bouddha aussi il y a eu rupture. Son enseignement représente le modèle de la rupture dans son noyau même. Ceux qui brisaient avec la tradition étaient étroitement liés à la vie.

Si vous lisez le Yoga Vashista, il y est dit que l'esprit est plein de pensées, de conflits : ces conflits surgissent à cause du désir et de la peur, et à moins de pouvoir les résoudre vous êtes incapables de comprendre. Cet enseignement parle de la pensée négative. Max Müller et d'autres ont mal interprété le mot nirodha. Ce mot ne veut pas dire suppression, mais négation.

Il est beaucoup parlé des gourous. Le Yoga Vashista dit que les initiations et autres actions du même genre n'ont pas de sens. L'éveil du disciple consiste en une compréhension juste et une prise de conscience. C'est cela le fait d'importance primordiale. Ces points essentiels sont le noyau même de la tradition de rupture.

QUESTION DE R : Et cependant, il y a beaucoup de passages dans le Yoga Vashista où il est affirmé que sans gourou vous ne pouvez rien trouver.

QUESTION DE A : Mais une rupture avec quoi ? S'il s'agit de rompre avec le système social, cette tradition de la rupture n'en continue pas moins celui-ci.

QUESTION DE Sw : C'est un accès formel et verbal que la tradition donne au problème de la compréhension. Il n'en est pas ainsi dans la tradition de rupture. La rupture ne concerne pas la société. Les deux traditions existent. Dans les mathas ou monastères, certains parlaient des Veda, mais ce qu'ils disaient n'avait aucun rapport avec la vie, tandis que pour d'autres tout ce qu'ils avaient compris s'y rattachait. Mais en tout cas rien de ce qui était dit n'avait un rapport avec la société - Mais comment se fait-il que la tradition du gourou ait pris une telle importance ?

KRISHNAMURTI : Voulez-vous que nous discutions de cette question du gourou ? Voulez-vous que nous commencions par là ? Que signifie le mot « gourou » ?

QUESTION DE Sw : C'est desika qui est le mot juste, et non pas gourou. Desika indique un homme qui aide le disciple à s'éveiller, qui aide le chercheur à comprendre. Ce mot veut dire : « quelqu'un qui apprend à un autre ».

QUESTION DE R : Quant au disciple, il est nommé shishya. Shishya indique un homme qui est capable d'apprendre.

QUESTION DE Sw : « Gourou » signifie : vaste, grand, transcendant.

KRISHNAMURTI : Le gourou est celui qui est grand, qui va au-delà, qui est profond. Quel est alors son rapport avec un disciple ?

QUESTION DE Sw : Dans les Upanishad, c'est un rapport d'amour et de compassion. Les Upanishad affirment que la compassion est le contact qui s'établit entre le gourou et le disciple.

KRISHNAMURTI : Comment la tradition est-elle devenue si autoritaire ? Comment un sens de discipline, d'initiation, d'acceptation de tout ce que le gourou pourra dire, comment cette notion a-t-elle été introduite dans leur rapport réciproque ? Ce rapport d'autorité et de docilité, ce rapport destructeur empêche toute pensée réelle et détruit toute initiative. Comment a-t-il pris naissance ?

QUESTION DE Sw : C'est difficile à dire. Les deux attitudes ont dû exister pendant longtemps. Il y a une tradition où le gourou est considéré comme un ami, une personne que le disciple aime ; ici, le gourou n'est pas du tout autoritaire. Mais dans l'autre tradition, le gourou exploite. Il est avide d'autorité et de disciples.

QUESTION DE A : L'argument principal de Swamiji, c'est qu'il n'y a pas eu un courant homogène. Il y a le non-conformiste et le conformiste. Le non-conformiste est celui qui rejette la société, il est en dehors de la société.

QUESTION DE R : Et nous revenons alors au tout début : de quoi s'agit-il. à part cette question des gourous ? Quelle est la réponse fondamentale à la vie ?

KRISHNAMURTI : Je me demande si nous pourrions le découvrir. Pouvez-vous sonder là ? Pouvez-vous puiser tout en moi ? Vous comprenez ce que je veux dire ? Vous allez à un puits, et vous obtenez de l'eau selon la dimension de votre seau ; quel qu'il soit, c'est votre récipient qui vous donnera la quantité d'eau que vous pouvez tirer. Vous avez lu beaucoup de littérature ancienne ; vous vous êtes exercé, et vous avez lu tout ce qui concerne le sujet discuté. Vous êtes très bien équipé du point de vue traditionnel, et vous êtes aussi informé de ce qui se passe dans le monde. Et maintenant, vous et moi sommes en présence. Tirez de moi le maximum de ce que vous pouvez prendre. Posez-moi des questions sur tout, du commencement à la fin. Questionnez en profondeur, du point de vue conformiste et non conformiste, du point de vue du gourou ou du non-gourou, du disciple ou du non-disciple.

C'est comme si l'on s'approchait d'un puits avec une soif intense et en voulant tout découvrir.

Faites ainsi, monsieur. Et je crois que ce sera profitable.

QUESTION DE Sw : Alors, je peux être absolument libre ?

KRISHNAMURTI : Brisez toutes les fenêtres - je sens que la sagesse est infinie.

Elle est sans limites et, parce que sans frontières, elle est absolument impersonnelle.

Et avec toute votre expérience, vos connaissances, votre compréhension de la tradition et du modèle de la rupture qui à son tour devient tradition, avec ce que vous savez et ce que vous avez compris, partant de vos propres méditations et de votre propre vie, vous venez à moi. Ne vous contentez pas de quelques paroles. Sondez profondément.

QUESTION DE Sw : Je voudrais savoir comment vous êtes parvenu vous-même à cette sagesse ?

KRISHNAMURTI : Vous voulez savoir comment cette personne y est parvenue ? Je ne pourrais pas vous le dire. Voyez-vous, monsieur, apparemment jamais il ne se livrait à aucun exercice, à aucune discipline, jamais il n'a connu la jalousie, l'envie, l'ambition, la compétition, jamais il n'a été avide de puissance, de situation sociale, de prestige, de célébrité. Il ne voulait rien de tout cela. Et c'est pourquoi il ne fut jamais pour lui question de renoncement. Aussi, quand je dis qu'en réalité je ne sais pas, je crois exprimer la vérité. La plupart des instructeurs traditionnels passent par des expériences, renoncent, pratiquent des exercices, se sacrifient, se contrôlent ; ils vont s'asseoir sous un arbre et rencontrent l'illumination.

QUESTION DE Sw : Il y a autre chose que je voudrais vous demander : dans votre enseignement, la sensibilité, la compréhension, une prise de conscience passive sont des éléments qui doivent imprégner notre manière de vivre. Comment avez-vous trouvé cela ?

QUESTION DE A : Sans doute vous n'avez eu à faire aucun sacrifice, et par conséquent ne subir aucune discipline, aucun sadhana ; mais que dire des gens qui ont des choses auxquelles il leur faut renoncer ?

KRISHNAMURTI : Vous demandez comment j'ai trouvé tout cela ? Sincèrement, je ne peux pas vous le dire. Mais pourquoi vous en souciez-vous ? Quelle importance cela peut-il avoir ?

QUESTION DE Sw : Quand vous parlez d'être en éveil, de l'attention, de la sensibilité, ceux qui vous écoutent sont émerveillés et admiratifs. Comment êtes-vous arrivé à cela ? Comment se fait-il que cet homme soit capable de parler ainsi ? Et quand nous analysons ce que vous dites, tout cela est tellement rationnel et si plein de sens.

KRISHNAMURTI : Vous connaissez l'histoire de cet enfant et comment il fut choisi. Il naquit dans une famille brahmane des plus orthodoxes ; mais il ne fut pas conditionné par la tradition, ni par d'autres facteurs au cours de sa vie - que ce soit comme hindou ou comme théosophe. Tout cela ne l'a pas touché. Et tout d'abord, je ne sais pas pourquoi cela ne l'a pas touché.

QUESTION DE A : Comment se fait-il qu'une personne ayant vécu dans un milieu où l'on s'attachait avant tout aux réalités apparentes n'ait pas été captée par cette existence ?

QUESTION DE Sw : K. y est arrivé. Il ne peut pas expliquer comment, mais il parle et il se sert de certains termes, et on découvre la logique de l'ensemble. C'est une merveille pour celui qui écoute de voir comment, sans aucune aide, il y est parvenu. Et pourtant, tout cela est logique.

KRISHNAMURTI : Comment un homme comme K., qui n'a lu ni les livres sacrés, les Ecritures d'Orient et d'Occident, ni accumulé les expériences, ni non plus connu le renoncement et le sacrifice - comment un homme qui n'a pas passé par toute cette gamme peut-il énoncer ces choses ? Je ne saurais vraiment pas le dire.

QUESTION DE A : Vous nous avez donné la réponse il y a une minute ; vous avez dit que la sagesse nétait pas chose personnelle.

KRISHNAMURTI : Mais il demande comment être parvenu à la sagesse sans passer par toutes ces choses.

QUESTION DE Sw : Je ne demande pas comment il y est parvenu. Dans ses paroles, il y a tant de cohérence, de raison, des séquences logiques si parfaites, que l'auditeur trouve de la beauté, de la joie. C'est dans son c?ur.

KRISHNAMURTI : Quand vous dites que cela vient parce que c'est dans son c?ur, je ne sais pas comment l'exprimer. Cela vient. Je ne sais pas comment ; ni du c?ur, ni de l'esprit, mais cela vient. Ou diriez-vous, monsieur, que cela peut arriver à toute personne n'ayant vraiment pas d'ego ?

QUESTION DE Sw : Oui, parfaitement.

KRISHNAMURTI : Je crois que ce serait la réponse la plus logique.

QUESTION DE Sw : Ou bien encore, est-ce parce que vous avez vu la souffrance de l'humanité, et alors c'est venu.

KRISHNAMURTI : Non. Pour répondre à cette question comme il convient, complètement, il faut examiner tout ce quelle couvre.

Il y avait ce garçon qui a été choisi. Il a passé par toutes sortes de choses. On a dit qu'il était le Messie : il fut adoré. On lui fit don d'énormes biens. Il eut quantité de disciples. Mais tout cela ne l'a pas touché. Il abandonna les terres comme il les avait acceptées. Il y avait ce garçon qui n'avait jamais lu de philosophie, de psychologie, de livres anciens, qui ne s'était jamais exercé à quoi que ce soit.

Et puis, il y avait la naissance d'une parole qui surgit du vide.

QUESTION DE Sw : Oui, oui.

KRISHNAMURTI : Comprenez, monsieur. Il ne parle jamais suivant une accumulation. Aussi, quand vous demandez : « Comment dites-vous toutes ces choses ? », une question beaucoup plus vaste est impliquée - celle-ci : est-ce que la sagesse, ou tout autre nom que vous voulez lui donner, peut être contenue dans une conscience particulière, ou bien se trouve-t-elle au-delà de toute conscience particulière ?

Monsieur, regardez cette vallée - les collines, les arbres, les rochers : la vallée, c'est tout cela. Sans le contenu de la vallée, il n'y a pas de vallée. Eh bien, s'il n'y a pas de contenu dans la conscience, il n'y a pas de conscience - dans le sens d'une conscience limitée. Quand vous posez la question : « Comment lui arrive-t-il de dire toutes ces choses ? », réellement, je ne sais pas. Mais on peut répondre que quand cela arrive, l'esprit est complètement vide. Ce qui ne veut pas dire que l'on devient un médium.

QUESTION DE Sw : J'en déduis que l'infini est beauté, raison, logique ; et son expression est pleine d'équilibre.

KRISHNAMURTI : Monsieur, ayant dit toutes ces choses, que voulez-vous découvrir ? Vous avez la capacité, vous avez beaucoup lu, vous avez des connaissances, de l'expérience, vous avez beaucoup pratiqué et médité - à partir de là, interrogez.

QUESTION DE Sw : La conscience est asservie par des limites. Ce n'est qu'à partir du vide qu'un accès est possible.

KRISHNAMURTI : Vous demandez donc comment un être humain peut amener son esprit au vide ?

QUESTION DE Sw : Il y a une idée traditionnelle de Yadhikari : celui qui est capable d'apprendre. Et cette idée, c'est qu'il y a divers niveaux et des différences chez les gens qui sont capables de recevoir ou d'apprendre. Ce qu'un homme peut apprendre dépend de ces différences. Il existe trois niveaux. Dans les textes orthodoxes, on les nomme satîva, rajas et tamas. Ceux qui appartiennent à la première catégorie - sattva - peuvent parvenir à la compréhension en écoutant un instructeur. Pour la deuxième catégorie, ou rajas, il s'agit d'écouter, et de se remémorer quand on est affronté aux problèmes de la vie. Les tamas, eux, sont incapables d'apprendre, parce que leur esprit est trop fruste. Pour rendre l'esprit plus subtil, il y a de nombreuses méthodes, ou upasanas. Le yoga commence par la maîtrise de la respiration, la méditation et la posture où l'on se tient sur la tête. Et même alors, on dit que les asanas n'ont pas d'autre objet que celui d'opérer une purification. Il est dit : quoique vous fassiez, restez passif, observez « ce qui est ».

KRISHNAMURTI : Selon ce que vous dites, tels que les êtres humains sont faits, il y a des niveaux, des degrés de réceptivité. Tous sont encore dans le processus de devenir et leur est-il possible de découvrir ce dont nous parlions ?

QUESTION DE Sw : C'est une partie de la question. Il y a un autre aspect. C'est que pour la plupart des gens il y a des moments de compréhension. Mais ces moments sont fuyants. C'est une lutte constante - et alors que peut-on faire ?

KRISHNAMURTI : Sachant que ces niveaux existent, est-il possible de couper à travers eux ?

QUESTION DE A : Est-ce une question de temps ?

QUESTION DE Sw : Pouvons-nous couper à travers ces niveaux, ou bien existe-t-il des procédés qui nous permettent de les transcender ?

QUESTION DE R : La tradition affirme qu'un long temps est nécessaire.

QUESTION DE Sw : Je ne suis pas d'accord.

QUESTION DE R : On doit être en mesure de comprendre.

QUESTION DE A : Je dis que ma vie est une vie de devenir. Quand je viens et que je m'assieds auprès de vous, vous me dites que le temps est sans importance. Je dis « oui », parce que cela me paraît clair, mais je retombe dans le champ du temps, de l'effort, etc. Et ce que j'ai cru comprendre s'évade.

KRISHNAMURTI : La question est assez claire. Quand j'écoute, il me semble comprendre, et quand je m'éloigne il n'y a plus rien. Et l'autre point est celui-ci : comment l'homme qui n'est pas intelligent, qui n'est pas doué poux raisonner, comment peut-il briser son conditionnement et découvrir ce qu'il cherche ? Quelle est votre réponse ?

QUESTION DE Sw : Ma réponse, tirée de l'expérience, la réponse traditionnelle, c'est qu'un homme doit pratiquer un type de méditation grâce auquel l'esprit est rendu beaucoup plus alerte.

KRISHNAMURTI : Autrement dit, pratiquer certains exercices, respiration, etc., jusqu'au moment où l'esprit sera capable de comprendre. Et puis il y a l'homme qui dit : « Quand je vous écoute, je vous comprends, mais par la suite cela me fuit. » Voilà les deux problèmes.

Tout d'abord, prenez un esprit qui est dépourvu de capacité. Comment un tel esprit est-il capable de voir, de comprendre sans exercice, sans l'action du temps ? Parce que le temps implique un processus, n'est-ce pas ? Comment, sans utiliser le temps, un esprit peut-il trouver ?

Mon esprit est morne. Il n'a pas la clarté requise pour comprendre cette chose immédiatement. Alors, vous me dites de m'exercer, de respirer comme ceci ou comme cela, de manger moins. Vous me dites de m'exercer à toutes les méthodes et à tous les systèmes qui m'aideront à rendre mon esprit plus aigu, plus clair, plus sensitif. Tout cela nécessite du temps, et quand vous admettez le temps, d'autres facteurs s'introduisent dans l'esprit.

Si je dois me rendre d'ici à là-bas, il me faut du temps pour couvrir la distance. En cours de route, d'autres facteurs interviendront encore, et ainsi, jamais, je n'atteindrai mon but. Avant d'y parvenir, je vois quelque chose de beau et je me laisse emporter. Mon chemin n'est pas un chemin droit et étroit. D'innombrables choses s'interposent, et tous ces incidents, ces événements, ces impressions vont changer ma direction et son mouvement. Et puis la chose que je cherche à atteindre n'est pas non plus un point fixe.

QUESTION DE A : Ce point qui n'est pas fixe, il faudrait l'explorer.

KRISHNAMURTI : Je dis que mon esprit est plein de confusion, de trouble, je ne comprends pas. Et vous me dites de comprendre en me pliant à toutes ces disciplines. Dès lors, vous avez établi la compréhension comme un point fixe. Et ce n'est pas un point fixe.

QUESTION DE Sw : C'est vrai, ce n'est pas un point fixe.

KRISHNAMURTI : Très évidemment. Si c'est un point fixe, et vers lequel je me dirige, d'autres éléments s'introduisent au cours de mon voyage, et ils auront sur moi une influence beaucoup plus grande que le but proposé.

QUESTION DE A : Ce but est une projection de l'esprit qui sait.

KRISHNAMURTI : Ce n'est donc pas du tout le chemin à suivre. Commencez par le voir. Ce n'est pas un point fixe, et ce ne pourra jamais être un point fixe. Et c'est pourquoi je dis que c'est là une idée complètement fausse. Comme ce n'est pas le chemin, et puisque vous niez tout cela, vous avez balayé un champ immense - vous avez rejeté tous les exercices, toutes les méditations, tout le savoir. Et alors, que me reste-t-il ? Je reste avec le fait que je suis dans la confusion et que je suis obtus.

Et maintenant, comment est-ce que je sais que je suis stupide, que je suis dans la confusion ? Uniquement par comparaison, parce que je m'aperçois que vous êtes très perceptif. Et en comparant, en mesurant, je sais que, moi, je suis stupide.

A présent, je ne compare pas, et je vois ce que j'ai fait à cause de mon habitude de comparer. J'en suis venu à un état que je nomme stupide par comparaison, et je vois que ce n'est pas là non plus la façon de m'y prendre. Donc, je rejette la comparaison. Dès lors, suis-je stupide, quand je ne compare plus ? Ainsi, j'ai rejeté le système, le processus, le but fixe que vous avez mis au point comme le moyen de parvenir à l'illumination à travers le temps. Je dis que la comparaison non plus n'est pas la bonne voie. Toute mesure signifie une distance.

QUESTION DE Sw : Est-ce que cela veut dire que cette compréhension n'est pas essentiellement liée à la capacité ? C'est avec celle-ci que nous avons commencé.

KRISHNAMURTI : Je dis, Swamiji, que je vous écoute, mais que je ne vous comprends pas. J'ignore quelle est la chose que je ne comprends pas, mais vous me faites voir, vous me parlez de temps, de processus, de point fixe, etc., vous me le montrez - et je rejette tout cela. Qu'est-ce qui est arrivé à mon esprit ? Du fait même d'avoir rejeté, d'avoir nié, il est devenu moins stupide. Rejeter le faux éclaircit l'esprit. Et le rejet de la comparaison, fausse aussi, rend l'esprit aigu.

Donc, que me reste-t-il ? Je sais que je me trouve stupide seulement en me comparant à vous. La stupidité existe quand je me mesure à ce que l'on appelle un esprit brillant. Et je me refuse à mesurer. A ce moment-là, est-ce que je suis stupide ? J'ai complètement rejeté toute comparaison, et la comparaison signifie conformisme. La chose que j'ai appelée stupide n'est pas stupide. Elle est « ce qu'elle est ». Et finalement qu'est-ce qui me reste? Je ne vais plus comparer. Je ne vais plus me mesurer par rapport à quelqu'un qui m'est supérieur, et je ne vais pas parcourir le chemin qui m'a été si bien tracé. Et ainsi, je rejette toutes les structures que l'on m'a imposées dans le but de parvenir à l'illumination.

Alors, où suis-je ? Je suis au commencement. Je ne sais rien de l'illumination, ni de la compréhension, ni d'aucun processus, ni de la comparaison, ni du devenir. J'ai rejeté toutes ces choses. Je ne sais rien. Le savoir, c'est le moyen d'être blessé, et la tradition, c'est l'instrument qui me blesse. Je ne veux pas de cet instrument et, ainsi, je ne suis pas blessé. Je pars dans un état d'innocence complète. L'innocence signifie un esprit qui est incapable d'être blessé.

Et maintenant, je me dis : pourquoi les traditionalistes n'ont-ils pas vu ce fait si simple qu'il n'y a pas de point fixe, pourquoi ? Pourquoi ont-ils entassé tous ces arguments pour en charger l'esprit humain, de sorte qu'il faut que je traverse tout cela, que je le rejette ?

Monsieur, c'est très intéressant. Pourquoi passer par tout ce processus si je me vois forcé de le rejeter ? Pourquoi ne m'avez-vous pas dit de ne pas comparer, et que la vérité n'est pas un point fixe ? La comparaison va-t-elle me permettre de m'épanouir dans le bien ? L'humilité peut-elle être atteinte grâce au temps ou à des exercices ? Très évidemment pas. Et pourtant, vous avez insisté sur des exercices, pourquoi ? Quand vous soulignez leur nécessité, vous vous figurez que vous êtes en train de gagner un point fixe. Donc, vous vous êtes leurré vous-même et vous êtes en train de me tromper.

Vous ne me dites pas : « Vous ne savez rien et je ne sais rien. Découvrons maintenant si tout ce que certains êtres humains ont imposé à d'autres êtres humains est vrai ou faux. Ils ont affirmé que l'illumination est un état auquel on parvient avec du temps, de la discipline et un gourou. Cherchons par nous-même, explorons. »

Pourquoi des êtres humains ont-ils imposé à d'autres êtres humains des choses qui ne sont pas vraies ? Les êtres humains se sont torturés, châtiés pour obtenir l'illumination, comme si l'illumination était un point fixe. Et ils finissent aveugles. Et c'est pour cela, monsieur, que pour moi l'homme soi-disant dans l'erreur est beaucoup plus près de la vérité que celui qui s'exerce à la vérité. Celui qui s'exerce à la vérité devient impur, non chaste.

Rishi Valley, le 23 janvier 1971

Rishi Valley, Inde
le 24 janvier 1971
La liberté et la prison

KRISHNAMURTI : Je me demande si nous pourrions, ce matin, discuter de ce que signifie la perception. En mettant de côté ce que disent les professionnels, les traditionalistes et les commentateurs, que signifie le mot « perception » ? Qu'est-ce que percevoir ? S'agit-il d'un pur processus intellectuel, d'une perception visuelle, ou bien est-ce un mélange des deux ? Est-ce un état psychosomatique, ou ne serait-ce pas quelque chose d'entièrement différent ? L'esprit absorbe beaucoup plus que ne le fait l'?il. Donc, quand nous parlons de perception, qu'entendons-nous exactement par ce mot ? S'agit-il d'une perception intellectuelle, d'une conclusion verbale, d'une compréhension verbale ? Et suivant quelle dimension l'?il voit-il ?

QUESTION DE B : Vous parlez de l'?il en tant qu'organe des sens ?

KRISHNAMURTI : Oui.

QUESTION DE Sw : La perception de l'?il, le visuel, la perception sensorielle de l'?il, n'est-elle pas uniforme ? Nous entrons dans cette chambre. J'aperçois le dessin du tapis. Bientôt, je vois, et à la fois je ne vois pas. Mais aussi l'?il physique ne voit pas tout le temps dans un état uniforme. Il doit y avoir un autre élément que le simple contact avec l'objet des sens dans ce sentiment qui me fait dire : « Je vois. » Pour la première fois, je prends conscience d'un état d'inattention.

KRISHNAMURTI : Je ne suis pas encore parvenu à ce point-là. Je cherche à comprendre le sens que transmet le mot perception. Je ne parle pas encore d'attention ni d'inattention. Tout ce que je sais, c'est que je vois. Il y a une perception visuelle, une perception sensorielle. Je vous vois assis là, en face de moi. Et puis, il y a l'image que la perception sensorielle, avec en plus la faculté intellectuelle de la pensée, peut former. C'est bien là ce que nous appelons en général la perception. Où l'attention et l'inattention interviennent-elles en tout cela ?

QUESTION DE A : Je vois un objet, puis il y a l'image de cet objet. Ensuite il y a le souvenir de cette image. Puis, je vois quelque chose d'autre, et encore une fois, tout le processus se met en marche.

KRISHNAMURTI : Toutes les impressions sensorielles, les impressions qui sont enregistrées, celles qui sont conscientes et celles qui sont inconscientes, les images, les conclusions, les préjugés, tout cela est compris dans la perception.

Il y a la perception visuelle. Et il y a aussi toutes les différentes images que la perception, les associations, les idées préconçues ont construites. Je vous vois, vous, et j'ai toute une série d'images différentes. Ainsi, il y a des milliers et des milliers d'images qui sont enregistrées, imprimées et contenues dans les cellules cérébrales. Et quand je vous rencontre, je branche sur vous mon attention, et les images surgissent. C'est bien là ce que nous appelons perception, n'est-ce pas ? C'est en général ce que l'on entend par le processus de la perception. Je me propose de voir. C'est tout ce que je sais. Où commence la difficulté ?

QUESTION DE A : Il y a un facteur de sensibilité. Il y a des degrés variables de sensibilité. Ne sont-ils pas un élément essentiel de la perception ? Ma perception de la saleté est différente de la vôtre. Peut-on séparer les degrés de sensibilité de la perception ? Celle-ci diffère en vous et en moi.

KRISHNAMURTI : Toutes les images accumulées, conscientes ou inconscientes, que je possède chargent mon esprit. Où y a-t-il place pour la sensibilité ?

QUESTION DE A : La perception n'est pas une action passive de la mémoire. Il y a toujours un élément nouveau qui accompagne chaque nouvelle perception. A chaque réaction nouvelle, que j'appelle perception, le facteur du degré est inclus. Je ne comprends pas pourquoi et d'où surgit ce facteur d'intensité, parce que l'ignorance n'est pas pondérable.

QUESTION DE B : Mais même simplement cette vision-là, c'est comme à travers une caméra ; elle est plutôt vision de ses limites que de l'objet.

QUESTION DE A : Je regarde à travers une idée préconçue et, dans ce cas, il n'y a pas de vraie perception.

KRISHNAMURTI : Un esprit qui est encombré d'impressions, d'informations concernant l'objet, voit. L'esprit, le cerveau, toute cette structure n'est jamais vide. Elle est encombrée, et c'est à travers ce fardeau qu'elle voit. Elle vous regarde à travers toutes ses associations, sa jalousie, son plaisir, sa souffrance. Et qu'y a-t-il là de répréhensible ?

QUESTION DE R : Jamais je ne suis face à face avec quoi que ce soit. Je vois qu'il y a perception sensorielle, ensuite les images, ensuite la préférence, l'aversion, et ce sont aussi des faits. Seulement, ce sont des faits dont je ne suis pas conscient.

KRISHNAMURTI : Ce sont des faits, tout autant que le fait d'être assis ici. Alors, que se passe-t-il ? Chaque fois, je vous vois à travers un écran. Qu'y a-t-il là de répréhensible ? N'est-ce pas un processus naturel ?

QUESTION DE Sw : C'est que dans cet état-là, je ne vois pas du tout.

KRISHNAMURTI : Tout d'abord, je voudrais éclairer la situation. Il y a des milliers d'impressions, des milliers de perceptions sensorielles, des milliers de conclusions. Désignons le tout par le mot « conclusions ». A travers ces conclusions, je regarde. Et de ce fait elle s'épaississent ou s'estompent, mais jamais elles ne disparaissent. Et chaque perception sensorielle successive épaissit la même perception. C'est là le processus qui se poursuit tout le temps, tout le long de notre vie.

Ainsi la fabrication d'images et de conclusions appartient au passé. La perception, elle, est immédiate. La perception sensorielle est immédiate, mais la conclusion devient le passé. Donc, en cet instant je vous regarde avec des yeux du passé. Voilà ce que nous faisons, c'est un fait. Qu'y a-t-il là de répréhensible ? Pourquoi ne pourrais-je pas vous regarder de cette façon-là ? Ce qui a commencé par de la perception n'est pas une perception du tout. Mais n'allez pas condamner tout de suite cet état de choses. C'est notre activité constante. Je veux que ce soit tout à fait clair avant que nous n'allions plus loin. Avançons lentement.

Donc, toute perception visuelle est traduite en termes de conclusions. C'est un fait que nous savons tous, et c'est la tradition, n'est-ce pas ?

C'est l'expérience. L'expérience, le savoir, la tradition - tout cela est contenu dans le mot « passé » et dans le mot « conclusion ». Et telle est la structure et la nature des cellules cérébrales. Les cellules cérébrales sont le passé. Elles conservent le souvenir du passé parce que là se trouve une sécurité dans les processus biologiques, tout au-

tant que dans les accumulations psychologiques. Il y a dans tout cela une puissante sécurité.

QUESTION DE Sw : Comment se fait-il qu'il y ait sécurité ? Suis-je véritablement en sécurité ?

KRISHNAMURTI : Ne mettez pas encore la chose en doute. Observez. Sans cet état de choses, vous ne sauriez pas votre propre nom. Vous ne sauriez pas aller à Bangalore ou comment reconnaître votre mari ou votre femme. Dans cette tradition, ce savoir, cette expérience, ces conclusions, il n'y a rien de neuf, ainsi rien qui soit de nature à vous troubler, et, par conséquent, cela procure un sentiment de totale sécurité. C'est rigoureusement exact.

QUESTION DE Sw : Il n'y a rien qui puisse nous déranger.

KRISHNAMURTI : Tout ce qui est neuf peut apporter le trouble. Et comme les cellules cérébrales ont besoin d'ordre, elles trouvent l'ordre dans le passé.

QUESTION DE A : Mais, pour en revenir à votre question de tout à l'heure, où est le mal ?

KRISHNAMURTI : Là, il n'y a rien de mal. Je suis en train d'examiner la nature de la perception visuelle, de chercher à comprendre les activités du cerveau, le mécanisme de la pensée et comment l'esprit opère.

Il y a sécurité dans la perception sensorielle, dans l'image, dans les conclusions, dans le passé ; tout cela, c'est la tradition. Dans la tradition, il y a sécurité. Dans le passé, il y a sécurité complète.

QUESTION DE Sw : Mais la sécurité implique un état de lutte.

KRISHNAMURTI : La sécurité implique un sens de refus d'être dérangé. Je ne sais pas si vous avez remarqué : le cerveau a besoin d'ordre. Il peut établir dans le désordre un ordre forcé - et c'est une névrose. Son besoin d'ordre, il va y trouver une réponse dans le désordre et devenir névrosé. Vous le voyez ? Le cerveau exige l'ordre, parce que dans l'ordre il y a sécurité.

QUESTION DE Sw : C'est parfaitement clair.

KRISHNAMURTI : Dans la tradition, il y a ordre. Dans la continuité, il y a ordre. Le cerveau, étant à la recherche de l'ordre, se crée un havre de sécurité. Et K. survient avec des idées révolutionnaires et il vous dit que tout cela n'est pas un ordre réel. Et ainsi s'installe un conflit entre lui et vous. Vous, vous voulez réduire ce qui est neuf en termes de ce qui est vieux afin d'y trouver la sécurité, une sûreté. Pourquoi votre esprit agit-il ainsi ? La révolution d'Octobre et la Révolution française ont bouleversé toute la structure établie. Mais bien vite le cerveau en a créé une autre dans le désordre, et ainsi a mis fin à la révolution.

QUESTION DE A : Nous avons découvert quelque chose : dès l'instant où je vois une nouveauté créatrice de dérangement, la perception est l'instrument qui sert à convertir le neuf en fonction de l'ancien.

KRISHNAMURTI : Tel est le processus biologique du cerveau. C'est une nécessité biologique parce qu'il trouve ainsi la façon la plus efficace de fonctionner.

QUESTION DE A : Ne voulez-vous pas examiner cette incapacité innée où se trouve le cerveau de voir, et sans le déformer, ce qui est neuf ?

KRISHNAMURTI : Attendez, monsieur. A moins d'envisager que les cellules cérébrales elles-mêmes comprennent le danger du passé, celui qui consiste à chercher sa sécurité dans le passé, il ne leur sera jamais possible de voir quoi que ce soit de neuf. Si elles enregistrent du neuf, elles le traduiront tout de suite en fonction de l'ancien.

Par conséquent, elles-mêmes doivent constater l'immense danger d'admettre que la sécurité se fonde sur le passé.

QUESTION DE A : Ce qui signifie un changement complet.

KRISHNAMURTI : Je ne sais rien. Je ne vois que perception sensorielle, images, conclusions, sécurité dans les conclusions. Ce peut être une nouvelle conclusion, une conclusion faite de désordre, mais là il y a sécurité ; si névrosée qu'elle soit, il y a sécurité.

Voyez comme c'est beau. Voyez la beauté contenue là. C'est la vérité. Et c'est pour cela que c'est beau. Comment ce cerveau, avec son exigence persistante, son besoin de sécurité avant tout, comment peut-il saisir qu'il n'y a pas de sécurité dans le passé, mais toujours dans le nouveau ?

Il y a recherche de la sécurité, à la fois au sein du désordre et de l'ordre. Si vous lui offrez un système, un ordre au moyen d'une méthode, le cerveau l'acceptera. C'est le processus biologique dans son entier. Et c'est le processus traditionnel dans son entier - la sécurité dans le passé, jamais dans le futur, jamais dans le présent, mais la sécurité absolue dans le passé. Absolue.

Et c'est ce qui constitue le savoir : le savoir biologique, le technique, et celui qu'a récolté l'expérience. C'est dans le savoir qu'il y a sécurité, et le savoir, c'est le passé. Alors, quelle est la prochaine question à se poser ?

QUESTION DE Sw : Il y a une continuité modifiée dans ce processus. D'où naît le sentiment d'un progrès.

KRISHNAMURTI : Dès l'instant où vous possédez un certain savoir, il peut être prolongé et modifié, mais reste toujours dans le champ du savoir - et tout tient là. Qu'est-ce qui vous paraît faux là-dedans ?

QUESTION DE Sw : Ce que vous dites est un fait, mais il ne couvre pas tout. Il y a un autre élément et quelque chose qui manque radicalement dans l'ensemble.

KRISHNAMURTI : Qu'est-ce qui manque ? Avançons pas à pas. Il s'agit bien de la structure. Quel est le quelque chose qui n'est pas tout à fait au point ? Découvrez-le. Je vais vous l'indiquer.

QUESTION DE Sw : Il n'y a pas de permanence.

KRISHNAMURTI : Que dites-vous là ? Mais le savoir, c'est la chose permanente entre toutes. Je constate que le savoir est chose nécessaire, et le savoir, c'est le passé, et la pensée est la réaction du passé, et ainsi l'esprit vit toujours dans le passé. Ainsi l'esprit est toujours prisonnier.

(Pause)

Un prisonnier, de quoi parle-t-il ? De la liberté ?

Etant en prison, il parle de liberté, de moksha, de nirvana. Il sait bien que sa prison n'est pas la liberté, mais il aspire à la liberté, parce que dans la liberté, il y a la joie, la beauté, il se passe quelque chose. Sa vie actuelle est une continuité répétitive et mécanique. Il se voit donc forcé d'inventer un idéal, il invente une libération, il invente un paradis.

Il y a une sécurité aussi dans l'avenir, d'accord ? Alors, il invente un dieu, il se lance à la poursuite de dieu, de la vérité, de l'illumination. Mais tout en inventant, il est toujours ancré dans le passé. Cette ancre est nécessaire, biologiquement nécessaire. Le cerveau est-il capable de voir que le savoir est une chose essentielle mais peut-il voir aussi le danger du savoir qui engendre la division ? Peut-on dire que le sa-

voir entraîne la division ? Le peut-on, monsieur ? Le savoir est-il un élément qui divise ?

QUESTION DE Sw : Oui. naturellement.

KRISHNAMURTI : N'approuvez pas, voyez. Les cellules cérébrales peuvent-elles chercher la sécurité dans le savoir tout en comprenant que dans ce savoir, il y a un danger de division ?

QUESTION DE A : Constatant que le savoir est nécessaire ici-bas...

KRISHNAMURTI : Et aussi que le savoir est un danger parce qu'il divise...

QUESTION DE Sw : Voir les deux choses en même temps est difficile.

KRISHNAMURTI : Il faut voir les deux choses en même temps, autrement vous ne verrez pas.

QUESTION DE A : Mais le savoir divise quoi ?

KRISHNAMURTI : Le savoir, en lui-même, est facteur de division - le connu et l'inconnu, hier et aujourd'hui et demain. Aujourd'hui est modifié par hier, qui est le passé, et demain est également modifié. Il y a une division. Savoir, c'est le : « Je vous connais », et là sont l'image, la conclusion. Mais, entre-temps, vous-même avez changé. L'image que j'ai de vous nous divise, nous sépare l'un de l'autre.

Le savoir est une sécurité. Dans la recherche de cette sécurité, peut-il y avoir prise de conscience que ce savoir est nécessaire à un certain niveau, et qu'à un autre niveau c'est un facteur de division, et par conséquent de danger ? Le facteur qui divise est celui qui construit l'image. Donc le cerveau peut-il constater que le savoir est nécessaire à la sécurité physique, et voir en même temps que, basé sur une image tirée d'une conclusion, il est foncièrement ce qui divise ? Qu'est-ce qui suit ?

QUESTION DE Sw : Il y a deux façons de fabriquer des images. Dans la connaissance technique aussi, il y a un enregistrement, et c'est aussi une façon de construire des images.

QUESTION DE A : Je crois que nous nous sommes servis du terme « fabrication d'images » chaque fois que cela s'accompagnait d'un contenu émotif. Sans contenu émotif, il n'en est rien. Le projet de liberté se présente comme une évasion devant cet état de choses.

KRISHNAMURTI : Le cerveau sait que dans tout cela, il n'y a aucune liberté, et par conséquent il se voit forcé d'inventer une liberté en dehors de la prison.

Quand vous voyez dans son entier la structure du savoir, on peut dire que tout est compris.

QUESTION DE A : Il y a une question que je voudrais poser : l'esprit a-t-il une faculté de formuler ce dont il ne fait pas l'expérience, mais dont il voudrait bien faire l'expérience ?

KRISHNAMURTI : Monsieur, nous n'avons pas encore fini.

Le savoir psychologique, technique, biologique, tout cela est compris dans le mot « savoir ». Je vois que le savoir est à la fois un élément de division et d'unification.

C'est là que réside la servitude du temps. Et les cellules cérébrales savent aussi qu'en tout cela il n'y a pas de liberté, et pourtant elles sont avides de liberté. Il se pourrait que dans cette liberté il y ait la sécurité supérieure. Et c'est pourquoi l'homme, depuis des temps immémoriaux, a toujours parlé de liberté. Mais comme cette liberté n'existe pas à l'intérieur de la prison, l'homme a toujours pensé à elle comme étant quelque part au-dehors. Et nous disons que la liberté n'est pas au-dehors, elle est ici. Est-ce juste ?

QUESTION DE Sw : L'aspiration à la liberté aurait-elle un caractère biologique ? Ce désir d'une sécurité supérieure n'est-il pas aussi inhérent ?

KRISHNAMURTI : Donc, y a-t-il liberté dans toutes les choses que la pensée a construites, y compris l'idée même de la liberté ? Cette construction ne permet pas de trouver la liberté. Et puisque la pensée a édifié l'idée de liberté au sein de la prison, alors, se dit-on, la liberté ne peut que se trouver au-dehors.

QUESTION DE Sw : Autrement dit, existe-t-il une liberté quelconque dans le savoir ?

KRISHNAMURTI : Existe-t-il une liberté dans le passé ? Parce que le savoir, c'est le passé, le savoir, c'est l'accumulation de millions d'années d'expérience. L'expérience donne-t-elle la liberté ? Très évidemment pas. Alors, peut-on dire que la liberté a une existence réelle ?

QUESTION DE Sw : Je n'en sais rien. Je vois que la liberté n'est pas au-dehors. C'est une projection. Et il n'y a pas non plus de liberté à l'intérieur.

KRISHNAMURTI : Je n'en sais rien. J'ai toujours pensé à la liberté comme étant au-dehors. Tous les livres religieux, les pratiques ont conçu une liberté comme se trouvant au-delà. Mais il se pourrait qu'il y ait une liberté totale ici même.

Voyons, je sais, le cerveau sait, la pensée est consciente d'avoir elle-même créé cette prison. Tout ce que sait la pensée, c'est qu'en exigeant la sécurité elle a créé la prison, mais il lui faut une sécurité. Autrement, elle ne peut pas fonctionner. Alors, elle se demande où est la liberté. Et elle la recherche là où elle est perceptible, là où elle n'est pas projetée, inventée, formulée, là où elle n'est pas une projection du passé qui est encore le connu. La liberté doit être quelque part.

QUESTION DE A : Est-ce un acte de la perception ?

KRISHNAMURTI : Voilà un acte de perception. Visuellement, je vous perçois. Tout cela, c'est la perception visuelle qui l'a créé, et c'est ce savoir qui l'a créé. Le savoir et le non-savoir sont encore des projections de la pensée.

QUESTION DE R : Qu'est-ce que le non-savoir ?

QUESTION DE A : Nous pensons à l'inconnu comme étant la liberté.

KRISHNAMURTI : Alors, c'est que l'inconnu, c'est le connu Maintenant, c'est très simple. Voici la structure des cellules cérébrales avec leurs mémoires qui son responsables de la pensée. Telle est la structure de la pensée. La pensée affirme que le savoir est nécessaire. La pensée affirme aussi, parce que vous l'avez mis en doute, qu'il n'y a pas non plus de liberté. Alors, qu'est-ce que la liberté ? Est-ce que cela existe ?

QUESTION DE A : Tout ce que nous voyons, c'est que quoi que produise la pensée ce n'est jamais la liberté.

KRISHNAMURTI : Maintenant, qu'a-t-elle à dire ? Tout ce que nous venons de voir a été créé par elle. Existe-t-il une sécurité dans la pensée elle-même ?

QUESTION DE Sw : C'est du fait de la pensée que tout cela résulte...

KRISHNAMURTI : Alors, existe-t-il une sécurité ? J'ai tenu pour admis que la sécurité existait. J'ai affirmé qu'il me fallait du savoir, mais est-ce là la sécurité ? Je vois les guerres, les divisions, le « nous » et le « eux », ma famille et votre famille. La sécurité est-elle là ?

Vous voyez ce que j'ai trouvé ? Dans le savoir, il y a sécurité, mais non pas dans cela qui est le résultat du savoir. La pensée se demande s'il existe une sécurité quelconque dans la structure même de son activité. Y a-t-il sécurité dans le passé ? Y a-t-il sécurité dans la tradition ? Y a-t-il sécurité dans le savoir ? Les cellules cérébrales ont

recherché la sécurité dans toutes ces choses, mais la sécurité existe-t-elle ? Les cellules cérébrales doivent voir par elles-mêmes qu'il n'est là aucune sécurité. Alors, que se passe-t-il ?

(Pause)

Je vois là, dans tout, l'absence de sécurité. C'est une découverte immense pour moi. Et la pensée se demande ce qui doit suivre : « Je dois me tuer, me détruire, puisque je suis le plus grand des dangers », se dit-elle.

Et maintenant, quel est ce « je » qui se propose de se détruire lui-même ? Alors la pensée dit encore : « Je ne dois pas diviser. »

QUESTION DE Sw : Il faut tuer le tueur.

KRISHNAMURTI : La prison et le prisonnier - le tueur et le tué. Peut-il être mis un terme à moi-même sans qu'il y ait division ? La division signifie contradiction. Est-ce possible, une fin de moi-même sans qu'il y ait effort ? Et c'est là que réside la qualité d'une véritable sensibilité. Pour saisir tout cela, en venir au point où nous sommes, il a fallu une immense subtilité qui est de la sensibilité. La pensée peut-elle mettre fin à elle-même ? Tout ce qui précède a requis une immense attention, une sensibilité intense. Il a fallu avancer pas à pas. sans rien oublier, sans rien négliger - ce qui comporte sa propre discipline, son ordre propre. Et maintenant, le cerveau vit un état d'ordre complet parce qu'il s'est avancé avec justesse, parce qu'il a observé ses propres attitudes logiques, parce qu'il a creusé et dépisté les éléments d'une fausse sécurité. Il a vu qu'il avait cherché la sécurité dans la division, et qu'en celle-ci la sécurité n'existe pas. Alors chaque pas qu'il a fait était un pas dans l'ordre, et cet ordre est sa propre sécurité.

Donc l'ordre, c'est la perception des choses telles qu'elles sont, la perception de ce que vous êtes et non pas une conclusion au sujet de ce que vous êtes.

J'affirme que la perception consiste à voir les choses telles qu'elles sont. Et je suis incapable de voir les choses telles qu'elles sont si je nourris au préalable une conclusion. Dans toute conclusion, il y a donc un élément de désordre. La pensée a recherché la sécurité dans des conclusions qui n'ont fait que répandre le désordre. Alors elle rejette, et de façon immédiate, toute conclusion, car elle veut la sécurité. Elle ne fonctionne donc plus que dans le savoir, là où c'est nécessaire, mais nulle part ailleurs parce que partout ailleurs la fonction de la pensée consiste à créer des conclusions et des images. C'est ainsi que la pensée prend fin.

Rishi Valley, le 24 janvier 1971

Rishi Valley, Inde
le 28 janvier 1971
La stabilité et le savoir

QUESTION DE Sw : Je perçois un arbre. Puis de ma mémoire surgit une idée me disant que c'est un manguier. Cette idée s'interpose dans mon observation et m'empêche de voir la réalité de l'arbre. Cet écran de l'idée interfère dans le fait présent, et l'on peut dire qu'il n'y a pas de véritable perception.

KRISHNAMURTI : Demandez-vous, monsieur, ce qu'est la relation ? Quelle est la relation existant entre l'objet observé et l'observateur ? Ce que peut signifier être relié, être en contact ? Il existe la relation entre deux personnes ; la relation entre le concept, l'idéal, et celui qui a conçu l'idéal ; la relation entre l'un et le multiple ; la relation entre une pensée et une autre pensée, et l'intervalle entre elles ; la relation entre le présent et l'avenir sous l'aspect de la mort ; la relation entre le monde et moi-même. Tout cela est impliqué dans le mot « relation », n'est-ce pas ? Je peux renoncer au monde, je peux vivre dans une grotte, mais je suis quand même relié à tout l'arrière-plan de ma vie, et cet arrière-plan, c'est « moi ». Tout ce qui précède, me semble-t-il est compris dans la relation.

QUESTION DE A : Nous pensons toujours à la relation comme isolée, et non pas comme faisant partie d'un tout.

KRISHNAMURTI : Peut-il y avoir une relation quand il y a un centre et un observateur auxquels vous êtes relié ? Quand le centre a le sentiment d'être relié à quelque chose, est-ce là une relation véritable ?

QUESTION DE A : Il a déjà été remarqué que c'est uniquement parce que j'ai le sentiment d'être.relié à quelque chose que le « je » comme centre s'en trouve fortifié. Le centre n'emprunte un caractère de cohésion qu'à cause des éléments fragmentaires qui le composent.

KRISHNAMURTI : De quelle manière discuterons-nous ? Par où allons-nous entamer un sujet aussi vaste ?

QUESTION DE A : Ne voulez-vous pas commencer par la croyance, parce que celle-ci est la base de toute relation ?

KRISHNAMURTI : Pour vous, quel est le sens de la relation ?

QUESTION DE A : C'est d'être en communication.

KRISHNAMURTI : Examinons ce que signifie pour vous la relation. Je vous regarde et vous me regardez. Quel rapport s'établit-il entre nous ? Existe-t-il un rapport autre que purement verbal ?

QUESTION DE R : Il y a un sentiment de relation quand il y a un mouvement vers quelque chose.

KRISHNAMURTI : Si tous deux, nous sommes en motion vers un idéal, si, ensemble, nous avançons vers le même point, est-ce là être en relation ? Peut-il y avoir relation quand chacun de nous est en état d'isolement ?

QUESTION DE Sw : La première question que vous aviez posée était celle-ci : « Peut-il y avoir relation s'il y a un centre ? »

KRISHNAMURTI : Si j'ai dressé un mur autour de moi, consciemment ou inconsciemment, un mur de résistance, d'autoprotection, dans le but de me sentir en sécurité, de ne pas être atteint, d'être à l'abri, une relation peut-elle exister ? Je vous en prie, regardez ceci : j'ai peur parce que j'ai été blessé physiquement et psychologiquement ; tout mon être se sent blessé, et je ne veux plus l'être à nouveau. Alors j'érige tout autour de moi un mur de résistance, de défense, un mur de : « Moi je sais, vous ne savez pas », de manière à me sentir protégé de nouveaux coups. Où est donc ma relation avec vous ? Existe-t-il une relation quelconque ?

QUESTION DE A : Mais qu'entendez-vous par relation dans notre vie quotidienne habituelle ?

KRISHNAMURTI : Pourquoi me posez-vous la question à moi ? Regardez-vous. Dans votre vie normale, votre vie quotidienne, qu'est-ce qui a lieu ? Vous allez à votre bureau, vous vous faites bousculer, insulter par quelque supérieur. Voilà votre sorte de relation. Et, avec votre orgueil blessé, vous rentrez chez vous et votre femme vous harcèle, et vous vous repliez encore plus, tout en continuant à coucher avec elle. Est-ce vraiment là une relation ?

QUESTION DE A : Autrement dit, quand il y a un centre, il n'y a pas de relation du tout.

QUESTION DE R : Tout de même, il y a en général une bonne volonté commune.

KRISHNAMURTI : Peut-il y avoir bonne volonté, bienveillance si je reste avec ce mur de résistance, cet enclos à l'intérieur duquel je vis ? Où est ma bienveillance à votre égard ? Je suis poli et je garde mes distances, mais je suis toujours à l'intérieur du mur.

QUESTION DE Sw : Enfin, même dans la vie d'un homme ordinaire, il y a des relations qui ne viennent pas toujours de derrière un mur.

QUESTION DE A : Vous dites qu'il n'y a aucune relation. Le fait est que j'ai cette sorte de relation parce que j'ai le sentiment d'être engagé. Je suis, dans une certaine mesure, engagé vis-à-vis d'autrui ; je n'agis pas dans ce cas par intérêt personnel, mais seulement dans l'intérêt de l'autre.

KRISHNAMURTI : Dans l'intérêt de l'autre, vraiment ? Je me mets à suivre un chef qui désire bouleverser la société. Je le suis et lui obéis. Je m'engage dans un programme d'action sur la nécessité duquel mon chef et moi-même sommes tombés d'accord. Existe-t-il une relation entre moi et ce chef qui travaille avec moi pour le même but ? Que signifie être en relation, être en contact avec quelqu'un, se sentir proche de lui ?

QUESTION DE A : La relation que vous avez décrite est basée sur l'utilité.

KRISHNAMURTI : La base de nos relations est utilitaire.

QUESTION DE R : Je vois bien que, soumis à un tel examen, i1 n'existe pas de véritables relations.

KRISHNAMURTI : Mais vous ne répondez pas à la question la plus profonde. La voici : tant qu'il y a l'observateur et son engagement dans un certain mode d'action, peut-il exister des rapports réels entre vous et moi ?

QUESTION DE A : Alors l'état de relation ne serait qu'une idée ?

KRISHNAMURTI : Nous nous sommes mis d'accord sur une idée, une formule, un modèle, un but, un principe, une utopie, mais existe-t-il entre nous une relation ?

QUESTION DE A : N'y a-t-il aucune relation entre deux personnes ?

KRISHNAMURTI : C'est effectivement un immense problème. Comme je l'ai dit, quelle est la relation entre une pensée et une autre, une action et une autre ? Ou bien l'action est-elle un mouvement continu, et par conséquent ne comporte pas de liaison, et ainsi une action n'est pas reliée à une autre. Regardez, monsieur, suis-je relié quand je regarde cet arbre ? La relation, c'est une distance entre moi l'observateur et l'arbre. La distance peut être de 5 pieds ou de 100 yards. Mais où se trouve la distance entre l'observateur et la chose observée ? Existe-t-il une possibilité quelconque de relation ?

Je suis marié. Je me suis fait une image de ma femme, et elle s'est fait une image de moi. Cette image est le facteur de distance entre nous. Y a-t-il une relation entre ma femme et moi, hormis des rapports physiques ? Tous deux nous coopérons dans le but d'accomplir quelque chose. D'accomplir quelque chose, cela peut nous réunir, mais toutefois j'ai mes propres soucis, elle a ses propres tourments. Nous travaillons ensemble, mais sommes-nous réellement en relation, même si nous travaillons ensemble pour une même idée ?

QUESTION DE A : Monsieur, je comprends ce que vous dites du travail accompli en commun, mais je n'ai pas compris le reste.

KRISHNAMURTI : Une minute. Pour construire une fusée interspatiale, je crois qu'il a fallu le travail en commun de trois cent mille individus, chacun travaillant techniquement pour créer un mécanisme parfait. Ils ont construit une fusée parfaite ; chacun a mis de côté ses particularités, et il s'est établi entre eux ce que l'on appelle une coopération. Mais est-ce une véritable coopération ? Vous et moi travaillons ensemble dans le but de construire une maison. Nous avons tous deux un mobile commun, mais vous et moi sommes des êtres humains séparés. Est-ce là la coopération ? Quand je regarde un arbre, il y a une distance entre moi et cet arbre, et je ne suis pas en rapport avec cet arbre. La distance n'est pas créée par l'espace physique qui nous sépare, mais c'est une distance créée par le savoir.

Alors, qu'est-ce que la relation ? Qu'est-ce que coopérer ? Quel est le facteur de division ?

QUESTION DE Sw : Toutes les images, d'une façon ou d'une autre, divisent.

KRISHNAMURTI : Avançons lentement. Il y a cet arbre. Je le reagarde. La distance physique entre cet arbre et moi-même peut être courte, mais la distance, en vérité, entre l'arbre et moi-même est grande. Bien que je le regarde, mes yeux, mon esprit, mon c?ur, tout est très très loin. Cette distance-là est incalculable.

De la même façon, je regarde ma femme, et je suis très loin. Et de la même façon, je suis très loin même quand je coopère à une action commune.

QUESTION DE Sw : Est-ce le mot, est-ce l'image qui interfèrent ?

KRISHNAMURTI : Nous allons le découvrir. Il y a le mot, l'image et le but en vue duquel nous coopérons. C'est justement ce but qui nous divise, vous et moi.

QUESTION DE Sw : Mais il n'y a pas de but quand il s'agit de l'arbre.

KRISHNAMURTI : Restez là. Ne vous précipitez pas. Nous nous figurons que le fait de travailler dans un but commun nous a rapprochés. En fait ce but nous sépare.

QUESTION DE A : Non. comment pouvez-vous dire que ce but commun nous sépare ?

KRISHNAMURTI : Je n'en sais rien. Je me trompe peut-être. Nous sommes en train de chercher. Vous et moi avons un but commun, nous travaillons ensemble.

QUESTION DE Sw : Est-ce une question de devenir ?

KRISHNAMURTI : Je vous en prie, regardez. J'affirme que les buts nous divisent, séparent les gens. Un but commun ne rapproche pas les gens. Votre but et mon but sont différents, ils nous ont séparés. Le but lui-même a été un facteur de division, non pas la coopération qui est sans rapport avec le but.

QUESTION DE Sw : Moi, je vois une chose. Quand deux personnes se rapprochent pour la joie d'une chose, c'est différent.

KRISHNAMURTI : Non. Quand deux personnes se rapprochent par affection, par amour, par joie, alors quelle est l'action qui n'est pas divisible, qui ne divise pas ? Je vous aime, vous m'aimez, et quelle action surgit d'un tel amour ? Pas un but ? Qu'est-ce que l'action entre deux personnes qui s'aiment ?

QUESTION DE A : Quand deux personnes se rapprochent par affection, cela peut produire un résultat, mais elles ne se rapprochent pas en vue du résultat. Aussi, dans un tel rapprochement, il n'y a pas de division. Tandis que si deux personnes se rapprochent à cause d'un but, c'est un facteur de division.

KRISHNAMURTI : Nous venons de découvrir quelque chose. Attachez-vous à cette découverte. Je vois que quand les gens se rapprochent par affection et qu'il n'y a pas de but, de motif, alors aucune division n'existe. Toute notion de statut disparaît, et il ne reste que la fonction. Alors je suis prêt à balayer le jardin, parce que cela fait partie de ce qui est nécessaire ici.

QUESTION DE R : Parce que j'aime l'endroit...

KRISHNAMURTI : Non, par amour, pas pour l'amour de l'endroit. Vous voyez ce que nous manquons. Les buts divisent les gens parce qu'un but est une formule, un but c'est un idéal.

Mais je veux voir ce que tout cela implique. Je vois que, tant que je me propose un but, un objet, un principe, une utopie, je vois que ce but même, ce principe même, divisent les gens. Par conséquent, cet aspect de la question est clos. Je me demande alors comment je vais vivre, comment je vais travailler avec vous et sans vouloir de but. Je vois que la relation signifie que l'on est en contact étroit, de façon qu'il n'y ait pas de distance entre les deux. Et je vois aussi que dans la relation entre l'arbre et moi-même, la fleur et moi-même, ma femme et moi-même, il y a une distance physique, et il y a aussi une immense distance psychologique. Et je comprends que je ne suis pas du tout en relation réelle. Que vais-je faire ?

Je me persuade de la nécessité de m'identifier avec l'arbre, de me consacrer à ma famille, de me jeter à corps perdu dans le culte d'un but, et de travailler en commun. Tous les intellectuels sont d'accord pour dire que le but est plus important que la personne, que le tout est plus grand que la personne.

Alors je me pénètre de l'idée que nous devons tous travailler en vue d'un but commun. Eh bien, au fond, que suis-je en train de faire ?

QUESTION DE Sw : Je m'isole.

KRISHNAMURTI : Non, monsieur. Regardez un peu ce qui se passe.

QUESTION DE A : Le fait est que je ne suis en relation avec rien. Je dois construire une relation, pour jeter un pont sur l'intervalle qui sépare une pensée d'une autre. Il me faut construire ce pont entre une pensée et une autre, car à moins de le faire je me sens absolument isolé, je me sens perdu.

KRISHNAMURTI : C'est seulement un aspect de la question. Approfondissez encore un peu. Qu'advient-il à mon esprit quand il lutte pour s'engager à l'égard de tout - la famille, la nature, la beauté, le travail accompli en commun ?

QUESTION DE Sw : Cela représente bien des conflits, monsieur...

KRISHNAMURTI : Je m'aperçois, tout comme A. l'a fait remarquer, que je ne suis relié à rien. Je suis arrivé à ce point. N'étant relié à rien, j'éprouve le désir d'être en relation. Par conséquent, je m'engage, je me compromets dans l'action, et pourtant mon isolement se continue. Quel est alors mon état d'esprit ?

QUESTION DE R : Un état de lutte constant.

KRISHNAMURTI : Vous voyez, vous ne vous êtes pas éloigné de ce point. Je n'ai de relation véritable avec rien, et je m'efforce d'en avoir. Je cherche à m'identifier au moyen de l'action. Et qu'est-ce qui a lieu ?

(Pause)

Je m'engage dans des actions orientées vers l'extérieur. Et que se passe-t-il dans mon esprit quand il est constamment orienté de cette façon ?

QUESTION DE Sw : Il s'en trouve fortifié.

QUESTION DE A : Je me fuis moi-même.

KRISHNAMURTI : Et qu'est-ce que cela veut dire ? Regardez bien.

La nature prend une très grande importance, la famille prend une très grande importance, l'action à laquelle je me suis complètement consacré devient d'une importance primordiale. Et à moi, que m'est-il arrivé ? Tout a été extériorisé. Qu'advient-il de l'esprit qui a extériorisé tout le mouvement de la relation ? Qu'arrive-t-il à votre esprit quand il est entièrement occupé de ce qui est extérieur, de ce qui est périphérique ?

QUESTION DE Sw : Il a perdu toute sensibilité.

KRISHNAMURTI : Je vous en prie, regardez ce qui se passe en vous. Pour réagir à cette extériorisation, vous vous isolez, vous devenez un moine. Et qu'arrive-t-il à l'esprit qui s'isole ?

QUESTION DE Sw : Je suis dès lors incapable de spontanéité.

KRISHNAMURTI : Vous trouverez la réponse. Regardez en vous.

Que se passe-t-il dans votre esprit quand vous vous isolez, ou quand vous vous engagez ? Que se passe-t-il quand vous vous retirez pour vivre dans vos propres conclusions ? C'est un autre monde. Au lieu d'un monde, vous créez un autre monde que vous appelez le « monde intérieur ».

QUESTION DE Sw : L'esprit n'est pas libre.

KRISHNAMURTI : C'est ce qui advient dans votre esprit ?

QUESTION DE A : Il est perpétuellement engagé.

KRISHNAMURTI : L'esprit est engagé dans les manifestations extérieures, et la réaction c'est l'engagement intérieur - il se retire. Cet engagement inverse est la réaction de votre propre monde imaginaire, une expérience mystique. Et qu'en est-il de l'esprit qui agit de la sorte ?

QUESTION DE R : Il est perpétuellement occupé.

KRISHNAMURTI : Est-ce là ce qui se passe ? Elle dit que l'esprit est occupé, mais est-ce là tout ? Donnez-vous à fond ! L'esprit extériorise son activité, et puis il se retire pour agir. En quoi et comment ce retrait et cette extériorisation influent-ils sur l'esprit, le cerveau ?

QUESTION DE A : Il ne fait pas face à la réalité du fait.

QUESTION DE R : Il vit dans la peur. Il devient obtus.

QUESTION DE Sw : Il n'est pas libre de regarder.

KRISHNAMURTI : Avez-vous observé votre esprit, soit quand il extériorise toute action quelle qu'elle soit, ou quand il l'intériorise ? C'est le même mouvement extérieur et intérieur. C'est comme une marée qui s'éloigne et qui revient. C'est tellement simple, n'est-ce pas ? Et que se passe-t-il dans cet esprit qui va, qui revient ?

QUESTION DE A : Il devient mécanique.

KRISHNAMURTI : C'est un esprit sans aucun support, complètement instable, et un esprit dépourvu d'ordre. Il devient névrosé, ignore tout équilibre, toute harmonie, il devient destructeur, car à aucun moment de son activité il ne jouit d'aucune stabilité.

QUESTION DE A : Il est sans cesse agité.

KRISHNAMURTI : Il n'a donc bien aucune stabilité. Quelle en est la conséquence ? Ou bien il invente une nouvelle action extérieure, ou bien il se retire. Or, le cerveau a besoin d'ordre, et l'ordre signifie stabilité. Il cherche à trouver cet ordre dans une relation au-dehors et ne le trouve pas ; alors il se retire et cherche à trouver l'ordre au-dedans, et de nouveau se prend au piège du même processus. Percevez-vous ce fait ?

L'esprit s'efforce de trouver une stabilité en s'attachant à une activité de coopération, n'importe laquelle. Il s'efforce de trouver la stabilité dans sa famille, dans un engagement, et ne la trouvant pas il transfère, cherche une relation avec la nature, il donne dans l'imagination, devient exalté, ce qui recrée son instabilité. Il se retire alors dans un monde fait d'incessantes conclusions, d'utopies, d'espérances sans fin, et là encore il ne trouve qu'instabilité, et c'est dans tout cela qu'il s'invente un ordre. Cet esprit étant instable, étroit, n'ayant de racine nulle part, se perd. Est-ce là ce qui vous arrive ?

QUESTION DE R : Cela explique le culte d'une prétendue beauté.

KRISHNAMURTI : Le culte de la beauté, le culte de la laideur, le culte des hippies !

Est-ce là ce qui vous arrive ? Soyez présents. N'acceptez pas ce que je dis.

Donc, un esprit qui est instable, c'est-à-dire auquel il manque la fermeté, le fait d'être profondément enraciné dans l'ordre, mais pas un ordre inventé - car un ordre inventé, c'est la mort - un tel esprit est des plus destructeurs. Il va du communisme au gourou et du Yoga Vashista au Ramana Maharishi, dans un continuel va-et-vient. Il se laisse prendre au culte de la beauté, de la laideur, au culte de la dévotion, de la méditation, et ainsi de suite.

Comment l'esprit peut-il être complètement immobile ? A partir de cette immobilité, l'action est entièrement différente. Voyez la beauté de la chose, monsieur.

QUESTION DE A : Mais c'est la fin sans issue pour l'esprit.

KRISHNAMURTI : Non, monsieur ; je me demande comment cet esprit peut demeurer complètement immobile. Je ne parle pas de stabilité dans le sens de rigidité, mais d'une stabilité flexible. Un esprit qui est complètement stable, ferme, profond, plonge ses racines dans l'infini. Comment est-ce possible ? Et que devient sa relation avec l'arbre, la famille, le comité ?

Je me rends compte que mon esprit est instable, et je comprends ce que cela signifie. Maintenant j'ai saisi par moi-même que tout ce mouvement est né d'un état d'instabilité. Je le vois, aussi je le refuse. Et je questionne : qu'est-ce que la stabilité ? Je connais l'instabilité avec toute son agitation, tout ce qu'elle a de destructeur, et quand je l'ai écartée sans réserve, qu'est-ce que la stabilité ? J'ai cherché celle-ci dans ma fa-

mille, dans le travail, et je l'ai également recherchée intérieurement, dans l'isolement, dans l'expérience, dans le savoir, dans mes aptitudes et dans l'idée de Dieu. Je vois que je ne sais pas ce qu'est la stabilité. Le « non-savoir » est stabilité. L'homme qui dit : « Je sais », et par conséquent : « Je suis stable », nous a conduits à ce chaos. Et ceux qui se disent élus, le nombre immense d'instructeurs, de gourous, qui ont dit : « Je sais. »

Rejetez tout cela et comptez sur vous-mêmes. Ayez confiance en vous-mêmes. Et quand l'esprit agit ainsi, quand il a compris ce qui n'est pas stable, compris qu'il ne saurait connaître ce qu'est la véritable stabilité, alors il se produit un mouvement de souplesse et d'harmonie, justement parce que l'esprit ne sait pas.

La vérité du « non-savoir » est le seul point de départ possible. Et c'est en elle que réside la stabilité.

Donc : « Je ne sais pas. » La vérité est : « Je ne sais pas. » C'est tout. Et de là vous est donnée une faculté d'apprendre, et en apprenant on agit dans la stabilité. La stabilité est dans le fait du : « J'apprends », et non pas du :« J'ai appris. » Voyez ce que cet état produit dans l'esprit. Tout fardeau lui est enlevé, et là est la liberté, la liberté de ne pas savoir. Voyez la beauté de la chose : ne pas savoir, donc être libre.

Or, qu'arrive-t-il au cerveau qui fonctionne dans le savoir ? C'est bien là sa fonction, n'est-ce pas ? Fonctionner en évoquant une mémoire après l'autre. Dans le savoir, l'esprit a trouvé une immense sécurité, et biologiquement cette sécurité est nécessaire. Autrement il n'y a pas de survie possible.

Mais une part du cerveau se dit : « Vraiment je ne sais rien - hormis le savoir biologique de la survie. » Que se passe-t-il dans le reste du cerveau ? Jusque-là, celui-ci a été occupé. Maintenant, il n'est plus occupé. Il est capable d'agir, mais il n'est pas occupé.

Ce cerveau-là n'a jamais été touché. Il n'est plus capable d'être blessé. C'est la naissance d'un nouveau cerveau, le cerveau ancien est purgé de tout ce qui l'occupait.

Rishi Valley, le 28 janvier 1971

Bombay, Inde
le 6 février 1971
Les cellules cérébrales et la mutation

QUESTION DE P : Nous n'avons pas encore parlé de ce qui paraît être l'essence même de votre enseignement, à savoir le problème du temps, l'instauration du silence dans les cellules cérébrales, et quel fut le sort des processus jadis actifs en Krishnamurti. Je groupe ces trois sujets parce que, quand on observe le trajet linéaire du temps, s'agissant de la vie de K., on voit un garçon, né dans la tradition brahmanique, subissant une certaine préparation dans la société théosophique, recevant là une initiation, et écrivant certains livres où l'illumination est considérée comme une fin, un point fixe. Dans tous ses ouvrages de jeunesse, il est admis qu'il existe un état auquel il s'agit de parvenir, et que dans ce but l'homme poursuit une lutte à travers le temps. Et puis, subitement, survient en K. un changement ; il rejette le salut, l'éternité en tant que point fixe. Ce faisant, il détruit le mouvement horizontal du temps comme tel. Que se passa-t-il exactement ? Si nous pouvions comprendre et voir comme au travers d'un microscope ce qu'il lui advint, nous pourrions peut-être comprendre le temps et la mutation dans leurs rapports avec les cellules cérébrales.

KRISHNAMURTI : Je comprends. Comprenez-vous, monsieur ?

QUESTION DE D : Oui, monsieur. C'est une question très importante.

KRISHNAMURTI : Je me demande si ce mouvement dit horizontal n'était pas un mouvement très superficiel et très conditionné. Le jeune homme rejeta ce qu'on lui avait enseigné, et puis, à un certain moment, il y eut une brisure. Vous suivez ?

QUESTION DE P : Non, je ne vous suis pas. Qu'entendez-vous par un mouvement superficiel de conditionnement ?

KRISHNAMURTI : Autrement dit, le jeune homme accepta, il répéta, il suivit le chemin qui avait été tracé par la tradition et par la théosophie. Il l'accepta.

QUESTION DE P : C'est ce que nous faisons tous.

KRISHNAMURTI : Tous, mais à des degrés différents. Et la question est : pourquoi a-t-il poursuivi ce voyage ?

QUESTION DE P : Non. La question est : qu'est-ce qui a déclenché ce qui le poussa un jour à affirmer qu'il n'existe pas de point fixe ?

KRISHNAMURTI : Considérez la question comme si K. n'était pas ici, comme s'il était mort. Quelle réponse donneriez-vous à cette question ? Il se trouve que je suis ici ; par conséquent je peux vous répondre, tout comme je peux ne pas le faire. Mais si je n'étais pas ici, quelle réponse donneriez-vous ?

QUESTION DE P : Une façon de le faire serait d'examiner ce que vous avez dit, et aussi bien d'examiner les influences qui ont pu agir sur vous à cette période, de constater à quel moment la brisure a eu lieu et quelles furent les crises intérieures et extérieures qui laissèrent leur trace et qui étaient de nature à causer cette brisure.

KRISHNAMURTI : Mais supposons que vous ne sachiez rien de tout cela - et que pourtant vous deviez répondre à cette question maintenant et sérieusement. Que feriez-vous ?

Selon ce que vous venez de dire, il faudrait du temps et toute une investigation. Mais comment pourriez-vous éclaircir la chose maintenant ? De quelle façon auriez-vous envisagé d'éclaircir ceci : il y avait un adolescent qui s'était engagé dans la voie traditionnelle, suivant cette idée d'acheminement vers un point fixe, vers un but fixe à travers le temps. Et puis, à un moment donné, il brisa tout cela. Comment pourriez-vous démêler la question ?

QUESTION DE D : Cela me fait penser à de l'eau que l'on chauffe jusqu'à une chaleur de 100 degrés : elle demeure pareille à elle-même, et subitement il y a une transformation complète.

KRISHNAMURTI : Mais il faut du temps pour arriver à ce point.

QUESTION DE P : Si je n'avais pas accès à une référence historique, ma seule méthode d'examen serait de voir si un tel processus est possible dans ma propre conscience.

QUESTION DE D : Moi, je suivrais une autre idée. Le traditionaliste dirait qu'il existe un processus qui, comme de l'eau sur le point de bouillir, conduit à une transformation. La tradition ne vous aide qu'à parvenir au point d'ébullition. Vous pouvez nier la tradition, mais elle est tout de même nécessaire pour vous amener à ce point.

QUESTION DE P : Si toutes les données historiques nous étaient interdites, selon lesquelles K. a passé par différentes épreuves (sadhanas), et si l'on avait seulement accès à l'actualité du phénomène de K., il ne resterait d'autre enquête que celle qui consiste à se connaître soi-même.

QUESTION DE F : Vous semblez établir un rapport entre le développement de jadis et son état d'être actuel. Existe-t-il un rapport entre les deux ? Vous prétendez que l'un conduit à l'autre, que l'un a précédé l'autre, et ainsi vous vous installez dans le temps.

QUESTION DE P : Le phénomène de K. est qu'il naquit d'une famille de brahmanes... Nous connaissons toute cette histoire. Je regarde son passé et je remarque que jusqu'à un certain moment K. a parlé du temps, du salut comme étant un point final, et puis, subitement, il a tout renié.

KRISHNAMURTI : F. demande pourquoi vous établissez un rapport entre les mouvements horizontal et vertical. Il n'y a aucun rapport entre les deux. Par conséquent, tenez-les séparés.

QUESTION DE P : Quand je regarde la vie de K., je regarde l'arrière-plan dans sa totalité.

KRISHNAMURTI : Regardez, mais n'établissez pas de relation entre les deux.

QUESTION DE P : Si ce que vous dites doit avoir un sens, il est essentiel de comprendre ce processus du temps et le fait d'en être libéré. Par conséquent, je pose la question suivante : qu'est-ce donc qui a déclenché le changement en vous ? Si vous me dites tout simplement : « C'est arrivé comme cela », je répondrai : « Très bien ; si cela arrive, cela arrive. Si cela n'arrive pas, cela n'arrive pas. » Et je continue ma vie comme auparavant.

QUESTION DE F : Il n'y a pas de déclenchement.

QUESTION DE P : Un cerveau émettait certaines ondes et, brusquement semble-t-il, il s'est mis à en émettre d'autres. Et K. nous dit que les cellules cérébrales elles-mêmes seraient le temps. Ne nous éloignons pas de ces données. Donc, les cel-

lules cérébrales de K., qui étaient faites du temps, auraient subi une sorte de mutation.

KRISHNAMURTI : Je vais vous faire voir les choses très simplement. Cultiver un cerveau, n'importe quel cerveau, exige du temps. L'expérience, le savoir, les souvenirs sont accumulés dans les cellules cérébrales. C'est là un fait biologique. Et ainsi le cerveau est le résultat du temps. Et, à un certain moment, il y a rupture de continuité chez tel homme. Un mouvement d'une nature totalement différente se produit, autrement dit les cellules cérébrales elles-mêmes subissent une mutation. Et P. dit qu'il faut répondre, expliquer ce qui s'est passé ; autrement, ce qui s'est passé, était un pur hasard.

QUESTION DE D : Si c'est un hasard, nous devons l'accepter.

QUESTION DE B : Une réponse venant de K. pourrait nous aider à provoquer une mutation en nous-même.

QUESTION DE S : Il y a deux explications possibles : l'une serait l'explication théosophique, à savoir qu'il y avait des maîtres qui s'occupaient de K. et qu'ainsi il ne fut pas marqué par l'expérience. Une autre explication est celle de la réincarnation.

QUESTION DE D : Quand K. affirme que l'adolescent K. n'a subi aucun contact de l'expérience, comment le sait-il ? Ce jeune homme a écrit Le Sentier et La Recherche.

KRISHNAMURTI : Laissez cela de côté pour le moment. Comment les choses se sont-elles passées ? Quelle est votre réponse ? Ces faits vous étant présentés, comment allez-vous répondre ?

QUESTION DE B : Monsieur, comment pouvons-nous donner une explication satisfaisante du changement qui s'est produit en vous au courant de l'année 1927 ? Mme Besant affirma qu'il y avait deux consciences et qu'elles restaient séparées. Nous n'en savons rien. Vous seul pouvez dire ce qui s'est passé. Nous n'avons aucune connaissance personnelle là-dessus, et nous ne pouvons pas en avoir.

KRISHNAMURTI : Examinons cela ensemble.

QUESTION DE F : Voici comment je vais exprimer les choses. K. connut l'éveil dans un état différent. Un état ne conduit pas à l'autre. Il n'y a aucun lien entre les deux.

QUESTION DE P : Moi je pense que les cellules cérébrales ne peuvent concevoir le temps que comme un mouvement linéaire. Faute de comprendre ce fait, nous ne pouvons pas creuser profondément le problème du temps.

KRISHNAMURTI : Regardons. Tout d'abord, la question du temps intervient-elle ? Vous me demandez comment tout cela est arrivé. Vraiment, je n'en sais rien. Vous comprenez ? Mais je crois tout de même que nous pouvons examiner ensemble. A la question : « Etes-vous allé vous promener hier soir ? », je répondrais « Oui. » Tandis que si vous me demandiez : « Comment toutes ces choses vous sont-elles arrivées ? », vraiment, je ne pourrais pas vous le dire. Et où est le mal ?

QUESTION DE P : En soi, il n'y a pas de mal, mais nous cherchons à comprendre la nature essentielle du mouvement temporel et du mouvement en dehors du temps. Mettons de côté la question de savoir comment les choses vous sont arrivées ; il est tout de même important pour nous d'étudier la nature du temps - pas au niveau du temps chronologique et psychologique, car cela nous l'avons déjà fait suffisamment.

KRISHNAMURTI : Commençons par la perception. Y a-t-il un lien entre la perception et le temps ?

QUESTION DE P : Que se passe-t-il dans le cerveau pendant le processus de la vision ?

KRISHNAMURTI : Les cellules cérébrales, ou bien réagissent selon les attitudes anciennes, ou bien se tiennent en attente, suspendant leur action, et cela sans qu'intervienne le passé.

QUESTION DE F : Vous prétendez que dans la perception instantanée elles ne réagissent pas. Mais dans ce Cas, peut-on dire qu'elles existent ?

KRISHNAMURTI : Elles existent pour emmagasiner le savoir qui est le passé. Les cellules cérébrales - nous sommes tous d'accord là-dessus - sont comme le magasin où reposent les souvenirs, l'expérience, le savoir, toutes choses du passé. Tel est le cerveau ancien. Dans l'état de perception dont nous parlons, ce cerveau ne réagit pas.

QUESTION DE P : Et que fait-il ?

KRISHNAMURTI : Il est toujours là. Il n'est pas mort. Il est là parce que je dois utiliser le connu si je veux réfléchir. Les cellules cérébrales doivent forcément être utilisées.

QUESTION DE P : Et si les cellules cérébrales n'interviennent pas, qu'est-ce qui agit alors ?

KRISHNAMURTI : Un cerveau totalement neuf. Cela est simple. Le vieux cerveau est plein d'images, de souvenirs, de réactions, et nous avons l'habitude de réagir à travers lui. La perception n'a pas de rapport avec le cerveau ancien. La perception est l'intervalle entre les réponses passées et la nouvelle réponse, que l'ancien ne connaît pas encore. Dans cet intervalle, il n'y a pas de temps.

QUESTION DE F : Cela est contraire aux opinions des psychologues, selon lesquelles la sensation est elle-même directe. Dans l'intervalle entre la sensation et la perception, la mémoire s'interpose et déforme. Ainsi la sensation est intemporelle, mais l'intervalle est fait de temps.

KRISHNAMURTI : Voyons les choses clairement. Vous me posez une question. Le cerveau ancien réagit selon les informations qu'il possède et son savoir ; s'il a ni savoir ni information, il y a un intervalle entre la question et la réponse.

QUESTION DE F : Cet intervalle est imputable à la paresse des cellules cérébrales ?

KRISHNAMURTI : Non.

QUESTION DE F : Mais les traces de la mémoire persistent dans le cerveau.

KRISHNAMURTI : Si vous me demandez quelle est la distance entre ici et Delhi, je n'en sais rien. J'aurais beau solliciter mon cerveau, cela ne servirait à rien. C'est un fait qui n'a pas été enregistré. S'il l'avait été, je réfléchirais et je finirais par répondre. Mais je ne sais pas du tout. Il y a dans ce non-savoir un état où le temps n'existe pas.

QUESTION DE D : Je pourrais attendre tant que je voudrais, je ne saurai jamais.

KRISHNAMURTI : Et dès l'instant où je sais, ce savoir relève du temps.

QUESTION DE P : Vous avez parlé d'un cerveau neuf. Qu'est-il advenu de l'ancien ?

KRISHNAMURTI : Le cerveau ancien se tait.

QUESTION DE F : A-t-il une existence quelconque ?

KRISHNAMURTI : Evidemment ; autrement, je ne pourrais pas parler.

QUESTION DE F : Le problème est celui du temps en tant que mouvement horizontal empreint de continuité ; dès l'instant où vous dites qu'il continue d'exister...

KRISHNAMURTI : Oui, puisque autrement il n'y aurait pas de fonctionnement possible.

Pour plus de facilité, parlons du cerveau ancien et du cerveau neuf. Le cerveau ancien a, au travers des siècles, recueilli toutes sortes de souvenirs, enregistré d'innombrables expériences, il fonctionnera toujours à ce niveau. Sa continuité est établie dans le temps. S'il n'avait pas de continuité, il deviendrait névrosé, schizophrène, déséquilibré. Il lui faut une continuité saine et rationnelle ; et voilà le cerveau ancien avec son accumulation de souvenirs. Du fait de cette continuité, il est incapable de découvrir quoi que ce soit de neuf ; c'est seulement quand une chose prend fin qu'en apparaît une nouvelle.

QUESTION DE F : Une continuité de quoi ? Quand vous dites « continuité », c'est qu'il y a mouvement.

KRISHNAMURTI : Il y a adjonction, effacement, ajustement. Ce n'est pas statique.

QUESTION DE D : Il y a un mouvement circulaire. C'est une continuité.

KRISHNAMURTI : Tout d'abord, il faut voir que cette continuité, ce mouvement circulaire est une répétition de ce qui est vieux. Il y a certains moments où je lui donne le nom de neuf, alors qu'en fait c'est encore du vieux. J'ai soif de nouveauté, mais c'est toujours dans le même cercle que j'invente du neuf.

QUESTION DE P : Il y a un « neuf » qui est un remaniement du vieux, et il y a un « neuf » qui ne l'est pas. Quelle est la nature de cet élément neuf qui n'est pas une « invention » du vieux ? Peut-on le reconnaître ? Peut-on le percevoir ?

KRISHNAMURTI : On peut le percevoir, mais on ne peut pas le reconnaître.

QUESTION DE P : Ce n'est donc pas une expérience ?

KRISHNAMURTI : C'est une perception sans observateur.

QUESTION DE D : Mais c'est une perception qui n'est pas fonction du passé.

KRISHNAMURTI : Perception signifie quelque chose de neuf.

QUESTION DE F : La sensation est dépourvue du passé. Elle n'est pas chargée. Elle est directe.

KRISHNAMURTI : L'esprit qui est devenu mécanique est avide de quelque chose de neuf, mais son « neuf » est toujours dans le champ du connu. Vous pouvez qualifier ce qui se passe dans ce champ d'horizontal, de circulaire ou d'infini, cela restera toujours dans le même champ. J'aspire à la nouveauté, mais en fonction de l'ancien. La question de P. concernait le cerveau, celui qui est le résultat du temps, de l'expérience, du savoir ; qu'arrive-t-il à ce cerveau quand il y a une perception neuve qui ne comporte pas d'expérience ni d'observateur ? Une perception qui n'est pas destinée à devenir expérience, accumulation, enregistrement, et donc à se convertir en savoir.

QUESTION DE F : Alors le cerveau ne réagit pas ?

KRISHNAMURTI : Pourquoi ne réagit-il pas ? Comment cela arrive-t-il ?

QUESTION DE F : Ne nous éloignons pas de cette question, elle est d'une signification vitale, mais nous n'en avons pas encore bien saisi la portée.

Je vous écoute. Dans cet état d'attention, il n'y a rien d'autre que le son et le mouvement. Puis-je, dans cet état-là, comprendre ce qui est arrivé à tout le poids du passé tout entier ?

KRISHNAMURTI : La question est assez simple. Le passé agit sans cesse ; sans cesse, il enregistre chaque incident, chaque expérience, le conscient et l'inconscient. Tout afflue, le son, la vision.

QUESTION DE P : Les cellules cérébrales sont à l'?œuvre, que je sois conscient ou inconscient.

KRISHNAMURTI : Oui. Mais quand ce cerveau agit, il le fait toujours à partir du passé. D'ailleurs, où est l'inconvénient ?

QUESTION DE P : Si vous l'observez, ce sont comme des ondes qui surgissent, des ondes de pensée, et puis subitement on devient attentif et les ondes cessent.

KRISHNAMURTI : Dans cet état d'attention, il y a perception. Cet état d'attention est la perception.

QUESTION DE D : Quand je me rends compte du fait que mon cerveau enregistre absolument tout, et que subitement je vois qu'il le fait sans l'intervention de l'observateur, cela me détruit. Si tout cela se passe sans moi, je n'existe plus.

KRISHNAMURTI : C'est comme une machine enregistreuse qui enregistre tout.

QUESTION DE D : Mais quel besoin de l'appeler une machine ? C'est une chose merveilleuse. Et je n'en connais ni le pourquoi ni le comment.

KRISHNAMURTI : Vous venez d'entendre le bruit de cet avertisseur. Les cellules cérébrales l'ont enregistré. Il n'y a eu ni résistance ni acceptation.

QUESTION DE D : Oui, mais cela ne s'arrête pas là.

KRISHNAMURTI : Avançons lentement. Ce cerveau est une machine qui enregistre. Comme un enregistreur à bandes qui enregistrerait tout et tout le temps. Puis vous survenez et vous vous mettez à le questionner. Il répondra en fonction de préférences et d'aversions : un tel représente un danger, tel autre pas. C'est à cet instant que naît le « moi ».

La fonction du cerveau est d'enregistrer.

QUESTION DE D : Ça, c'est une affirmation partielle. C'est un fait que le cerveau enregistre, mais enfin, il y a peut-être autre chose en plus.

KRISHNAMURTI : Vous avancez trop vite. La fonction du cerveau, c'est d'enregistrer, de noter. Chaque expérience, consciente ou inconsciente, chaque son, chaque mot, chaque nuance poursuit son cours indépendamment du penseur en tant qu'entité séparée. Résister à tel bruit qui est désagréable, écouter un flatterie, une insulte, en vouloir plus ou en vouloir moins, c'est de cet enregistrement-là alors que naît le « moi ».

QUESTION DE P : Quand il y a enregistrement, on est conscient du son.

KRISHNAMURTI : C'est-à-dire de quoi ? De ce que le son est agréable ou désagréable. Au moment où vous ressentez, il n'y a pas de « je » du tout.

QUESTION DE P : Il existe un état où il y a le son et un état où il n'y a pas le son.

KRISHNAMURTI : Maintenant, nous allons aboutir à l'action nouvelle. J'enregistre ce bruit, ce bruit affreux - il n'y a pas de réaction. Dès l'instant où il y a réaction, cette réaction est « moi ». Elle augmente ou diminue selon l'état de plaisir, de souffrance, de douleur.

Or, la question de P. était : « Comment ce cerveau ancien, qui accomplit toutes ces choses automatiquement, mécaniquement et sans arrêt, comment pourra-t-il percevoir sans qu'intervienne l'agent qui enregistre ? »

QUESTION DE P : C'est une question que nous avons déjà traitée. Je voudrais aller plus loin. Nous écoutons. Le son nous traverse. Il y a attention. Dans cet état-là, pendant un éclair, le mouvement horizontal a pris fin. Qu'est-il arrivé au cerveau ancien ?

KRISHNAMURTI : Mais il est encore là.

QUESTION DE P : Qu'entendez-vous quand vous dites : « Il est encore là » ?

KRISHNAMURTI : Regardez. Voyez ce qui se passe. Il y a un enfant qui pleure. Le son est enregistré, le cri de l'enfant, ensuite nos réactions - pourquoi la mère ne s'en occupe-t-elle pas, etc.

Mais quand il y a un état d'écoute complet, qu'arrive-t-il ? Avez-vous compris la question ? Nous sommes en train de voyager ensemble...

Je vais exprimer les choses différemment. Quel est le besoin essentiel d'un cerveau ? Il a besoin de sécurité, il lui faut un sentiment de sécurité pour fonctionner. Puis il se produit un événement quelconque, et le cerveau s'aperçoit tout à coup que la sécurité à laquelle il croyait n existe pas.

QUESTION DE P : Mais le cerveau est incapable de voir cela.

QUESTION DE F : Nous considérons le cerveau comme une accumulation d'impressions, mais ce magasin de souvenirs existe en dehors du cerveau - celui-ci n'est qu'une lentille.

QUESTION DE P : Pourquoi est-ce que nous n'observons pas notre propre cerveau en cet instant même au lieu d'en parler d'une façon abstraite ?

KRISHNAMURTI : Ecoutez. Votre cerveau exige une sécurité. Il exige le sentiment d'être protégé, physiquement et psychologiquement. Je ne dis rien de plus. C'est le point essentiel.

QUESTION DE D : Mais quelle est notre question fondamentale ?

QUESTION DE P : C'est celle-ci : quand il y a ce mouvement linéaire de l'esprit - comme temps, mémoire, action des cellules cérébrales - qu'est-ce qui va rendre possible l' « autre », et que se passe-t-il quand cet « autre » est ?

KRISHNAMURTI : Je vais .vous le dire. Les cellules cérébrales ont besoin de sécurité, de protection pour survivre. Elles ont survécu pendant des millions d'années. Or. que se passe-t-il ? Pour survivre, l'esprit, dans sa quête de sécurité, est toujours en train de faire des expériences. Il s'attache à un gourou, à un idéal nationaliste ou socialiste. Il s enlise et il doit être sorti de là. A cause de ce besoin fondamental de sécurité et de survie, il a inventé une séquence, une représentation temporelle de la survie suivant un modèle linéaire. Mais si les nécessités de base sont tenues pour acquises, est-ce que la perception liée à la notion de sécurité ne se transforme pas totalement ?

QUESTION DE D : Mais c'est justement ce besoin de sécurité qui résiste à la question que vous posez.

KRISHNAMURTI : Non. Mon esprit, jusqu'à présent, a sa propre sécurité. Jusqu'à présent, et pendant soixante-dix ans, il n'a pas été endommagé parce qu'il a rejeté une survie payée par l'illusion. Il a rejeté l'invention de croyances, d'idées parce qu'en elles il n'y a pas de sécurité du tout. Ces choses ont été balayées parce qu'elles sont illusoires. Par conséquent, l'esprit est dans un état de sécurité complète, une sécurité qui ne réside en aucune sorte d'objet, mais réside en lui-même. Jadis, il recherchait la sécurité au moyen de quelque chose - la famille. Dieu, l'égoïsme, la concurrence, la recherche. Or, la sécurité obtenue grâce à quoi que ce soit est la plus grande des insécurités, l'esprit la rejette. Ainsi, il est capable de percevoir, parce qu'il est sans illusion, sans mobile, sans formule. Et parce qu'il ne recherche aucune sécurité, sa sécu-

rité est complète. L'esprit est alors libéré de toute illusion - illusion non pas dans le sens donné par Sankara, mais simplement de l'illusion qu'il pourrait trouver la sécurité à travers la famille. Dieu et dans le savoir issu du passé.

A présent, ici, qu'y a-t-il à percevoir ? Il y a perception.

QUESTION DE F : Nous sommes tels que nous avons été créés : nous savons que nous sommes à la merci de l'organisme psychosomatique, et là nous sommes dans une grande insécurité. Alors, il faut aborder le tout d'une manière différente. La sécurité est une chose très vulnérable parce que nos corps sont tellement fragiles.

KRISHNAMURTI : Alors, je protégerai le corps. Mais en cela i1 n'y a pas d'égoïsme.

QUESTION DE F : Mais il y a un rapport entre l'ego et la vulnérabilité.

KRISHNAMURTI : Je protégerai mon corps sans qu'intervienne l'ego. Je le laverai et le soignerai. Nous nous figurons que nous protégeons le corps au moyen du « je ». Dès l'instant où nous admettons la nécessité pour le cerveau de se sentir assuré d'une protection, d'une sécurité, d'une survie complètes, nous résolvons tous les autres problèmes. Exprimons la chose comme ceci : la perception dont nous parlons a-t-elle une relation avec les cellules cérébrales et leur exigence de sécurité et de survie à tout prix ?

QUESTION DE P : Mon cerveau ne fonctionne pas de cette manière, et j'ai beaucoup de peine à écouter. Les questions de sécurité ou de non-sécurité me paraissent sans objet. Me voici devant vous et je veux comprendre ce mouvement du temps et voir s'il existe un état où les cellules cérébrales cessent d'agir. Toutes les questions et investigations s'éloi-gnant de ce point ne feront que me conduire à un état de confusion.

KRISHNAMURTI : En ayant fini avec ce qui précède, dites-vous maintenant que les cellules cérébrales sont sous une forme ou une autre dans un mouvement incessant ?

QUESTION DE P : Je dis que je vous écoute, et il n'y a dans mon esprit aucun mouvement.

KRISHNAMURTI : Pourquoi ? Parce que vous écoutez avec attention, une attention dénuée de centre, un état de pure attention ?

QUESTION DE P : Et je demande : « Dans cet état-là, où est le poids du passé ? » Je me pose cette question pour comprendre le problème du temps et rien d'autre.

KRISHNAMURTI : Quand vous dites : « Je fais attention, j'accorde une attention complète », le temps intervient-il dans cet état ?

QUESTION DE P : Comme il n'y a pas de réaction, comment vais-je mesurer ?

KRISHNAMURTI : Quand il y a attention, il n'y a pas de temps parce qu'il n'y a pas de mouvement du tout. Le mouvement implique la comparaison, la mesure, aller d'ici à là, et ainsi de suite. Dans l'attention complète, il n'y a pas de vague, pas de centre, pas de mesure. La question suivante est celle-ci : qu'est-il advenu du cerveau ancien ? Restez là. C'est votre question. Qu'est-il advenu ?

(Pause)

L'attention n'est pas dissociée du cerveau : l'attention intéresse le corps tout entier. L'organisme psychosomatique est attentif, cellules cérébrales comprises. Et par conséquent, ces cellules cérébrales extrêmement calmes et vivantes, leurs réactions ne sont pas dictées par ce qui est ancien. Autrement, vous ne pourriez pas être attentif.

Voilà votre réponse. Et dans cette attention, le cerveau peut fonctionner. Cette attention est silence - donnez-lui le nom que vous voudrez. Mais à partir de ce silence, de cette innocence, de ce vide, le cerveau peut agir, mais non pas le penseur, qui est toujours à la recherche de la sécurité à travers un objet.

QUESTION DE P : Est-ce que cela signifie que le cerveau tout entier a subi une transformation ?

KRISHNAMURTI : Non, il s'est produit une mutation. L'observateur n'existe pas.

QUESTION DE P : Mais les cellules cérébrales demeurent pareilles ?

KRISHNAMURTI : Regardez ce qui a lieu. N'exprimez pas les choses comme cela, parce que alors vous serez perdu. Voyez ce qui se passe en vous. L'attention signifie une attention complète ; elle implique le corps, la psyché, les cellules - tout est là, vivant, plein de vie. Dans cet état, il n'y a pas de centre, il n'y a pas de temps, il n'y a pas d'observateur en tant que « moi », il n'y a pas de temps en fonction du passé. Mais le passé existe tout de même, puisque j'emploie le langage pour parler, et il faut bien que je sache circuler et trouver mon chemin.

Alors, que se passe-t-il dans le cerveau ? Il continue d'enregistrer, mais sans présence du « moi ». Le « moi » est effacé.

Bombay, le 6 février 1971

Bombay, Inde
le 9 février 1971
Dieu

QUESTION DE P : Krishnaji, à un certain niveau, votre enseignement est très matérialiste, parce qu'il se refuse à accepter quoi que ce soit qui n'ait pas un point de référence. Il est basé sur « ce qui est ». Vous avez été jusqu'à dire que la conscience, ce sont les cellules cérébrales, et qu'il n'existe rien d'autre. De plus, pour vous, la pensée est matière, et il n'y a rien de plus. Etant donné tout cela, quelle est votre attitude à l'égard de Dieu ?

KRISHNAMURTI : Je ne sais pas ce que vous entendez par matérialisme ni par Dieu.

QUESTION DE P : Vous avez dit que la pensée est matière, que les cellules cérébrales elles-mêmes sont la conscience. Or. toutes ces choses sont matérielles, mesurables et, dans ce sens, vos idées pourraient s'intégrer dans les thèses matérialistes, selon la tradition des Lokayata. Dans votre enseignement, quelle est la place de Dieu ? Dieu est-il matière ?

KRISHNAMURTI : Comprenez-vous clairement le sens du mot « matière » ?

QUESTION DE P : Est matière ce qui est mesurable.

QUESTION DE F : Mais la matière n'existe pas, P.

QUESTION DE P : Le cerveau est matière.

QUESTION DE F : Non. il est énergie. Tout est énergie, mais l'énergie n'est pas observable. Vous n'en voyez que les effets, que vous appelez matière.

QUESTION DE D : En disant matière, P. veut probablement dire énergie. L'énergie peut se convertir en matière et réciproquement, mais l'une et l'autre n'en restent pas moins toujours mesurables.

KRISHNAMURTI : Autrement dit, vous affirmez que la matière est énergie, et que l'énergie est matière ? Vous ne pouvez pas les séparer en disant : ceci est énergie pure, et cela est matière pure.

QUESTION DE D : Ce qui est matériel, c'est l'expression ou l'apparence de l'énergie.

QUESTION DE F : Ce que nous appelons « matière » n'est rien d'autre que de l'énergie. C'est de l'énergie telle qu'elle est saisie par les sens. La matière en soi n'existe pas. Ce mot, créé par le langage pour plus de facilité, ne recouvre pas une réalité.

QUESTION DE D : Voyez-vous, Krishnaji, si nous approfondissons n'importe quel aspect de votre enseignement, nous constatons qu'il est fondé sur ce qui est observable. Les instruments permettant de voir, d'entendre sont dans le champ de la perception sensorielle. Même si vous parlez de ne pas donner de nom, tout ce qui est observable ne l'est qu'au moyen de ces instruments. Ce sont les seuls dont nous disposions pour observer.

KRISHNAMURTI : Nous connaissons la vision, l'audition, le toucher sensoriels, et l'intellect qui fait partie de toute cette structure. Et maintenant, quelle est votre question ?

QUESTION DE P : Dans cette perspective, votre enseignement est matérialiste et s'oppose au métaphysique.

QUESTION DE F : Si vous voulez vous en tenir aux faits, le seul instrument que nous ayons, c'est le cerveau. Alors voilà, le cerveau est-il un tout se suffisant à lui-même, ou bien est-il un instrument aux mains de quelqu'un d'autre ? Si vous dites qu'il n'existe que le cerveau, vous adoptez une position matérialiste. Si vous dites que l'instrument est matière, alors votre enseignement n'est pas matérialiste.

QUESTION DE P : La position du tantrisme et celle de l'alchimie ancienne sont, dans un sens, proches de celle de Krishnaji. Tout doit être observé. Rien ne doit être accepté qui n'ait été vu par les yeux de celui qui observe. Cela étant posé, je demande : « Quelle est votre idée de Dieu ? » Il me semble que c'est une question des plus légitimes.

QUESTION DE F : Pouvez-vous expliquer ce que c'est que Dieu ?

KRISHNAMURTI : Qu'entendez-vous par Dieu ? Nous avons expliqué l'énergie et la matière, et maintenant vous demandez ce que nous entendons par « Dieu ». Je ne me sers jamais de ce mot pour indiquer quelque chose qui n'est pas « Dieu ». Ce qui est une invention de la pensée n'est pas « Dieu ». Issue de la pensée, elle reste dans le champ du temps, le champ de ce qui est matériel.

QUESTION DE P : La pensée dit : « Je ne peux pas aller plus loin. »

KRISHNAMURTI : Mais elle peut inventer Dieu justement parce qu'elle ne peut pas aller plus loin. La pensée connaît ses limitations. Et par conséquent elle s'efforce d'inventer un principe sans limite et lui donne le nom de « Dieu ». Telle est la situation.

QUESTION DE P : Quand la pensée voit renaître ses propres limitations, elle a tout de même conscience d'une existence qui la transcende.

KRISHNAMURTI : C'est la pensée qui l'a inventée. Il ne peut y avoir transcendance que quand la pensée prend fin.

QUESTION DE P : Apercevoir les limites de la pensée n'entraîne pas nécessairement la connaissance de la pensée.

KRISHNAMURTI : Par conséquent, ce qu'il y a lieu d'aborder, c'est la connaissance de la pensée, et non pas celle de Dieu.

QUESTION DE F : Mais quand la pensée voit ses propres limites, en fait, elle perd de sa valeur.

KRISHNAMURTI : La pensée se rend-elle compte qu'elle est limitée, ou bien est-ce le penseur qui se rend compte que la pensée est limitée ? Vous voyez la distinction ? Est-ce le penseur, qui est produit par la pensée, qui se rend compte de tout cela ?

QUESTION DE P : Pourquoi établissez-vous une distinction ?

KRISHNAMURTI : La pensée a créé le penseur. S'il n'y avait pas de pensée, il n'y aurait pas de penseur. Est-ce le penseur qui, constatant les limites existantes, affirme : « Je suis limité », ou est-ce la pensée elle-même qui se rend compte de ses limites ? Ce sont deux positions différentes. Que tout soit bien clair. Nous sommes en train d'explorer. Il y a les deux principes - la pensée et le penseur. Le penseur, obser-

vant la pensée, met à jour par le raisonnement - lui-même matière et énergie - les limites de l'énergie. C'est dans le domaine de la pensée qu'il réfléchit de la sorte.

QUESTION DE D : Quand le penseur affirme que la pensée est limitée, on peut dire que l'un et l'autre deviennent des points d'interrogation.

KRISHNAMURTI : Non, pas encore. La pensée est mémoire, elle est la réaction du savoir. C'est elle qui a fait naître cette chose que nous appelons le penseur. Puis celui-ci se sépare de la pensée - ou tout au moins il se figure qu'il en est séparé. Le penseur contemple le raisonnement, le mental, la faculté de raisonner, et s'aperçoit que tout cela est très, très limité. En déclarant que la pensée est très limitée, il la condamne et condamne la raison. Puis il affirme qu'il y a forcément au-delà de la pensée quelque chose qui la dépasse, qui dépasse ce champ limité. C'est là ce que nous faisons.

A présent, nous prenons les choses telles qu'elles sont. Est-ce donc le penseur qui affirme que la pensée est limitée, ou est-ce la pensée elle-même qui s'en rend compte directement ? Je ne sais pas si vous voyez la différence ?

QUESTION DE F : La pensée est antérieure au penseur.

QUESTION DE P : La pensée peut prendre fin. mais comment peut-elle sentir par elle-même qu'elle est limitée ?

KRISHNAMURTI : C'est justement là le point que je veux faire ressortir. Est-ce le penseur qui voit qu'il est limité, ou est-ce la pensée qui dit : « Il est impossible d'aller plus loin ? » Vous saisissez la différence ?

QUESTION DE F : Pourquoi séparez-vous le penseur de la pensée ? Il y a d'innombrables pensées, et parmi elles le penseur en est une. Le penseur est celui qui guide, qui aide, qui censure. Il est ce qui prédomine.

KRISHNAMURTI : La pensée a passé par tout cela et constitue un centre où s'établit l'observateur, et celui-ci, regardant alors la pensée, dit qu'elle est limitée.

QUESTION DE D : En fait, il ne peut que dire : « Je ne sais pas. »

KRISHNAMURTI : Il ne le dit pas. Vous introduisez un fait qui n'est pas observable. En premier lieu, la pensée est une réaction du savoir et n'a pas encore constaté qu'elle est très limitée. Ce qu'elle a fait pour accéder à la sécurité, c'est des assemblages, un agglomérat qui est devenu l'observateur, le penseur, le sujet des expériences. Et quand nous demandons si le penseur se rend compte qu'il est limité, ou si c'est la pensée elle-même qui s'en rend compte, nous évoquons deux hypothèses entièrement différentes.

QUESTION DE F : Nous ne connaissons qu'un état où il y a le penseur qui pense.

KRISHNAMURTI : C'est tout ce que nous savons. Par conséquent, le penseur, invariablement, affirme qu'il nous faut aller au-delà de la pensée. Et il pose ces questions : « Est-il possible d'annihiler le mental ? Dieu existe-t-il ? »

QUESTION DE F : Vous mettez l'accent sur le penseur aux dépens de la pensée.

KRISHNAMURTI : Le penseur, sans cesse, modifie, ajoute. Il n'est pas une entité permanente, puisque la pensée ne l'est pas. Mais il est sans cesse en train de modifier, d'ajuster. C'est important. Peut-être que je me trompe. Il importe de découvrir si le penseur voit que la pensée est limitée, ou si la pensée en tant qu'idée - l'idée étant une pensée organisée - se considère comme limitée.

Qui donc est à l'origine de cette constatation ? Si c'est le penseur, alors il dit qu'il faut qu'il y ait quelque chose de plus, il faut qu'il y ait « Dieu », quelque chose au-delà de la pensée. D'accord ? Si la pensée elle-même se rend compte qu'elle ne peut pas aller plus loin que ne le lui permettent sa longe et les cellules cérébrales qui sont la ma-

tière même dont elle est faite et sa propre racine, si la pensée se rend compte de tout cela, alors que se passe-t-il ?

QUESTION DE P : Voyez-vous, monsieur, c'est là le point crucial. Si vous arrêtiez votre enseignement à ce point-là, je comprendrais. Si vous vous contentiez de constater que la pensée elle-même voit clairement tout cela, que les cellules cérébrales elles-mêmes le voient et que vous en restiez là, alors il y aurait une logique totale ; mais vous êtes toujours en mouvement. Vous allez au-delà de ce point, sans pourtant pouvoir utiliser des mots. A partir de ce moment-là appelez-le comme vous voudrez, mais le sentiment de l'existence de Dieu survient.

KRISHNAMURTI : Je me refuse à accepter ce mot de « Dieu ».

QUESTION DE P : Vous nous amenez, par l'usage de la raison, par la logique, jusqu'à un certain point ; vous ne vous y arrêtez pas.

KRISHNAMURTI : Naturellement pas.

QUESTION DE P : Mais c'est là le paradoxe véritable.

KRISHNAMURTI : Je me refuse à considérer cela comme un paradoxe.

QUESTION DE F : Mais on ne peut pas confondre la substance d'une chose et sa signification. C'est ce que P. fait.

KRISHNAMURTI : Ce qu'elle dit est assez simple : en ce qui concerne le penseur et la pensée, nous voyons toute la logique de ce que vous dites - mais vous n'en restez pas là, vous allez plus loin.

Je me rends compte que la pensée et le penseur sont des choses très limitées. Mais je ne m'arrête pas là. Le faire serait souscrire à une philosophie purement matérialiste. C'est là qu'aboutissent beaucoup d'intellectuels, en Orient tout comme en Occident. Mais ils sont toujours liés, et cela étant, même s'ils élargissent le champ de leur réflexion, ils restent toujours attachés au poteau qui est leur expérience et leur croyance. Et maintenant, retournons à la question posée : « La pensée elle-même se rend-elle compte de ses limites ? » Sachant qu'elle est énergie, qu'elle est mémoire, qu'elle est le passé, qu'elle est le temps, de même la souffrance, etc., la pensée se rend compte que tout mouvement de sa part fait partie du contenu de la conscience, et que sans ce contenu il n'y aurait aucune conscience. Qu'est-ce qui arrive ? Cet état est-il observable ou non ? Je n'invente pas Dieu.

QUESTION DE P : Ce n'est pas là ce que je dis. Je n'ai jamais dit que vous inventiez Dieu. Je dis que jusqu'à ce point votre position est matérialiste, rationnelle, logique. Et puis subitement vous introduisez un nouvel élément.

KRISHNAMURTI : Non. Regardez encore. La pensée elle-même se rend compte - ce n'est pas le penseur qui estime que la pensée est incapable et qui, par conséquent, suppose l'existence d'une conscience, d'un « soi » supérieurs, de Dieu ou de toute autre chose, mais c'est la pensée elle-même qui se rend compte - que n'importe quel mouvement auquel elle peut se livrer sera toujours dans le champ du temps. Alors la pensée se résout en un silence total. C'est un fait qui peut être observé. Ce silence n'est pas le résultat d'une discipline. Et que se passe-t-il alors ?

QUESTION DE P : Monsieur, permettez-moi de vous poser une question. Dans cet état, nous continuons d'enregistrer tous les bruits qui nous entourent. Cette machine à enregistrer, qu'est-ce que c'est ?

KRISHNAMURTI : C'est le cerveau.

QUESTION DE P : C'est l'élément matériel. Ainsi, cet enregistrement constant se poursuit

KRISHNAMURTI : Oui, il continue tout le temps, que ce soit consciemment ou inconsciemment.

QUESTION DE P : Vous pouvez ne pas lui donner de nom, mais le sentiment d'exister se maintient.

KRISHNAMURTI : Non, vous vous servez du mot « exister » mais c'est l'enregistrement qui continue. Je tiens à relever la différence.

QUESTION DE P : On ne peut pas dire que toute existence est balayée, ce qui serait le cas si la pensée prenait fin.

KRISHNAMURTI : Au contraire.

QUESTION DE P : L'existence, le sentiment de l'existence « est ».

KRISHNAMURTI : La vie continue, mais sans la présence du « moi » en tant qu'observateur. La vie continue, l'enregistrement continue, la mémoire continue, mais le « moi » qui a été créé par la pensée, qui est le contenu de la conscience, ce « moi » disparaît très évidemment parce que ce « moi » est limité. Et sous cette forme du « moi », la pensée reconnaît donc sa limitation. Cela ne veut pas dire que le corps ne continue pas d'exister, mais que le centre, qui est activité du « soi », n'existe plus. Et encore une fois, cette situation est logique, parce que c'est la pensée qui dit : « Je suis limitée. Je me refuse à créer le " moi " qui est une limitation supplémentaire. » Et en le voyant, elle l'abandonne.

QUESTION DE P : Ayant dit que la pensée qui crée le « moi » est une limitation...

KRISHNAMURTI : La pensée crée le « moi », et le « moi » se rend compte qu'il est limité ; à partir de ce moment-là le « moi » n'existe plus.

QUESTION DE F : Mais quand cela se passe, pourquoi devrais-je donner à ce qui est en cours le nom de pensée ?

KRISHNAMURTI : Je ne nomme rien. Je me rends compte que la pensée est une réaction du passé. Le « moi » est constitué par différents agrégats de la pensée qui l'ont ainsi créé à partir du passé. Le « moi » est le passé. Le « moi » projette le futur.

En fait, tout ce phénomène est une bien petite chose. C'est tout. Et maintenant, quelle est votre question ?

QUESTION DE F : Quel rapport y a-t-il entre cet état de désespérance et l'existence de Dieu ?

KRISHNAMURTI : Ce n'est pas un état de désespérance. Au contraire, c'est vous qui avez introduit cet élément de désespérance parce que la pensée se rend compte qu'elle ne peut pas aller au-delà d'elle-même, d'où sa désespérance. La pensée se rend compte que tout mouvement qu'elle peut faire sera toujours dans le champ du temps, que ce mouvement soit appelé désespoir, accomplissement, plaisir ou peur.

QUESTION DE P : Donc la prise de conscience des limites est un état de désespérance ?

KRISHNAMURTI : Non, c'est vous qui introduisez cette idée de désespérance. Je dis seulement que cette désespérance fait partie de la pensée. L'espoir fait aussi partie de la pensée, et celle-ci constate que tout mouvement qu'elle pourrait faire - que ce soit plaisir, désespoir, peur, attachement, détachement ? relève toujours d'elle-même. Et quand elle voit que le tout n'est que sa propre motion sous des formes différentes, elle s'arrête. Et maintenant, avançons.

QUESTION DE P : Je voudrais vous poser une question. Vous avez dit que l'existence se poursuit, mais sans que le « moi » soit présent. C'est qui ou quoi, ce qui persiste ?

KRISHNAMURTI : Nous nous sommes éloignés du mot « Dieu ».

QUESTION DE P : Si l'usage du mot « Dieu » me force à demeurer dans le champ de la pensée, je le mets de côté. Et j'avance de cette manière. Donc je dis que si la pensée, sous forme de « moi », a pris fin, quel est l'instrument qui examine ?

KRISHNAMURTI : Là, nous sommes arrivés à un point où il n'y a plus de mouvement de la pensée. Dans cette investigation qui porte si profondément sur elle-même, comme nous le faisons en cet instant et de façon complète et si logique, la pensée a trouvé un terme.

Et maintenant, elle demande quel est l'élément qui prend naissance et procédera à l'examen, quel est le nouvel instrument d'investigation. Ce n'est plus l'instrument de jadis. Nous sommes d'accord ?

L'intellect et son acuité, la qualité de la pensée, l'objectivité, tout ce qui a créé une immense confusion, tout cela a été rejeté.

QUESTION DE P : La pensée est parole et sens. Si, dans la conscience, il y a un mouvement qui ne comporte rien de verbal, c'est que quelque chose d'autre est à l''œuvre. Quel est ce quelque chose ?

KRISHNAMURTI : Nous avons déclaré que la pensée, c'est le passé, c'est le mot, c'est le sens et c'est le résultat de la souffrance. Et la pensée se dit : « J'ai cherché à examiner, et j'en suis venue à voir mes propres limitations. » Et maintenant, quelle est la question suivante ? Quel sera alors l'examen ? Si vous voyez clairement apparaître les limites, qu'est-ce qui se passe ?

QUESTION DE P : Il ne reste que le fait de voir.

KRISHNAMURTI : Non, c'est du domaine visuel, et la vision sensorielle dépend du mot, de la signification.

QUESTION DE P : Mais après ce que nous avons dit, il n'y a plus que l'action de la vision.

KRISHNAMURTI : Je veux absolument être clair. Vous dites que la vision, la perception sensorielle demeure.

Mais nous avons dépassé ce stade.

QUESTION DE P : Quand vous vous servez du mot « vision », voulez-vous indiquer un état où les instruments fonctionnent ?

KRISHNAMURTI : Absolument.

QUESTION DE P : Donc, s'il n'y a qu'un seul instrument qui fonctionne à la fois, il est lié à la pensée ?

Quand il y a le « voir » - et sans l'« entendre » le « voir » est lié à la pensée.

Mais quand tous les instruments sensoriels fonctionnent, alors il n'y a plus lieu d'être lié. C'est là la seule chose que nous pouvons savoir. C'est là l'existence. Autrement, ce serait la mort.

KRISHNAMURTI : D'accord. Et quelle est la question suivante ? Qu'est-ce que la perception alors ? Quelle est la recherche poursuivie ? Qu'y a-t-il à rechercher ? Qu'y a-t-il à explorer ? D'accord ?

Qu'avez-vous à dire ? Vous êtes tous devenus silencieux ?

QUESTION DE P : Quand la pensée a pris fin, il n'y a plus rien à explorer.

KRISHNAMURTI : Quand la pensée a pris fin, que reste-t-il à rechercher ? Qui est celui qui recherche ? Et quel est le résultat de l'interrogation ?

La vraie question est-elle de préciser quel peut être l'objet de la recherche, ou bien qui, ou quel instrument, procède à cette recherche ?

QUESTION DE P : Nous avons toujours considéré la recherche comme étant dirigée vers un point.

KRISHNAMURTI : Est-ce un mouvement en avant ?

QUESTION DE P : Nous cherchons à examiner l'idée de Dieu, la vérité. Mais la pensée ayant pris fin, il n'y a plus de point vers lequel il puisse y avoir mouvement.

KRISHNAMURTI : Avançons lentement. N'affirmez rien de façon catégorique. Tout ce que vous pouvez dire, c'est qu'il n'y a pas de mouvement, pas de mouvement en avant. Tout mouvement en avant implique la pensée et le temps. C'est tout ce à quoi j'essaie d'aboutir. Quand véritablement vous déniez tout cela, vous rejetez le mouvement extérieur et intérieur. Et alors commence une recherche d'une sorte entièrement différente. Tout d'abord le cerveau se rend compte qu'il a besoin d'ordre, de sécurité pour fonctionner sainement, aisément, avec bonheur. C'est là son exigence fondamentale. Maintenant il s'aperçoit que tout mouvement émanant de lui-même est dans le champ du temps, et partant dans celui de la pensée. Subsiste-t-il alors le moindre mouvement ? Ou bien y a-t-il un mouvement d'une espèce, d'une qualité totalement différentes, n'ayant aucun rapport avec le temps, avec un processus, et qui ne se dirige ni en avant ni en arrière ? Nous avons retrouvé là notre première question : existe-t-il une autre sorte de mouvement, existe-t-il quelque chose qui soit sans relation avec le temps ? Tout mouvement, en ce qui concerne le cerveau, est inhérent au temps. Cela, je le vois. Et le cerveau se rend compte que, bien qu'il puisse se figurer atteindre à l'infini, il demeure très peu de chose. Est-ce qu'il existe un mouvement sans rapport avec la pensée ? ? C'est le cerveau qui pose cette question, et non pas une entité supérieure. Il se rend compte que c'est à la souffrance qu'aboutit tout processus temporel, et s'abstient alors naturellement de tout mouvement. Puis il se demande s'il y aurait un autre mouvement dont il n'a aucune connaissance et dont il n'a jamais connu le goût. Cela signifie que nous devons revenir à la question de l'énergie. Il y a l'énergie humaine et l'énergie cosmique. Nous avons établi cette distinction. On a toujours considéré l'énergie humaine comme étant séparée, limitée, incomplète, s'exerçant dans son domaine restreint. Maintenant, la lutte est terminée. Vous me suivez ? Le voyez-vous ? Jusqu'ici nous avons toujours considéré que l'énergie humaine se déploie dans une aire limitée, et nous l'avons séparée de l'énergie cosmique et universelle. Mais maintenant, la pensée ayant compris sa propre limitation, l'énergie humaine est devenue quelque chose de tout à fait différent.

La division du cosmique et de l'humain est une création de la pensée. Cette division cesse, et un autre facteur intervient. Pour un esprit qui ne s'érige pas en centre, il n'y a pas de division. Dès lors qu'y a-t-il à investiguer, et quel en est le moyen ?

Il y a investigation, mais pas celle à laquelle je suis habitué, à savoir l'exercice de l'intellect, de la raison et de tout ce qui s'ensuit. Il ne s'agit pas non plus de l'intuition. Ainsi le cerveau se rend compte qu'il n'y a pas de division en lui-même. Par conséquent, il n'y a pas vraiment en lui de séparation entre le cosmique, l'humain, le sexuel, le scientifique. L'énergie ne comporte aucune division.

Qu'arrive-t-il alors ? Nous avons commencé par demander si la pensée est matérielle. Elle l'est, puisque le cerveau est matière. Elle en est le résultat, même si elle peut aborder l'abstrait. C'est une évidence, mais rares sont ceux qui sont allés plus loin.

QUESTION DE F : Le sens du corps est d'engendrer la conscience ; mais littéralement, quel est le sens de l'existence ?

KRISHNAMURTI : Quel est le sens de cette chambre ? Le vide. Parce que le vide est crée par les quatre murs, et que dans ce vide je peux installer un fauteuil et me servir de la chambre.

QUESTION DE F : La chambre a un sens parce que P. y habite.

KRISHNAMURTI : P. la meuble, y vit. y éprouve la peur ou l'espoir et s'y querelle.

QUESTION DE F : Vous dites que la conscience est son propre contenu, mais je demande plus que cela ; je voudrais que vous me donniez le sens de l'existence, non pas une description.

KRISHNAMURTI : Le sens de mon existence ? Il n'y en a aucun...

QUESTION DE F : N'avez-vous aucun désir que votre existence ait un sens ? Quel est le sens de Krishnamurti ? Pouvez-vous nier le « soi » ? Dans l'affirmative, vous êtes annihilé. Il y a l'individu intérieur, le censeur, l'existence, la conscience, le corps ; et puis il y a plus : l'âme abstraite - en fin de compte, une âme sur laquelle tout se greffe, agit. Pouvez-vous nier tout cela ?

KRISHNAMURTI : L'âme, c'est le « moi ».

QUESTION DE P : C'est là qu'est la difficulté. La question de F. est tout de même pertinente, parce que le « moi », c'est la chose la plus difficile à nier. Si vous essayez de nier l'ego et le « moi », vous n'y parviendrez jamais. Mais si vous procédez comme nous venons de le faire, c'est tout ce qui est nécessaire.

QUESTION DE F : Quel est le sens de tout cela ?

Pourquoi le « moi » devrait-il prendre fin ? Le sens des atomes, c'est de constituer l'organisme ; celui de l'organisme, de créer la conscience. Pourquoi faut-il que cela s'arrête là ?

KRISHNAMURTI : Cela ne s'arrête pas là. Cela ne s'arrête que quand la pensée se rend compte de ses propres limitations.

Revenons à notre question. Quel est l'instrument de la recherche, l'instrument qui ne comporte pas de division, où il n'y a pas d'examinateur et d'objet examiné ? Je vois qu'en fait la pensée n'a pas de sens. Elle n'est signifiante que dans son propre champ, qui est petit. Maintenant, la question pour elle - et non comme pour celui qui est au seuil de sa découverte - c'est de savoir ce qu'il y a à découvrir.

Quel est le mouvement qui n'est ni intérieur ni extérieur ? Est-ce la mort ? Est-ce la négation totale de tout ? Que se produit-il alors ? De quelle nature est la recherche ?

Quand la pensée prend fin, nous incluons tout : le sens, la conscience, le contenu de la conscience, le désespoir, l'échec, la réussite... Tout fait partie de ce champ. Et quand cela prend fin, que se passe-t-il ? Le cerveau, l'enregistrement - la part qui enregistre, son activité se poursuit. Et il le faut, sans quoi on perdrait la raison ; mais l'intégralité de l'ensemble est d'une quiétude parfaite. La pensée n'est plus engagée. Elle ne pénètre pas dans ce champ-là, mais intervient seulement dans une très petite partie.

QUESTION DE P : C'est un fait que nous n'utilisons qu'une très minime partie de notre cerveau.

KRISHNAMURTI : Il y a l'autre partie.

QUESTION DE F : Il n'y a aucune raison de supposer que les parties du cerveau qui restent et qui ne sont pas utilisées soient capables de devenir autre chose que d'autres parties de cette conscience que nous connaissons.

KRISHNAMURTI : Non, regardez, je vous en prie.

QUESTION DE F : Même biologiquement, ce que vous dites n'est pas exact. La dimension du cerveau utilisable détermine l'étendue de la conscience. Si la partie du cerveau que vous utilisez s'accroît, la conscience sera plus grande.

KRISHNAMURTI : Le cerveau ancien est très limité. Le cerveau entier comprend le « neuf » qui n'a pas été utilisé. La qualité totale du cerveau est neuve ; la pensée qui est limitée fonctionne dans un champ limité. Le cerveau ancien n'est plus actif parce que ce qui est limité a cessé.

QUESTION DE P : Alors, ce que vous dites, c'est que si l'on se rend compte qu'une petite partie du cerveau est limitée, alors la limitation prend fin ?

KRISHNAMURTI : Non, la limitation continue.

QUESTION DE P : Mais parce qu'elle ne s'étend pas à la totalité, pas plus qu'elle ne se restreint à elle-même, le surplus du cerveau qui n'est pas employé devient utilisable. C'est encore là une position totalement matérialiste.

KRISHNAMURTI : D'accord. Allons plus loin.

QUESTION DE P : C'est tout, il n'y a plus rien à discuter.

QUESTION DE F : J'ai une objection ! Même si le cerveau tout entier est pleinement utilisé, il n'y aura jamais que la conscience ; mais ce sera une conscience extraordinairement agrandie.

KRISHNAMURTI : Tout dépend de s'il y a un centre.

QUESTION DE D : S'il y a un centre, c'est que vous n'utilisez pas le surplus, l'autre part.

QUESTION DE F : Jusqu'à présent, nous avons toujours agi dans le cadre de ce qui est limité. Si vous avanciez dans l'autre champ, comment pourriez-vous savoir que la conscience n'a pas tendance à se focaliser ?

KRISHNAMURTI : La création du centre se produit quand la pensée agit sous forme de douleur, de désespoir, de succès, quand elle agit en tant que « moi ». Mais quand le « moi » est silencieux, où est la conscience ?

QUESTION DE F : A partir de ce point-là, tout n'est qu'hypothèse. Vous partez du principe que le seul élément capable de créer un centre, c'est la déception ou la blessure. La pensée est limitée, et par conséquent elle se projette. Mais pourquoi la tendance à focaliser dépendrait-elle de la limitation ?

KRISHNAMURTI : La focalisation se produit quand la pensée fonctionne.

QUESTION DE F : J'en suis encore à demander, et on est en droit de le faire, si la frustration est le seul point qui favorise la focalisation, l'apparition du centre ?

KRISHNAMURTI : J'ai tout inclus, non seulement la frustration, mais tout ce qui se passe dans le champ du temps. Or maintenant je vois que les cellules cérébrales ont toujours agi dans un champ très restreint, et que c'est ce champ restreint avec son énergie limitée qui est cause de tous nos malheurs. Alors le cerveau ancien s'apaise. Ce que nous appelons apaisement, c'est cette quiétude qui se produit quand ce qui est limité en nous se réduit au silence, quand le vacarme qui en résultait prend fin. Le silence qui s'instaure alors, c'est le silence que trouve notre limitation. Quand la pensée s'en rend compte, alors le cerveau lui-même, le cerveau tout entier s'apaise.

QUESTION DE P : Pourtant il continue d'enregistrer.

KRISHNAMURTI : Evidemment. Il y a toujours du bruit.

QUESTION DE P : L'existence continue.

KRISHNAMURTI : L'existence, mais sans continuité. Et alors ? Tout le cerveau est silencieux, pas seulement la partie limitée.

QUESTION DE F : Pour nous, c'est la même chose.

QUESTION DE P : Si l'on ne sait rien du cerveau neuf et qu'on ne peut agir sur celui-ci, ce qui pour nous devient silencieux, c'est uniquement notre limitation.

KRISHNAMURTI : Et par conséquent ce calme n'est pas le calme vrai.

QUESTION DE P : Voici quelque chose de neuf que vous introduisez.

QUESTION DE D : Qu'est-ce qui vous fait dire que nous n'utilisons pas la totalité du cerveau ?

QUESTION DE F : Je dis que la totalité de mon cerveau fonctionne, mais que je n'en suis pas conscient parce que je me renferme dans mon champ limité.

KRISHNAMURTI : Je vous en prie, commencez par arrêter le mouvement de la pensée, et voyez alors ce qui se passe.

QUESTION DE D : Quand le mouvement de la pensée s'arrête, les choses prennent d'elles-mêmes leur cours. Alors est-il nécessaire d'enquêter là-dessus ?

QUESTION DE P : Ici, je voudrais poser une question : vous avez dit que lorsque les limitations du « moi » en tant que pensée cessent d'exister, cela ne provoque pas le vrai silence.

KRISHNAMURTI : C'est là la beauté de la chose.

QUESTION DE P : Attendez que je puisse le ressentir profondément. Répétez ce que vous avez dit, s'il vous plaît.

KRISHNAMURTI : Je dis que quand la pensée, avec ses limites, affirme qu'elle est silencieuse, elle ne l'est pas. Le silence existe seulement quand le cerveau, dans son entier, est immobile - la totalité, et non pas une partie.

QUESTION DE F : Mais pourquoi le cerveau dans sa totalité serait-il silencieux ?

KRISHNAMURTI : Le cerveau, dans sa totalité, a toujours été silencieux. Ce que j'ai jusqu'ici appelé « silence », c'est la fin du « moi », de la pensée qui est toujours bavarde. C'est ce bavardage qui est la pensée. Quand ce vacarme prend fin, il y a un sentiment de silence, mais qui n'est pas le silence réel. Le silence existe quand le cerveau, dans sa totalité, tout en enregistrant, est lui-même complètement tranquille, parce que l'énergie est tranquille. Il peut y avoir explosion, mais dans son essence l'énergie est calme.

(Pause)

Et maintenant, il n'y a passion que quand la douleur est immobile. Avez-vous compris ce que j'ai dit ? La douleur est énergie. Quand il y a douleur, on cherche à la fuir, en la comprenant, en la supprimant : mais quand il n'y a pas de mouvement du tout dans la douleur, il y a une explosion, et tout devient passion.

A présent, la même chose a lieu quand il n'y a pas de mouvement - ni extérieur ni intérieur ; quand il n'y a pas mouvement d'un silence que le « moi » limité a créé pour lui-même à seule fin d'atteindre à plus.

Quand il y a silence absolu, silence total, aucun mouvement d'aucune sorte, une plénitude de calme, il existe alors une explosion d'un tout autre ordre qui est...

QUESTION DE P : ... Qui est Dieu.

KRISHNAMURTI : Je refuse d'employer le mot « Dieu », mais cet état n'est pas une invention, ce n'est pas une chose assemblée de toutes pièces par une pensée habile, car la pensée est complètement immobile.

C'est pourquoi il importe d'explorer la pensée, et non pas d'explorer l' « autre ».

Bombay, le 9 février 1971

Bombay, Inde
le 11 février 1971
Énergie, entropie, vie

QUESTION DE D : L'autre jour, nous avons discuté de Dieu, discuté également de l'énergie et vous avez parlé d'énergie humaine et d'énergie cosmique. Voici la position de la science. Les savants ont mesuré l'énergie et sont parvenus à une équation : E = MC2, un chiffre fantastique. Telle est l'énergie de la matière, et les biologistes ont également prouvé que « l'énergie-vie » est anti-entropique. Ce qui veut dire qu'alors que l'énergie de la matière se dissipe, il en est autrement pour l'énergie de la vie. Donc, ce mouvement d'anti-entropie est contraire au courant matériel de l'énergie qui se dissipe et aboutit à une uniformité morte. L'être humain, en général, se meut grâce à l'énergie entropique et, par conséquent, il meurt. Les hommes de science ont même mesuré le temps moyen de cette énergie. Le problème est, par conséquent : comment l'homme peut-il, sachant tout cela, faire partie du mouvement d'énergie qui est anti-entropique ?

KRISHNAMURTI : Il est tout à fait simple de voir que ce qui est mécanique s'use au bout d'un certain temps.

QUESTION DE D : Ce qui est mesurable peut être manipulé par l'esprit. Un exemple de cette vérité, c'est la bombe atomique. Cette énergie, ce mouvement d'entropie, domine le monde actuel. Comment pouvons-nous échapper à cette emprise ?

QUESTION DE P : C'est une question très importante. S'il existe un mouvement d'énergie qui ne se dissipe pas, qui ne prend pas fin, qui ne se dégrade pas, alors, du point de vue du savant aussi bien que de l'homme, là est probablement la réponse à tous les problèmes du monde.

KRISHNAMURTI : Alors, que demandez-vous ? Comment ce mouvement de dégradation mécanique - qui peut durer un million ou dix millions d'années - comment cette décomposition, ce mouvement dans lequel l'homme est pris, comment peut-il prendre fin ? Ou bien, existe-t-il un mouvement contraire ?

QUESTION DE D : Et quelle serait la nature de ce mouvement contraire ?

KRISHNAMURTI : Posons la question simplement. L'homme est pris dans le mouvement de l'énergie matérielle, de l'énergie mécanique ; il est prisonnier de la technologie et du mouvement de la pensée. Apercevez-vous la clé ?

QUESTION DE D : Non.

KRISHNAMURTI : Il y a tout le champ du savoir technique et le mouvement qui le sous-tend ; tel est le champ dans lequel vit l'homme, et qui a sur lui une immense influence, qui véritablement s'empare de lui et l'absorbe. Les savants et les biologistes ont mesuré l'énergie de ce mouvement, et c'est une énergie de déperdition, de dissipation. Les savants disent aussi qu'il y a un mouvement d'énergie contraire, agissant dans le sens opposé, qui serait une énergie créatrice : l'énergie humaine véritable, qui n'est pas mécanique et qui n'est pas technique.

Et maintenant, quelle est la question ?

QUESTION DE D : Des biologistes, tels que J. Huxley, Chardin, disent que l'évolution s'est faite des espèces à l'homme à partir de la plus petite cellule, et que c'est dans l'homme qu'émerge la conscience ; en tant qu'entité, l'être humain peut prendre conscience du processus de l'évolution dans son entier.

QUESTION DE P : Et de là se dégage un autre fait très intéressant. Chardin affirme que le prochain saut en avant se produira par un « processus de vision », lequel est pareil à ce que la tradition appelle pashyanti. Je crois qu'il serait important d'approfondir le sens de ce verbe dont le sens est tellement chargé en Inde.

KRISHNAMURTI : Nous y viendrons si nous pouvons examiner les processus de dégradation, cette énergie qui est mécanique, qui est entropique. Nous cherchons aussi à découvrir cette énergie-vie qui est une énergie non mécanique. Qu'est-ce que cette énergie ?

QUESTION DE D : Les biologistes disent qu'elle réside dans le développement culturel, dans la destinée de l'homme, et non pas dans l'émergence d'une nouvelle espèce.

QUESTION DE A : Cette question se pose à l'homme moderne à bien des niveaux. Après qu'on eut inventé les satellites, il s'est fait une nouvelle mesure du cosmos. Nous l'appelons l'« infini mesurable », mais l'homme sait aussi qu'il existe un « infini non mesurable ». Il s'impose à l'homme moderne dès l'instant où il sort de l'immédiat et aboutit à une compréhension de son environnement dans le sens le plus large.

KRISHNAMURTI : En effet, ils ont mesuré la pensée. Ils ont mesuré la mémoire.

QUESTION DE F : Mais dans quel sens voulez-vous dire que la pensée est mesurable ?

KRISHNAMURTI : Dans ce sens que les impulsions électriques de la pensée sont mesurées.

QUESTION DE F : La pensée est la mesure de l'entropie.

QUESTION DE P : Mais on ne peut mesurer que ce qui a une fin et un commencement.

KRISHNAMURTI : Donc, il existe un mouvement qui en fin de compte et dans sa motion même, conduit à la décomposition.

QUESTION DE F : Il conduit aussi à l'irradiation, et c'est alors la fin de l'entropie. Il y a ces deux mouvements - l'un mécanique et l'autre antimécanique.

QUESTION DE A : L'attitude du biologiste est très hésitante quand il aborde la conscience ; quand il parle de l'énergie de la vie. ce n'est pas avec la même précision que celle qu'il utilise pour l'énergie entropique. Il est admis que l'anti-entropisme, c'est l'inconnu et l'indéfinissable. Après avoir dit que l'« autre » existe, cet « autre » demeure inconnu.

QUESTION DE D : Il y a un fait certain, c'est que l'énergie-vie n'est pas orientée de la même façon que l'énergie entropique.

QUESTION DE A : Admettons que le mouvement de l'énergie vitale soit une chose qui nous est inconnue. Nous ne savons pas la manipuler. Dans la mesure où l'homme prend conscience en lui-même du processus évolutionnaire dans son entier, il s'éveille à la conscience.

QUESTION DE P : Je crois que nous tournons dans le même cercle.

La chose observable, c'est que l'homme naît, vit et meurt. Ce phénomène d'un mouvement cyclique de l'énergie qui commence et qui prend fin est visible et appartient profondément à la structure de notre conscience - une chose qui émerge et qui

disparaît ; les deux manifestations de l'énergie. Existe-t-il une énergie qui n'a aucun rapport avec l'émergence et la disparition ?

KRISHNAMURTI : Cela revient au même. Est-ce que nous acceptons ceci : qu'il y a un commencement et une fin à l'énergie ?

QUESTION DE F : Les individus peuvent commencer et finir, mais pas la vie : elle crée.

KRISHNAMURTI : Ne faites pas encore intervenir l'individu.

Il y a un mouvement de l'énergie qui est mécanique, qui est mesurable, qui peut prendre fin, et puis il y a l'énergie de la vie que vous ne pouvez pas manipuler ; elle se poursuit indéfiniment. Et nous voyons que dans un des cas il y a une déperdition d'énergie, et que dans l'autre cas il n'y a pas de déperdition.

QUESTION DE F : Le dernier, je ne le vois pas comme étant un fait.

KRISHNAMURTI : Bon. Eh bien, examinons ce mouvement d'énergie qui peut atteindre un point culminant et ensuite décline. Existe-t-il une autre forme d'énergie qui ne puisse jamais prendre fin et qui n'a pas de rapport avec cette énergie qui commence, se poursuit et puis se perd ?

Et comment allons-nous rechercher ? Regardez. Qu'est-ce que cette énergie qui décline et meurt ?

QUESTION DE D : L'énergie est la faculté biologique de conquérir une résistance, mais ce faisant elle se dissipe.

KRISHNAMURTI : C'est ce qui se passe dans une machine.

Creusons un peu la question. Toute énergie qui rencontre une résistance s'use. Prenez une voiture qui gravit une montagne et qui ne dispose pas d'assez de puissance. L'énergie engendrée par la machine s'usera. Existe-t-il une énergie qui ne s'use jamais, quelle que soit la direction où l'on se meut ? Existe-t-il une énergie qui ne comporte en elle-même aucune friction ? Et si elle rencontre une résistance, elle ne la reconnaît pas, elle ne connaît aucune friction.

Et puis, il y a un autre aspect des choses. Il y a l'énergie qui se crée au moyen de la résistance et des manipulations.

QUESTION DE P : Dès l'instant où l'énergie se cristallise...

KRISHNAMURTI : Ne dites pas cela.

QUESTION DE P : Mais, monsieur, l'organisme humain est une cristallisation.

KRISHNAMURTI : L'organisme humain est un champ d'énergie, mais ne vous servez pas du mot « cristallisation ».

je voudrais que tout cela reste très simple. Il y a une énergie qui rencontre une résistance, ce par quoi elle s'use. Dans le champ tout entier, il y a une énergie créée par la résistance, créée par le conflit, par la violence, par la croissance ou le dépérissement, le passage du temps.

Et maintenant, nous demandons : existe-t-il une autre énergie qui ne relève pas du temps et qui n'appartient pas à ce champ ?

QUESTION DE A : La tradition lui donne le nom de « flèche intemporelle ».

QUESTION DE F : Vous demandez s'il existe une énergie irrésistible ?

KRISHNAMURTI : Non, je ne connais que l'énergie agissant dans le champ temporel. Sa durée peut être de dix millions d'années, mais c'est toujours dans le champ

temporel. Et nous autres, êtres humains, ne connaissons que cela. En tant qu'êtres humains, nous nous demandons s'il existe une énergie qui ne relève pas de ce champ.

QUESTION DE F : Voulez-vous dire une énergie qui ne subisse aucune transformation ?

KRISHNAMURTI : Regardez. Je connais une énergie, la cause de l'énergie et sa fin. Je connais une énergie qui consiste à dominer une résistance, je connais l'énergie de la souffrance, celle du conflit, de l'espérance, du désespoir ; tout cela relève du champ du temps, et c'est là la totalité de ma conscience. Et je demande s'il existe une énergie qui n'est pas liée par le temps, qui n'est pas du tout dans le champ temporel ? Existe-t-il une énergie qui peut traverser ce champ, mais sans être affectée par le temps ? C'est très intéressant. L'homme a dû se poser cette question pendant des siècles et des siècles et, incapable de trouver une réponse, il a affirmé l'existence de Dieu, et il a mis ce « Dieu » en dehors du champ du temps.

(Pause)

Mais affirmer que Dieu est en dehors du champ du temps, c'est solliciter Dieu pour l'introduire dans ce champ et, par conséquent, tout cela fait partie de la conscience - et se décompose. Cela se décompose, si je peux me servir de ce mot, parce que cela relève du temps, parce que c'est divisible. Et mon esprit, qui est divisible, dans son désir de trouver une énergie intemporelle, formule une énergie à laquelle il donne le nom de « Dieu » et il l'adore. Mais tout cela se passe dans le champ du temps.

Alors, je pose la question : existe-t-il une autre énergie qui ne relève pas du temps ?

Vous comprenez ?

QUESTION DE D : Oui.

KRISHNAMURTI : Et comment vais-je la découvrir ? Je rejette Dieu parce que Dieu est dans le champ du temps. Et je rejette le soi-suprême, l'atman, le brahman, l'âme, le paradis, car tout cela c'est dans le champ du temps.

Et maintenant, je demande : existe-t-il une énergie intemporelle ? Eh bien oui. elle existe.

Voulez-vous que nous approfondissions la question ?

QUESTION DE D : Oui, monsieur.

KRISHNAMURTI : Comment vais-je le découvrir ? Il faut que la conscience se vide de tout son contenu, n'est-ce pas ?

QUESTION DE P : Puis-je poser une question ?

Vider la conscience de tout son contenu, n'est-ce pas la même chose que de voir la conscience dans sa totalité ?

KRISHNAMURTI : C'est bien cela. D'accord. Mais je ne crois pas avoir parlé assez clairement.

Il y a ce fait de vider la conscience totalement de son contenu, et il y a un autre fait qui consiste à voir avec la totalité, avec le contenu tout entier. Voir le champ du temps comme un état total, voir la totalité de ce champ - que signifie une telle vision ? Cette vision est-elle différente du champ du temps, ou bien est-ce que cette vision s'est séparée du champ du temps pour se figurer qu'elle est libre et pour regarder le champ du temps, ce que nous nous appelons « perception » ?

QUESTION DE D : D'accord, monsieur. Et cette perception implique quelqu'un qui perçoit ?

KRISHNAMURTI : Et nous sommes revenus à notre point de départ.

Donc, surgit la question : qu'est-ce qu'une perception totale ? Je vois logiquement, verbalement ; je comprends la conscience totale de l'homme, sa totalité. Sa totalité est son contenu. Et ce contenu a été accumulé à travers le temps, ce contenu qui est la culture, la religion, le connu, qui se dilate ou se concentre ; il est dans le champ du temps, en état d'expansion, et il renferme en lui le « Dieu », le nationalisme, et ainsi de suite. Tel est le mouvement total de la conscience dans le champ du temps. La conscience est le temps.

Qu'est-ce que vous en dites, D. ?

QUESTION DE D : Mais je ne dispose d'aucun autre instrument que la conscience ?

KRISHNAMURTI : C'est vrai. Je le sais. Je vois que la conscience, c'est le temps, parce que le contenu est la conscience, et ce contenu a été accumulé à travers les siècles.

QUESTION DE D : Mais la conscience est conflit, est friction.

KRISHNAMURTI : Cela, nous le savons. Et comment mon esprit peut-il regarder ce champ total du temps sans y être engagé ? Voilà la question. Autrement, il est incapable de regarder. La perception totale doit être affranchie du temps. Existe-t-il une perception, une vision, qui ne relève pas du temps ? Qu'en dites-vous ?

QUESTION DE D : Mais c'est là notre question.

KRISHNAMURTI : Et si elle ne relève pas du temps, alors cette perception c'est le mouvement de la vie. La perception elle-même est le mouvement de la vie.

QUESTION DE D : Logiquement, il devrait en être ainsi.

QUESTION DE A : Avons-nous le droit d'affirmer que la perception elle-même est le mouvement de la vie ? Je n'en sais rien.

KRISHNAMURTI : Mon esprit qui relève entièrement du temps, qui est le contenu de la conscience, peut-il se dissocier de tout ce champ ? Ou bien existe-t-il une perception qui ne relève pas du temps et qui, par conséquent, est capable de voir la totalité ?

QUESTION DE P : Je suis tentée de dire que je ne peux absolument pas affirmer l'hypothèse de l'« autre ». Je suis du même avis que A.

QUESTION DE A : Dès l'instant où je l'admets comme hypothèse, cela devient le Dieu des Upanishad. Tout ce que je peux dire, c'est que voyant toute conscience comprise dans le champ du temps, je peux demeurer avec cela. Je suis « cela ».

KRISHNAMURTI : Vous êtes cela. Et quelqu'un vient vous dire : ce mouvement qui se poursuit dans le champ du temps est mesurable. Et il demande : existe-t-il une perception ? Il ne dit pas qu'elle existe ou pas, il demande : existe-t-il une perception capable de voir la totalité de la conscience, qui est le temps ? Une telle perception existe-t-elle ? C'est là la question qu'on est en droit de poser.

QUESTION DE P : Puis-je dire quelque chose ? Je vous vois. Je vois cette chambre. Je vois aussi le fonctionnement de ma conscience. Et il n'y a rien de plus. Je peux voir. C'est une chose concrète, la vision est une chose concrète.

KRISHNAMURTI : Je vous comprends, P. Me voici assis dans cette chambre. Je vois le contenu de la chambre, et je m'y vois assis. Moi-même, je suis l'observateur conscient de la chambre, de la proportion de cette chambre, de son espace. Et je le vois grâce à ma conscience, qui est une construction du temps.

L'observateur et la chose observée sont tous deux dans le champ du temps, et c'est tout. Et quand l'observateur invente quelque chose, c'est encore dans le champ du temps. Ainsi, tout mouvement est dans le champ du temps. C'est tout ce que je sais. C'est un fait. Mais existe-t-il un mouvement qui ne relève pas du temps ?

Autrement dit. l'esprit est-il capable de voir la totalité de lui-même ? Avez-vous compris ma question ? L'esprit est-il capable de se voir comme étant le champ du temps ? Non pas comme un observateur qui voit le champ du temps, mais l'esprit peut-il devenir lui-même entièrement éveillé de façon qu'il se voie comme étant la conscience et le temps ? C'est assez simple.

QUESTION DE P : Non, je ne vois pas cela. Qu'est-ce que cela implique de voir la conscience sous l'aspect du temps ? C'est de là que nous sommes partis. Il y a la vision de cette chambre, il y a la vision des mouvements intérieurs de moi-même - et cela sans établir une division entre l'extérieur et l'intérieur. Et là, c'est la totalité du temps. Il n'y a pas d'autre totalité.

KRISHNAMURTI : Je ne sais qu'une chose : je suis la totalité de la conscience.

QUESTION DE P : La totalité de la conscience à l'instant présent, c'est la perception de cette chambre et notre vie intérieure. Et c'est tout.

KRISHNAMURTI : Ce que vous dites, n'est-il pas vrai, c'est que vous percevez, quand vous entrez dans la chambre, la proportion, l'espace, la couleur ; et vous percevez votre conscience avec le même sentiment tactile.

QUESTION DE P : Quand A. parle, je le perçois. Et alors, je réunis les deux perceptions, et la pensée fait intervenir le temps. Il n'y a pas de temps en dehors du rapport entre les deux perceptions.

KRISHNAMURTI : S'il y a perception pure, il n'y a pas de temps. Je regarde, il n'y a pas de temps.

QUESTION DE P : Vous avez posé une question : « Voyez-vous la conscience comme étant entièrement le contenu du temps ? » Et cette affirmation, je l'ai mise en doute. Je voudrais l'examiner comme au microscope.

KRISHNAMURTI : Mon esprit est le résultat du temps, de la mémoire, de mon expérience, de mon savoir. Ma conscience existe dans le champ du temps. Comment puis-je voir que le contenu tout entier est dans le champ du temps ?

QUESTION DE P : A cause de ma mémoire, à cause de la pensée.

KRISHNAMURTI : Et comment puis-je voir que le contenu tout entier est dans le champ du temps ? Est-ce une conclusion à laquelle nous sommes parvenus à l'instant, ou est-ce une perception immédiate ? Avançons lentement.

Nous avons exprimé verbalement que mon esprit, mon cerveau, le tout est le résultat du temps.

Est-ce là une conclusion, ou bien est-ce que je le vois comme un fait et pas comme une conclusion ?

QUESTION DE P : Et comment allez-vous distinguer entre les deux ?

KRISHNAMURTI : Dans un cas. il s'agit d'une conclusion, d'une affirmation, tandis que dans l'autre cas je suis en train de chercher.

QUESTION DE P : Cela me paraît très difficile. Vous savez ce que vous demandez, monsieur ? Peut-il y avoir la perception d'une abstraction dès l'instant où la pensée est absente. « ce qui est » est une abstraction.

KRISHNAMURTI : Attendez. Vous avez tiré vos conclusions. Je ne suis arrivé à aucune. Quand vous dites que c'est une abstraction, c'est une conclusion.

QUESTION DE P : Je me demande ceci : quand je dis que la conscience est le produit du temps, est-ce une affirmation, est-ce une chose que je peux voir ?

KRISHNAMURTI : Est-ce une affirmation avec un sens verbal que j'accepte ? Et, par conséquent, cela devient-il une conclusion ? Ou bien, est-ce pour moi un fait immédiat, tel que cette chambre ? Est-ce un fait réel pour moi que la totalité de mon cerveau, que la totalité de ma conscience n'est pas autre chose que ce vaste champ du temps ? Est-ce aussi concret que cela ?

QUESTION DE P : Comment est-ce que cela peut être aussi concret ?

KRISHNAMURTI : Je vais vous le faire voir dans un instant.

Je vois qu'une conclusion n'est pas un fait parce que la pensée est intervenue, elle a entendu cette affirmation ou l'a acceptée ; elle a établi une formule, et elle demeure avec cette formule. Là, c'est une abstraction. Une formule, c'est une abstraction créée par la pensée, et c'est, par conséquent, l'occasion d'un conflit. Sa nature même est conflit. Et cela, je le vois très clairement. Et maintenant, existe-t-il une perception qui ne doive rien à la pensée, une perception du champ du temps dans sa totalité comme étant l'esprit lui-même ? Les formules sont des choses destructrices. Les formules et les concepts sont des produits de la pensée et par conséquent, sont dans le champ du temps.

Je suis en train d'examiner le champ du temps. Le temps, nous l'avons dit, c'est la conscience. Le temps est le résultat de siècles et de siècles d'expérience. C'est cela ma conscience. Et ma conscience est faite de son contenu.

Je vous entends dire cela, et ma pensée s'en saisit et en fait une formule. Et je vois que la formule elle-même est encore dans le champ du temps, que cette formule est un élément de friction, de résistance. Aussi, je n'y touche pas. Je l'ai rejetée, niée.

Et maintenant, je me demande : l'ai-je vraiment niée, ou bien suis-je encore en train de penser, de sentir que je l'ai niée ? Suis-je encore en train d'essayer de trouver un fait qui ne soit pas dans le champ du temps ?

(Pause)

Je découvre quelque chose - quand la pensée agit, elle agit forcément dans le champ du temps. Forcément, elle parvient à une conclusion, et cette conclusion fait partie de la conscience. Et c'est tout.

A présent, je m'interroge : existe-t-il un mouvement de la pensée, ou bien est-ce que je suis en train de me jouer à moi-même une comédie, me disant qu'il n'y a pas de mouvement de la pensée, mais seulement perception ? Quand j'entre dans cette chambre, je vois. Il n'y a pas de mouvement de la pensée, simplement je vois. Dès l'instant où intervient la pensée, elle pénètre dans le champ du temps.

Et maintenant, je me demande : est-ce que l'esprit se leurre lui-même en disant : « Je n'ai aucune formule », alors qu'il est enfoncé dans les formules, les formules étant la pensée, qui est conscience ? Ou bien existe-t-il une perception qui n'a aucun rapport avec la pensée ? Je ne sais qu'une chose : c'est que la conscience est dans le champ du temps, et que la pensée est conscience.

Je suis en train d'examiner le champ du temps. Le temps, nous l'avons dit, c'est la conscience. Le temps est le résultat de siècles et de siècles d'expérience. C'est cela ma conscience. Et ma conscience est faite de son contenu.

Je vous entends dire cela, et ma pensée s'en saisit et en fait une formule. Et je vois que la formule elle-même est encore dans le champ du temps, que cette formule est un élément de friction, de résistance. Aussi, je n'y touche pas. Je l'ai rejetée, niée.

Et maintenant, je me demande : l'ai-je vraiment niée, ou bien suis-je encore en train de penser, de sentir que je l'ai niée ? Suis-je encore en train d'essayer de trouver un fait qui ne soit pas dans le champ du temps ?

(Pause)

Je découvre quelque chose - quand la pensée agit, elle agit forcément dans le champ du temps. Forcément, elle parvient à une conclusion, et cette conclusion fait partie de la conscience. Et c'est tout.

A présent, je m'interroge : existe-t-il un mouvement de la pensée, ou bien est-ce que je suis en train de me jouer à moi-même une comédie, me disant qu'il n'y a pas de mouvement de la pensée, mais seulement perception ? Quand j'entre dans cette chambre, je vois. Il n'y a pas de mouvement de la pensée, simplement je vois. Dès l'instant où intervient la pensée, elle pénètre dans le champ du temps.

Et maintenant, je me demande : est-ce que l'esprit se leurre lui-même en disant : « Je n'ai aucune formule », alors qu'il est enfoncé dans les formules, les formules étant la pensée, qui est conscience ? Ou bien existe-t-il une perception qui n'a aucun rapport avec la pensée ? Je ne sais qu'une chose : c'est que 'a conscience est dans le champ du temps, et que 'a pensée est conscience.

Par conséquent, je recherche et j'examine - je ne veux pas m'illusionner, je ne veux pas faire semblant de trouver quelque chose alors que je n'ai rien trouvé. Or, je vois que chaque fois que la pensée intervient, par force, elle crée une formule, et que la formule est dans le champ du temps. La conscience, dans sa totalité, c'est le temps. Je vous entends le dire. Maintenant, est-ce une formule que j'ai acceptée, ou est-ce pour moi un fait - ce fait étant qu'il y a une perception totale de la pensée ?

QUESTION DE P : Voyez-vous, monsieur, il y a là des mots dont vous vous servez : la totalité du mouvement de la pensée. Que signifient ces paroles exactement ? Si vous demandez si nous avons accepté cela comme une formule, non, je ne l'ai pas accepté comme une formule, mais ce n'est pas non plus un fait.

KRISHNAMURTI : Mais en écoutant, en examinant, en recherchant, vous dites qu'il en est ainsi. Disant qu'il en est ainsi, est-ce là l'acceptation intellectuelle d'une idée, et, par conséquent, est-ce que c'est encore dans le champ temporel ? Ou bien la pensée est-elle totalement absente, et consciente seulement du temps et de rien d'autre ? Que se passe-t-il alors ?

QUESTION DE P : Que percevez-vous en cet instant même ?

KRISHNAMURTI : Rien. C'est bien ça le point. Logiquement, c'est juste.

QUESTION DE A : Mais tout ce que nous entendons, dès l'instant suivant, c'est devenu un souvenir.

KRISHNAMURTI : Je ne m'intéresse pas du tout à vous. Pardonnez-moi. Je ne m'intéresse pas de savoir si vous voyez ou pas. Je vous ai dit que j'allais examiner, et j'examine. Et vous, vous n'examinez pas. Vous demeurez avec votre formule. C'est un fait que je vois. Je suis en train de percevoir une formule grâce à une autre formule, ou bien suis-je en train de percevoir sans qu'il y ait un mouvement de la pensée, sans qu'il y ait une formule ? Alors p. me demande : « Mais dans un tel état, qu'y a-t-il à percevoir ? » Absolument rien, parce que cela ne relève pas du temps. C'est un élément de l'éner-gie-vie.

QUESTION DE F : Cet état que vous décrivez, nous pourrions l'appeler « une entropie de la pensée », un état où aucun mouvement n'est possible.

KRISHNAMURTI : Vous n'êtes pas en train de chercher.

QUESTION DE P : Je voudrais poser une autre question. Vous dites qu'il n'y a rien. Y a-t-il un mouvement ?

KRISHNAMURTI : Avant que je ne vous réponde par oui ou par non, qu'entendez-vous par « mouvement » ?

QUESTION DE P : D'ici à là.

KRISHNAMURTI : Mesurable, comparable ?

Mesurable veut dire « mouvement ». Le mouvement, dès l'instant où il est mesurable, est dans le champ du temps. D'accord ?

Alors, vous me demandez si, dans cet « état du rien », il y a un mouvement ? Pour vous, tout mouvement est mesurable, et si je vous dis oui, vous allez me dire que c'est mesurable et que, par conséquent, cela relève du temps.

QUESTION DE P : Il y a un mouvement dans la négation de tout.

KRISHNAMURTI : Ce qui veut dire quoi ?

Le mouvement du temps est une chose, et le mouvement du vide ne relève pas du temps. Par conséquent, il n'est pas mesurable. Mais il a son propre mouvement, que vous ne pouvez absolument pas comprendre à moins d'avoir quitté le domaine du mouvement du temps.

C'est là l'infini, et ce mouvement est infini.

Bombay, le 11 février 1971

Bombay, Inde
le 16 février 1971
La juste communication

QUESTION DE A : Monsieur, nous avons écouté avec toute l'attention dont nous sommes capables, nous y avons mis tout notre esprit et toutes nos facultés analytiques, nous avons examiné chaque pouce du terrain, et nous n'acceptons plus rien que nous n'ayons compris par nous-mêmes. Entre vous et nous, il y a eu une communication verbale et une communication allant au-delà des mots. Seuls et laissés à nous-mêmes, nous n'avons pu pénétrer à travers la barrière verbale pour atteindre cette compréhension qui est au-delà des mots. Quand je suis assis tout seul, je m'aperçois que toute communication avec moi-même demeure au niveau verbal. Je me demande si nous pourrions prendre comme sujet de notre discussion le problème de la communication.

La tradition a classé la communication en quatre états différents : vaikhari, madhyama, pashyanti et para. Vaikhari est la communication verbale que nous saisissons par l'organe de l'audition. Elle est sujette à des déformations de genres divers. Elle dépend de la « séquence ». d'une successivité. Madhyama est saisi par l'organe intérieur (le mental), et par aucun organe sensoriel extérieur. Ici, il y a la séquence de ce qui est conçu mentalement.

L'état de pashyanti ne comporte pas de séquence, il n'y a pas les attributs de l'antériorité et de la postériorité ; la perception et la communication sont indivises. Il y a une transcendance de l'association avec les différents objets du monde, et aussi du temps et de l'espace ; un tel état est libre de toute distinction entre le connaisseur et la chose connue. Para, c'est la faculté d'autorévélation de l'Absolu, qui est inséparable de soi-même. Para est le canal, le véritable canal de toute communication.

QUESTION DE P : A. a raison. En examinant ce que Krishnaji appelle « écouter et voir », qui sont l'aspect fonctionnel de son enseignement, il serait possible de découvrir la nature de la communication. Nous n'avons pas encore essayé de savoir, je crois, si la communication est un processus, ou plutôt une lumière instantanée.

KRISHNAMURTI : Pouvons-nous commencer par le niveau verbal, et travailler à partir de là ?

QUESTION DE P : Cette question implique non seulement la communication entre l'orateur et nous-mêmes, mais l'instrument même qui nous permet de saisir, d'appréhender.

KRISHNAMURTI : Voulez-vous que nous commencions par là lentement ?

Il y a une communication verbale dans laquelle chacun de nous deux comprend le sens du mot. Dans une telle communication, le mot égale le sens, et ce sens peut être compris par moi et par vous. C'est là la communication verbale. Puis la communication signifie aussi d'écouter, non seulement le sens exact du mot, mais encore l'intention de l'orateur au moment où il l'utilise. Autrement, la communication est rompue. Quand nous utilisons un mot, il doit comporter une qualité directe qui ne permette aucune équivoque, et il doit également comporter l'instance d'un réel besoin de communiquer quelque chose.

Ce besoin doit être accompagné d'affection, de sollicitude, de respect - du sentiment que c'est votre compréhension qui importe, qu'il ne s'agit pas que je soi supérieur et vous inférieur. Et, dans cette utilisation de la parole, il doit y avoir le contact de l'intention transmise par la qualité même de la voix. Cela veut dire que chacun de nous, au même instant, au même niveau, et avec la même intensité, doit comprendre le mot ; il faut qu'il y ait contact de l'intention, et dans ce cas seulement existe une véritable communication.

QUESTION DE A : Oui, c'est un fait.

Auparavant, quand vous parliez, nous dressions intérieurement tant d'obstacles ! Tout cela est maintenant fini. Il n'y a pas de barrières.

KRISHNAMURTI : Ce qui est important dans la communication, ce n'est pas tellement le mot, bien que le mot et sa signification soient nécessaires, mais encore de se rencontrer au même instant, au même niveau et avec la même intensité.

QUESTION DE A : Il est également important de communiquer avec soi-même. Que signifie la communication à cet égard ?

KRISHNAMURTI : Peut-on communiquer avec soi-même ?

QUESTION DE A : Oui. Il s'agit de devenir cohérent vis-à-vis de soi-même.

KRISHNAMURTI : En général, on entend par « communication » ce qui se passe entre deux ou plusieurs personnes.

QUESTION DE A : Mais ce n'est même pas nécessairement deux personnes. Il peut s'agir d'une personne et d'un livre. Tout cela est impliqué quand on parle de communication avec soi-même.

KRISHNAMURTI : Je ne crois pas que l'on puisse communiquer avec soi-même.

QUESTION DE A : Monsieur, en sanscrit, ils se servent du mot swasamvada pour indiquer la « communication avec soi-même ».

KRISHNAMURTI : C'est une chose que je mets en doute.

QUESTION DE A : Pourquoi ?

KRISHNAMURTI : Quand vous vous servez du mot « autocommunication », je ne crois pas que vous communiquiez avec vous-même. Simplement, vous observez ce qui se passe. Et dès l'instant où vous vous servez du mot « communiquer », il y a dualité - dualité dans le sens qu'il y a le vous et le livre, le vous et le moi.

QUESTION DE A : Vous avez dit aussi qu'il faut qu'il y ait un certain sentiment de rapport, même dans l'observation. Je me demande si c'est un point intéressant.

QUESTION DE F : Mais dans la communication, la partie qui compte le plus, c'est le message.

KRISHNAMURTI : Non, je peux dire quelque chose, et si vous n'êtes pas en état de relation avec moi, vous déformerez ce que j'ai dit. Vous déformerez le message. Donc, la chose importante, ce n'est pas le message, mais pourquoi, à certains niveaux, certains messages semblent être communiqués à certaines personnes et pas à d'autres.

QUESTION DE D : Pourquoi le message que vous désirez communiquer n'est-il pas reçu par l'autre personne ?

KRISHNAMURTI : Nous parlons de la qualité de communication, et non du contenu. Si cette qualité est absente, vous ne pouvez pas communiquer.

QUESTION DE A : Il y a communication par la parole et communication par le signifié, et il y a aussi communication au-delà de la parole et au-delà du sens.

QUESTION DE F : La race humaine s'est créé certains instruments lui permettant de saisir des messages grâce à la parole et au sens, mais nous n'avons pas d'instrument pour saisir ou pour entrer en contact avec ce qui est au-delà de la parole et du sens. Après tout, la radio, la télévision disposent d'instruments récepteurs. Avons-nous des instruments spécifiques de réception ?

QUESTION DE D : Le problème de la communication ne surgit que quand le message est déformé ou incomplet.

KRISHNAMURTI : Il est aussi dans le sens. Vous me dites quelque chose, et moi. je le déforme.

QUESTION DE F : Non. Vous me dites quelque chose, j'écoute avec l'instrument dont je dispose, et ma compréhension se fait d'après lui. Il n'est pas question de déformer. Nous nous apercevons que la réception de ce que vous avez à dire s'opère toujours pour nous sur une longueur d'ondes inférieure. Ce n'est pas une déformation. Ce que vous dites, tout simplement, ne semble pas pénétrer. Cela n'a rien à voir avec le message.

QUESTION DE P : Ou bien les instruments n'ont pas été accordés, ou bien ils ne sont pas là. Krishnaji, vous pouvez dire ce que vous voulez, mais jusqu'au moment où les instruments seront là, le message ne sera pas transmis.

KRISHNAMURTI : Cela est simple.

QUESTION DE P : La question est-elle de savoir si les instruments ont été accordés avec justesse, ou si de nouveaux instruments ont pris naissance. Là est l'essentiel.

KRISHNAMURTI : A. a dit que quand nous avons commencé à entrer en contact l'un avec l'autre, il y avait une certaine résistance, une certaine objection intellectuelle à ce qui était dit, et il affirme que maintenant il a mis tout cela de côté et qu'il écoute. Pourquoi devait-il y avoir une résistance au commencement ?

QUESTION DE A : Nous nous sommes rencontrés après un laps de temps de neuf à dix ans. Il y avait le conditionnement - social, politique, idéologique ; et il y avait l'effort pour vous comprendre, compte tenu de ce conditionnement.

KRISHNAMURTI : P. demande s'il est nécessaire d'accorder l'instrument.

QUESTION DE P : Prenez un enfant. Tenez-le à l'écart, soigneusement, de tout conditionnement ; il continuera néanmoins à réagir parce qu'il est lui-même l'instrument d'un héritage. Les instruments dont je dispose sont à l'œ?uvre d'une façon particulière. Et ils sont eux-mêmes incapables d'être « récepteurs » de toute autre façon que la façon déjà connue.

KRISHNAMURTI : Et, par conséquent, quelle est la question ?

Est-ce de s'emparer de ces mêmes instruments, de les rendre aigus, vulnérables, sensibles ? Ou bien est-ce qu'il s'agit de voir naître de nouveaux instruments ?

QUESTION DE D : Puis-je dire que les seuls instruments dont nous disposons sont nos yeux et nos oreilles, et qu'ils nous empêchent de comprendre ?

QUESTION DE P : L'histoire de l'homme a perfectionné les instruments. Ils sont dressés à n'agir que dans un canal spécialisé. Le fonctionnement de la perception sensorielle est compartimenté. Et je vous demande si ce sont ces mêmes instruments dont il faut se servir ?

QUESTION DE B : A. a fait allusion à deux choses : il a parlé d'un stade où il y avait une résistance et ensuite d'un autre stade où il n'y en avait pas, mais où les instruments restaient les mêmes.

QUESTION DE A : Dans l'utilisation des instruments, alors l'homme n'a pas le choix. Ce qu'il peut y avoir, c'est une utilisation imparfaite.

QUESTION DE P : Il peut s'agir d'une utilisation imparfaite, ou bien de ce qu'un instrument entièrement neuf soit nécessaire.

Demandons à Krishnaji. Posons-lui la question.

Dites-vous que c'est toujours le même instrument, ou que c'est un nouvel instrument ? Si j'avais vraiment reçu ce qui devait être communiqué, je ne serais pas en train d'interroger. Je ne serais pas assise ici. Mais le fait que je ne l'aie pas reçu signifie que les instruments dont je dispose ont fait défaut.

QUESTION DE A : Ce que je voudrais faire remarquer, c'est qu'il y a un certain degré de communication ; mais quand nous venons à le traduire, il demeure au niveau verbal.

QUESTION DE P : En écoutant Krishnaji, beaucoup de choses ont été communiquées. Les instruments sont capables de recevoir. Mais je suis certaine, toutefois, que l'explosion, que l'événement nécessaire ne s'est pas produit. Malgré la flexibilité de la conscience, la faculté de recevoir, la faculté de tous les instruments d'agir ensemble, malgré la compréhension du problème du temps, malgré tout cela, l'explosion n'a pas eu lieu.

QUESTION DE A : Pouvons-nous parler dans un domaine impersonnel, et comprendre objectivement quel est le problème de la communication ? Pouvons-nous utiliser le cerveau, qui est notre instrument, de façon qu'il ne crée d'obstacle à aucun niveau ?

KRISHNAMURTI : Quel est le problème ?

QUESTION DE P : Voici déjà une période de temps que vous nous voyez. Croyez-vous que nous sommes capables de communiquer avec vous ?

KRISHNAMURTI : Jusqu'à un certain point, très évidemment.

QUESTION DE P : Et à ce point-là, quel est l'obstacle ? Quel est le hic ?

KRISHNAMURTI : Evidemment, toute communication va jusqu'à un certain point. Je ne peux approfondir cette question à moins que nous ne commencions le plus simplement du monde. Je veux comprendre quel est le problème. La communication implique que je vous dise quelque chose, que vous m'écoutiez, et que vous soyez d'accord ou non. Autrement dit, vous et moi avons un problème commun. Nous en discutons, et nous ne pouvons en discuter que si nous voyons ce problème commun dans sa totalité, et si le sens, la parole, la description, entre vous et moi, sont accordés ; nous disons alors que nous nous sommes compris.

Le point suivant est celui-ci : je veux vous dire quelque chose à quoi vous résistez. Il se peut que je vous dise quelque chose d'inexact, et vous avez le droit de résister.

Ensuite, je vous affirme une chose qui est vraie, mathématiquement vraie, et vous me dites que ce n'est pas vrai parce que vous avez vos propres jugements, vos opinions. A ce moment-là, la communication s'arrête.

Je me propose de vous dire quelque chose, parlant comme entre deux êtres humains, et non pas comme moi un gourou, et vous un disciple. J'exprimerai cela le mieux que je pourrai par mes paroles, mais je sais que ce que je veux vous dire, ce n'est pas le mot, ni même le sens du mot. Je veux vous dire quelque chose qui ne peut être décrit qu'en partie, et le reste du sens ne peut pas être décrit. Vous vous emparez de la partie que j'ai décrite, et non de l'autre. Et, par conséquent, il n'y a pas de communication. Vous êtes satisfait au niveau de l'explication, et vous dites que c'est suffisant.

Je désire vous transmettre quelque chose à travers la parole, à travers le sens, à travers la description, quelque chose qui n'est pas la parole, qui n'est pas le sens, et qui est plus que la description. Je veux vous dire quelque chose que je ressens très fortement et dont j'ai le sentiment qu'il faut que je le communique. J'en donne une description, mais vous vous refusez à y pénétrer, et notre communication prend fin. Verbalement, nous comprenons, mais l'« autre » ne peut pas être communiqué.

QUESTION DE A : Il n'y a pas refus de notre part, mais seulement incapacité.

KRISHNAMURTI : Je le mets en doute. Ecoutez ce que j'ai dit. Je me sers de mots que vous comprenez. Vous écoutez le sens, le mot, la description, l'explication. Mais tout cela ne couvre pas la chose que je désire vous transmettre. Tout d'abord, vous avez refusé d'aller au-delà. Vous avez refusé en ne sachant même pas de quoi il s'agissait. Vous aviez le sentiment que ce qui ne pouvait pas être mis en mots n'existait pas.

Le mot et la description ne m'intéressent pas. Je veux vous dire quelque chose maintenant. Comment vais-je communiquer ce qui n'est pas le mot, pas le sens, pas la description, et qui, pourtant, est tout aussi réel que la parole et comprend tout autant de sens que la parole ? Les paroles, les explications ne sont pas la chose elle-même. Et c'est là notre problème. A présent, que se passe-t-il en vous et en moi ? Discutons-en.

Je me sers du mot ; la description se poursuit dans le cadre des mots. Les mots comportent de vous sentez qu'il y a une menace à l'égard de votre image. Alors, l'image intervient et dit : « Arrêtez », et la communication cesse.

QUESTION DE A : Je ne le crois pas.

KRISHNAMURTI : C'est simplement une supposition que j'avance.

QUESTION DE P : Ce qui arrive, Krishnaji, c'est que l'on peut vous suivre, on peut avancer avec vous, pénétrer en soi-même jusqu'au point où la pensée s'arrête, jusqu'au point où il y a une fin de la pensée. Mais à ce point-là, quand la pensée prend fin, il y a une incapacité totale de se mouvoir dans ce champ nouveau.

KRISHNAMURTI : J'y viens. Restez sur votre idée. Je voudrais en terminer avec ceci.

Je me demande consciemment ou inconsciemment : « Où est-ce qu'il me conduit ? » Peut-être qu'il y a une menace à ma sécurité, une menace de destruction de mon image. Par conséquent, je ne veux pas bouger. Je dis que la description me suffit. Je tombe d'accord et je m'arrête. L'image est si importante que je me déclare satisfait de la compréhension verbale.

QUESTION DE F : Mais ce n'est pas comme ça.

QUESTION DE A : Pour les exemples concrets dont nous discutons, ce n'est pas exact.

QUESTION DE P : Si vous deviez me poser, ou si je me posais a moi-même une question qui implique la destruction de mon image, il y aurait une résistance. Et cependant, en observant, en avançant pas à pas, l'espace, un point de référence, un sens qui nous est commun à tous deux. Cela, vous l'acceptez. Vous suivez jusqu'à un certain point, et là, vous vous arrêtez. Tous, vous faites cela à des degrés différents. Pourquoi ? Pourquoi vous arrêtez-vous là ?

(Pause)

Je crois que je le sais.

QUESTION DE A : Dans cette relation où l'on envisageait la communication, on a vu très nettement qu'il ne faut jamais accepter ce dont on n'a pas une compréhension réelle. L'esprit a une capacité de se fabriquer des croyances, de faire sien ce qu'il a en-

vie de croire. Je cherche en ce moment à exprimer la barrière que présente mon esprit. Je me dis que je dois accepter uniquement ce que j'ai compris, rien d'autre.

KRISHNAMURTI : Attendez. Vous acceptez le mot, le sens, la description, l'explication, l'analyse. Vous allez jusque-là. Maintenant, je vous dis, simplement comme entre deux êtres humains, que je veux vous communiquer quelque chose qui est au-delà de la parole, et vous demeurez immobile. Et alors, je me demande pourquoi. Ou bien vous ne désirez pas consciemment comprendre ce que j'ai envie de dire au-delà des mots, parce que la compréhension pourrait vous bouleverser ; ou bien vous résistez parce que tout votre héritage mental, toute votre éducation vous disent : « Ne vous approchez pas de cela, n'y touchez pas. »

QUESTION DE A : Mais ce n'est pas ainsi.

KRISHNAMURTI : Je ne fais qu'interroger. En général, c'est ce qui se passe. Vous écoutez les mots, le sens, la description, l'analyse, et vous vous arrêtez là, car la nécessité de poser cette question ne se présente pas. Si on pose la question, c'est un désastre.

KRISHNAMURTI : Je dégage le problème.

QUESTION DE P : Si je pose cette question, tout se précipite pour protéger l'image. Tandis que si j'avance, que j'observe pas à pas, il y a une fluidité qui dissout l'image.

KRISHNAMURTI : Oui dissout l'image, mais seulement quand vous et moi nous proposons de communiquer au sujet de quelque chose qui est plus que des mots, d'accord ?

Bien peu nombreux sont ceux qui avancent au-delà de ce point. Ils sont rares ceux qui sont prêts à briser leurs opinions, leurs conclusions, leurs images. En parlant ensemble, je découvre l'image, vous l'éclairez, et je vois. La voir, c'est y mettre fin. Il y a donc la parole, le sens, la description, l'analyse, le « voir » - pas d'image. D'accord ? Telle est la véritable communication. La difficulté, c'est quand nous pénétrons dans le non-verbal. Sommes-nous donc capables de communiquer au sujet d'un élément au-delà du verbal ?

Quelle est la qualité qui nous est nécessaire à tous deux pour que nous comprenions quelque chose qui n'est pas le mot ? Cela veut dire regarder, ne pas se laisser prendre au piège de la description, de l'explication, du sens, du mot.

QUESTION DE P : Mais voyez ce que vous venez de faire !

Vous nous amenez à un certain point par l'analyse, la pensée, le langage. Vous aiguisez l'intelligence, vous en raréfiez l'atmosphère. Mais vous n'allez jamais plus loin, de façon qu'il ne reste rien, aucune description que vous puissiez donner qui permette de remplir ce vide.

KRISHNAMURTI : Ecoutez. Pour communiquer de cette manière, c'est-à-dire par le mot. le sens, la description, l'analyse, ce tout et quelque chose en plus, il faut que l'esprit ne soit pas pris au piège du mot, du sens, de la description et de l'analyse. Il ne faut pas qu'il se laisse piéger. Il doit demeurer mouvant, fluide. Mais vous vous cramponnez au mot. Le mot, le sens, la description, l'analyse, tout cela ce sont des processus de la pensée, de la mémoire. L'emploi du mot, cultivé, accumulé à travers les années, le sens que vous et moi lui avons donné, la description qui s'en sert, tout cela c'est de la pensée. Et maintenant, vous surgissez et me dites quelque chose qui n'appartient pas au domaine des mots. Et moi. tout le temps, je ne fais que me mouvoir en fonction de la pensée. Je me meus avec la pensée, d'accord ? La communication est verbale, et aussi elle ne l'est pas. Donc, le sens, la description et l'analyse, tout cela doit être présent, et l'esprit doit être tellement... je ne sais pas quel mot utiliser... doit

être tel que vous et moi voyions la même chose, au même instant, au même niveau, avec la même intensité. Autrement notre communication est purement verbale.

QUESTION DE P : Et maintenant, nous en sommes au point crucial.

KRISHNAMURTI : Avançons lentement. C'est avec le plus grand soin que nous sommes parvenus à ce point.

QUESTION DE P : Ce mouvement dans l'espace, est-ce une question pour moi de ressentir le mouvement de l'espace tel qu'il est en vous ?

KRISHNAMURTI : S'il vous plaît, des paroles simples, des paroles simples !

QUESTION DE P : Est-ce une question d'entrer en contact avec ce mouvement du vide que vous communiquez ?

KRISHNAMURTI : Attendez, attendez ! Je ne communique rien du tout. Je communique seulement « ceci » et non « cela ». Et par conséquent il n'y a pas de communication « là-bas ». Il n'y a de communication qu' « ici ».

QUESTION DE A : Vous dites que nous avons passé par le mot. le sens, la description, mais qu'à travers tout nous tenons encore la pensée par la main. « Ceci » est quelque chose que la pensée ne peut pas tenir.

KRISHNAMURTI : Je vous en prie, regardez ce qui se passe entre vous deux, A. et P.

Tous deux, il y a en vous un sens, un mot. une description, une analyse. Vous êtes arrivé à une conclusion, mais elle, elle n'est pas arrivée à une conclusion, alors la communication a cessé. Dès l'instant où vous parvenez à une conclusion et que l'autre n'en a pas, tout est fini pour la communication.

QUESTION DE P : Krishnaji dit qu'il communique au moyen de la parole jusqu'à un certain point. Puis il dit qu'il y a une communication pour laquelle on ne peut trouver aucun mot : mais comment ? Encore une fois, je m'exprime à ma façon. Je dis que jusqu'au point où l'esprit devient fluide, raréfié, la communication par la parole est possible parce qu'il y a un point de référence. A l'instant suivant, je lui demande si ce mouvement dans l'espace doit contacter ou être contacté par le mouvement de Krishnaji dans son silence, ou bien n'est-ce à ce moment-là même plus un problème entre Krishnaji et moi ?

KRISHNAMURTI : Ce n'est pas un problème du tout. Il n'y a pas deux personnes. Ce que vous avez dit est très simple. Avez-vous saisi ?

Il peut se passer deux choses : les mots, le sens, la description, l'analyse et une conclusion ; ou bien les mots, le sens, la description, l'analyse, mais pas de conclusion. L'homme qui est parvenu à une conclusion s'y arrête, ne peut plus communiquer avec l'homme qui n'a pas de conclusion. Ils ne peuvent pas se rencontrer. Ils peuvent continuer à discuter interminablement, mais ces deux-là ne peuvent pas se rencontrer.

Et nous demandons maintenant : cet « autre » existe-t-il ? Est-il communicable ? Le mot « communicable » implique qu'il existe deux personnes. Quand vous n'avez aucune conclusion, et que moi j'ai une conclusion, il y a une fin de la communication. Mais aussi il y a un état où moi je n'ai pas de conclusion et vous non plus. Alors, tous deux, nous avançons, tous deux nous saisissons le parfum de la fleur, d'accord ? Qu'y a-t-il à communiquer ? Tous deux, nous respirons la fleur.

(Pause)

QUESTION DE F : Et maintenant, moi je voudrais poser une question. Existe-t-il une chose que l'on puisse appeler « co-expérience », un état commun ?

KRISHNAMURTI : Tant qu'il y a expérimentation, il n'y a pas de « co-expérience ».

QUESTION DE F : Je parle de communication. La communication implique deux parties ou le « deux ».

KRISHNAMURTI : Jusqu'à un certain point.

QUESTION DE F : Et la co-expérience ?

KRISHNAMURTI : Quand vous et moi faisons l'expérience d'un coucher de soleil, d'un phénomène sexuel, il n'y a plus de « deux ».

QUESTION DE F : Les instruments sont deux.

KRISHNAMURTI : Naturellement.

QUESTION DE F : Mais celui qui perçoit n'est plus là ?

QUESTION DE A : Mais toutes ces questions sont-elles valables par rapport au sujet que nous discutons maintenant ?

KRISHNAMURTI : Il s'agit de quoi ?

QUESTION DE A : N'arriver à aucune conclusion, et ensuite se mouvoir ensemble. Y a-t-il des questions valables là-dessus ?

KRISHNAMURTI : Nous ne sommes pas encore allés au-delà de l'examen du fait qu'on aboutit à une conclusion. Mettez plus de temps à examiner celui qui aboutit à une conclusion. Vous glissez trop sur ce sujet.

QUESTION DE F : Je vois aussi qu'il y a une menace à l'égard de l'image.

KRISHNAMURTI : Je suis engagé dans une certaine activité, et ce que vous dites, je me propose de le traduire en fonction de mon activité. Je dis que je vous ai compris, mais ce que j'ai compris, je vais le traduire dans les termes de cette activité. Je suis engagé.

QUESTION DE P : S'il y a une attaque de front vis-à-vis de l'image et que vous me demandez : « Avez-vous une image ? », je.répondrai : « Naturellement que j'ai une image. » Mais c'est une chose purement périphérique. Il pourrait y avoir une dénudation, la destruction de l'image, sans que celle-ci soit confrontée. Vous pouvez dépouiller, mettre à nu l'image, mais ne me posez pas une question de front à son sujet.

KRISHNAMURTI : Je voudrais approfondir un peu cette fabrication de l'image.

QUESTION DE P : Chaque mouvement de pensée ajoute à l'image, et chaque négation est une dénudation de l'image.

QUESTION DE D : Les mobiles qui ont contribué à la construction de l'image viennent de ce que nous sommes liés à un certain mode d'activité, et tant que l'esprit se refuse à y renoncer, nous rendons toute communication impossible.

QUESTION DE P : Pour moi, cette façon d'aborder la question est totalement fausse. Je dis que si vous allez vous laisser enfermer dans l'effort pour vous libérer de l'image, vous ne serez jamais délivré de celle-ci.

KRISHNAMURTI : P., vous avez raison.

QUESTION DE P : Vous avez dit que s'il y a image et conclusion, la communication ne subsiste pas, mais il faut être mis en face de ce fait.

KRISHNAMURTI : Ce qui se passe tout le temps, consciemment ou inconsciemment, c'est que je suis déjà engagé, ou bien que je suis à la veille de m'engager. Ainsi, on ne communique que jusqu'à un certain point, pas au-delà. C'est ce qui a lieu constamment.

QUESTION DE P : L'image est faite de beaucoup de petites choses. L'image est ce qu'elle est. Voilà vingt-deux ans que j'essaie d'en finir avec elle, et maintenant je me dis de la laisser tranquille. Il me faut trouver le mouvement, me rendre compte si ce qui est statique peut être libéré - et son action se fera d'elle-même.

QUESTION DE A : Mais tous ces millions d'années du passé, comment s'y attaquer ?

QUESTION DE F : Est-ce que deux cerveaux comportant des passés différents, des histoires, des expériences différentes, peuvent ressentir la même chose au même niveau ? Comment est-ce possible ?

KRISHNAMURTI : Votre façon de poser la question est fausse.

QUESTION DE P : Je ne peux pas briser une image qu'il a fallu des millions d'années à construire. Puis-je briser cet instrument, le rendre à la souplesse, à la mobilité ? C'est là la question.

QUESTION DE A : Nous devons encore tenir compte d'un autre point. Il existe certains agrégats, et ils peuvent être éliminés lorsqu'ils sont exposés à la lumière de la communication.

Ce genre de chose arrive sans effort.

QUESTION DE P : Tous ceux d'entre nous qui ont participé à ces trente journées savent, comprennent jusqu'au point où la pensée prend fin. Je suis certaine que ce qui doit arriver doit arriver là.

KRISHNAMURTI : Posons la question, la même, d'une façon différente. Y a-t-il une possibilité de communiquer, ou de faire l'expérience de ce qui n'est pas verbal ?

Tout ce qui est impliqué dans « faire l'expérience de » est faux.

QUESTION DE P : Permettez-moi de comprendre cette phrase.

C'est une affirmation très importante de dire que « faire l'expérience » de quelque chose est totalement faux.

KRISHNAMURTI : La conclusion ou l'idée qu'un état peut être expérimenté par deux personnes est fausse. Cela ne peut jamais se faire.

QUESTION DE A : C'est vrai.

KRISHNAMURTI : Cela ne peut jamais être expérimenté, qu'est-ce que cela veut dire ? Tout homme qui dit : « J'ai fait l'expérience de » n'a rien expérimenté du tout. D'accord, monsieur ? Vous voyez comme c'est extraordinairement subtil.

QUESTION DE P : C'est ici le « assez », et cela fait ressortir dans quelle mesure l'homme est pris au piège du « plus encore ».

KRISHNAMURTI : Quand vous et moi regardons un coucher de soleil, il n'y a que le coucher du soleil. Il en est de même pour la vie sexuelle, il en est de même pour deux personnes qui sont au sommet de la colère. Alors, il n'y a pas deux personnes. Ils ne disent pas : « Nous sommes en train de faire l'expérience de la colère. »

QUESTION DE F : Mais qu'en est-il de l'enregistrement qui se poursuit dans le cerveau ?

KRISHNAMURTI : A savoir quoi - la mémoire ?

QUESTION DE F : Dans le présent, la mémoire n'est pas.

KRISHNAMURTI : Mais elle agit dans le présent.

QUESTION DE F : Mais à ce moment-là, la mémoire n'est pas encore créée.

KRISHNAMURTI : Ne faites pas de théorie. Observez.

Vous et moi regardons le coucher du soleil. Quand il est là, devant nous, tous deux nous le voyons, tous deux sommes silencieux, parce que c'est une splendeur.

Nous n'arrêtons pas tout mouvement. Tout mouvement s'arrête. Là, il n'y a pas deux personnes.

QUESTION DE F : Mais n'y a-t-il pas deux « consciences de " je " » séparées ?

KRISHNAMURTI : Tous deux, nous ressentons ce moment du coucher de soleil dans sa plénitude - mais vous et moi ne parlons pas de faire cette expérience à cette minute-là.

QUESTION DE P : Je voudrais vous poser une question, monsieur, maintenant, parce que j'ai l'impression que c est important que votre esprit aussi nous soit ouvert.

Vous nous avez amenés à traverser l'état verbal. Votre esprit, à ce moment-là, enregistrait, et puis, à un point, la phase verbale a cessé.

KRISHNAMURTI : Autrement dit, vous et moi ne formions aucune image.

QUESTION DE P : Oui. Mais à aucun moment du temps n'y a-t-il eu en vous un enregistrement de ce qui se passait ?

KRISHNAMURTI : Je ne vous suis pas très bien.

QUESTION DE P : Vous vous mouviez dans la pensée. Vous avez passé par tout le processus de communication au moyen du mot, du sens, de l'analyse. Puis vint l'instant de flexibilité, et l'analyse prit fin. Avant que l'analyse reprît, il y eut une brèche. Le cerveau enregistre-t-il cet intervalle en aucune façon ?

KRISHNAMURTI : Non.

QUESTION DE P : N'y a-t-il aucune partie de vos cellules cérébrales qui porte trace de l'impact de cet état de vide ?

KRISHNAMURTI : Je me demande de quoi vous parlez. J'ai dit : non.

QUESTION DE D : Est-ce parce que toujours, vous êtes dans cet intervalle ?

KRISHNAMURTI : Mais qu'essayez-vous de dire ?

QUESTION DE P : Comment savez-vous qu'il n'y a eu aucun enregistrement de cette expérience ?

KRISHNAMURTI : C'est la question suivante.

D'abord, il y a vision, puis la question : quand on fait l'expérience d'une chose, la plus anodine ou la plus grande, n'y a-t-il pas d'enregistrement sous forme de pensée, de mémoire ? Comprenez-vous ? Il y a le mot, le sens, la description, l'analyse. C'est là un processus nécessaire. Ce qui n'est pas nécessaire, ce qui n'a pas lieu d'être, c'est la conclusion. Elle disparaît. Et ensuite nous demandons : est-ce que l'expérience de ce qui est non verbal peut jamais être transformée en pensée, en description, analyse, signification ou mot ?

QUESTION DE A : C'est le processus inverse.

KRISHNAMURTI : Voyez-en la subtilité. J'ai commencé par parler de communication. Puis il y a eu une fin de la pensée. Puis - sentez-le - puis cela passe par le processus inverse.

Non, attendez une minute. Ai-je raison ?

(Pause)

Et maintenant, le point suivant est celui-ci : les cellules cérébrales enregistrent-elles cet état qui, dès lors, devient de la mémoire, qui, à son tour, affirme : « J'ai eu cette expérience » ?

Vous suivez ? Est-ce que cette vision, cette perception, cette écoute de quelque chose qui n'est pas verbal et dont il n'est pas possible de faire l'expérience, s'enregistre dans les cellules cérébrales ?

QUESTION DE A : Non.

KRISHNAMURTI : Evidemment pas. Voyez que ce qui se passe est curieux. Le cerveau enregistre tous les bruits, il enregistre toutes les impressions, tout étant sujet à enregistrement. Le cerveau est entièrement habitué à ce processus. Il l'accepte, et c'est un état sain, normal, rationnel. D'accord ? Et puis, il dit : « Un phénomène étrange s'est passé, je l'ai enregistré. Evidemment, j'en ai fait l'expérience, puisqu'il a été enregistré et mémorisé. » Vous voyez ce qui se passe ?

QUESTION DE A : Non, je ne comprends pas.

QUESTION DE D : Dès l'instant où l'on dit cela, il cesse d'exister.

KRISHNAMURTI : Une minute. Est-ce que toute expérience, non pas une expérience spécifique, mais est-ce que toute expérience, sauf l'expérience de survivre, s'enregistre ? Je sais que je pose une question absurde. Je me rends très bien compte de ce que je demande.

Vous m'insultez ou vous me flattez. C'est enregistré. Pourquoi ? Le cerveau enregistre ce qui est important. Mais pourquoi devrait-il enregistrer aussi ce qui ne l'est pas du tout ? Pourquoi devrait-il porter l'empreinte de tous les impacts superficiels ? Pourquoi maintenir ? Dans quel but ?

Pouvez-vous effacer tout cela, et que les cellules cérébrales conservent seulement ce qui pourra aider à leur survie ?

QUESTION DE F : Vous avez introduit le mot « survie ».

KRISHNAMURTI : Pourquoi retiendrais-je votre insulte ou votre flatterie ? Pourquoi dois-je en faire état ? Car si je le fais, il y a un effort pour l'éliminer, il y a l'aversion et la préférence.

QUESTION DE F : Mais comment puis-je l'éliminer ?

KRISHNAMURTI : La liberté, c'est d'être quitte de tout cela et de ne pas porter avec soi un fardeau d'insultes, de regrets, de joies, de peurs, de tourments.

QUESTION DE A : Puis-je vous poser une question ? M'est-il possible de vivre dans une ornière qui n'enregistrerait pas ?

KRISHNAMURTI : Non.

QUESTION DE A : Vivant dans une ornière, il y aura enregistrement. Je ne peux rien faire pour l'empêcher.

KRISHNAMURTI : Si vous voyez cela, il y a un état d'intelligence qui refuse d'enregistrer.

Le présent actif peut nous venir en aide ici, et non là-bas, non le passé ou le futur ; seul le présent actif peut aider.

QUESTION DE P : Quand il y a attention complète, non seulement il n'y a pas d'enregistrement, mais au contraire il y a effacement.

KRISHNAMURTI : Cela suffit si les cellules cérébrales se rendent compte qu'il n'y a aucun besoin pour elles de porter tout le fardeau, tous les incidents quotidiens. Cela suffit.

Bombay, le 16 février 1971

Bombay, Inde
le 18 février 1971
La survie biologique et l'intelligence

QUESTION DE P : Krishnaji a dit hier une chose très surprenante et qui pourrait être le sujet d'une discussion. Il a posé la question de savoir si les cellules cérébrales pouvaient se dépouiller de tout sauf de la pulsion de survivre, la pure nécessité biologique, laquelle seule permet à l'organisme d'exister. Krishnaji semblait suggérer que ce dépouillement total devait avoir lieu avant qu'aucun mouvement ne puisse se produire dans la nouvelle dimension. Dans un certain sens, il était complètement revenu à la position matérialiste.

QUESTION DE D : Si cette pulsion au maintien de la vie est la dimension de l'existence, il n'y a pas d'autre dimension. Cela peut-il être sujet à examen ? Ce processus qui consiste à dénuder la conscience, telle que nous l'avons comprise, de tous ses éléments, est-il possible ? Nous avons toujours prétendu que l'être humain est autre chose qu'un simple élan vers la survie.

QUESTION DE F : Les cellules cérébrales ne sont-elles pas le reposoir de la culture ?

QUESTION DE P : Si vous dépouillez l'homme de tout élément psychologique, ne laissant que l'instinct de survie physique, en quoi est-il différent de l'animal ?

KRISHNAMURTI : Nous connaissons à la fois la survie biologique et la survie psychologique. Le biologique maintient son existence grâce au dynamisme de la survie, mais les facteurs psychologiques, tel le nationalisme, rendent cette survie presque impossible. La fragmentation psychologique détruit ce qui est beau dans la survie. Peut-on supprimer dans l'homme tous les facteurs psychologiques ?

QUESTION DE P : Les éléments psychologiques et biologiques mis à part, existe-t-il autre chose ? Vous avez parlé d'une dénudation de tous les éléments, et je vous demande s'il existe aucun autre facteur en dehors du biologique et du psychologique ?

KRISHNAMURTI : Pour autant que nous le sachions, ce sont là les deux seuls éléments qui agissent dans l'homme.

QUESTION DE F : Et n'existe-t-il pas un facteur de survie psychologique, le principe physiologique mis à part ?

KRISHNAMURTI : C'est-à-dire la survie de la psyché. Cette psyché qui est le résultat de l'environnement, de l'héritage. Hier soir, en nous servant du mot « conscience », nous avons dit que, dans sa totalité, la conscience était son propre contenu. Or, le contenu de la conscience, c'est la souffrance et le conflit. Tout cela, c'est la conscience.

QUESTION DE D : Vous avez dit aussi que l'intelligence était plus que la conscience.

KRISHNAMURTI : Attendez. Nous avons dit que comprendre le fait de la conscience, et la transcender, était l'intelligence. Vous ne pouvez venir à cette intelli-

gence si la conscience est dans un état de conflit. Maintenant, tout ce que nous connaissons, c'est la survie biologique et la survie de la conscience psychologique.

Quelle est la question suivante ?

QUESTION DE P : Hier, vous avez dit, ou tout au moins vous avez laissé entendre, qu'il était nécessaire de dénuder de telle sorte que seule la survie biologique subsiste.

KRISHNAMURTI : Ne pouvez-vous pas éliminer tout le contenu, qui est psychologique, de la conscience ? Et dans la mise à nu, cette intelligence est en action. Il subsiste le biologique et l'intelligence. Rien d'autre.

QUESTION DE P : Mais hier vous n'avez pas parlé de l'intelligence. Vous avez dit que quand il y a ce dépouillement total, et rien d'autre, cette action est due au mouvement de survie biologique, et que celui-ci est capable de percevoir. Une telle vision est-elle possible ?

KRISHNAMURTI : A ce moment-là, l'esprit n'est pas simplement l'élément de survie, mais comprend une autre qualité qui perçoit.

QUESTION DE P : Et quelle est cette qualité ?

KRISHNAMURTI : Qu'est-ce que K. a dit hier ?

QUESTION DE P : Il a dit qu'il y a un dépouillement, qu'il ne reste que le mouvement de survie et un silence qui voit.

KRISHNAMURTI : Ce qui est absolument vrai. Et, maintenant, qu'est-ce que le silence ? Quelle est la nature du silence ?

QUESTION DE P : Cette vision est une chose que nous pouvons affirmer. Mais il y a eu aussi cette autre chose dite ; ainsi nous ne pouvons pas nous empêcher de demander si l'homme est dépouillé de tout ce que nous considérons comme étant les éléments constitutifs de l'humain...

KRISHNAMURTI : ... qui sont le conflit et la souffrance....

QUESTION DE P : Non, pas seulement cela, la compassion.

QUESTION DE B : Nous considérons que l'homme est humain en opposition avec l'animal. Quels sont les éléments qui rendent l'homme différent de l'animal ? L'intelligence, la faculté d'analyser, la parole.

QUESTION DE D : L'homme est un animal qui parle. C'est là ce qui le distingue du reste du monde animal. Ce que le langage fait pour l'homme, c'est de lui permettre de dire : « Je suis moi. » Et dès l'instant où il va au-delà, il se livre à des hypothèses, il projette ; il dit : « Je suis moi », et dans ce « je » vous pouvez introduire toute la cosmologie. Il n'y a pas de langage pour le reste.

QUESTION DE B : Et encore une chose. A cause du langage, l'homme a fait évoluer la culture, et il ne peut pas retourner au simple stade biologique.

QUESTION DE D : Durant les milliers d'années d'évolution, de pensée, de langage et ainsi de suite, il y a eu peu de changement dans l'homme ; l'environnement a changé, mais fondamentalement il n'y a eu qu'un changement minime dans l'homme.

KRISHNAMURTI : Oui.

QUESTION DE P : Les uns disent : « C'est vrai », ou bien : « J'accepte ce que dit B. ou D. », mais je perçois tout de même que « je suis », et cette affirmation demeure.

KRISHNAMURTI : B. dit, très simplement : « Si vous dépouillez l'être humain de tous les éléments psychologiques, alors quelle est la différence entre lui et l'animal ? »

Oh ! il y a une immense différence !

QUESTION DE P : Dès que vous affirmez une différence, vous examinez quelque chose d'autre.

QUESTION DE B : L'homme est conscient de lui-même, et l'animal ne l'est pas ; c'est tout ce qui les distingue.

KRISHNAMURTI : Retournons un peu en arrière.

Il y a la survie psychologique. Nous désirons survivre psychologiquement, et aussi biologiquement.

QUESTION DE D : Moi, je dis qu'il y a autre chose.

KRISHNAMURTI : Nous aurons à le découvrir. Affirmer tout simplement qu'il existe autre chose, ça n'a pas de sens.

QUESTION DE F : Mais vous dites que tous les autres aspects de l'être humain ont pris fin ?

KRISHNAMURTI : Quand le conflit, le tourment, la douleur ont pris fin...

QUESTION DE P : Et aussi tout ce qui est fantaisie, émerveillement, imagination, tout ce qui a poussé l'homme à atteindre au-dehors et à atteindre en lui-même.

KRISHNAMURTI : K. a dit à la fois le dehors et le dedans.

QUESTION DE P : Cela fait partie du même mouvement. Quand vous dites : « Tout cela doit être ôté », qu'est-ce qui se passe ? Est-ce une question digne d'être posée ? Pouvons-nous au cours d'une discussion, d'une réflexion approfondie, avoir le sentiment de ce dépouillement, de cette vision ?

KRISHNAMURTI : Nous avons dit que l'intelligence est au-delà de la conscience, et quand l'esprit est dépouillé de tout élément psychologique, dans le processus même de ce dépouillement, cette intelligence se fait jour. Ou encore, l'intelligence prend naissance du fait même du dépouillement. Il y a la survie biologique et l'intelligence. Et c'est tout.

L'intelligence ne comporte pas d'héritage. La conscience, si. Nous sommes pris dans le devenir qui règne dans le champ de la conscience. Dans ce champ de la conscience, nous cherchons à devenir. Démettez-vous de tout cela. Faites le vide de tout. Permettez à l'esprit de se vider de tout. C'est ce qui donne naissance à l'intelligence. Il ne reste alors que deux choses : l'intelligence sous sa forme suprême, et la survie, qui est entièrement différente de la survie animale. L'homme n'est pas simplement un animal, parce qu'il est capable de penser, de concevoir un plan, un projet, de construire.

QUESTION DE P : Vous voulez dire qu'il y a une intelligence qui se manifeste par le dépouillement.

KRISHNAMURTI : Ecoutez soigneusement.

Ma conscience cherche à chaque instant à devenir, à changer, à modifier, à lutter, etc. Je ne connais que cela. La survie biologique et cela. Tout le monde agit selon ces deux principes. Et au sein de cette lutte, nous projetons quelque chose qui serait au-delà de la conscience, mais qui est tout de même contenu dans la conscience parce que c'est une projection.

L'esprit qui, véritablement, désire être libéré de son fond de disputes et de bavardages, se demande : peut-il se dépouiller « lui-même » de tout son propre contenu ? C'est tout.

(Pause)

Et c'est là que l'intelligence naît.

QUESTION DE P : Mais cette dénudation. aboutissant au vide, est-ce un processus sans fin ?

KRISHNAMURTI : Certainement pas. Parce que alors je serais repris dans le même phénomène. Ce n'est pas un processus sans fin.

QUESTION DE P : Vous voulez dire qu'une fois que c'est fait, c'est fait ?

KRISHNAMURTI : Avançons lentement.

Il vous faut tout d'abord comprendre ceci verbalement. Ma conscience est faite de tout ce dont nous avons parlé.

QUESTION DE P : Mais ce processus par lequel la conscience est vidée de son contenu, exige-t-il du temps ou est-il intemporel ? Est-il morcelé ? Ou bien est-ce un vide qui se fait d'un seul coup ?

KRISHNAMURTI : Est-ce la question ? Le morcellement et la totalité ?

QUESTION DE P : Est-ce que l'attention portée en un point de la conscience - comme la jalousie - une telle prise de conscience d'une seule chose, comprend-elle la conscience tout entière ?

KRISHNAMURTI : Quand vous vous servez du mot « prise de conscience », qu'entendez-vous par ce mot ? Si vous voulez dire une prise de conscience de tout ce qui est impliqué - un état où il n'y a pas de choix, pas de volonté, pas de contrainte, pas de résistance - très évidemment, il en est ainsi.

QUESTION DE P : Et cela est possible à n'importe quel point ?

KRISHNAMURTI : Evidemment.

QUESTION DE P : Oui, parce que celle-là est la porte, la porte de la dissolution. Je me suis servie de ce mot « porte » avec intention.

KRISHNAMURTI : Non, attendez. Commençons lentement parce que je voudrais avancer pas à pas.

Ma conscience est faite de tout cela. Ma conscience fait partie d'un tout, à la fois au niveau superficiel et au niveau le plus profond. Et vous posez la question : existe-t-il une attention, une prise de conscience suffisamment pénétrante pour que dans cette prise de conscience même, la totalité soit présente ? Ou bien est-ce que cela se fait morceau par morceau ? Y a-t-il une recherche, une introspection une analyse ?

QUESTION DE D : La position du yoga, c'est que la nature est comme un fleuve qui coule. Dans ce courant, l'organisme humain prend naissance. Dès qu'il a pris naissance, il a aussi la capacité de choisir, et l'instant où il choisit, il se sépare du courant, du fleuve. C'est un processus de séparation à parti fleuve, et c'est par le choix qu'il s'engage. Par conséquent, ils disent que la dissolution du choix peut vous entraîner vers un vide total, et que ce vide vous pouvez voir.

KRISHNAMURTI : D'accord, monsieur. C'est là un aspect. Mais la question de P., c'était si cette prise de conscience, ce processus de dénudation se fait par morceaux. Est-ce que cette prise de conscience où il n'y a aucun choix, est globale ? Est-ce que la conscience est tout entière vidée de son contenu ? Est-ce que cela dépasse la conscience ?

QUESTION DE F : Supposons que je cesse d'exercer un cchoix. Est-ce là le dépouillement ?

QUESTION DE P : Y a-t-il un terme à ce mouvement de dénudation ?

KRISHNAMURTI : Ou bien est-ce un processus conscient ?

QUESTION DE P : Et ma deuxième question était celle-ci : « Là où il y a intelligence, y a-t-il dénudation ?

KRISHNAMURTI : Commençons par la première question, qui suffit bien. Qu'en dites-vous ? Discutez-en.

QUESTION DE P : C'est une de ces questions extraordinaires où l'on ne peut dire ni oui, ni non.

QUESTION DE D : Se raccroche-t-elle à celle du temps ou du non-temps ? Si ce processus est sollicité, il fait partie du temps.

QUESTION DE P : Si vous dites que ce n'est pas une question de temps, alors ce n'est pas un processus. Cela surgira à nouveau dans cinq minutes. Par conséquent, cette question ne comporte pas de réponse.

KRISHNAMURTI : Je n'en suis pas si sûr. Recommençons. Ma conscience est faite de tout ce qui a été évoqué. Ma conscience est habituée au processus du temps, elle pense toujours en fonction d'un avancement graduel, d'exercices répétés, d'exercices qui aboutissent, et c'est du temps. Ma conscience est un processus temporel.

Et maintenant, je demande si cette conscience peut aller au-delà de cet état ? Pouvons-nous, nous qui sommes pris dans le mouvement du temps, aller au-delà du temps ?

A cette question, la conscience est incapable de répondre. La conscience ne sait pas ce que cela signifie parce qu'elle n'est capable de penser qu'en termes temporels, et qu'interrogée pour savoir si ce processus peut prendre fin et laisser place à l'intemporel, elle est incapable de répondre, n'est-ce pas ? Et maintenant, du fait que la conscience est incapable de répondre, nous disons : cherchons ce que c'est que l'attention perceptive, et tâchons de trouver si elle peut promouvoir un état intemporel. Mais ce problème fait intervenir de nouveaux éléments. Qu'est-ce que la perceptivité ? Existe-t-elle dans le champ du temps, ou en dehors de celui-ci ?

Dans cette attention perceptive, existe-t-il un choix, une explication, une justification ou une condamnation ? Existe-t-il un principe qui observe, qui choisit ? Et, si c'est le cas, est-ce vraiment une perceptivité ? Donc, y a-t-il une attention en éveil, une perceptivité où n'existe aucun observateur ?

Evidemment, oui.

Je perçois cette lampe, et je n'ai aucun choix à faire du fait que j'y suis attentif.

Existe-t-il une perceptivité où l'observateur est totalement absent ? Non pas un état continu d'absence de l'observateur, ce qui serait encore une affirmation fallacieuse.

QUESTION DE A : Le mot se rapportant à cet état est swarupa. L'observateur n'est plus que vide, que nudité.

KRISHNAMURTI : Et cette perceptivité, doit-on la cultiver, ce qui impliquerait le temps ? Comment prend-elle naissance, cette perceptivité où il n'y a aucun observateur ? Est-ce que nous nous comprenons ?

Comment peut-elle prendre naissance ? Est-elle le résultat du temps ? Si elle l'est, elle fait partie de la conscience où existe le choix.

Mais vous me dites que la perceptivité n'est pas choix. C'est une observation où il n'y a pas d'observateur.

A présent, comment peut-elle se produire sans qu'interfère la conscience ? Ou bien est-elle issue de la conscience ? Est-ce qu'elle fleurit à partir de la conscience ? Ou bien est-elle affranchie de la conscience ?

QUESTION DE D : Elle est affranchie de la conscience.

QUESTION DE P : Est-ce qu'elle prend naissance quand je pose la question : « Qui suis-je ? »

KRISHNAMURTI : Tous les traditionalistes ont répondu à cette question.

QUESTION DE P : Mais c'est une question essentielle. Est-ce qu'elle ne prend pas naissance quand véritablement je m'efforce d'examiner la source de l'ego lui-même ? Ou bien cette perceptivité s'éveille-t-elle quand on cherche à découvrir ce que c'est que l'observateur ?

KRISHNAMURTI : Non. Dès l'instant où vous vous efforcez, vous êtes dans le temps.

QUESTION DE P : C'est une question de langage, de sémantique. On peut se dépouiller de tout, en n'importe quel point. Où est l'observateur ? Nous tenons pour admis que l'observateur « existe ».

KRISHNAMURTI : Commençons lentement. On voit ce que c'est que la conscience. Tout mouvement dans ce champ est encore un processus temporel. Je peux m'efforcer d'être ou de ne pas être, je peux essayer de transcender, je peux chercher à inventer quelque chose qui soit au-delà de la conscience. Mais tout cela fait partie du temps. Donc, je suis complètement bloqué.

QUESTION DE P : Je voudrais me servir de mots qui ne soient pas les vôtres. Il me faut utiliser mes propres instruments. Quel est l'élément en moi qui me paraît être le plus puissant, le plus efficace ? Est-ce le sentiment du « je » ?

KRISHNAMURTI : ... Qui est le passé.

QUESTION DE P : Je ne veux pas me servir de votre langage. C'est très intéressant de ne pas se servir de votre langage. Je dis que la chose la plus puissante, c'est ce sentiment du « je ». Maintenant, peut-il exister une perception du « je » ?

QUESTION DE F : Ça, c'est une question fausse. Et je vais vous dire pourquoi. Vous demandez si je peux percevoir le « je ». Or, ce « je » n'est rien d'autre qu'une faim insatiable d'expériences.

KRISHNAMURTI : P. a commencé par poser la question : « Qui suis-je ? » Est-ce que le « moi », le « je », est une question de la conscience ?

QUESTION DE P : Donc, regardons, examinons.

KRISHNAMURTI : Quand je pose la question : « Qui suis-je ? », est-ce là l'élément central de la conscience ?

QUESTION DE P : Il semble que oui. Alors je dis que je voudrais voir le « je », le trouver, le percevoir, le toucher.

KRISHNAMURTI : Donc, vous demandez si ce facteur central peut être perçu par les sens. Cet élément central est-il tangible ? Peut-il être senti, goûté ? Ou bien ce facteur central, le « je », c'est quelque chose que les sens ont inventé ?

QUESTION DE P : Cela viendra plus tard. Tout d'abord, je voudrais voir si ce « je » est tangible.

KRISHNAMURTI : Quand j'ai posé la question : « Qui suis-je ? ». il faut aussi se demander qui est l'investigateur de cette question.

QUESTION DE P : Je ne pose pas cette question, mais je l'ai posée maintes et maintes fois. J'ai discuté de la perceptivité interminablement. Je l'écarté, parce qu'une des choses que vous avez dites est de ne pas accepter une seule parole qui ne soit la mienne propre. Alors, je commence à regarder. Ce « je » qui est le noyau cen-

tral de moi-même, est-il tangible ? Je l'observe dans les couches superficielles et profondes de ma conscience, dans la zone sombre et cachée. Et, à mesure qu'il se découvre, ce qui prend place est une lumière intérieure, une explosion, une extension intérieure. Un autre élément intervient : ce qui, jusqu'à présent, a été exclusif, devient inclusif. Maintenant le mouvement même du monde s'y engouffre.

KRISHNAMURTI : Cela, nous le voyons.

Soyons simple. Quand je me pose la question : « Qui suis-je ? », qui pose la question ? Et l'on s'aperçoit, en examinant, que ce « je » ne peut pas être observé, touché, entendu et ainsi de suite. Donc, ce « je » est-il dans le champ des sens ? Ou bien n'est-ce pas que les sens ont créé le « je » ?

QUESTION DE P : Le fait même qu'il n'est pas compris dans le champ des sens...

KRISHNAMURTI : N'avancez pas. Restez où vous êtes. Est-ce qu'il n'est pas aussi dans le champ des sens ? Nous allons trop vite.

Est-ce que la perception est seulement visuelle, ou bien autre chose ?

QUESTION DE D : Nous sommes en train d'approfondir la nature de la perceptivité. Eh bien, comment est-ce que la perceptivité prend naissance ?

QUESTION DE P : Je veux mettre de côté tout ce que Krishnaji a pu dire, et je découvre que cette recherche même, que cette enquête sur la nature du « je », engendre la lumière, l'intelligence.

KRISHNAMURTI : Vous dites que c'est la recherche même qui fait naître la perceptivité. Très évidemment, je n'ai pas dit le contraire.

QUESTION DE P : Et, au cours d'une telle recherche, l'enquête porte sur l'extérieur ou sur l'intérieur ; les seuls instruments qui sont utilisables sont les sens, parce que nous ne connaissons que cela : voir, sentir, écouter - et dès lors le champ s'illumine. Le champ intérieur et le champ extérieur sont éclairés. Et dans ce moment de lumière on voit subitement qu'il y a eu une pensée, mais qu'elle est déjà passée.

KRISHNAMURTI : La pensée existe dans le domaine de la relation et de l'observation. Elle n'existe pas en elle-même. Elle existe dans l'observation du rapport - l'observation d'une lampe, par exemple.

QUESTION DE P : Et demander ici : « Y a-t-il dépouillement partiel ou total ? » est une question qui n'a aucun sens.

KRISHNAMURTI : Une minute. Je n'en suis pas sûr. La perception est-elle partielle ? J'ai poursuivi ma recherche au moyen de mes sens, ceux-ci créant le « je », sondant le « je » et cette activité entraîne avec elle une lumière, une clarté. Non pas une entière clarté, mais une certaine clarté.

QUESTION DE P : Pas une certaine clarté, mais une clarté tout court.

KRISHNAMURTI : Cela entraîne une clarté. Restons-en là. Cette clarté peut-elle être étendue ?

QUESTION DE P : La nature de la vision est celle-ci : suivant la puissance de l'?il, je peux voir ici, je peux voir là.

KRISHNAMURTI : Nous avons dit que la perception n'est pas seulement visuelle, qu'elle est également non visuelle. Nous avons dit que la perception est ce qui illumine.

QUESTION DE P : Vous avez dit que la vision n'est pas seulement visuelle, mais également non visuelle. Quelle est la nature de cette vision non visuelle ?

KRISHNAMURTI : Le non-visuel ne se pense pas. Il ne se rapporte pas au mot, il ne se rapporte pas à la pensée. C'est tout.

Est-ce que la perception visuelle est une perception non verbale ?

La perception non visuelle, c'est la perception d'où sont absents le sens, l'expression et la pensée.

Or, existe-t-il une perception sans pensée ? Avançons.

QUESTION DE P : Je vois qu'il existe une telle perception. Mais cette perception peut voir ce qui est tout près et ce qui est loin.

KRISHNAMURTI : Attendez. La perception, nous ne parlons que de la perception. Non de sa durée, de sa longueur ou de sa taille, mais d'une perception non visuelle qui n'est ni profonde ni superficielle. La notion de perception superficielle ou profonde ne surgit que quand la pensée intervient.

QUESTION DE P : Et alors le dépouillement est-il partiel ou total ? C'est par là que nous avons commencé.

KRISHNAMURTI : Quand il y a une perception non verbale, que peut-on demander de plus ?

QUESTION DE F : Voici ce qu'elle demande.

Dans chaque perception, il y a l'élément non verbal qui est perception pure. Puis advient la surimposition psychologique. Le dépouillement ne concerne que celle-ci.

Existe-t-il une situation où n'advienne ni surimposition ni dépouillement ?

QUESTION DE P : C'est exact. Nous demandons s'il existe une perception où aucun dépouillement n'est nécessaire.

KRISHNAMURTI : Une perception d'une durée sans fin n'existe pas.

QUESTION DE P : Mais est-ce la même chose que ce que vous appelez l'intelligence ?

KRISHNAMURTI : Je n'en sais rien. Pourquoi le demandez-vous ?

QUESTION DE P : Parce qu'elle est intemporelle.

KRISHNAMURTI : Ce qui est intemporel est intemporel. Pourquoi posez-vous la question ? Une perception qui est non verbale n'est-elle pas également « non temps » et « non-pensée » ? Si vous avez répondu à cette question, vous avez répondu à l'autre. Un esprit qui perçoit ne pose jamais cette question. Il perçoit. Et chaque perception est une perception. Il ne la prolonge pas. Et alors, d'où surgit cette question de dépouillement ou de non-dépouillement ?

QUESTION DE P : Je dis que même dans une perception qui est liée à la pensée, la perception n'est jamais reportée à une autre pensée. J'aperçois cette lampe. Ma vision n'a pas été prolongée. La pensée seule est prolongée.

KRISHNAMURTI : C'est évident. Ma conscience, c'est mon esprit, mes cellules cérébrales, le résultat de mes perceptions sensorielles. Telle est la mienne et toute conscience, et comme elle est le résultat du temps, de l'évolution, de la croissance, elle peut être dilatée, contractée, et ainsi de suite. Et la pensée en fait partie. Puis survient quelqu'un qui demande : « Qui suis-je ? » Est-ce que le « je » est une entité permanente dans cette conscience ?

QUESTION DE D : Ça ne peut pas l'être.

KRISHNAMURTI : Ce « je », est-ce la conscience ?

QUESTION DE D : Ce n'est pas permanent.

KRISHNAMURTI : Toute conscience est un héritage. Evidemment, qu'elle l'est.

QUESTION DE F : Nous sommes en train de confondre le concept de la conscience et le sentiment de la conscience.

KRISHNAMURTI : C'est très clair. Ce « je » est cette conscience.

QUESTION DE P : Ce « je » est d'une réalité puissante pour moi jusqu'au moment où je l'examine.

KRISHNAMURTI : Evidemment. Le fait est ceci : après avoir regardé et observé, je vois que je suis la totalité de cette conscience. Il ne s'agit pas d'une affirmation verbale. Je suis tout cela. Je suis cet héritage. Et ce « je », peut-on le toucher, l'observer ? Peut-on le sentir, peut-il être déformé ? Est-ce le résultat de la perception, de l'évolution ?

QUESTION DE F : Ce n'est pas le résultat de la perception. C'est hérité.

KRISHNAMURTI : Ensuite elle demande : « Qu'est-ce que ce je " ? Fait-il partie de la conscience, de la pensée ? » Je dis oui. La pensée, c'est le « je », excepté quand la pensée fonctionne technologiquement, et à ce moment-là il n'y a pas de « je ». Dès l'instant où vous vous écartez du champ scientifique, vous aboutissez au « je » qui fait partie de l'héritage biologique.

QUESTION DE F : Le « je » est le centre de perception, un centre voué à percevoir, et l'autre est un centre d'efficacité.

KRISHNAMURTI : Restez simple. Nous voyons que la conscience, c'est le « je ». Tout ce champ, c'est le « je ». Et dans ce champ, le « je » est le centre.

QUESTION DE P : Je voudrais mettre tout cela de côté et aborder la question d'une façon nouvelle. Je vois que l'élément le plus important en moi, c'est le « je ». Alors qu'est-ce que le « je », quelle est sa nature ? En examinant, et dans le fait même d'examiner, il se produit une clarté.

KRISHNAMURTI : Mettez un point.

QUESTION DE P : Mais cette clarté n'étant pas éternelle...

KRISHNAMURTI : Elle peut être reprise à nouveau.

QUESTION DE P : Moi, je dis : peut-être.

KRISHNAMURTI : Parce que j'ai idée que la perception est un tout.

QUESTION DE P : Est-ce une question qui se pose a juste titre dans cet état-là ?

KRISHNAMURTI : Dans l'état de perceptivité, la question ne surgit pas. Elle ne surgit et n'existe que quand je demande si ce processus est éternel, infiniment durable.

QUESTION DE P : Que répondriez-vous ?

KRISHNAMURTI : C'est à vous de répondre à cette question. Au moment de la perception, la question ne surgit pas. L'instant d'après, je perçois moins clairement.

QUESTION DE P : Si je suis en éveil et si je constate que je perçois moins clairement, je vais examiner cette diminution de clarté.

KRISHNAMURTI : Alors, qu'est-ce que je fais ? Il y a perception et c'est tout.

QUESTION DE P : La porte de sortie se trouve dans la question. La « clé » de la porte est dans la question.

KRISHNAMURTI : Voyons tout cela simplement. Il y a perception. Dans cette perception, il n'est pas question de durée. Il y a seulement perception. L'instant suivant, je ne vois pas clairement. La perception n'est plus claire. Elle est troublée. Le re-

gard cherche la nature du trouble, et c'est à nouveau la clarté. Exact ? Et à nouveau la perception. Avancez de nouveau, recouvrez et découvrez, et cela se poursuit. Et se poursuit toujours.

QUESTION DE P : Il se passe une chose très intéressante. La nature même de cette perceptivité, c'est qu'elle agit sur l' « autre ».

KRISHNAMURTI : Qu'est-ce que vous entendez ici par l' « autre » ?

QUESTION DE P : L'inattention.

KRISHNAMURTI : Attendez. Attention et inattention - prenez conscience de votre inattention, et cela devient attention. Ce balancement se produit tout le temps.

QUESTION DE P : J'observe la nature même de l'attention. Elle a son action propre sur l'inattention.

KRISHNAMURTI : Est-ce que cette action sur l'inattention balaie, efface l'inattention de telle façon qu'elle ne revienne pas ?

QUESTION DE D : C'est être attentif à l'inattention.

QUESTION DE P : Je voudrais aller plus loin que le fait d'être attentif à l'inattention.

Je dis que la nature de cette attention est telle qu'elle agit sur les cellules cérébrales. C'est avec beaucoup d'hésitation que je le dis. C'est la nature de l'attention d'agir sur les cellules cérébrales. Exposé à l'attention, ce qui est en sommeil dans les cellules cérébrales émerge à nouveau. Et cet état « dormant » subit lui-même un changement. J'aimerais que cette zone soit explorée.

KRISHNAMURTI : Recommençons. La perceptivité, dès l'instant où elle comporte un choix, nous sommes revenus dans la conscience. La perceptivité en éveil est un état non verbal, elle n'a aucun rapport avec la pensée. Cet état d'éveil, nous l'appelons « attention ». Que se passe-t-il quand il y a inattention ? Il y a inattention. Pourquoi confondre les deux ?

Je suis inattentif. Il n'y a pas d'attention. C'est tout. Or, dans cet état d'inattention, il y a certaines actions qui se poursuivent, et elles entraînent plus de souffrance, de confusion, d'épreuves. Alors, je me dis qu'il faudrait que je sois tout le temps attentif pour empêcher cet état de trouble de se produire, et que je dois cultiver l'attention. Et, par conséquent, le fait même de cultiver l'attention devient inattention. Mais voir cette inattention entraîne l'attention.

L'attention agit sur les cellules cérébrales.

Regardez ce qui s'est passé : il y a l'attention, puis l'inattention. Dans l'inattention, il y a confusion, souffrance, et tout ce qui s'ensuit.

Et maintenant, qu'est-ce qui a lieu ?

QUESTION DE P : La vérité n'est-elle pas qu'on n'y peut rien ?

KRISHNAMURTI : P., je suis d'accord avec vous, mais attendez une minute. Ne dites pas qu'il n'y a rien.

Nous allons chercher. Nous examinerons.

Il y a attention et il y a inattention. Dans l'état d'inattention, tout est confusion. Pourquoi ai-je ce désir de réunir les deux ? Quand il y a ce désir de réunir les deux, c'est une action de la volonté qui est choix. Je préfère l'attention, je ne préfère pas l'inattention, et ainsi me voilà revenu dans le champ de la conscience.

Donc, là où les deux ne sont jamais réunies, quelle est la qualité de l'action ?

Je voudrais explorer ici un petit peu.

Quand il y a attention, la pensée, en tant que mémoire, n'agit pas, il n'y a pas de processus de pensée dans l'état d'attention. Il n'y a qu'attention. Je ne prends conscience d'avoir été inattentif que quand mon action a pour résultat un état de danger, de souffrance ou de désagrément. Alors je me dis : « Tiens, je viens d'être inattentif », et comme mon cerveau en est marqué, je suis préoccupé par la souffrance quand se produit l'inattention. Et, en examinant cette souffrance, l'attention revient, ne laissant aucune marque.

Et alors, qu'est-ce qui se passe ? En réalité, qu'est-ce qui se passe ?

A chaque instant, quand il y a inattention, il y a une perception instantanée et rapide de cette inattention. Alors la perception est étrangère au temps, à la durée. L'attention et la perception ne laissent aucune trace. Le caractère immédiat de la perception agit d'instant en instant.

Bombay, le 18 février 1971

Bombay, Inde
le 19 février 1971
L'esprit et le coeur

QUESTION DE P : Jusqu'à présent, nos discussions ont toujours porté sur le mental et ses problèmes. Mais ce dont nous n'avons pas discuté, c'est le mouvement du c? ur.

KRISHNAMURTI : Je suis content que vous ayez soulevé cette question.

QUESTION DE P : Le mouvement du c?ur est-il un mouvement autre que celui de l'esprit ? Sont-ils un seul mouvement ou deux ? Et si ce sont deux mouvements, quels sont les facteurs de cette différence ? Je me sers des mots « esprit » et « c?ur » parce que ce sont deux foyers autour desquels certaines réactions sensorielles semblent se concentrer.

KRISHNAMURTI : Commençons. Qu'entendez-vous par mouvement ?

QUESTION DE P : Toutes les réactions émotives, que nous appelons amour, affection, bienveillance, compassion, ces réactions semblent se propager par ondes, partir d'un foyer que nous identifions dans la région du c?ur. Ces ondes ont une action sur le c?ur : physiquement, il bat plus vite.

KRISHNAMURTI : ... C'est une réaction des nerfs, du c?ur, du cerveau, de tout l'organisme, de tout l'organisme psychosomatique. Maintenant, le mouvement de l'esprit est-il différent de ce qu'on appelle en général le c?ur ? Nous ne parlons pas du c?ur physique, mais des émotions, des sentiments, des colères, de la jalousie, du sentiment de culpabilité - toutes ces émotions qui poussent le c?ur à battre, et à battre plus vite. Les mouvements de l'esprit et du c?ur sont-ils séparés ? Essayons d'en discuter.

QUESTION DE P : Ce que nous avons dit tout le temps, c'est que si l'on peut se dépouiller jusqu'au point où il ne demeure rien que la pulsion du survivre, le seul facteur qui distingue l'homme est cet étrange mouvement du c?ur.

KRISHNAMURTI : Il me semble que cette division est artificielle. Tout d'abord, ce n'est pas de cette manière que nous devrions commencer.

QUESTION DE P : Durant nos discussions avec vous, il y a eu une mise en silence des cellules cérébrales, il y a eu une immense clarté, mais aucune réponse ne s'est fait sentir, aucune onde partant du c?ur.

KRISHNAMURTI : Ainsi, vous séparez les deux - il y a un mouvement de l'esprit et un mouvement du c?ur. Demandons-nous s'ils sont séparés. Et, s'ils ne le sont pas, alors quand il est désempli, vide de la conscience, dans le sens où nous avons utilisé ce dernier mot, quelle est la qualité de l'esprit dans la compassion, c'est-à-dire l'amour, l'« empathie » ? Commençons par nous demander si le mouvement du c?ur est une chose séparée. Aucun mouvement est-il séparé ? Ou bien tout mouvement est-il unitaire, tout comme l'énergie est unitaire, même si nous, nous la divisons, la morcelons ?

Tout mouvement est un - un mouvement unitaire. Nous l'avons morcelé, parlant du mouvement du c?ur, du mouvement de différentes catégories, mais nous demandons : existe-t-il un mouvement du c?ur séparé de celui de l'esprit, de l'esprit en tant que cerveau ? Je ne sais pas si je peux exprimer ceci verbalement : l'esprit, le c?ur, le cerveau, sont-ils une seule unité ? Et à partir de cette unité, le mouvement s'écoule, un mouvement qui est unitaire. Mais nous établissons des divisions : émotions, sentiments, dévotion, tendresse, compassion, enthousiasme, et leurs opposés.

QUESTION DE P : Comme il y a le mal, la cruauté, la vanité. Mais il y a un mouvement de pure intellectualité qui n'est ni l'un ni l'autre, qui est purement technologique.

KRISHNAMURTI : Le mouvement technologique est-il différent du mouvement de l'esprit ?

QUESTION DE P : je crois que la pensée a sa propre technologie. Elle a sa propre force vive, sa propre raison d'exister, sa propre orientation, la vitesse d'opérer qui lui est propre, ses propres mobiles et sa propre énergie.

QUESTION DE F : Mais on ne peut pas mesurer la pensée. Ne l'appelez pas technologie.

QUESTION DE D : On a mesuré des ondes de pensée. Le mot « technologie » implique une chose qui est mesurable.

KRISHNAMURTI : Nous avons dit tout à l'heure que la compassion, l'amour, la tendresse, le soin, la politesse sont un seul mouvement. Le mouvement opposé vient en contradiction - la violence et ainsi de suite. Il y a le mouvement de l'esprit, le mouvement d'affection, d'amour et de compassion, et il y a le mouvement de la violence. Maintenant, nous nous trouvons devant trois mouvements. Et puis en existe un autre disant : « Ceci doit être, ou ceci ne le doit pas. » Cette affirmation que telle chose doit être, ou telle ne pas être, a-t-elle un rapport quelconque avec le mouvement du mental ?

QUESTION DE D : Et puis il y a un mouvement de coordination qui se distingue des trois autres.

KRISHNAMURTI : Et maintenant, nous avons ce quatrième mouvement, celui qui coordonne. Le mouvement de l'affection, ou mouvement du c?ur, puis le mouvement de la violence - dureté, dépression, vulgarité et tout cela - puis le mouvement mental, intellectuel, enfin le mouvement de coordination. Nous avons donc à présent quatre mouvements, et chacun de ces mouvements comporte ses subdivisions. Voyez combien cela devient complexe : chaque subdivision est en contradiction avec son opposé, et la multiplicité s'accroît. Cet organisme psychosomatique comporte des douzaines de contradictions, pas seulement des mouvements mentaux, intellectuels, émotifs, etc. Il y a des mouvements simultanés et contradictoires, une multitude de mouvements, et puis il y a le coordinateur qui cherche à mettre les choses en place de façon à pouvoir agir.

QUESTION DE F : N'y a-t-il pas un mécanisme de sélection qui nomme ce qu'il distingue et l'appelle pensée, esprit, c?ur et ainsi de suite ? N'est-ce pas là le coordinateur ?

KRISHNAMURTI : Celui qui coordonne, qui choisit, qui intègre, qui sélectionne, donnez-lui le nom que vous voudrez, il ne fait que recouvrir des antagonismes.

QUESTION DE F : Mais pourquoi dites-vous qu'ils se contredisent parce que chacun d'eux est un mouvement indépendant ?

QUESTION DE D : Durant la vie, ils semblent être en contradiction.

QUESTION DE F : Mais chacun suit son propre cours.

QUESTION DE P : C'est comme le dit F. : à n'importe quel moment, si l'un des mouvements existe, l'autre n'existe pas.

QUESTION DE F : Alors il ne peut pas y avoir de contradiction.

KRISHNAMURTI : La contradiction n'existe pas quand l'un des mouvements existe et l'autre pas. Mais quand intervient le coordinateur qui dit : « Je voudrais bien ne pas avoir cela et prendre plutôt ceci », alors commence la contradiction - l'opposition sous forme de choix.

QUESTION DE A : Si je me sens plein de haine, etc., je ne peux pas faire deux pas au-delà de cet état. La question est celle-ci : le mouvement du c?ur est-il distinct de celui de l'esprit ? comporte-t-il sa propre qualité ?

KRISHNAMURTI : C'est là ce qu'affirme P. Il y a le mouvement mental, intellectuel, technologique ; il y a le mouvement du c?ur ; et il y a le mouvement de la violence. Puis il y a une pluralité de mouvements en nous, et le coordinateur qui en choisit un ou deux pour se maintenir.

A partir de là, quelle est la question suivante ?

QUESTION DE P : Tous ces mouvements sont-ils parallèles ? En fin de compte, ils sont soit un mouvement, soit l'autre.

KRISHNAMURTI : Je n'en suis pas sûr.

QUESTION DE P : Le mouvement du cerveau est-il fondamentalement ce qui suscite les émotions ?

QUESTION DE D : Nous sommes déjà tombés d'accord que toute perception du cerveau est pensée.

KRISHNAMURTI : Voyons clairement le sens des mots. La réaction à l'égard de certaines stimulations, nous l'appelons émotion.

La perception est-elle une émotion ?

Et maintenant, quelle est la question suivante ? Vous demandez : « Y a-t-il deux mouvements comportant leurs propres subdivisions, et sont-ils parallèles ? »

QUESTION DE P : Parallèles voudrait dire séparés. Ils ne se rencontrent jamais.

KRISHNAMURTI : Ou bien, en réalité, ne sont-ils qu'un seul et même mouvement que nous ne connaissons pas ?

QUESTION DE P : Prenez le désir. Dans quelle catégorie allez-vous le mettre - la pensée ou l'émotion ?

QUESTION DE D : Le désir vient du c?ur.

QUESTION DE P : Considérez la naissance du désir. Au bout d'un certain temps, cela devient pensée. Où allez-vous le mettre ?

QUESTION DE A : Le désir surgit seulement sous forme de pensée.

QUESTION DE F : La naissance du désir, en tant que réaction immédiate émotive du c?ur, n'est pas une chose séparée de la pensée. Avec le mot « colère », le c?ur se met à battre plus vite. Tout cela est un seul mouvement.

KRISHNAMURTI : Le désir, la haine, l'amour, nous disons, sont à la fois des mouvements émotifs et mentaux. Donc, il y a ces deux mouvements. Et vous demandez : « Sont-ils parallèles - et par conséquent séparés - ou tout n'est-il qu'un seul et même mouvement ? » Je ne dis pas qu'il en soit ainsi, ni le contraire.

QUESTION DE P : Il me semble que ce n'est pas là une question valable. La vraie question est celle-ci : si ce sont deux mouvements séparés, est-ce qu'il est impossible que jamais ils ne se rencontrent ? Ou bien est-ce la cause même de notre malheur de les avoir toujours tenus séparés ?

QUESTION DE F : Ce qui perçoit le modèle est la pensée ; ce qui perçoit sans le modèle est émotion.

QUESTION DE P : Dès l'instant où vous émettez une telle affirmation, ou bien pour nous cela paraît évident, et alors la dualité a cessé ; autrement, c'est simplement une théorie.

KRISHNAMURTI : C'est une théorie. Les conclusions, les formules n'ont pas de sens. Je dis que je ne sais pas. Je ne connais que ces deux mouvements ; l'un pensant, intellectuel, rationnel ; le second fait d'un sentiment de bienveillance, de douceur - et c'est tout. Y a-t-il là deux mouvements séparés, ou bien le fait de les avoir traités comme tels est-il la source de tout notre malheur et de notre confusion ?

Voyez-vous, P., jusqu'à présent, nous avons établi une division entre le corps et l'âme. Toute la tendance religieuse, en Occident aussi bien qu'en Orient, a été axée sur cette division du corps et de l'âme - nous l'avons soutenue, et les Ecritures l'ont soutenue aussi. C'est en réalité un état psychosomatique, non pas l'un ou l'autre, mais c'est un mouvement psychosomatique qui invente l'âme, etc. Donc, la question est celle-ci : y a-t-il là deux mouvements, ou bien sommes-nous habitués à l'idée que les deux sont séparés - le corps et l'âme - jusqu'au moment où quelqu'un dit que c'est un état psychosomatique, et alors je dis oui, je comprends.

QUESTION DE P : Mais comment pouvez-vous négliger le fait qu'une grande intensité émotionnelle suscite une nouvelle qualité d'être, une expérience complète de ce que peut ressentir une autre personne, un sentiment de compréhension inexprimé ?

KRISHNAMURTI : N'introduisez pas encore cela. Ce que nous demandons, c'est si ces deux mouvements sont séparés, ou bien si nous sommes tellement soumis à nos habitudes que nous avons accepté qu'ils le soient. S'ils ne le sont pas, quel est l'unique et seul mouvement qui comprend la pensée comme le mouvement du cerveau et le mouvement du c?ur ? Comment allez-vous examiner cette question ? Je ne peux examiner qu'en avançant de fait en fait. Je ne peux entretenir à ce sujet aucune théorie. J'observe le fait de la perception. J'observe le fait du mouvement de la pensée. Et je me demande, quand il n'y a aucun mouvement de la pensée, s'il existe un mouvement non verbal ? Ai-je su m'expliquer ?

S'il y a un arrêt complet de la pensée, qui est mouvement, existe-t-il un mouvement d'ordre émotionnel tel que l'amour, la ferveur, la tendresse, la bienveillance ? Existe-t-il un mouvement séparé de la pensée, celle-ci étant signification verbale, description, explication, etc. Ou bien, quand le mouvement de la pensée prend fin sans aucune contrainte, n'y a-t-il pas un mouvement entièrement différent qui n'est ni ceci ni cela ?

QUESTION DE P : Il en est ainsi, monsieur, et je le dis avec beaucoup, beaucoup d'hésitation. Il y a un état où il semble qu'un élixir se soit libéré et où l'on sent en soi une plénitude qui déborde ; un état où le c?ur est la seule chose qui existe - je me sers de métaphores - et dans cet état, il peut y avoir une action, une manifestation de la pensée, tout. Et ensuite il y a un état où la pensée a cessé et l'esprit est très clair, très éveillé, mais cet élixir n'est pas présent.

KRISHNAMURTI : Nous allons nous en tenir à une seule chose. Quel est au juste le facteur de division ?

QUESTION DE P : Ce qui divise est presque un sentiment tactile. Ce n'est pas maintenant quelque chose de mental. C'est comme une onde, une onde très réelle.

KRISHNAMURTI : Je ne parle pas de cela.

Quel est en nous l'élément qui divise le mouvement émotif du mouvement de pensée intellectuelle ? Pourquoi y a-t-il le corps et l'âme ?

QUESTION DE D : Admettriez-vous que la faculté de l'intellect puisse voir elle-même l'existence d'un mouvement issu de la pensée et celle d'un autre issu du c?ur ? C'est observable.

KRISHNAMURTI : Mais je dis : pourquoi y a-t-il une division ?

QUESTION DE D : La main diffère de la jambe.

KRISHNAMURTI : Elles ont des fonctions différentes.

QUESTION DE D : Le cerveau a une fonction, et le c?ur a une autre fonction.

QUESTION DE A : Pour autant que j'en aie fait l'expérience, quand le mouvement verbal cesse, il y a un éveil du corps tout entier où existe un contenu émotif qui est pur sentiment. Ce n'est plus pensée, mais sentiment à l'état pur.

QUESTION DE P : Dans la tradition, il y a un mot qui s'appelle rasa. Cela se rapproche beaucoup de ce que dit Krishnaji. Mais rasa est un mot qu'il faut examiner. Rasa, c'est l'essence, c'est ce qui remplit. La tradition reconnaît différents types de rasa, mais rasa, c'est l'essence, ce qui remplit, ce qui imprègne.

QUESTION DE D : C'est l'émotion.

QUESTION DE P : C'est beaucoup plus que cela. Rasa, c'est l'« essence ».

KRISHNAMURTI : Gardons ce mot - essence, parfum. L'essence signifie bien ce que c'est. Et maintenant, que se passe-t-il ? En observant l'entier mouvement de la pensée, en observant le contenu de la conscience, l'essence se dégage. Et en observant le mouvement du c?ur, dans cette perception se trouve l'essence. L'essence est toujours la même, qu'il s'agisse de ceci ou de cela.

QUESTION DE A : C'est aussi ce que disent les bouddhistes.

KRISHNAMURTI : Quand vous vous servez du mot « essence », c'est l'essence de toutes les fleurs qui produit le parfum et la qualité. En percevant tout le mouvement de la pensée sous forme de conscience - la conscience qui est son propre contenu auquel elle s'identifie - en observant cela et dans cette observation même, s'opère cette décantation qui est l'essence. D'accord ? De la même façon, il y a la perception de tout le mouvement du corps, de la joie, de l'amour. Quand vous percevez tout cela, il y a l'essence, et il n'y a pas là deux essences.

Cette essence doit naître. Et maintenant, comment allez-vous la produire ? La distiller ? Quand on distille des fleurs, l'essence des fleurs, c'est le parfum.

QUESTION DE D : Quand la pollution disparaît, nous nous trouvons devant l'essence.

QUESTION DE F : Il y a l'essence de l'amitié, de l'affection.

KRISHNAMURTI : Non, non, je n'aimerais pas utiliser ces mots, l'essence de l'amitié, l'essence de la jalousie. Non, non.

QUESTION DE F : Qu'entendez-vous par « essence » ?

KRISHNAMURTI : Regardez. J'ai observé ce que nous avons fait au cours de ces discussions. Nous avons observé le mouvement de la pensée sous forme de conscience, celle-ci étant l'ensemble et le contenu de ce mouvement. Il y a une per-

ception de tout qui en est la distillation, et c'est ce que nous appelons essence, qui est pure intelligence. Ce n'est pas mon intelligence, ni votre intelligence, c'est l'intelligence, l'essence. Et quand nous observons dans leur mouvement de nature émotionnelle l'amour, la haine, le désir, la peur, il y a aussi une perception, et, dans le moment où elle se fait, une essence qui se dégage. Ce ne sont pas deux essences différentes.

QUESTION DE P : Les grands maîtres de l'alchimie étaient nommés les rasa-siddha.

QUESTION DE D : C'est-à-dire ceux qui sont parvenus, dont l'être est établi dans cette essence.

KRISHNAMURTI : Pendant toutes ces journées, et même avant, on a pu observer les mouvements de la pensée. Et l'on a observé, on a regardé sans qu'il y ait aucun choix. Et là est l'essence. Cette observation dépourvue de choix produit l'essence et de l'un et de l'autre. Alors, qu'est-ce que cette essence ? Est-ce une forme raffinée des émotions, ou n'a-t-elle aucun rapport avec celles-ci ? Et pourtant, il y a une relation, puisqu'elle a été observée. D'accord ?

QUESTION DE P : Donc, l'énergie qui est attention...

KRISHNAMURTI : L'énergie est essence.

Recommençons très lentement en parlant de l'essence. Est-elle sans aucun rapport avec la conscience ? Je tiens pour admis que nous avons observé la conscience.

Il y a eu la perception d'un mouvement sous forme de conscience, de pensée, et le contenu de cette conscience qui est le temps, et l'observation même de tout cela, la flamme de l'observation, correspondant à une distillation. D'accord ?

De la même façon, la flamme de la perception fait surgir l'essence du mouvement émotif.

Et maintenant, cette essence, quel rapport existe-t-il entre elle et les mouvements évoqués ? Je ne sais pas si vous comprenez, c'était là votre question, n'est-ce pas ? Absolument aucun rapport.

L'essence n'a rien à voir avec la fleur, vous êtes d'accord ? Bien qu'elle fasse partie de la fleur, l'essence ne lui doit rien.

QUESTION DE F : Bien qu'elle fasse partie de la fleur, elle ne lui appartient pas ? Mais comment peut-il en être ainsi ?

KRISHNAMURTI : Regardez, monsieur. L'autre jour, j'ai vu qu'on enlevait l'écorce d'un arbre pour en tirer un certain alcool ; mais cette essence n'est pas l'écorce.

QUESTION DE F : Mais elle est contenue dans l'écorce.

QUESTION DE D : On peut l'obtenir à cause de la chaleur.

KRISHNAMURTI : C'est la chaleur de la perception qui produit l'essence. Donc, quelle est la question ?

L'essence a-t-elle un rapport quelconque avec la conscience ? Très évidemment pas. Donc, le point même ici, c'est la flamme de la perception, et la flamme de la perception est l'essence.

QUESTION DE D : Elle crée l'essence, et elle est l'essence.

KRISHNAMURTI : Elle est l' « essence ».

QUESTION DE P : Et la perception, est-elle création ? Est-elle le moment de la création ?

QUESTION DE D : Est-ce que nous créons ce que nous percevons ?

KRISHNAMURTI : Je ne sais pas ce que vous entendez par « création ».

QUESTION DE P : Donner naissance à quelque chose qui n'était pas là auparavant.

KRISHNAMURTI : La perception est-elle création ? Qu'entendez-vous par « création » ? Je sais ce que veut dire le mot « perception ». Restons avec ce mot-là. Mais je ne sais pas ce que veut dire le mot « création ». Avoir un bébé ? Faire cuire du pain ?

Ne reportez pas tout à la création. Aller à votre bureau, ce n'est pas une création. Vous demandez ce qu'est la création. Créer, produire quelque chose qui n'existait pas auparavant. Quand nous nous servons du mot « création », créer quelque chose de différent, créer une statue, faire venir à l'être, qu'est-ce que cela veut dire ? Est-ce là l'essence ? Faire naître quoi ? Cela ne peut faire naître que deux choses : la pensée ou l'émotion.

QUESTION DE D : Faire naître, cela veut dire que l'essence se manifeste.

KRISHNAMURTI : Je vous demande ce que vous entendez par « création » ; moi, je ne sais pas. Faire naître quelque chose de neuf, ou bien faire naître quelque chose qui s'insère dans le moule du connu ?

QUESTION DE P : La création doit être la naissance de quelque chose de neuf, pas d'ancien.

KRISHNAMURTI : Donc, restons très clair. Faire naître quelque chose d'entièrement neuf. A quel niveau ? Observez. Au niveau sensoriel, au niveau intellectuel, au niveau de la mémoire, où ? De façon que vous puissiez le voir, le visualiser ? Donc, quand vous parlez de faire naître quelque chose de totalement neuf, selon vous, c'est à quel niveau ?

QUESTION DE P : Au niveau sensoriel.

KRISHNAMURTI : Au niveau sensoriel ?

Prenez un tableau, qui est une chose non verbale.

Pouvez-vous peindre quelque chose qui soit totalement neuf ? Autrement dit, pouvez-vous faire naître quelque chose qui ne soit pas une expression de vous-même ? Ce n'est pas neuf, si c'est l'expression de soi.

QUESTION DE P : Si la création est quelque chose d'entièrement neuf et qui n'a de rapport avec aucune forme d'expression de soi, alors probablement que toute forme d'expression de soi cesse, toute manifestation.

KRISHNAMURTI : Attendez, attendez.

QUESTION DE P : Je dis cela parce qu'il me semble qu'il n'existe rien qui ne soit pas une expression de soi-même.

KRISHNAMURTI : C'est justement ce que je veux faire ressortir. L'homme qui a découvert l'avion à réaction, au moment de sa découverte, il n'y avait pas d'expression de soi. Mais il la traduisit ainsi après. Quelque chose est découvert, puis une formule est tirée. Je ne sais qu'une chose, c'est que la flamme de la perception a fait surgir l'essence. Et maintenant, voici ma question : cette essence comporte-t-elle une expression ? Est-ce qu'elle crée quelque chose de neuf ?

QUESTION DE D : Elle crée une nouvelle perception.

KRISHNAMURTI : Non, il n'y a pas de nouvelle perception.

La flamme est la perception. La flamme est la flamme à chaque instant. Un instant pure flamme de perception, puis oubliée ; à nouveau pure flamme de perception, puis oubliée. Chaque fois, la flamme est nouvelle.

QUESTION DE D : La perception touche la matière. Il y a une explosion, et puis une mutation. Maintenant, ce qui en émerge, on ne peut pas l'établir d'avance.

KRISHNAMURTI : Exprimons-le de cette façon.

Quand il y a action dans cette essence, celle-ci n'est intéressée en aucune façon par l'expression de soi. Elle est concernée par l'action. L'action est alors totale et non partielle.

QUESTION DE P : Je voudrais poser encore une question. La manifestation de cela...

KRISHNAMURTI : Qui est action...

QUESTION DE P : ... a-t-elle un contact avec la matière ?

KRISHNAMURTI : Il y a action.

QUESTION DE A : Nous pouvons vous suivre jusqu'au moment où vous parlez de perception.

KRISHNAMURTI : Non, monsieur. Vous avez dépassé ce noint. Il y a une perception qui est une flamme, et celle-ci a distillé l'essence. Vous ne pouvez pas dire : « Je la possède. » Seule est l'essence. Or, cette essence peut agir, ou ne pas agir. Si elle agit, elle agit sans frontière aucune. Il n'y a pas de « moi » qui agit. C'est évident.

QUESTION DE P : C'est bien la création même. La création n'est pas autre chose.

KRISHNAMURTI : L'expression même de cette essence, c'est la création dans l'action, et non pas une action nouvelle ou ancienne. L'essence est expression.

QUESTION DE P : Alors, la perception est-elle également action ?

KRISHNAMURTI : Evidemment. Voyez la beauté de la chose. Oubliez l'action. Voyez ce qui s'est passé en vous. Toute perception à l'état pur est une flamme. Elle distille tout ce qu'elle perçoit. Elle le distille parce qu'elle est elle-même la flamme. Ce n'est pas une perception sensorielle. Quand il y a cette perception qui distille à chaque minute, s'il arrive qu'on vous insulte, de le percevoir et dans cet instant même, il y a l'essence - cette essence agit ou n'agit pas, selon l'environnement, selon où elle est. Mais, dans cette action, il n'y a pas de « moi », aucun mobile d'aucune sorte.

Bombay, le 19 février 1971